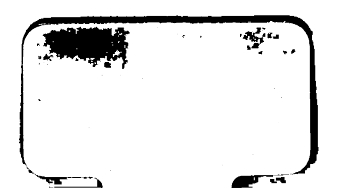




HISTOIRE

DE LA RÉGÉNÉRATION

DE LA GRÈCE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

Dessiné d'après nature par Voutier

Normand fils sc

Soldat Grec.

Klestia

HISTOIRE

DE LA RÉGÉNÉRATION

DE LA GRÈCE,

COMPRENANT

LE PRÉCIS DES ÉVÈNEMENTS

DEPUIS 1740 JUSQU'EN 1824.

PAR F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE,

ANCIEN CONSUL-GÉNÉRAL DE FRANCE AUPRÈS D'ALI PACHA DE JANINA, CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE L'INSTITUT DE FRANCE, ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MARSEILLE, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS, DE L'ACADÉMIE IONIENNE DE CORCYRE, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

AVEC CARTES ET PORTRAITS.

TOME I.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXXIV.

HISTOIRE
DE LA RÉGÉNÉRATION
DE LA GRÈCE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Exposition. — Aperçu sur l'état général de la Grèce en 1740. — Coup d'œil sur la situation de l'empire ottoman. — Ali Tébélen. — Son extraction. — Anarchie des Épirotes. — Khamco, mère d'Ali. — Son caractère. — Guerre qu'elle entreprend contre Cardiki. — Est faite esclave avec ses enfants. — Premiers exploits de son fils. — Arrêté comme brigand. — Son portrait. — Émissaires russes envoyés dans la Grèce. — Faux Pierre III. — Insurrection dans la haute Albanie. — Capelan pacha. — Dénoncé par son gendre Ali. — Mis à mort. — Chaïnitza, sœur d'Ali, mariée. — Assassinat de son époux. — Agitations et stratagème d'Ali. — Il tue Sélim, pacha de Delvino. — Est nommé pacha de Thessalie.

Avant que le temps ait effacé le souvenir des évènements qui se sont passés dans la Grèce, depuis trois générations d'hommes, je veux essayer de les

rapporter tels qu'ils sont venus à ma connaissance, afin que les souffrances des Hellènes, leurs mémorables actions et la barbarie des Turcs, puissent être connues du monde, occupé des évènements dont l'Orient est le théâtre.

Cette tâche m'engage dans la narration d'une période qui a quelque similitude avec celle que les Muses d'Hérodote ont transmise à la postérité. Suivant de bien loin les traces du père de l'Histoire, je montrerai comment les Grecs, déchus de leur splendeur, subjugués par les Romains, qu'ils amollirent, dégradés sous le sceptre de leurs Césars théologiens, conquis par les Turcs, qu'ils ne purent civiliser, limant insensiblement leurs chaînes, enveloppant le despotisme dans ses propres filets, s'emparèrent de l'héritage de la tyrannie et du crime, pour remonter au rang des nations. Cet exposé me conduit à mettre sur le premier plan de mon tableau un homme longtemps dominant dans la Grèce, et qui en remplissait à lui seul la scène, tandis qu'elle préparait ses hautes destinées, à l'ombre de l'ambition de ce tyran. On verra dans mes récits ce que put le génie fatal d'un Scythe mahométan qui n'employa les calculs de la raison, que pour troubler l'ordre public; et les talents extraordinaires qu'une nature sauvage lui avait départis, qu'afin de s'élever, de forfaits en forfaits, au rang des souverains, qu'il osa braver en se croyant leur égal. Mélange d'esprit et d'ignorance, de naïveté et de perfidie, de prudence et d'audace, de bravoure et de circonspection, d'impiété et de superstition, de

tolérance et de fanatisme; je dirai comment Ali Tébélen Véli Zadé, après s'être créé une de ces effrayantes réputations qui retentiront dans l'avenir, est tombé du faîte de la puissance, en léguant à l'Épire, sa patrie, l'héritage funeste de l'anarchie, des maux incalculables à la dynastie tartare d'Ottman, l'espérance de la liberté aux Grecs, et peut-être de longs sujets de discorde à l'Europe.

Inaperçu comme les germes de l'indépendance qui se développaient dans la Grèce, Ali Tébélen naquit avec eux vers l'année 1740. Les descendants malheureux d'Hellen comptaient alors trois cents ans d'esclavage, et vingt-cinq siècles de traditions historiques conservées parmi eux, pour leur rappeler leur origine. Ils étaient comme ces dieux bannis de l'Olympe, réduits à la condition des pâtres et des manœuvres, en servage, mais libres de toute antiquité, et du sang des héros. Ils foulaient la cendre des Romains, qui leur avaient légué leur nom; et ils étaient parvenus à échapper au naufrage, parce qu'ils avaient jeté leur ancre d'espérance au sein d'une religion à laquelle le Très-Haut a promis la durée des temps. Il n'en était pas ainsi de leurs oppresseurs. L'empire des Turcs, fondé et maintenu par la violence, caractérisé par l'injure envers les vaincus, puisant sa force dans l'injustice et la terreur, ne devait avoir que le cours des fléaux qui s'épuisent en vieillissant. Son despotisme s'usait, et se serait enseveli sous les décombres amoncelés autour de son trône, s'il n'avait pas eu ceux qu'il foulait aux pieds pour l'alimenter. Ainsi tom-

bèrent Ninive, Suze, Ecbatane, Babylone ; mais il n'en devait pas être de même d'un peuple, quoique asservi, qui conservait son langage et ses mœurs.

Tandis que les Grecs, séparés des Turcs par leur croyance, se retrempaient dans le malheur, ils étaient, dans cette fausse position, plus intéressants à étudier que la chronique de Paros; car leur physionomie nationale tenait lieu d'inscriptions pour reconnaître le passé et pour lire dans l'avenir : on y retrouvait les traits des Hellènes, et il suffisait d'envisager les montagnards, qu'on ne domine jamais dans aucun pays du monde, pour en conclure que les destins de la Grèce changeraient un jour. Échappés à tous les conquérants, les enfants du Pinde et du Parnasse chantaient encore les victoires de Miltiade, de Pyrrhus, et d'Alexandre, quand ils apprirent qu'il existait une nation nombreuse, baptisée par un de leurs évêques, chrétienne comme eux, commandée par un monarque qui n'avait pas dédaigné de redevenir homme, pour délivrer son peuple des ténèbres de l'ignorance et de la barbarie. Au nom de Pierre-le-Grand, la Hellade aperçut d'autres cieux et un nouvel horizon! Les insulaires de l'Archipel osèrent, nouveaux Argonautes, porter leurs regards vers la mer de Colchos: ils découvraient le labarum dans un lointain mystérieux, quand le nouveau Constantin qu'ils attendaient, Pierre I, accablé par les Turcs, sur les bords du Pruth, trop heureux d'obtenir sa liberté d'un visir, au prix de quelques-unes de ses conquêtes, les laissa sans avenir. Une seule peuplade chrétienne par-

vint alors à attacher sa destinée à l'empire des Czars: les habitants du Czerna Gôra, ou Monténégro, tribu Slave, qui donna à ses co-religionaires le premier exemple d'une scission publique avec la Porte Ottomane.

Plus d'un demi-siècle s'était écoulé depuis cet évènement, quand on vit paraître dans la Grèce des émissaires de l'impératrice Anne, ou plutôt de son ministre Munich, qui parlaient aux chrétiens de patrie, de religion et de liberté. Le cabinet de Pétersbourg préludait ainsi secrètement à une guerre qu'il souhaitait, quoiqu'il feignît de la redouter. Il s'y était préparé, en se liguant avec Charles VI, empereur d'Allemagne, pour combattre les Turcs. Des raisons d'état semblaient prescrire à la France de s'opposer à cette entreprise; mais Louis XV, et le cardinal de Fleury, son ministre, répugnaient tellement à une alliance avec les Turcs, qu'ils ne contribuèrent à les secourir que par des conseils tardifs, et l'envoi de quelques officiers, que les barbares ne surent pas employer utilement. Enfin, il suffit de dire, pour le sujet qui nous occupe, que la Grèce ne fut mêlée en rien dans les convulsions de la Turquie, auxquelles le traité d'Aix-la-Chapelle mit fin. Mais depuis ce temps, frappé de caducité, l'empire ottoman sembla dévolu à l'anarchie. On n'entendit plus parler que de rébellions au sein de la capitale et des provinces; et la secte des Wahabis, qui avait paru dans l'Arabie en 1740, fit craindre un bouleversement jusque dans le dogme des sujets mahométans du successeur des califes.

La Grèce, au contraire, renaissait insensiblement.

J. Œconomos, religieux de l'ordre de S.-Basile, venait, avec l'autorisation de la Porte, de fonder un collége à Cydonie, pauvre village de l'Asie-Mineure, qui ne tarda pas à devenir une ville florissante. Le gymnase de Janina acquérait des dotations pour l'entretien de ses professeurs et d'un certain nombre d'élèves. Chios fondait une académie; mais quelle main devait régir et diriger tant de membres épars et dissemblables d'une société renaissante? quelle voix pouvait être entendue des peuplades guerrières de l'Épire, de la Thessalie, de la Macédoine, et de ces enfants de Tubalcaïn qui épurent dans leurs fournaises ardentes les métaux du mont Pangée? Où se trouvaient les nouveaux Orphées capables d'adoucir des mœurs agrestes, de tempérer des passions exaspérées par des siècles d'injures, et de faire descendre les lions du mont Olympe dans les vallons, pour en faire un peuple homogène que tout conviait à l'émancipation, sans qu'on entrevît le moyen de l'opérer? Nous l'avons dit, ces modérateurs devaient sortir du sein de la religion, suprême espérance de toutes les infortunes.

Depuis le temps de la conquête, l'église orthodoxe était restée dépositaire d'un pouvoir très-étendu sur les fidèles de la communion grecque. C'était vers cette mère que s'adressaient leurs soupirs, et jamais ils ne cessèrent d'y trouver d'inépuisables consolations. Le patriarche œcuménique, monarque spirituel, entouré d'un synode, correspondait, par l'entremise de ses exarques, avec les archevêques, métropolitains, évê-

ques, hégoumènes, qui formaient le chaînon de la hiérarchie régulière avec le clergé séculier. Celui-ci s'appuyait en troisième ligne, par ses logothètes, ses sacellares et ses anagnostes, sur les chefs des vieillards, préposés à l'administration publique; de façon qu'il existait une aristocratie chrétienne sous le glaive du despotisme, qui n'était régie que par des admonitions et des censures ecclésiastiques.

Les Grecs se trouvaient de cette manière, comme aux premiers siècles de l'église, séparés des adorateurs de Moloch, que quelques-uns d'eux approchaient cependant pour assister à leurs conseils. La Porte Ottomane, sortie avec ses sultans des flancs du Caucase, avait dû recourir aux Grecs pour la haute direction de sa diplomatie, que quelques familles privilégiées, réunies dans un quartier de Constantinople qu'on nomme le Phanal, étaient en possession d'exploiter, de la même manière à peu près que les Cophtes administrent encore de nos jours les finances des modernes Pharaons. Ainsi les Grecs n'avaient pas perdu, comme les Juifs, le trône et l'autel. Ils étaient un peuple, mais subjugué, tributaire. Un vainqueur prévoyant aurait pensé qu'il ne pouvait pas toujours le régir par le droit de conquête, sans s'exposer à ce que des hommes initiés à ses affaires, ne devinssent les auxiliaires d'un empire co-religionaire qui leur tendait les bras. A la vérité, le Phanal ne pouvait rien sans l'église : celle-ci, essentiellement soumise, n'apprenait à son tour aux fidèles qu'à mourir pour la croix; et, pour leur faire oublier leurs devoirs po-

litiques, il fallait quelque sacrilége éclatant contre la maison du Seigneur. L'édifice social semblait donc durable encore pour long-temps. Quelle main pouvait l'ébranler? celle d'un homme fameux par ses attentats, étonnant par sa persévérance dans le mal, qui ne commit jamais une bonne action que pour arriver à des fins criminelles.

Oderint dum metuant.

(1) Ali Tébélen, qui paraît sur la scène de la Grèce, se prétend sorti d'une famille ancienne de l'Asie-Mineure, dont le chef, appelé Issa ou Jésus (2), passa en Épire avec les hordes de Bajazet Ildérim; mais il n'allègue aucun titre pour justifier son origine. D'après les recherches auxquelles je me suis livré pour découvrir son extraction, il paraît être indigène plutôt qu'asiatique, et descendre des Schypetars chrétiens qui embrassèrent le mahométisme

(1) Ce morceau d'histoire ayant été imprimé du vivant d'Ali pacha, qui en a eu connaissance, je le conserve comme je l'ai publié, en laissant la narration au temps *présent*, telle que je l'ai écrite.

(2) Issa Resoul, le prophète Jésus : c'est le titre que Mahomet donne à J.-C., dont il nie la divinité. Plusieurs Turcs portent ce nom, ainsi que ceux des patriarches : Abraham, qu'ils nomment Ibrahim; Salomon, Suleyman; David, Daoud; Joseph, Jousouf; etc.

postérieurement à la conquête des Albanies par les Turcs. Ce fait semble positif; et sa généalogie, qui remonte à la fin du seizième siècle, serait au reste plus qu'indifférente, sans la célébrité à laquelle il est arrivé par son ambition.

Mouctar, grand-père d'Ali, périt, dit-on, dans l'expédition des Turcs contre Corfou, que la valeur du maréchal de Schullembourg sauva de la fureur des infidèles; et il laissa en mourant trois fils, dont le plus jeune fut Véli, père du satrape de Janina, l'un des sujets principaux de cette histoire (1).

L'Épire, à cette époque qu'on peut rapporter à l'année 1717, n'était point soumise à l'autorité d'un visir absolu. La Porte, pour contenir les Schypetars devenus mahométans, avait créé des *armatolis*, ou *gendarmes* chrétiens, chargés de la police du pays, qui étaient aux ordres immédiats de ses pachas de race osmanlique. Chaque canton, et souvent même chaque ville, formait une sorte de république autonome divisée en *pharès*, ou partis; et de grands feudataires contrebalançaient, au milieu de ces associations, l'autorité des pachas envoyés par la Porte Ottomane. L'*Osmanli*, quel que fût son caractère public, était suspect aux Épirotes, et tous se réunis-

(1) On prétend que Mouctar Tébélen, abandonné sur le mont S.-Salvador, où il était préposé à la garde des signaux, fut pris et pendu par ordre du maréchal de Schullembourg, Allemand un peu dur, qui, en pareil cas, n'aurait même pas fait grace au muphti, tant on avait peu de respect alors pour les Turcs.

saient au besoin, afin d'empêcher les empiètements et surtout l'inamovibilité de ces proconsuls annuels (1), qu'ils faisaient déposer à leur gré. Mais à peine libres des craintes que les pachas leur inspiraient, les inconstans Schypetars tournaient leurs armes, peuplades contre peuplades, armatolis contre armatolis, de sorte qu'on n'était jamais tranquille. Cet état d'anarchie, dont les guerres coûtaient peu de sang, avait l'avantage, malgré les froissements qu'il occasionait, d'entretenir un esprit belliqueux parmi les Épirotes, et surtout de les rendre attentifs au maintien de leurs libertés, dont ils étaient extrêmement jaloux. Les chrétiens, partout ailleurs esclaves, en prenant rang parmi les armatolis et les guerriers à la solde des seigneurs, étaient affranchis du tribut servile du caratch, ne connaissaient le sultan que de nom, et jouissaient d'une considération particulière auprès des Turcs qu'ils faisaient parfois trembler. Ils avaient, par leur courage, conservé le patrimoine de leurs ancêtres, obtenu des cantons libres, la faculté de nommer seuls des capitaines pour les commander, et des franchises fondées sur des capitulations spéciales octroyées par les sultans. Tel était l'état politique de l'Épire, terre antique de liberté, d'anarchie et de bravoure, où les Romains, ses premiers dévastateurs, campèrent comme on y voit maintenant les Turcs,

---

(1) Les visirs, pachas, cadis, etc., ne reçoivent jamais leur commission que pour une année lunaire, et leur firman se renouvelle à chaque bayram.

qui ne s'y sont jamais établis en maîtres. Il était réservé à un de ses enfants de donner des fers à la patrie des belliqueux descendants de Pyrrhus et d'Alexandre-le-Grand, sans entrevoir, tant sa démence l'aveuglait, que le pouvoir s'épuise par l'abus de sa propre force.

Véli bey, comme perdu dans la foule des tenanciers de la couronne, et ses frères, nés dans la petite ville de Tébélen, possédaient, à l'époque dont je parle, un revenu annuel de six mille piastres, somme qui représentait alors vingt mille francs de notre monnaie(1). C'était un grand revenu dans ce temps-là pour des particuliers, les denrées étant à vil prix; mais insuffisant pour des beys qui avaient des hommes d'armes à leur service, des chevaux à entretenir, de nombreux serviteurs à nourrir; et la famille fut bientôt divisée par l'intérêt. Comme les querelles domestiques ne se terminent jamais que par la violence, dans un pays régi par le droit du *glaive privé*, le plus terrible des fléaux, on prit les armes; et les deux frères aînés, Salick et Méhémet, s'associèrent afin de chasser Véli, né d'une esclave, qui fut forcé de s'expatrier et de courir les chances de la profession des *chevaliers er-*

(1) La piastre turque, lorsque Michel Fourmont voyageait en Turquie, vers l'année 1728, temps correspondant à peu près à celui dont je parle, était cotée à 3 liv. 12 sols; elle est maintenant tombée à 13 sols, et il est probable que la monnaie du sultan n'aura bientôt guère plus de valeur que celle du roi d'Yvetot.

rants albanais, qu'on appelle vulgairement *voleurs de grands chemins*.

Au bout de quelques années de vagabondage, Véli bey, enrichi dans ce métier, et fortifié par une bande aguerrie de partisans, reparut inopinément devánt Tébélen. Passer le fleuve Voïoussa (Aoüs), pénétrer dans un bourgade ouverte, contraindre ses frères à se renfermer dans la maison paternelle, fut l'affaire d'un moment. En vain ceux-ci, barricadés, voulurent résister; Véli, après avoir forcé les portes, les poursuivit jusque dans un pavillon, auquel il mit le feu, et fit ainsi périr au milieu des flammes, ses frères, qui ne l'auraient sans doute pas plus épargné s'il était tombé en leur pouvoir.

Après cette expédition, Véli bey, maître de la fortune entière de sa famille, riche des dépouilles amassées dans ses caravanes, devint le premier aga de la ville de Tébélen, où il songea à se fixer, en renonçant au métier toujours périlleux de *chevalier errant*. Il avait déja un fils d'une esclave, qui ne tarda pas à le rendre père d'un second enfant mâle et d'une fille. Malgré cette lignée, habile à succéder (1), il pensa à s'allier, par un mariage juridique, à quelque maison titrée du pays. Il rechercha, en conséquence, et obtint la main de Khamco, fille d'un bey de Conitza; union qui le mit en rapport de parenté parmi les principales familles de la Toscaria,

(1) Les enfants issus d'une épouse ou d'une esclave, sont également légitimes et habiles à succéder, suivant le code civil des Turcs.

et surtout avec Courd pacha, visir de Bérat, qu'on disait issu de la noble race de Scanderbeg. Dans le cours de quelques années, Véli bey eut de sa nouvelle épouse Ali et Chaïnitza, qu'on verra figurer dans les évènements tragiques de l'Épire. Depuis ce temps, Véli Tébélen, pour ne pas renoncer à ses premières habitudes, s'amusait à voler, de temps à autre, des moutons et des chèvres, à avoir des démêlés avec ses voisins, à la suite desquels il perdit une partie de ses biens. Il fut atteint d'une maladie, attribuée à des excès bachiques; et il mourut à l'âge de quarante-cinq ans, laissant cinq enfants, au nombre desquels se trouvaient Ali et sa sœur Chaïnitza, qui étaient en bas âge.

Ces détails, que je tiens du visir Ali lui-même, ainsi que les principales particularités de sa vie, m'ont été confirmés par un homme qui l'avait suivi dès sa plus tendre enfance(1). «Son esprit turbulent, «me disait ce vieillard, se manifesta au sortir du ha- «rem; car on remarquait en lui une pétulance et une «activité qui ne sont pas ordinaires aux jeunes Turcs, «naturellement altiers et d'un maintien composé. Dès «qu'il put se dérober à la maison paternelle, ce fut pour «courir les montagnes, dans lesquelles il errait au «milieu des neiges et des forêts. En vain son père

(1) Jérome de la Lance, gentilhomme savoisien, qu'une affaire malheureuse avait obligé de quitter son pays, et de se réfugier auprès de Véli bey. J'ai connu, en 1806, ce vieillard presque centenaire, qui exerçait la médecine à Janina, où il est mort.



« voulait fixer son attention. Obstiné autant qu'indo-« cile, il s'échappait des mains de son précepteur, « qu'il maltraitait même lorsqu'il était sûr de l'impu-« nité. Ce ne fut enfin que dans l'adolescence, après « avoir perdu son père, qu'on lui apprit à lire, et « il parut s'apprivoiser. Il tourna alors ses affections « vers sa mère; il se soumit à ses faciles volontés, « et il n'eut plus d'autre règle que ses conseils. « Elle lui apprit surtout à haïr ses frères consanguins, « en fomentant dans son cœur les passions jalouses qui « la dévoraient. »

Les enfants qui naissent des polygamies simultanées n'ont jamais cette fraternité qu'on remarque dans les familles issues d'un même sang. Ils partagent, dès leur jeune âge, les dissensions du harem, en entrant dans les querelles de leurs mères, qui sont naturellement portées à détester leurs rivales. Ainsi dès le berceau datent des ressentiments que le temps ne manque jamais de faire éclater, surtout quand le chef qui les comprimait vient à mourir. (1) C'était la position dans laquelle se trouvait la famille de Véli bey, dont la mort avait été précédée de celle de son esclave favorite, qui laissait ainsi les enfants du premier lit à la disposition d'une marâtre jeune, et douée d'un caractère qu'on était loin de lui supposer.

Tant que Véli bey avait existé, Khamco n'avait

(1) Loin que les polygamies rendissent le mariage plus commode, le joug en était bien plus pesant. Tous les enfants d'une femme avaient autant de marâtres que leur père avait

paru qu'une femme ordinaire; mais, dès qu'il eut fermé les yeux, renonçant tout à coup aux habitudes de son sexe, elle quitta les fuseaux, abandonna le voile; et nouvelle amazone, elle prit les armes, sous prétexte de soutenir les droits de ses enfants; elle réunit autour d'elle les partisans de son époux, auxquels elle prodiguait ses corruptrices bontés; et elle parvint, de proche en proche, à engager dans sa cause ce que la Toscaria avait d'hommes dissolus et dangereux. Les peuplades voisines de Cormovo et de Cardiki, alarmées de cette influence extraordinaire d'une femme, et craignant pour leur indépendance, qu'elle menaçait sourdement, se préparaient à combattre l'orgueilleuse maîtresse de Tébélen, qui les prévint en leur déclarant la guerre. Après cette résolution, on la vit bientôt à la tête de ses bandes, bravant les dangers, combattant parfois et intriguant sans relâche, jusqu'au moment où, trahie par la fortune, elle tomba dans une embuscade de ses ennemis, qui la traînèrent avec ses enfants, Ali et Chaïnitza, dans les prisons de Cardiki, triomphe fatal aux vainqueurs, comme on le dira dans la suite de cette histoire.

---

d'autres femmes; chacun épousait les intérêts de sa mère, et regardait les enfants des autres femmes comme des étrangers ou des ennemis. De là vient cette manière si fréquente de parler dans l'Écriture : *C'est mon frère* et le fils de ma mère. On voit des exemples de ces divisions dans la famille de David, et encore de bien pires dans celle d'Hérode. — Mœurs des Israëlites, par l'abbé Fleury, c. 14, p. 63; éd. in-12.

Les Cardikiotes en jugeaient bien autrement alors. La famille de Véli bey devait succomber dans cette occurrence; car déja Khamco était accusée d'avoir empoisonné le fils aîné de son époux, né de l'esclave dont le second enfant végétait dans un état d'imbécillité qu'on attribuait à ses soins. Mais, par une de ces fatalités qui s'expliquent, l'état d'une jeune femme, intéressante à cause de son courage, inspira de la pitié. Ses jours furent respectés; on négocia son rachat, ainsi que celui de ses enfants; et un Grec d'Argyro Castron, G. Malicovo, fournit leur rançon, qui fut fixée à vingt-deux mille huit cents piastres (1).

Khamco, rendue à la liberté, ne s'immisça plus dans les guerres civiles de l'Épire. Occupée du soin de rétablir sa fortune, sans réformer les dérèglements de sa vie, elle élevait le jeune Ali comme devant être son vengeur; et elle l'entretenait de ces maximes funestes, qui ont fait le destin de sa vie : *mon fils*, lui disait-elle sans cesse, *celui qui ne défend pas son patrimoine mérite qu'on le lui ravisse. Souvenez-vous que le bien des autres n'est à eux que parce qu'ils sont forts; et si vous l'emportez sur eux, il vous appartiendra.* Par ces conseils pernicieux, elle formait son fils au brigandage, en lui répétant que *le succès légitime tout.* Enfin, elle favorisait ses plus coupables désirs, en insistant sur

(1) Environ soixante-quinze mille francs. Ce négociant, auquel Khamco et sa famille durent la liberté, a été empoisonné en 1807, à Élevthéro-Chori, près Salonique, par ordre d'Ali pacha.

cet adage que Spartien met dans la bouche de l'incestueuse Julie, en parlant à son beau-fils : *cuncta licet principi* (1).

Ali, qui aime à raconter les particularités de sa vie, s'animait en parlant de cette sorte d'éducation première. « Je dois tout à ma mère, me disait-il un « jour ; car mon père ne m'avait laissé, en mourant, « qu'une *tanière* (2) et quelques champs. Mon imagi- « nation, enflammée par les conseils de celle qui m'a « donné deux fois la vie, puisqu'elle m'a fait *homme* « et *visir*, me révéla le secret de ma destinée. Dès « lors je ne vis plus dans Tébélen que l'aire natale de « laquelle je devais m'élancer pour fondre sur la proie « que je dévorais en idée. Je ne rêvais que puissance, « trésors, palais, enfin ce que le temps a réalisé et « me promet, car le point où je suis arrivé n'est pas « le terme de mes espérances. »

De quelles espérances se repaissait donc encore Ali, élevé au plus haut point des grandeurs auxquelles un sujet puisse aspirer? Cette réflexion me conduit à retracer sa position au moment où il prit son essor, pour s'élancer dans la carrière de l'ambition.

L'Épire était alors gouvernée par trois pachas, qui étaient ceux de Janina, de Delvino, et de Paramythia. On regardait comme cantons et villes libres, sous leur patronage, la Chimère, Cardiki, Zoulati,

---

(1) Æl. Spart. in vita Antonin. Caracall.

(2) Tanière ; l'expression du visir est *trypa*, τρύπα, un *trou*, pour désigner sa maison paternelle.

Argyro Castron et Souli. Courd pacha, visir puissant et redouté, gouvernait la moyenne et la basse Albanie; et tous les Schypetars étaient à ses ordres. Il n'y avait donc aucune apparence d'innovation; le temps semblait même avoir cimenté la liberté anarchique de l'Épire; car, lorsqu'un canton était menacé par quelque voisin ambitieux, les autres venaient à son secours, et rétablissaient l'équilibre. Il y avait de cette manière, au sein de la barbarie, une espèce de balance politique, composée de ligues cimentées par le hasard, réglées par l'habitude, et dirigées par une politique d'instinct.

Un pareil état de choses aurait arrêté un homme capable de calculer les difficultés qu'il opposerait à ses entreprises; mais Ali était loin d'en apprécier les conséquences, parce que ses projets ne se sont développés qu'à mesure qu'il s'est agrandi. Ainsi, il faut réduire les vues qu'on lui a prêtées au terme ordinaire de celles des individus qu'on regarde comme des êtres prodigieux, parce qu'ils font des choses étonnantes, sans réfléchir que c'est par les moyens placés sous leur main, qu'ils deviennent conquérants, puissants et fameux, plutôt que par leur propre génie. Aidé de quelques vagabonds, Ali débuta à la manière des anciens héros de la Grèce, en volant des chèvres, des moutons; et dès l'âge de quatorze ans il avait acquis dans ce genre d'exploits, autant de célébrité que le divin fils de Jupiter et de Maïa. Il pillait ses voisins, et il se trouva, au moyen de ses rapines, jointes aux économies de sa mère, dans

le cas de solder un parti assez considérable pour former une entreprise contre la bourgade chrétienne de Cormovo, objet de leurs ressentiments. Il se mit à la tête des bandes de Toxides et de Iapyges qu'il avait rassemblés ; mais cette première campagne ne donna pas une idée avantageuse du courage d'Ali, qui, ayant trouvé de la résistance, lâcha pied et se sauva à toutes jambes à Tébélen. Khamco, trompée dans ses espérances, éclata en injures en revoyant son fils ; et lui présentant sa quenouille, qu'elle avait reprise depuis le temps de sa captivité : *va*, lui dit-elle, *lâche, va filer avec les femmes du harem ; ce métier te convient mieux que celui des armes.*

C'est à cette époque que ceux qui ont débité tant de fables sur le compte d'Ali, prétendent qu'il trouva, dans les ruines d'une église, un trésor avec lequel il releva son parti (1). Honteux et humilié, le jeune

(1) C'est un aventurier, que j'ai vu à Janina, qui a propagé ce conte, qu'il tenait de Psallida, professeur au collége de cette ville. « J'étais, fait-il dire à Ali, retiré dans les ruines « d'un vieux monastère, réfléchissant à ma situation fâcheuse. « Je fouillais machinalement la terre avec la pointe de mon « bâton (un soldat albanais rougirait de porter un bâton), « lorsque tout à coup j'entendis résonner quelque chose qui « résistait. Je continuai à fouiller, et je trouvai un coffre rempli « d'or, qui me servit à enrôler deux mille hommes, avec les- « quels je rentrai triomphant à Tébélen. »

Je demandais un jour à Ali pacha si cette histoire était vraie. — Non, me dit-il, c'est ce maître d'école Psallida, un menteur, qui l'a inventée; on me la raconte maintenant à moi-

brigand, voulant se dérober aux reproches de sa mère, passa à Nègrepont avec trente *palicares* ou *braves* d'élite, en qualité de leur boulouk-bachi (chef de peloton), et entra au service du visir de cette île. Mais il paraît qu'il ne se distingua pas plus dans l'île d'Eubée qu'à Cormovo; et ennuyé de la vie qu'il y menait, il entra dans la Thessalie, où il se mit, comme l'avait fait Véli, son père, à guerroyer sur les grands chemins. Il remonta de là dans la chaîne du Pinde; il pilla quelques villages du Zagori, où il fit la connaissance d'un nommé Noutza Makri-Mitchys, qui devint pour lui une ressource, et il rentra à Tébélen, plus riche, et par conséquent plus considéré que lorsqu'il en était parti.

Avec de nouveaux moyens, Ali s'occupa à remonter sa faction; et, comme il avait obtenu des succès dans le vagabondage, il recommença ses excursions, qu'il poussa à un tel excès, que Courd pacha se vit dans la nécessité d'y mettre un terme. Des troupes que ce satrape mit aux trousses du héros naissant, le firent prisonnier et le conduisirent à Bérat, ville capitale de la moyenne Albanie.

On s'attendait qu'Ali Tébélen, dont les compa-

---

même, que voulez-vous?... Au reste, il n'y a pas de mal que cette fable s'accrédite; cela donne une physionomie miraculeuse à ma fortune. Hélas! que ne suis-je venu plus tôt au monde! avec l'aide de quelques fous, j'aurais peut-être été prophète; mais Mahomet a fermé la porte en s'annonçant comme le Paraclet : tout est dit.

gnons d'armes furent pendus, serait puni du supplice réservé aux brigands; mais quand Courd pacha vit à ses pieds un jeune homme avec lequel il avait des liens de parenté, il eut pitié de ses égarements, et retint sa colère. Ali était dans cet âge où l'homme intéresse. Une longue chevelure blonde, des yeux bleus, remplis de feu et brillants d'esprit, une éloquence naturelle, achevèrent de gagner le cœur du vieux visir, qui le garda plusieurs années dans son palais, où il lui prodiguait ses bienfaits, en tâchant de le ramener dans le sentier de la probité. Enfin, touché par les prières de Khamco, qui redemandait sans cesse *son cher fils*, il le lui rendit, en les prévenant l'un et l'autre, qu'ils n'auraient plus de grace à espérer s'ils osaient troubler l'ordre public. Ils promirent donc de rester tranquilles, et ils tinrent parole aussi long-temps que Courd pacha vécut.

Cette correction indulgente sembla calmer l'effervescence d'Ali, et le faire rentrer en lui-même. Il vendit ses services à ses voisins, et parvint à se faire des amis, chose préférable aux partisans soldés sur lesquels son crédit avait reposé jusqu'alors. Il étendit ses relations; il prit un rang distingué entre les beys du pays; et, comme il était en âge d'être marié, il obtint la fille de Capelan (1), pacha de Delvino, qui résidait à Argyro Castron. Il avait environ vingt-quatre ans lorsqu'il fut admis à l'honneur de cette alliance, qui lui mérita la main et le cœur d'Éminé

(1) Capelan le Tigre.

femme dont le nom sera long-temps révéré et chéri dans l'Épire.

Un mariage aussi avantageux aurait dû ramener Ali Tébélen à des idées qui calment ordinairement l'effervescence de la jeunesse; mais, en épousant une personne vertueuse, il s'associait à un beau-père connu par sa férocité et sa turbulence. Capelan pacha était un de ces rebelles, communs en Turquie, qui, se trouvant placés à une grande distance de la capitale, croient pouvoir impunément dépouiller et déshonorer les familles rangées sous leur autorité. En mettant son gendre dans ses intérêts, il s'était flatté d'entraîner d'autres chefs dans son parti, et de parvenir à l'indépendance, qui est la chimère de presque tous les pachas. Ali Tébélen feignit d'entrer dans ses vues. Il entrevoyait des évènements nouveaux, qui pouvaient le tirer de l'obscurité. Au sortir de l'île d'Eubée, il s'était mis en relation avec les armatolis de la Thessalie, de l'Étolie, et de l'Acarnanie, parmi lesquels il circulait des bruits inconnus à la Grèce, depuis qu'elle avait été effacée du rang des puissances.

Les chrétiens orientaux ont toujours conservé une tradition en vertu de laquelle ils croient que l'empire ottoman sera détruit par une *nation blonde, nommée Ros, venant du nord, qui leur est unie par les liens de la religion;* nulle prophétie ne fut jamais moins ambigüe. Un prêtre de cette église, expédié naguère par Munich, premier ministre du cabinet de Pétersbourg, afin de s'aboucher avec les montagnards de la Laconie, de la Selleïde, et de l'Acro-

céraune, sans apporter de promesses positives, avait répandu de nouvelles espérances parmi ces peuplades impatientes de secouer le joug, en leur rappelant l'oracle de la *nation blonde* destinée à les affranchir. Dès lors l'idée d'une émancipation politique fermenta dans les esprits; et Catherine II, après son avènement au trône, en envoyant dans la Grèce un aventurier, nommé Grégoire Papadopoulo (1), natif de Larisse, donna naissance à une suite de commotions qui ont causé plus de calamités aux chrétiens que les fléaux de la conquête et ses conséquences. L'émissaire était un officier d'artillerie de la garde impériale de Russie, lié d'amitié avec les Orloff. Il avait pris part à la révolution qui porta Catherine II à l'empire; et l'aîné des Orloff, qui ne rêvait que couronnes pour sa royale maîtresse, avait donné des instructions à son mandataire, afin de travailler à la destruction de l'empire ottoman.

C'était en 1765 que s'organisait en silence ce plan imaginé par Pierre I.er, négligé sans être perdu de vue sous les règnes suivants, et qui sera réalisé par les autocrates de Russie, qu'une inévitable destinée porte à briser, tôt ou tard, le cimeterre de la race ottomane que nous voyons languir au milieu des convulsions de l'empire d'Orient. Les premières ouvertures du désir de l'affranchissement étaient parties, comme on l'a dit, de Montenegro, dont les vladikas ou

(1) Papadopoulo, Papas-Oglou, signifient fils de prêtre, titre dont les enfants sortis du sacerdoce sont très-glorieux.



évêques, et les habitants, s'étaient déclarés, depuis long-temps, sujets des empereurs de Russie; princes plus absolus que les sultans, puisqu'ils n'ont ni koran, ni muphti, ni oulema, pour contrebalancer leur autorité. Il fut en conséquence décidé que cet état, enclavé dans des montagnes escarpées, serait le centre de l'insurrection, lorsque un personnage équivoque, appelé Stephano Piccolo (Étienne Petit), y arriva, comme pour s'emparer des plans médités par les Orloff et Grégoire Papadopoulo.

Cet aventurier qui faisait répandre sous main qu'il était Pierre III, époux de Catherine, ne prenait cependant, en tête de ses édits, que le titre de *Étienne, petit avec les petits, bon avec les bons, méchant avec les méchants*, et ne paraissait animé que du désir d'affranchir les chrétiens. Toute son ambition consistait à remplir *la mission dont Dieu l'avait chargé, en relevant ses autels, et en vengeant son saint nom outragé par les infidèles*. Il descendit ainsi du Montenegro en 1767, en dirigeant ses premiers pas vers les habitants du Pastrovich, qui sont une colonie grecque anciennement établie entre les bouches de Cataro et le territoire du sangiac de Scodra.

L'Europe, informée des machinations de la Russie, était curieuse de savoir quelle conduite tiendrait Catherine, à l'égard du faux Pierre III et des chrétiens orientaux, que le cabinet de Pétersbourg a toujours traités depuis comme les victimes expiatoires de ses projets ambitieux. Dans cette circonstance,

l'impératrice, qui avait spécialement à cœur d'opprimer les Polonais, fit ce que font tous ceux dont les maximes politiques ne considèrent la religion que comme un moyen de déception, et la justice que comme un être chimérique; tandis qu'elle envoyait des armes, des munitions et de l'argent aux Grecs, elle priait le sultan d'écraser ses sujets révoltés contre son autorité, et de lui livrer Stephano Piccolo.

Au bruit de l'apparition de cet être mystérieux, qui venait de déployer le labarum russe dans la haute Albanie, les évêques de Sardes, ou Saba, de Pêch, avaient proclamé le règne de la croix; et les Chimariotes, sortis des monts Acrocérauniens, commencèrent à se répandre dans le Musaché. Le divan, qui avait hésité, comprit qu'il n'y avait plus à temporiser, et tous les musulmans reçurent l'ordre de prendre les armes. Le cadilesquer de Romélie se rendit à Philippopolis; et le Romili Vali-cy, établi à Monastir, enjoignit à tous les grands vassaux de son gouvernement de marcher contre les insurgés.

Au lieu d'obéir à l'appel du sultan, et de s'unir à Courd, visir de Bérat, pour attaquer les Souliotes et les Acrocérauniens, Capelan pacha, conseillé par son gendre, Ali Tébélen, sans faire ouvertement cause commune avec les insurgés, entrava, par tous les moyens possibles, les opérations des troupes ottomanes, qui parvinrent néanmoins à relancer les Chimariotes dans leurs montagnes. Les Monténégrins, de leur côté, furent battus, et le faux Pierre III se trouva réduit à se cacher au fond des antres du Mon-

tenegro; mais il fut impossible d'entamer les Souliotes, retranchés dans les météores de la Thesprotie.

Ce manque de succès contre une tribu qui bravait, depuis plus de cinq générations d'hommes, les efforts de la Turquie, et l'avantage incomplet obtenu contre les Chimariotes, furent attribués à la déloyauté de Capelan pacha, que son gendre servait avec l'apparence d'un dévouement sans bornes, en dénonçant secrètement ses intrigues à la Porte Ottomane, dont il lui fit encourir la disgrace. Sa correspondance était un acte formel d'accusation contre Capelan pacha; et quand il vit l'orage formé, il fut le premier à le pousser à sa perte, en lui conseillant d'obéir à la citation du Romili Vali-cy, devant lequel il était mandé juridiquement pour rendre compte de sa conduite. Il employa son crédit et les larmes d'Éminé pour déterminer son beau-père à une démarche qui le conduisait à l'échafaud, où il désirait le voir monter, dans l'espérance de s'emparer de ses trésors et de lui succéder. Capelan, que son innocente fille, qui ignorait la perfidie de son époux, sacrifiait, était condamné *in petto*, et fut décapité à son arrivée à Monastir. Mais, au lieu de récompenser son délateur, on donna pour successeur à Capelan pacha, Ali, bey d'Argyro Castron, homme dévoué au sultan, qui ne permit pas à Ali Tébélen de toucher à la succession de son beau-père, dont les biens étaient acquis à la couronne. L'iniquité fut ainsi doublement trompée; et l'ennemi de l'ordre public aurait peut-être

reçu son châtiment, si sa mère ne lui eût suggéré un expédient qui le remit en scène avec des avantages nouveaux.

Ali d'Argyro Castron, qui venait de remplacer Capelan, n'avait point encore choisi d'épouse; et Chaïnitza, fille de Khamco et sœur d'Ali Tébélen, était en âge d'être mariée. On travailla en conséquence à cimenter une union qui fut conclue, en apparence, sous d'heureux auspices, puisqu'elle réunissait deux familles prêtes à devenir rivales. Mais combien elle était loin d'éteindre le ressentiment de celui qui ne pouvait se consoler d'avoir manqué le poste et perdu l'héritage de son beau-père! Il formait mille projets, qu'il avait peine à dissimuler, lorsque la mort de Courd pacha appela son attention du côté de Bérat.

Ali Tébélen s'était flatté de pouvoir, au moyen d'une polygamie en usage chez les Turcs, être le gendre de Courd pacha, lorsqu'il apprit que ce visir avait donné en mourant, sa fille unique à Ibrahim, bey d'Avlone, qui fut en même temps promu au visiriat de la moyenne Albanie. Cette alliance, ces honneurs, obtenus à son préjudice par un homme justement recommandable, allumèrent dans le cœur d'Ali une vengeance dont les effets ont produit des résultats qu'il était au-dessus des calculs humains de pouvoir imaginer.

Le fatalisme, qui est la foi des tyrans et des esclaves, établit une ligne de démarcation morale entre les Turcs soumis aux volontés d'un maître, et les Grecs subjugués, mais protestant sans cesse contre

l'injustice du plus fort. Le christianisme a révélé à ceux-ci que la providence éternelle de Dieu dirige la courte scène de notre vie vers un état futur, par une sagesse dont l'étendue surpasse les lumières de notre raison; et c'est pourquoi ils n'ont jamais désespéré d'un meilleur avenir. Comment auraient-ils pu penser autrement, puisque chaque fois que les ministres du Très-Haut leur annoncent sa parole, ils leur rappelent *les jours anciens, les générations qui se sont écoulées et la liberté réservée aux enfants de J.-C.* (1)! Chez les mahométans au contraire tout est réglé dans le temps et pour l'éternité. Chaque homme porte écrit sur son front le sceau de sa destinée; et, au lieu de laisser agir la Providence, ils bravent ses décrets pour suivre leur destin, persuadés que leur sort étant immuablement arrêté, ils peuvent tout oser! Ali, imbu de ces maximes, avait tenté différentes voies, sans trouver encore celle de son horoscope. Les années s'écoulaient, il était un partisan fameux, à la vérité, mais sans titre et sans emploi. Il roulait dans un cercle vicieux, lorsqu'il conçut l'idée de se rendre maître absolu de Tébélen. « Je compris enfin, dit-il, la né« cessité de m'établir solidement dans le lieu de ma « naissance. J'y avais des partisans disposés à me ser« vir; des adversaires redoutables, qu'il fallait trouver « en faute pour les exterminer en masse; et je conçus

(1) Deuteron., v. 7. 12.

« le plan par lequel j'aurais dû débuter dans ma « carrière.

« J'avais coutume, après une partie de chasse, de « me reposer, pour faire la *méridienne*, à l'ombre « d'un bois voisin de la Bentcha, où je fis proposer « à mes ennemis, par un de mes affidés, de me « guetter afin de m'assassiner. Je donnai le plan de « la conspiration; et, après avoir devancé mes ad- « versaires au rendez-vous, je fis attacher sous la « feuillée une chèvre garrottée et muselée, qu'on cou- « vrit de ma cape. Je regagnai ensuite mon sérail, « déguisé et en prenant des chemins détournés, tan- « dis qu'on croyait m'assassiner par une décharge « faite sur l'animal, sans pouvoir s'assurer du succès, « car un piquet de mes gens parut tout à coup au « bruit des armes à feu. Mes prétendus meurtriers « rentrèrent à Tébélen, en criant : *Veli bey n'est « plus, nous en sommes délivrés!* Cette nouvelle « ayant retenti jusqu'au fond du harem, j'entendis « aussitôt les cris de ma mère et de ses femmes, qui « se mêlaient aux vociférations de mes ennemis. Je « laissai se développer le scandale, j'attendis qu'ils « fussent ivres de vin et de joie; et, après avoir dés- « abusé ma mère, aidé de mes partisans, je tombai « sur mes adversaires. Le droit était de mon côté; tous « furent exterminés avant le retour du soleil; je dis- « tribuai leurs biens, leurs richesses et leurs maisons « à mes créatures; et, dès ce moment, je pus dire que « Tébélen était à moi. »

C'était effectivement le premier pas d'Ali vers la

fortune ; et son affabilité, sa patience à écouter les réclamations de ses soldats, persuadé que *la fonction la plus importante d'un prince est de rendre la justice* (1), lui a gagné plus de partisans que son or. Il ignorait sans doute que c'était aussi la maxime de Philippe, son devancier en fourberies; et, comme il ne pouvait encore marcher qu'à l'aide de la ruse et du crime, il donna bientôt d'autres preuves de ce genre odieux de capacité, qui tient lieu de mérite parmi les barbares.

J'ai dit précédemment qu'il nourrissait une haine sourde contre son beau-frère Ali, pacha d'Argyro Castron. En vain cet homme honorable, qui avait déja deux enfants de Chaïnitza, avait essayé de s'attacher Ali Tébélen par des bienfaits, et de le consoler de son obscurité; quelque chose de répulsif lui apprenait à chaque instant qu'il n'avait pu gagner son affection. Il s'en affligeait; mais combien il était loin de pouvoir soupçonner ce que ce cœur dénaturé méditait contre lui! il ignorait (et comment imaginer un pareil crime?) qu'Ali Tébélen avait plusieurs fois sollicité sa sœur de l'empoisonner; car celle-ci, partagée entre l'amour d'un époux et l'amitié d'un frère, avait dû cacher soigneusement cet horrible secret. Éconduit par Chaïnitza, le perfide feignit de se repentir; et cette ruse donna tellement le change à celle qui le connaissait cependant, qu'elle le crut reve-

(1) Οὐδὲν γὰρ οὕτως τῷ βασιλεῖ προσῆκον, ὡς τὸ τῆς δίκης ἔργον.

PLUTARCH.

nu à de meilleurs sentiments. Il ne parlait plus de son beau-frère qu'avec égards; mais cette modération était un calme trompeur qui cachait le plus horrible des complots. Ali avait trouvé un complice de ses desseins dans la personne d'un certain Soliman, frère du pacha, auquel il promit, s'il voulait commettre le fratricide, objet de ses désirs, de lui donner en mariage Chaïnitza, et de lui céder l'héritage de la maison à laquelle elle appartenait, ne se réservant que ses prétentions à la charge du sangiac, à laquelle il aspirait.

Cette proposition ayant été acceptée, on s'en garantit le secret par d'horribles serments, et on avisa au moyen d'exécuter un attentat digne de la coupable famille des Atrides. C'était un frère qui allait tremper ses mains dans le sang d'un frère, et un autre frère qui devait récompenser un fratricide par l'hymen incestueux de sa sœur avec l'assassin de son époux. Liés par ce que le sang a de plus sacré, les conspirateurs, maîtres uniques de leur secret, étaient reçus dans l'intimité de la famille. Ils se présentaient chaque jour au palais, lorsque, dans une audience particulière, Soliman, trouvant le moment favorable à ses desseins, assassina son frère d'un coup de pistolet. Au bruit de l'arme meurtrière, le harem s'ouvre; on accourt, et Chaïnitza voit son époux étendu sans vie, entre Soliman et Ali Tébélen. Elle veut appeler; on l'arrête, on la menace de la mort; et son frère, faisant signe à l'assassin de la couvrir de sa pelisse (1), la

(1) La pelisse, donnée par un Turc, à une femme non ma-



déclare son épouse. Ainsi cet hymen épouvantable fut conclu et, dit-on, consommé dans le sein du crime, à côté du cadavre encore palpitant d'Ali, pacha d'Argyro Castron, dont on publia la mort, comme étant la suite d'une apoplexie foudroyante.

Malgré cette précaution, qui fait partie du bulletin nécrologique ordinaire des despotes de l'Orient, la vérité fut bientôt connue: et comme on vit la douleur de Chaïnitza s'apaiser dans les bras de son nouvel époux; un fils, né de ses premières noces, mourir peu de temps après cet évènement, on ne manqua pas de dire qu'elle avait été consentante du meurtre de son premier mari. Il ne lui resta de cette union qu'une fille (sexe sans conséquence en Turquie), qui fut mariée, dans la suite, à un bey de Cleïsoura, qu'on verra figurer tragiquement dans les annales funèbres de cette histoire.

Ali, débarrassé de son beau-frère, dont il convoitait le poste, ne fut point appelé à lui succéder. Sélim bey Côka, issu d'une des premières familles de la Iapourie, reçut de la Sublime Porte (1) l'investi-

---

riée ou veuve, est le gage de son hymen, et le signe qu'il la prend pour épouse.

(1) Porte : la porte de la ville était le lieu où se traitaient toutes les affaires dès le temps des patriarches. Chez les Grecs et les Romains, elles se discutaient dans le marché, appelé *agora* et *forum*. Chez nos ancêtres, les vassaux de chaque seigneur s'assemblaient dans la cour de son château; et de là vinrent les *cours* des princes. En Orient, comme les souverains et les seigneurs vivent renfermés, les affaires se font à

ture du sangiac à deux queues de Delvino, dont le siége fut rétabli dans cette ville, qui est le chef-lieu légal de l'antique Chaonie. Malgré ce mécompte, le nom d'Ali bey Tébélen devint de plus en plus fameux. L'attentat qu'il venait de commettre, loin de le couvrir d'opprobre, lui acquit une sorte de popularité, dans un pays d'ochlocratie (1), où l'on regarde les crimes éclatants comme des preuves de talent; et il s'insinua tellement dans la confiance du nouveau pacha, qu'il fut reçu et traité dans son sérail, comme s'il eût été son propre fils, ce qui lui donna les moyens de tramer de nouvelles intrigues.

Le sangiac de Delvino confinait, dans ce temps, avec les possessions de Venise en terre ferme, par le district de Buthrotum (1), dont l'occupation avait été le sujet constant de quelques mésintelligences entre les Turcs et les chrétiens établis sur ce rivage. Sélim pacha, meilleur voisin que ses devanciers, s'appliqua à entretenir des relations amicales avec les provéditeurs de Corfou; et cette conduite, au lieu de lui

---

la porte de leur sérail; et cette coutume de faire la cour à la porte du palais existait dès le temps des anciens rois de Perse, comme on le voit en plusieurs endroits du livre d'Esther.

Mœurs des Israëlites, par l'abbé Fleury; c. 25, p. 115 et 116; édit. in-12; Paris.

(1) Ochlocratie; gouvernement de la *lie du peuple*.

(2) Le territoire de Buthrotum a été cédé à la Porte Ottomane par le traité de 1800, consenti par la Russie et l'Angleterre.

mériter des éloges, le rendit suspect à un cabinet naturellement ombrageux.

L'Épire n'était pas encore remise de la commotion causée par l'insurrection des Grecs, lorsque Selim pacha prit les rênes du gouvernement de la Chaonie. Plus de cent mille chrétiens de tout âge et de tout sexe, pour dérober leurs têtes au fer des mahométans, s'étaient réfugiés aux Iles Ioniennes et dans le royaume de Naples, où une politique toute charitable et religieuse, bien différente de celle de notre siècle, leur offrit des secours et un asile généreux. La chrétienté reçut à bras ouverts ceux que la loi de Mahomet proscrivait (1); et le généreux Selim pacha s'interposa, suivant le précepte du Koran (2), entre les victimes et les bourreaux, pour sauver les tribus orthodoxes de la partie orientale de l'Acrocéraune, enclavées dans son sangiac. Les jours de son administration ne se comptaient que par des jours de bienfaisance et de paix, et il ignorait dans sa bonté naturelle, qu'il contrevenait à l'esprit du cabinet ottoman, qui regarde les peuples de son empire comme d'autant

---

(1) *Il n'est permis à aucun sujet tributaire de quitter le pays musulman; en cas d'expatriation, ce délit emporte sa proscription et sa mort civile.*

Code militaire; ch. VI, p. 45; par Mouradjea d'Ohsson.

(2) *Parmi les chrétiens, vous trouverez des hommes humains et attachés aux croyants, parce qu'ils ont des religieux et des prêtres voués à l'humanité.*

Koran; ch. V, *La Table*, verset 70.

plus faciles à gouverner, qu'ils sont plus pauvres et plus humiliés. Enfin, la guerre qui éclata en 1768, entre la Russie et la Porte, vint fortifier les soupçons qu'on avait déja contre la fidélité de cet homme bienfaisant, et rendre sa situation tout-à-fait embarrassante.

Il était placé, sans s'en douter, dans cette fausse position; et pour surcroît de malheur; il avait à ses côtés, dans la personne d'Ali Tébélen, un traître qui ne cherchait qu'à le perdre. La chose, malgré la déloyauté du ministère turc, était difficile; mais le génie du mal est fertile en expédients, et presque toujours heureux dans ses entreprises. Selim pacha venait de vendre aux Vénitiens une forêt située près du lac Pélode; quand le délateur profita de cette circonstance, pour le dénoncer au divan comme coupable d'avoir aliéné une portion du territoire de Sa Hautesse (quoiqu'il ne fût question que de la coupe des bois), ajoutant que si on n'y prenait garde, il livrerait bientôt la province entière de Delvino aux infidèles. Il terminait ce rapport chargé de faits controuvés, en disant qu'il lui en coûtait beaucoup de faire connaître ces trames de Selim pacha, son bienfaiteur, et que l'intérêt seul du sultan avait pu le déterminer à une révélation, qui intéressait la religion et l'état, objets de l'envie des chrétiens.

Comme, en Turquie, un homme accusé, surtout de connivence avec les infidèles, est suspect et frappé d'anathème, la dénonciation suffit pour le perdre, quand il n'est pas assez puissant pour se faire craindre.

Les Vénitiens étaient soupçonnés d'être d'accord avec les Russes; c'était dans les Iles Ioniennes que s'était mûrie l'insurrection, dont le Péloponèse avait été choisi dès 1766 par Papadopoulo, pour être le foyer; en fallait-il davantage pour colorer les dénonciations écrites d'un lieu voisin de celui où s'élaborait la grande conflagration? Sans former d'enquête juridique, on adressa donc secrètement à Ali Tébélen un firman de mort pour se défaire de Selim pacha, en chargeant ainsi son délateur de le rendre exécutoire, chose qui n'arrive que sous un gouvernement tyrannique, où le même homme devient souvent, accusateur, juge et bourreau!

Ali, qui s'était retiré à Tébélen pour ourdir cette trame, ne tarda pas à revenir à Delvino, où il fut reçu avec plus de tendresse que jamais par Selim pacha, qui le logea, comme de coutume, dans son palais. A l'ombre de ce toit hospitalier, aidé de quelques sicaires, le perfide prépara la consommation du crime destiné enfin à le tirer de l'obscurité. On était alors en été, et Ali Tébélen, qui se rendait tous les matins auprès du pacha pour lui faire sa cour, prétextant une indisposition, le fit supplier de passer dans son appartement. Cette invitation ayant été acceptée, il cacha les assassins dans une armoire sans rayons (1), après les avoir prévenus qu'au signal, qui était de

(1) Ces sortes d'armoires servent à renfermer les matelas avec lesquels on dresse, chaque soir, les lits au milieu du parquet, ou sur les sophas.



laisser tomber sa tasse à café sur le parquet qu'on tenait alors sans tapis, ils sortiraient de leur réduit et poignarderaient Selim ! Le vieillard ayant paru, comme il l'avait promis, fut assassiné, et tomba en prononçant ces paroles mémorables : *Et c'est toi, mon fils, qui m'arraches la vie ? Seigneur, ne me confonds pas avec les pervers* (1) *!*

Au tumulte qui suivit l'assassinat, les gardes de Selim étant accourus, trouvèrent Ali debout, entouré des assassins, tenant à la main un firman déployé, et criant d'une voix menaçante : *J'ai tué le traître Selim, par ordre de notre glorieux Sultan ; voici son commandement impérial.* A ces mots, et à la vue du diplôme fatal, on s'incline, et chacun reste glacé d'effroi en voyant trancher la tête de Selim, baigné dans son sang, tête dont Ali se saisit comme d'un trophée. Il ordonne en même temps que le cadi, les beys et les chefs des vieillards grecs, aient à se réunir au palais, afin de dresser procès-verbal de l'exécution de la sentence. On se rassemble en tremblant. Un Codja entonne le *Fatahat*, et le crime d'un scélérat est déclaré légal, *au nom du Dieu clément et miséricordieux*, souverain des mondes (2) ! On ap-

(1) Koran ; ch. XXIII ; les Fidèles, verset 95.

(2) Fatahat ; c'est le premier chapitre du Coran, donné à la Mecque. Il commence par ces mots : *Besm ellah elrahman elrahim ;* il est pour eux ce que le signe de la croix est pour les chrétiens, et conçu en ces termes :

« *Au nom de Dieu, clément et miséricordieux. Louange à*



pose les scellés sur les meubles de la victime, et le meurtrier ne quitta le sérail qu'en emmenant avec lui, comme ôtage, Moustapha, fils de Selim, que nous verrons, après de longues vicissitudes, périr de la main qui égorgea son père, ainsi que Demir Dost, auquel la gérence du pachalik fut confiée, en vertu d'une décision de la justice du cadi.

Tout homme doit son bras à l'exécution des ordres de son souverain, dit le code des Turcs, *et celui qui peut infliger des peines telles que bon lui semble, a le droit de contraindre chaque personne à faire ce qu'il veut*; voilà la plus haute des souverainetés! D'après ce principe, aucun sujet ne peut réclamer le salaire de ses services! cependant la Porte, afin de récompenser le zèle d'Ali Tébélen, lui décerna le sangiac de la Thessalie, avec le titre de *dervendgi pacha*, ou, grand prévôt des routes. Ces pouvoirs, réunis dans une seule main, mirent

---

« *Dieu, souverain des mondes. La miséricorde est son partage.*
« *Il est le roi du jour du jugement. Nous t'adorons, Seigneur,*
« *et nous implorons ton assistance. Dirige-nous dans le sentier*
« *du salut, dans le sentier de ceux que tu as comblés de tes*
« *bienfaits, de ceux qui n'ont point mérité ta colère, et se sont*
« *préservés de l'erreur.* »

Giaab, théologien mahométan et casuiste célèbre, dit que lorsque ces mots furent envoyés du ciel au prophète, les nuages s'enfuirent du côté de l'Orient, les vents s'apaisèrent, la mer fut émue, les animaux dressèrent leurs oreilles pour entendre, et les démons furent précipités des sphères célestes dans l'abyme.

Ali pacha (je lui donnerai maintenant ce nom) à portée de soudoyer un corps de quatre mille Albanais déterminés. C'était une des conditions qui lui étaient imposées par le ministère ottoman, dont l'intention était de nettoyer la vallée du Pénée d'une multitude de chefs chrétiens, qui y commandaient avec plus d'autorité que les officiers du Grand-Seigneur.

Tardives précautions, soins inutiles. Le gouvernement théocratique des mahométans, avait perdu cet attrait qui porte un peuple aux plus sublimes transports du courage humain. L'intérêt était tout. Au caliphat renversé par les Turcs avait succédé un gouvernement dont les forces réagissaient contre elles-mêmes. Les soulèvements partiels de la Grèce accusaient l'administration. Rien n'eût été plus beau que la clémence du prince, pareille à ces rosées qui tombent sur les campagnes au milieu des tempêtes et de la majesté des orages; mais la tyrannie veut, ordonne et ne raisonne pas.

CHAPITRE II.

Alexis et Théodore Orloff. — Leurs intelligences avec les Grecs. — Arrivée de la flotte russe en Morée. — Débarquement opéré à OEtylos. — Insurrection de 1770. — Dissensions entre les Grecs et les Russes — qui abandonnent les insurgés. — Désolation du Péloponèse. — Ravages des Schypetars; — leur révolte; — sont exterminés par Hassan pacha. — Arrivée d'Ali pacha dans la Thessalie, racontée par lui-même. — Manière de se faire une réputation; — s'attache Paleopoulo. — Chefs des armatolis; — nombre de leurs capitaineriès. — Mort de Khamco; — son testament. — Ali nommé au sangiac de Janina; — sa conduite artificieuse; — attaque et détruit Cormovo. — Première campagne d'Ismaël pachô bey. — Inquiétudes d'Ibrahim, pacha de Bérat; — marie une de ses filles à Mouctar, fils d'Ali. — Empoisonnement de Sepher bey, frère du visir Ibrahim.

Tandis que ces choses se passaient, Alexis et Théodore Orloff, qui se trouvaient à Venise, s'épuisaient en combinaisons pour soulever la Grèce dans l'intérêt de la Russie, car ce cabinet ne voulait alors qu'opérer une diversion, afin d'arriver à ses fins particulières. Porter une armée formidable sur le Danube, faire révolter les Grecs, menacer Constantinople par mer, afin d'obtenir la cession de la Crimée, sous une couleur quelconque, tel était le secret de

Catherine II. On ignore si les deux personnages que je viens de nommer étaient instruits de cette résolution. Assistés par Maruzzi, banquier, natif de Janina (1), ils expédiaient fréquemment à Souli, dans l'Acroceraune, et en Morée, des munitions de guerre, des armes, de l'argent, qui étaient distribués de main en main par des agents secrets, jusqu'aux armatolis du Pinde et du Parnasse. Pendant que ces choses s'exécutaient, un aventurier, nommé Tamara, enthousiaste des Grecs, ou plutôt désireux d'arriver à la fortune par l'intrigue, s'était abouché avec toutes les tribus guerrières de la Hellade et du Péloponèse, auxquelles il avait persuadé que l'auguste Catherine voulait enfin leur rendre la liberté. Il s'était rencontré dans ses excursions politiques, avec le thessalien Grégoire Papadopoulo, diplomate ambulant, qui s'était traîné depuis les antichambres des ministres de Pétersbourg, jusqu'aux foyers de tous les couvents répandus dans la Romélie. Les deux émissaires, qui avaient tout à gagner et rien à perdre dans une révolution, s'accordèrent à penser, à dire et à démontrer par des mémoires, qu'il fallait insurger la Grèce, sans s'inquiéter des malheurs qu'ils allaient attirer sur ses habitants.

S'il avait existé parmi ceux-ci un homme versé dans

(1) Et non pas de Larisse, comme le dit Rulhières. Il existe encore à Venise un Maruzzi, parent de celui qui s'était associé aux Orloff, qu'on a fait comte à cause de ses richesses, et dont la fille unique a pour parrain l'empereur de Russie.



la connaissance des affaires publiques, il lui aurait été facile de démontrer à ses compatriotes, ainsi que le prouve maintenant la correspondance entre Voltaire et le roi de Prusse, que cette princesse ambitieuse était bien loin alors de s'être élevée jusqu'à la pensée de tendre une main libératrice aux Grecs. Si un semblable projet avait existé, ne devait-elle pas porter ses forces au midi de son empire, attaquer son ennemi de ce côté? alors elle vengeait l'affront du Pruth sur les rivages du Bosphore; et, maîtresse de Constantinople, elle brisait les fers des chrétiens orientaux. C'était donc une déception destinée à masquer d'autres vues, qui avait fait détacher une escadre de Cronstad (port éloigné de la Turquie de tout le diamètre de l'Europe), obligée d'effectuer une longue navigation, avant d'attaquer le Grand Turc. Cette réflexion ne fut pas faite, et la flotte russe avait passé l'hiver à Livourne, avant que ceux qui la commandaient eussent décidé sur quel point de l'empire ottoman ils frapperaient le premier coup. Les Grecs se chargèrent de décider la question.

Grégoire Papadopoulo, qui était venu s'établir à Œtylos, après sa conférence avec Tamara, n'avait pas eu de peine à faire entrer dans ses idées Janaki Mavro Michalis bey, Bagou du Magne, père de celui qui combat maintenant à la tête des Grecs (1). Ses

(1) La plupart de ces détails m'ont été confirmés par M. Bénaki, fils de celui dont il est ici question, que j'ai connu consul général de Russie à Corfou. Depuis ce temps, il n'avait

capitaines, qui étaient alors au nombre de quatorze, ainsi que Bénaki, l'un des plus riches propriétaires de Calamate (1), ayant accédé à ce projet, on adressa aux généraux russes à Livourne, un plan d'insurrection, aussi détaillée que si elle eût été régulièrement organisée; et, au retour des députés qui le portèrent, ceux-ci firent valoir la promesse de secours qu'ils avaient obtenue par cette supercherie, afin d'exciter le soulèvement qu'ils avaient annoncé comme étant déja opéré. Les Turcs les aidèrent mieux qu'ils ne l'auraient fait eux-mêmes dans cette machination. Soupçonnant qu'il existait un complot contre eux, ces oppresseurs pusillanimes agirent comme des hommes qui se jettent dans le précipice qu'ils redoutent. Dans leur terreur panique, ils massacrèrent une troupe de paysans lacédémoniens, qui revenaient paisiblement de la foire de Patras, et qu'ils prirent pour une armée de rebelles marchant contre eux. Le cri de vengeance se fit aussitôt entendre de tous côtés; et lorsqu'au mois d'avril 1770, la flotte russe jeta l'ancre dans la baie d'Œtylos, ses commandants furent reçus avec transport par les évêques de Lacédémone et de Chariopolis, suivis d'une foule de montagnards qui ne demandaient qu'à s'enrôler sous les drapeaux de leurs prétendus libérateurs.

---

jamais cessé d'entretenir *le feu sacré* parmi les Grecs. Il est mort, il y a trois ans, à Naples, où il était consul général, estimé de tous ceux qui l'ont connu.

(1) Voyez, pour la description du Magne, mon Voyage dans la Grèce, t. v, ch. CXLV.

Ce début était favorable; mais, en voyant débarquer onze cents hommes et deux mille fusils rouillés, qui dataient du temps de l'invention des armes à feu, les Grecs s'écrièrent qu'on les sacrifiait. Ils espéraient que les Russes accompliraient seuls l'œuvre de leur délivrance, tandis que ceux-ci prétendaient n'être venus que comme auxiliaires. Cependant, comme les Maniates avaient déja fait main basse sur les Turcs de Mistra, il fallait agir. On était compromis, et ils se décidèrent à marcher sur Tripolitza, assistés de quatre-vingts grenadiers russes. On ne pouvait leur en donner davantage; car Dolgorouki, le même qui avait réduit Navarin, plutôt par la peur que par la force de ses armes, venait d'entreprendre le siége de Modon. Quelques vaisseaux de guerre russes aussi mal construits qu'équipés, s'amusaient pendant ce temps à canonner Coron. Il n'y avait ni ensemble, ni plan dans les attaques, et on s'aigrissait par des reproches mutuels, quand les Schypetars mahométans entrèrent au nombre de vingt mille dans la Morée. Alexis Orlof qui se trouvait à Œtylos avec Janaki Mavro-Michalis, s'emporta en le traitant de *brigand et de lâche.*—*Brigand!* répliqua le Maniate, *je n'ai jamais assassiné personne. Je suis libre et chef d'une nation indépendante. Mon sang est mêlé à celui des Médicis..... et toi, tu n'es que l'esclave d'une femme!* Cette altercation fut la dernière; on ne se vit plus, et Dolgorouki ayant perdu quarante canons devant Modon, s'embarqua avec ce qui lui restait de soldats à Navarin, en aban-

donnant une foule de Grecs réfugiés dans l'île de Sphacterie, où ils furent massacrés par les Turcs. Tel fut le résultat d'une insurrection dans laquelle on s'était mutuellement trompé.

Ce fut à la suite de cette funeste entreprise, que les Russes, battus en Morée, livrèrent par hasard aux Turcs la mémorable bataille navale qui eut lieu en face de Chios, dans le détroit de Tchesmé. Rulhières nous en a donné une description digne de la plume de Thucydide; mais les malheurs du Péloponèse se prolongèrent long-temps après cette victoire et au-delà de la paix qui la suivit au bout de quelques années. Les Schypetars, qui en avaient expulsé les Russes, demandèrent à être payés. Le baron de Tott, alors en tournée dans le Levant, trouva le pacha, commandant à Nauplie de Romanie, presque assiégé dans la place par les Épirotes qui voulaient leur solde arriérée. L'argent manquait, ou du moins on ne leur en donna pas; et cette circonstance leur fournit un prétexte plausible pour se débander et se payer par leurs mains en pillant le pays. Les plus empressés de partir s'étant réunis, dévastèrent les villages, et chassant devant eux les paysans comme des troupeaux de bestiaux, ils franchirent l'isthme de Corinthe, pour regagner leurs montagnes avec les malheureux qu'ils traînaient en esclavage. D'autres restèrent dans la presqu'île, s'emparèrent des maisons et des terres des chrétiens, privant par là le sol de ses cultivateurs, et l'empire turc de ses impôts. Enfin, quand ils ne trouvèrent plus de Turcs

à opprimer, ils dirigèrent leurs violences contre les musulmans qu'ils traitèrent en raïas, les attelant à la charrue, et les faisant travailler à coups de fouet, reproduisant ainsi ce qui s'était passé, quand Pierre le boiteux, accouru avec ses Schypetars au secours des Moraïtes, traita en vaincus ceux qu'il était appelé à défendre alors contre les Turcs.

Neuf années consécutives avaient vu se succéder onze gouverneurs dans la Morée, avec les ordres les plus positifs d'exterminer les Arnaoutes, et tous étaient retournés sans y avoir réussi. Les uns n'avaient pas de forces suffisantes pour exécuter une pareille entreprise; les autres n'avaient pas su résister aux présents des rebelles, quand la Porte fit partir le célèbre Hassan pacha, qui avait sauvé l'empire après la défaite de Tchesmé.

Le corps principal des Schypetars qu'on évaluait à dix mille hommes, était commandé par deux Toxides nommés Bessiaris, qui étaient des environs de Tébélen. Ils étaient retranchés sous les murs de Tripolitza, et Hassan n'ayant pu réussir à leur faire accepter une capitulation paternelle, se décida à les soumettre par les armes. Ce serasker qui était campé depuis un mois à Argos, en partit le 10 juin 1779, après la prière qui suit le passage du soleil au méridien, et ayant marché pendant une partie de la nuit, il parut le jour suivant avec l'aurore devant Tripolitza. Il attaqua aussitôt les rebelles, qu'il mit en déroute, et avant la fin de la journée, il eut fait dresser devant la porte orientale de la ville une pyramide de plus de

quatre mille têtes, dont j'ai encore vu les débris en 1799, quand j'étais esclave des Turcs, par le sort de la guerre, dans le Péloponèse. Ce qui s'échappa de Schypetars de cette bataille, poursuivis à outrance, traqués dans les versants des monts Œniens, furent exterminés au fond d'une gorge boisée, qui, depuis ce temps, a pris le nom de défilé du massacre (1).

Les Maniates qui avaient soulevé des tempêtes, retranchés au milieu des escarpements du Taygète, furent respectés parce qu'ils étaient inexpugnables; mais il n'en était pas ainsi des chrétiens que la barbarie des Schypetars avaient contraints de fuir en Romélie, et de refluer dans les montagnes d'Agrapha, où ils avaient trouvé un asyle inviolable parmi les armatolis. C'était contre ces hommes qu'Ali pacha allait entrer en lice. Il connaissait les principaux d'entre eux; et la conduite qu'il tint, attesta la profondeur des vues qui ont dirigé dans la suite sa conduite, dont un autre gouvernement que celui des sultans aurait pu tirer un avantage immense pour la tranquillité de la Grèce.

Tricala, Moscolouri, presque tous les bourgs et villages, situés au fond du bassin de la Thessalie, avaient été brûlés ou pillés par les mahométans albanais et par les janissaires de Larisse, lorsqu'Ali pacha arriva au chef-lieu de son gouvernement. « J'avais

(1) Défilé du Massacre. *Voyez* mon Voyage dans la Grèce; t. IV, ch. cx.

« laissé dans la basse Albanie, lui ai-je entendu ra-
« conter souvent, un fantôme de pacha qui était le
« jouet des beys de Janina, et j'évitai de passer par
« cette ville pour me rendre à mon poste. Je traver-
« sai le Zagori, où le fidèle Noutza, dont Dieu
« veuille avoir l'ame, car c'était un brave homme,
« ravitailla ma bourse. Sans prendre permission de
« Suleyman, qui était alors sangiac-bey d'Épire,
« nous levâmes, avec l'aide de Dieu et de mes braves
« Schypetars, une petite contribution, ce dont bien
« me prit, car en mettant pied à terre à Tricala, je
« ne trouvai qu'un pays épuisé. On avait pendu une
« foule de pauvres paysans, dont les travaux enrichis-
« sent des personnages tels que nous. Les agas de
« Larisse avaient inventé des projets de révolte pour
« enlever des moutons, des femmes et des enfants.
« Ils mangeaient les uns et vendaient les autres! Pour
« moi, je compris sur-le-champ qu'il n'y avait presque
« jamais de rebelles et de brigands que les Turcs:
« oui, les Turcs, me dit en souriant Ali, qui avait
« remarqué mon étonnement; nous sommes faits
« comme cela nous autres gens d'épée. Je me trou-
« vai donc en état d'hostilité avec les beys de Larisse.
« Cependant je commençai au préalable à faire main
« basse sur les partis d'armatolis qui infestaient la
« plaine, et je les forçai à rentrer dans leurs mon-
« tagnes, où je les tins parqués comme des corps de
« réserve à mes ordres. J'envoyai en même temps
« quelques têtes à Constantinople, pour amuser le
« Sultan et la populace, de l'argent à ses ministres;

« car l'*eau dort, mais l'envie ne dort jamais.* »
Ces plans d'Ali étaient sages, et la terreur de son nom fut telle à son début, que l'ordre reparut depuis les défilés de la Perrhébie du Pinde, jusqu'au fond du Tempé et au pas des Thermopyles.

Ces faits de police prévotale, grossis par l'exagération orientale, justifièrent les idées de capacité qu'on avait d'Ali pacha. Né avec une espèce d'impatience de célébrité, il prenait soin de propager lui-même sa renommée, en racontant ses prouesses à tout venant, en faisant des largesses aux officiers du Sultan qui arrivaient dans son département, et en montrant aux étrangers les cours de son palais parées de têtes, appareil le plus magnifique dont puisse s'environner un despote. Mais ce qui contribuait surtout à consolider sa puissance, c'étaient les trésors qu'il amassait sous le voile de la justice. Ainsi jamais il ne frappait pour le plaisir de frapper, et dans ses proscriptions son glaive ne s'appesantissait que sur les beys et les personnes opulentes, dont il confisquait les biens à son profit. Enfin, après avoir passé plusieurs années dans la Thessalie, Ali pacha se vit dans le cas de pouvoir marchander le sangiac de Janina, qui, en lui livrant l'Épire, le mettait à portée de se venger de ses ennemis, de les écraser, et de régner en maître sur les Albanies, chose nécessaire à ses projets ultérieurs.

L'intrigue procure une charge : par la calomnie comme par le poison, on se défait d'un antagoniste.

Ces moyens usités dans les cours de l'Orient sont vulgaires; mais quand un génie actif les combine avec la puissance de l'or, il est rare que ses entreprises les plus audacieuses ne soient pas couronnées du succès. Aussi personne ne sut mieux qu'Ali pacha, *donner sans enrichir*, *donner pour faire dépenser*, et surtout *donner si à propos*, qu'on était compromis en recevant de sa part, parce que l'argent d'un tyran est toujours le salaire d'une intrigue ou d'un crime. Ses discours familiers n'étaient pas plus purs que ses intentions. Il ne souhaitait que de trouver ses administrés en faute, pour grossir ses trésors en les punissant par des amendes. Chaque ministre disgracié était, à l'entendre, un homme de mérite puni de la supériorité de ses talents; et chaque ministre étranglé, une victime de l'envie; tout ministre de fait était incapable du poste qu'il occupait, et les aspirants qu'il prévoyait devoir monter au *banc du divan*, des hommes de la plus haute espérance. Il en était de même de la dynastie des Sultans, qu'il traitait à tous égards avec moins de réserve encore que le ministère. Tant qu'Abdulhamid avait vécu, le satrape soupirait après l'avènement de Selim III, qui n'eut pas plus tôt ceint le sabre d'Ottman qu'il conjura sa perte. Enfin, mécontent, ou plutôt ennemi de tout pouvoir, le mot de *liberté* s'échappait parfois aussi naïvement de sa bouche, que celui d'*humanité* des lèvres impures de Néron, et il n'en fallut pas davantage pour séduire un homme qui commandait alors les armatolis des montagnes d'Agrapha.

Démétrius Paléopoulo (1) (*fils de l'ancien*), né à Carpenitzé, dans l'Étolie, d'une des familles grecques restées debout au milieu des ruines de leur patrie, s'était lié d'amitié avec Noutza Macri-Mitchys, lorsque cet agent d'Ali fut envoyé par son maître pour porter des paroles de paix, aux bandes guerrières répandues dans la chaîne du Pinde et du mont Œta. Éprouvé par l'adversité, car après la mort de son père, qu'il perdit dans sa quatorzième année, il avait été forcé de s'expatrier, afin de se dérober aux poursuites des ennemis de sa maison; réduit à errer avec les proscrits, il ne tarda pas à se distinguer au milieu d'eux, par une prudence aussi rare, que son courage était remarquable. Dans les siècles héroïques, Paléopoulo eût été aussi illustre que Thésée : il aurait fondé Athènes, policé son pays; tandis que parmi les Grecs humiliés et non pas dégénérés, il ne pouvait jamais être qu'un chef de partisans, flétri par les oppresseurs, du titre immérité de *cleftis* ou *voleur*. Malgré la fausse attitude dans laquelle l'injustice de l'ordre social l'avait placé, le bruit de sa valeur volait de bouche en

(1) Dans la première partie de l'Histoire d'Ali pacha, publiée en 1820, je n'avais pas jugé convenable de parler de Paléopoulo, que je craignais de compromettre, parce que je le croyais encore vivant. J'en ai fait mention dans la notice jointe au tome cinquième de mon ouvrage, imprimé en 1821, et je rétablis maintenant ce qui concerne cet homme, dans l'ordre chronologique des évènements de la vie d'Ali pacha, et de l'histoire de la Grèce.

bouche, lorsqu'un ancien ami de son père, Canavos, Grec de race historique, l'arracha à la profession aventureuse qu'il avait embrassée. Il le fixa auprès de lui, et content de sa conduite, il ne tarda pas à lui donner en mariage une fille unique qu'il possédait, et à lui faire obtenir le poste de voivode, ou prince de l'Étolie, que son père avait rempli avec autant d'honneur que de bravoure, toutes les fois que les libertés publiques, fondées sur les capitulations accordées par les sultans, avaient été menacées de la part des Turcs.

Cette restauration d'un chef vertueux, en comblant de joie la majeure partie des Étoliens, réveilla la haine des ennemis de Paléopoulo, qui obtinrent, à force d'intrigues et d'argent, un firman de mort contre leur voivode. Mais comme il arrive dans les gouvernements absolus que de pareilles sentences sont ordinairement sans effet quand elles ne frappent pas à la manière de la foudre, le chef des Étoliens, informé à temps du coup dont on le menaçait, s'y déroba par la fuite, qui est la plus sage des précautions. Il se jeta dans les bras de ses anciens frères d'armes; et, après une guerre de deux ans contre le visir de Thessalie, auquel Ali pacha succéda, la Porte qui absout et condamne souvent comme le juge endormi de la fable, lui rendit avec l'assurance insignifiante de ses bonnes graces, l'emploi de voivode d'Étolie.

De retour à Carpenitzé, Paléopoulo s'étant abouché avec Noutza, séduit par l'idée qu'Ali pacha, qui lui

avait fait des offres de service, serait peut-être un jour le libérateur de la Grèce, crut pouvoir s'attacher à sa fortune. Les opprimés sont toujours disposés à se faire illusion quand quelque chose sourit à leurs désirs. Le Prince de l'Étolie était de l'âge d'Ali pacha; il avait éprouvé ainsi que lui de grandes vicissitudes; leurs pères avaient été liés d'amitié, et la ressemblance du parvenu de Tébélen avec Paléopoulo était telle, qu'on les appelait les ménechmes épirotes. Leur première entrevue eut lieu à Tricala, en 1786, et on convint du plan qui devait porter le Scythe mahométan au poste de Janina.

Suivant un rescript impérial de Soliman-le-Magnifique, la Grèce septentrionale était divisée en quatorze capitaineries d'armatolis (1), composées de chrétiens du rit orthodoxe, car il n'y a aucun Latin dans toute l'étendue de l'Épire. Il fut donc convenu que Paléopoulo, Canavos, et Boucovallas qui avait obtenu en Russie le grade de major, devenus capitaines des ligues Thessaliennes et Acarnaniennes, commenceraient leurs incursions contre le fantôme de pacha de Janina, et bientôt on n'entendit parler que de dévastations et de brigandages. Le peuple qui n'est

(1) Les quatorze capitaineries d'armatolis étaient, pour la Macédoine cis-axienne : Verria, Servia, Alassona, Grévéno et Milias; pour la Thessalie : Olympos, Mavrovouni, Cachia, Agrapha, Patradgik et Malacassis; pour l'Acarnanie et l'Étolie : Vénético, Lidoriki, Xéroméros, qui embrassait la basse Épire, jusqu'à Rogous et Djoumerca.

compté dans l'Orient que sur le pied des bestiaux propres à féconder la terre, faisait vainement entendre sa voix suppliante; on exigeait de lui ses impôts, et l'Épire ainsi que le canton d'Arta, furent en proie à la désolation; tandis que la Thessalie florissait sous le gouvernement d'Ali pacha. La Porte qui ne juge jamais des évènements qu'en raison de ses intérêts particuliers, allait conférer le drapeau de Janina, à l'auteur des désordres publics, pour les faire cesser; et il y comptait lui même, lorsqu'un incident particulier vint interrompre ces projets.

La moderne Olympias, Khamco, atteinte depuis long-temps d'un cancer utérin, fruit honteux de sa dépravation, termina sa carrière, après s'être défaite par le poison du dernier des frères consanguins d'Ali pacha. Telle fut la fin de sa vie, dont elle employa les derniers moments à se faire relire son testament, monument digne des furies, par lesquelles il lui fut sans doute inspiré. Cet acte, qui prolonge la volonté humaine au-delà du terme de l'existence, prescrivait à Ali et à Chaïnitza *d'exterminer, dès qu'ils le pourraient, les habitants de Cardiki et de Cormovo, dont elle avait été l'esclave, ainsi qu'eux; leur donnant sa malédiction, s'ils contrevenaient jamais à ce dessein.* Par un second article, elle ordonnait *d'envoyer en son nom, un pèlerin à la Mèque, et de faire déposer pour le repos de son ame, une offrande* (1) *sur le tombeau*

(1) Comme on ne peut envoyer de pèlerin à la Mecque, ni

du prophète. En vertu d'autres dispositions, elle commandait *des assassinats particuliers, et elle désignait les villages qu'on devait brûler un jour*. Enfin elle terminait par un conseil semblable à celui que Sévère mourant donnait à ses enfants : *Soyez unis, enrichissez vos soldats, et comptez le peuple pour rien* (1). La personne de qui je tiens ces détails ajoute, que suffoquée par une hydrothorax, et rongée par un ulcère dévorant, elle expira dans des transports de rage, en vomissant d'horribles imprécations, contre la providence éternelle,

Dicens in superos aspera verba deos.

Elle avait expédié courriers sur courriers à son fils, pour l'appeler et le voir à son heure suprême; mais le ciel lui refusa cette consolation!... Elle exhala son ame impie dans le sein de Chaïnitza, et Ali n'ar-

---

offrir de présents à Médine, qu'avec l'argent d'un bien-fonds légitimement acquis, qu'on doit vendre à cet effet, on fit une recherche exacte des propriétés appartenant à Véli bey Tébélen. Après une enquête sévère, il fallut remonter jusqu'à l'état de possession de son grand-père, qui consistait en un champ d'environ quinze-cents francs de rente. Mais, en vérifiant la légitimité de cette propriété, on reconnut que le chef de la dynastie tébélenienne l'avait volée à un chrétien. Ainsi, me disait Colovo, secrétaire des commandements d'Ali pacha, *le pèlerinage et les vœux commandés par Khamco n'ont jamais été accomplis.*

(1) *Estote concordes, locupletate milites, cæteros contemnite.* Dio.

riva à Tébélen qu'une heure après la mort de sa mère. Il versa des larmes abondantes sur ses restes inanimés; et joignant sa main à celle de sa sœur, ils jurèrent ensemble, sur le cadavre de Khamco, d'accomplir ses volontés, de poursuivre et d'anéantir jusqu'au dernier de leurs communs ennemis.

Quel avenir sinistre présageaient ces épouvantables serments! Le terme fatal des libertés de l'Épire approchait; le crime allait couvrir ses vallons et ses montagnes de carnage et d'incendies. Ali, riche et puissant, se présentait fortifié de deux fils, Mouctar et Véli, dont Éminé l'avait rendu père. On frémissait à l'idée des vengeances qu'un pareil homme pourrait exercer, sans penser à se réunir, afin de s'opposer aux malheurs dont on était menacé. Les peuplades albanaises, accoutumées à ne résister qu'à des attaques directes, et imprévoyantes comme le sont des hommes à demi civilisés, s'attachèrent, les unes par des calculs d'intérêt, à la fortune du tyran, tandis que les autres voyaient avec une funeste indifférence son avènement au sangiac de Janina, que la Porte lui accorda au titre onéreux d'*Arpalik* (1) ou conquête.

Janina, qu'on pouvait considérer comme la capitale de la confédération anséatique de l'Épire, tarda trop long-temps à connaître les manœuvres d'Ali pacha,

---

(1) Arpalik; mot dérivé du grec ἁρπάζω, *rapio*, expression qui est parfaitement en harmonie avec les actes du gouvernement ottoman.

qu'elle aurait pu retorquer contre leur auteur en dénonçant les désordres qu'il provoquait, afin de se proposer comme le seul capable de les réprimer. Elle caressait la chimère de l'anarchie qui flattait la vanité de ses habitants. Accoutumée au gouvernement des faibles satrapes envoyés par la Porte, depuis la mort de Courd pacha, elle croyait jouir, sous le patronage de ses beys, d'une liberté très-étendue, parce qu'on y faisait grand bruit. L'esprit grec (car les mahométans épirotes ne sont que des Grecs circoncis), se repaissait à son aise d'intrigues et de séditions. Chacun, retranché chez soi, vivait à l'abri de la protection d'un bey ou de quelque aga, et ne sortait que pour prendre part aux agitations du *Forum* (1). On reléguait les pachas dans le vieux château du Lac; on les faisait révoquer à volonté, et on en avait vu jusqu'à trois se succéder dans un seul jour, parce que le cabinet ottoman *adjugeait* à tout venant le sangiac de Janina, qui était considéré plustôt comme une arene de séditieux, que comme une place soumise au Grand-Seigneur. Ali pacha avait depuis long-temps sa faction (taraf) dans cette anarchie, où elle était peu influente, parce qu'on redoutait son caractère; et sa nomination ne fut pas plus tôt connue, qu'on déclara unanimement qu'il ne serait pas reçu. On jura haine *au fils de la pro-*

(1) Ce mot est synonyme de celui d'*agora*, et en usage dans plusieurs villes de l'Épire, pour désigner le *marché* ou place publique, que les Turcs appellent le *bazar*.

située (1); on fit serment de mourir plutôt que de l'admettre, et comme il arrive dans ces sortes d'assemblées, on était d'autant plus près de se soumettre à son joug, qu'on montrait d'aversion contre la tyrannie. Cependant Ali ne se trouvant pas en force pour réduire une population alors belliqueuse, se mit à piller les fermes et les villages qui appartenaient à ses adversaires. Alors les riches et les usufruitiers, qui se retranchent partout derrière leur position, s'ennuyant d'être mis à exécution militaire, convinrent avec les beys dont il fallait ménager l'orgueil, car l'honneur et le despotisme étant aussi incompatibles que la vertu et le crime, ils ne tenaient qu'à leurs intérêts, d'introduire le satrape à bas bruit dans Janina. Ali fit en conséquence, son entrée de nuit dans cette ville; et son fidèle Noutza avec quelques hommes dévoués le conduisit au tribunal du cadi, duquel il requit la publication et l'enregistrement de ses firmans d'investiture. Cet acte légal étant rempli, il fut proclamé solennellement en sa qualité de pacha à deux queues de Janina, dont il cumula les fonctions avec celles de toparque de Thessalie, et de grand prévôt des défilés, dont il était précédemment revêtu. Cet évènement, objet principal des vœux du tyran, se passa à la fin de 1788, année marquée du sceau de la fatalité, puisqu'elle fut la dernière paisible d'un siècle qui devait finir par des révolutions et

(1) Καπαὶ-όγλου, nom sous lequel on désignait Khamco.

des guerres, dont la durée et les suites funestes ont désolé l'univers.

A cette époque, mourut Abdulhamid, dont les fils Moustapha et Mahmoud furent renfermés dans le vieux sérail, où les codjas élèvent les princes destinés au trône des sultans, avec autant de soins à peu près, que les *pullarii* des Romains en avaient pour la basse-cour sacrée, qui présidait aux destinées du peuple-roi. Le pacifique Sélim, tiré de la prison où ses neveux entraient, ne fut pas plustôt parvenu au trône, qu'il confirma Ali Tébélen dans les titres, charges et privilèges que son prédécesseur lui avait confiés.

Ali, consolidé par cette double investiture au poste qu'il convoitait depuis long-temps, s'occupa d'abord à réduire les beys de Janina, en les dépouillant de leurs biens, convaincu qu'en cessant d'être riches, ils ne pourraient plus former de brigues contre lui dans le divan. En même temps, il caressait les Schypetars, auxquels il donnait exclusivement tous les emplois; et par une innovation étrange, il admit dans son conseil des Grecs, dont les talents lui furent de la plus grande utilité. Après avoir posé ces principes mécaniques d'administration, le satrape, habile à se plier aux circonstances afin de les maîtriser au gré de ses intérêts, joua tous les rôles auxquels un homme sans conscience peut se prêter. Musulman avec les Turcs, il caressait les plus fanatiques, auxquels il faisait, à l'occasion, donner la bastonade comme à des esclaves; panthéiste avec les *bektadgis*, il professait le matérialisme quand il était dans

leur compagnie (1); et chrétien lorsqu'il s'enivrait avec les Grecs, *il buvait à la santé de la bonne Vierge!* Il aurait même eu le courage d'être honnête homme, pour parvenir à ses fins, si la vertu était de mise dans les cours de l'Orient. Mais s'il prenait tous les masques pour décevoir ceux qu'il voulait abuser, il adopta au contraire une marche fixe et régulière dans la région des orages politiques où il s'était élevé. Obséquieux envers la Porte ottomane toutes les fois qu'elle n'attaquait pas son autorité particulière, sa règle fut non-seulement de payer exactement ses redevances au sultan, mais encore de lui faire, au besoin, des avances de fonds, de pensionner, comme je l'ai dit, les membres les plus influents du ministère; et jamais il n'a dévié de ce système, sachant par instinct, que, dans les gouvernements absolus, l'or est plus puissant que le despote qui est l'état et la loi.

Après avoir neutralisé les grands, et trompé la multitude par des discours artificieux, car jamais nul homme ne posséda à un plus haut degré la coquetterie de la parole, Ali pacha, afin de satisfaire aux dernières volontés de sa mère, et au besoin de sa vengeance personnelle, résolut de porter ses armes

(1) Les derviches Bektadgis ont pour croyance que *Dieu est tout*, et que *tout est Dieu;* que la matière, étant éternelle, n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin; ou, comme dit Pline, *idemque rerum naturæ opus et rerum ipsa natura*. Hist. nat.; lib. II, c. I.

contre Cormovo. C'était au pied des rochers de cette bourgade qu'il avait éprouvé la honte d'être battu dans sa jeunesse; Khamco avait été livrée à la brutalité d'un de ses primats, au temps de son esclavage!.. Combien de ressentiments devaient animer celui qui n'oublia jamais que les services et les bienfaits! Néanmoins la crainte de se compromettre encore une fois, fit qu'il ne s'engagea dans cette entreprise, qu'après s'être assuré du succès, par une trahison.

Ali parvenu au pouvoir, ne se montrant plus dans les premiers rangs des guerriers, chargea Démir Dost, que nous avons vu figurer en qualité de caïmacan, ou gérant du drapeau de Delvino, après l'assassinat de Sélim, de conduire les opérations. Il intrigua suivant son usage, promit amnistie, oubli du passé, récompenses; et, sous le voile trompeur d'une trève, Cormovo fut surpris si inopinément, que ceux des habitants qui ne purent s'enfuir, périrent tous par le fer ou dans les supplices. L'homme accusé d'avoir fait violence à Khamco étant tombé au pouvoir du vainqueur; Ali le fit mettre à la broche, tenailler et rôtir à petit feu entre deux brasiers. Telle fut la part de la vengeance, et ce succès valut, par contre-coup, au satrape la conquête du canton de Conitza, d'une partie de celui de Prémiti, de la vallée du Caramouratadèz, et de la ville de Liboôvo (1).

La chasse du sanglier de Calydon, à laquelle Mé-

(1) Voyez, pour la topographie de ces contrées, le tome I[er] de mon Voyage dans la Grèce, c. XIV, XVI, et XXV.

léagre convoqua les héros de la Grèce, ne fut pas plus célèbre dans l'antiquité, que la prise de Cormovo, qui est encore aujourd'hui l'objet des chants des Épirotes. Démir Dost avait emporté la ville par surprise, fondé sur cet axiome, qu'on peut violer la foi promise à des chrétiens. Sa victoire était dans les mœurs turques, et Ali, qui fut toujours doué d'une conscience facile, recueillit le prix d'un succès obtenu à la faveur de la déception et des ombres de la nuit. Mouctar et Véli qui faisaient leurs premières armes, avec le jeune Ismaël Pachô bey leur cousin, avaient paru à l'armée, sous la conduite de Jousouf, Arabe, mulâtre qu'on disait être frère naturel du satrape. Moustapha, fils de Sélim, auquel la Porte venait d'accorder le sangiac de Delvino, avait été forcé de se ranger sous les drapeaux du meurtrier de son père, ainsi que Sélim bey Côka, issu de la tribu des Schypetars Guègues. Ibrahim et Resoul Dem de Philatés avaient dû concourir à l'entreprise contre Cormovo, où l'on vit figurer entre plusieurs seigneurs de Janina, Bébri bey, nouvel Eumolpe, qui excellait à jouer de la lyre et à chanter les actions guerrières des enfants de la sauvage Épire. Après s'être baigné dans le sang chrétien, on donna des fêtes. Ali, le plus agile Albanais de son temps, et qui n'eut jamais de mahométan que le nom, conduisit les chœurs de la Pyrrhique et de la Kleptique, ou danse des voleurs. On se régala de vin, de moutons, de chèvres et d'agneaux, rôtis devant d'énormes bûchers. On distribua des prix aux vainqueurs à la cible et à la lutte.

On partagea le butin, les esclaves, les troupeaux; et les Iapiges, traités comme le rebut de l'armée, emportèrent dans les montagnes de l'Acrocéraune; les portes, les fenêtres, les clous, et jusqu'aux tuiles des maisons, avant de les livrer aux flammes.

Ibrahim, successeur et gendre de Courd, pacha de Bérat, ne put voir avec indifférence les empiètements du satrape de la basse Épire, qui envahissait ainsi des cantons entiers, dépendants de son sangiac. Il réclama, il négocia; et n'ayant pu obtenir satisfaction, il fit marcher un corps d'armée composé de Toxides Musachéens, dont il donna le commandement à son frère Sepher, bey d'Avlone, qui prit pour son lieutenant Mourad bey de Cleïsoura, époux de Pachéna, fille de Chaïnitza, née de son premier mariage. Ali, dont la politique fut toujours d'opposer des mahométans aux chrétiens, et des chrétiens aux mahométans, appela à son secours les armatolis. Paléopoulo, Canavos, Boucovallas et son gendre Stathas (Eustache), descendirent aussitôt des montagnes d'Agrapha, d'Olympe et du Pinde, amenant avec eux leurs bandes indomptées! Suivant l'usage, on plaça à la tête de ces troupes grecques, un Turc qui fut encore, pour cette fois, le Chaonien Démir Dost. Comme il arrive dans toutes les guerres civiles d'Albanie, où l'on fait, en général, plus de démonstrations que d'actes de bravoure, il y eut quelques villages brûlés, des paysans pillés et pendus, des troupeaux volés; et Ibrahim pacha, qui ne soupirait qu'après le repos, ne tarda pas à demander arrangement.

La négociation fut conduite, conformément aux coutumes des tribus schypes(1), par la bonne Éminé, épouse vertueuse du plus criminel des hommes. Il fut stipulé qu'Ali garderait ses conquêtes, qui seraient considérées comme la dot de la fille aînée d'Ibrahim, qu'on donna en mariage à Mouctar, fils aîné du satrape. Celui-ci s'empressa de répudier une Turque de Janina, qu'il avait épousée au *Capin* (espèce de mariage à terme), qu'on donna pour femme à Démir Dost, avec une somme provenant des contributions de la guerre. Les chefs des armatolis et leurs soldats reçurent des esclaves, de l'argent, et dès lors (2) *les voluptés, et l'insatiable cupidité qui poussent ordinairement la jeunesse à servir les tyrans et à opprimer les peuples*, rendirent le dévouement des Schypetars au satrape, tel qu'ils n'y mirent plus de bornes. Ils auraient marché à la conquête du monde, si un autre Pyrrhus se fût réveillé dans l'Épire, avec autant de zèle, qu'ils manifestaient d'indifférence en égorgeant leurs propres compatriotes, tant la démence égare les esclaves dressés au carnage, par un chef ambitieux!

Les noces qui scellèrent le traité garant de la tranquillité des Albanais étaient à peine finies, qu'on vit éclater une discorde nouvelle entre les familles

(1) *Voyez* la partie de mon Voyage intitulée : Mœurs des Schypetars. Tome II, chap. LXIII, et suiv.

(2) Eschin. in Timarch., p. 290. A. orat., vet. Steph. 1575. in-folio.

de Bérat et de Janina. Des lettres anonymes, mystérieusement adressées et remises à Ibrahim pacha, le prévenaient que son épouse cherchait à l'empoisonner, dans l'intention de se marier à Ali pacha, qu'on accusait de lui avoir suggéré ce dessein. Le prétendu complot était masqué des couleurs les plus spécieuses, et auprès de tout autre Turc, une pareille révélation devenant un soupçon, aurait été sans examen, suivie d'un arrêt de mort; mais Ibrahim démêla les projets de son ennemi ainsi que l'innocence de celle qu'il voulait perdre à cause de ses talents et de la fermeté de son caractère.

Cette intrigue ténébreuse, dont la prudence avait dévoilé l'iniquité, demeura ensevelie dans le secret de la famille. Mais si Ibrahim eut le bonheur de se garantir d'un crime qui aurait fait le malheur de sa vie, car cet homme juste craint Dieu et respecte la religion, il ne put prévenir une autre embûche de son implacable ennemi. Ali avait trop bien apprécié la faiblesse de celui auquel il venait d'arracher d'importantes concessions, pour le redouter; mais il voyait avec inquiétude Sépher Bey, frère d'Ibrahim, et il entreprit de s'en défaire, chose d'autant plus difficile, que celui-ci était sur ses gardes.

J'ai dit ailleurs (1) que le Zagori est de temps immémorial en possession de fournir des médecins à une grande partie de la Romélie. Ce fut à un des charlatans de ce pays, qu'Ali pacha eut recours, afin

(1) Tome I, ch. XII de mon Voyage dans la Grèce.

d'exécuter son projet, en lui promettant quarante bourses s'il parvenait à le débarrasser de Sépher Bey. Pour masquer sa démarche, aussitôt que l'empoisonneur eut pris la route de Bérat, le pacha l'accusa d'évasion et fit arrêter comme complices de ce délit, sa femme et ses enfants, qu'il retint, en apparence en qualité d'otages, et dans le fait pour gages du secret de l'attentat qu'il était chargé d'exécuter. Sepher Bey informé de cet acte de rigueur par les lettres d'Ali, qui écrivait au visir Ibrahim de lui renvoyer son transfuge, ne doutant pas qu'un homme persécuté ne méritât sa confiance, le prit à son service. Ce premier pas étant fait, l'empoisonneur, aussi souple que perfide, s'avança tellement dans les bonnes graces de son protecteur, qu'il devint son apothicaire, son médecin, son confident; et à la première incommodité, il lui administra le remède fatal. Dès qu'il aperçut les symptômes du poison, il prit la fuite, et favorisé par les émissaires d'Ali, qui remplissaient le palais d'Ibrahim, l'homicide arriva à Janina pour recevoir le prix de son forfait. Il fut félicité sur sa dextérité; Ali l'adressa à son trésorier pour toucher le prix du sang, et au sortir du sérail, afin d'effacer l'unique témoin de son crime, il fut pendu par un bourreau qui l'attendait au passage. Le satrape habile à rétorquer les crimes les plus révoltants, contre l'innocence même, tira avantage du supplice de ce médecin, en proclamant qu'il avait fait punir l'assassin de Sépher Bey, et en publiant le récit de son empoisonnement, dont il laissa

planer le soupçon sur l'épouse d'Ibrahim pacha, qu'il disait être jalouse de l'ascendant que son beau-frère exerçait dans sa maison. Il en écrivit dans ce sens à ses créatures, à Constantinople, et partout où il avait intérêt à décrier une famille, dont il avait juré la perte. Il se doutait bien qu'il ne serait pas cru de tout le monde; mais il savait que si *les blessures faites par la calomnie guérissent*, *leurs cicatrices sont ineffaçables!* A la faveur de ces scandales qu'il propageait, il armait, disait-il, pour venger la mort de Sépher Bey; et sous ce prétexte, il se proposait de nouveaux envahissements, lorsqu'il fut arrêté dans ses projets par Ibrahim pacha, qui fit agir la ligue du Chamouri ou Thesprotie. Les beys de cette contrée mirent aussitôt en avant les Souliotes, qui avaient eu récemment quelques communications avec des émissaires étrangers. Tel fut le motif de la première guerre des chrétiens indépendants de la Selleïde contre Ali pacha, guerre qu'on vit éclater au printemps de l'année 1790.

CHAPITRE III.

Patriotisme déguisé des Grecs. — Coup d'œil sur la politique de la Russie par rapport à la Grèce. — Projets de Catherine II et de Potemkin, pour son affanchissement. — Guerre des Souliotes en 1790 et 1791 contre Ali pacha. — Mort de Potemkin. — Ibrahim marie sa seconde fille à Véli, fils d'Ali. — Ses noces. — Assassinat des beys de Cleïsoura. — Licence introduite à Janina. — Débauches. — Ali prend les armatolis à son service; — attaque les Souliotes — qui le battent. — Sa politique envers les Épirotes. — Essaie de surprendre Souli. — Lettre de Tzavellas. — Ali accusé de félonie — se justifie — fait pendre un homme à sa place.

Le sentiment de la liberté tient à l'essence du territoire que les Grecs habitent; il semble s'en exhaler comme le souffle prophétique des oracles de la Hellopie (1), au siècle de Thémis. Il est mêlé aux eucrasies des saisons; on le respire avec l'air vital, on le retrouve dans les paysages poétiques, et dans les aspects du ciel de leur douce patrie. Courbés, depuis plusieurs siècles, sous un joug de fer, ils ont été successivement conquis, tributaires, raïas, mais toujours Grecs, et non pas entièrement asservis. Les

(1) *Voyez* t. I, c. XI, de mon Voyage dans la Grèce.

intrépides capitaines de l'Étolie, du mont Olympe, des météores de la Selleïde, de l'Éleuthéro-Laconie, et des monts blancs de l'île de Crète, n'ont à aucune époque mis bas les armes devant les dévastateurs de la Grèce. Les services que les Turcs en exigeaient, les redevances que ces atroces dominateurs leur arrachaient, n'étaient pas un aveu de la faiblesse de ces fiers courages, mais les signes d'une transaction temporaire, qui leur permettait, en les laissant respirer, de réserver leurs bras pour des temps plus heureux. Aussi les peuplades des montagnes de la Hellade ne perdirent jamais l'espoir d'une noble émancipation, lors même qu'elles n'entrevoyaient, ni les chances, ni même la possibilité d'un pareil évènement. Cette pensée plus dissimulée existait également chez les chrétiens qui habitent les plaines et les villes, où les Turcs envient aux vaincus, *maisons, biens, et jusqu'aux tombeaux* (1). A la vérité ceux-ci se contentaient, au lieu de tenir une attitude armée, de chanter sur leurs lyres, *le règne de J. C., la restauration de la Sainte Sion, et le triomphe céleste de l'église militante*, emblêmes sous lesquels ils ne soupiraient pas seulement après les *jouissances ineffables de la cité de Dieu*; leurs mélodies, pareilles aux chants d'Orphée, suspendaient les douleurs du Tartare, et endormaient la fureur des princes de l'Érèbe, tandis que la seule guerre légitime se formait

(1) Μηδὲ γεωργεῖν τὸν μὲν πολλὴν, τῷ δ' εἶναι μηδὲ ταφῆναι.
Aristoph. Ecclesiaz., v. 623.

en faveur des enfants de J. C., contre des barbares que l'humanité désavoue aussi solennellement, que la morale et la religion réprouvent leur existence politique.

On prétend communément que le règne d'une femme est toujours glorieux, parce que ce sont alors les hommes qui siégent au timon de l'état, et que tous les sujets prennent le rôle d'adorateurs. L'avènement de Catherine II au trône ensanglanté de Pierre III, semblait avoir justifié cet adage; et, comme il arrive dans presque toutes les révolutions, l'ascendant du génie reprenant ses droits, chacun s'était mis à sa place. Il n'entre pas dans mon sujet de rapporter comment Potemkin, né en 1736 de parents obscurs, quoique nobles, si l'on veut, parce qu'ils possédaient quelques serfs, quitta l'éducation monacale de l'université de Moscou, pour se rendre à Pétersbourg, afin d'y suivre la carrière militaire. Je passerai également sous silence les vicissitudes d'adresse, d'intrigue, et la persévérance qu'employa cet homme, repoussé d'abord de sa souveraine, devenu bientôt après l'arbitre de son cœur, auquel il renonça sans l'offenser, pour s'asseoir à côté du trône de celle que l'histoire a déja placée au-dessus de cette reine de Babylone, qui traîna, dit-on, des monarques et l'Orient tout entier enchaînés à son char de victoire. Potemkin était âgé de trente-huit ans quand il abdiqua le *favoritisme*, et dès ce moment, son histoire fut liée à celle de son pays. Grand par instinct et par calcul, aussi étonnant par la hauteur de ses projets que par

les moyens hardis et souvent bizarres qu'il employait pour les exécuter, occupé d'affaires publiques et de passions particulières, actif et indolent, rapace et dissipateur, ambitieux et égoïste, fastueux sans magnanimité, plus flatté de rendre la Russie imposante qu'heureuse; une circonstance, insignifiante au fond, qui exalta l'imagination de l'impératrice et de ce ministre, porta les vues de l'un et de l'autre vers l'accomplissement du projet, regardé alors comme gigantesque, de chasser les Turcs de l'Europe.

Catherine qui était en correspondance avec Voltaire, lui ayant mandé la première grossesse de sa bru la grande-duchesse, le patriarche de Ferney, pour répondre d'une manière galante à sa *souveraine*, lui annonça d'un ton solennel et prophétique, que l'enfant à naître serait un fils, un nouvel *Alexandre*, lequel marchant à grands pas dans la route ouverte par le génie de la Sémiramis du Nord, renverserait l'empire des Turcs, leur arracherait leurs usurpations, et rétablirait les anciennes républiques de la Grèce (1).

L'impératrice qui reçut cette prédiction avec enchantement, la communiqua à Potemkin; celui-ci en fut également transporté. Le prince dont Voltaire avait été en quelque sorte le précurseur, reçut le jour et fut nommé Alexandre. On frappa des légendes représentant le nouveau-né, tranchant le nœud gordien. Une

(1) *Voyez* Vie du feld-maréchal, prince Potemkin. Paris, 1808.

carte de Russie, qui renfermait la Turquie d'Europe, fut publiée. Dès ce moment la conquête de l'empire ottoman sembla arrêtée entre Catherine et son ministre, qui se promirent de diriger leur politique vers cet objet. La première y voyait un moyen de satisfaire l'amour qu'elle avait pour la gloire; l'autre y découvrait l'espoir de se former une souveraineté de quelques débris du vaste empire dont il méditait la ruine.

La force et les ressources de la Russie, sa position, le nombre, la valeur et la discipline de ses soldats, l'esprit de ses généraux, l'unité de volonté de son gouvernement, la faiblesse, l'incapacité, l'ignorance et l'imprévoyance des Turcs, la facilité d'insurger les chrétiens orthodoxes, pouvaient faire prévoir le succès de ce dessein. Tout était en sa faveur, excepté l'homme qui le dirigeait. L'esprit de Potemkin qui formait les plans les plus vastes, combinés avec le plus d'art et de sagacité, était comme sa personne une erreur de la nature. Un habit gris en soie, des culottes vert-pomme, des bottes en maroquin jaune; des cheveux négligemment attachés avec un nœud, recouverts d'un chapeau de paille entouré d'un large ruban bleu tendre, flottant par les extrémités, lui donnaient l'air des Céladons, qu'il quittait parfois pour se revêtir de l'acier des batailles (1). Nul ministre, par la variation et la paresse de son caractère, n'était moins capable de conduire à sa fin

(1) *Ora Celadone, ora Marte*
Se lo vedesti folgorar nell' acciaio ! CASTI.

un projet enfanté par l'enthousiasme : c'est le propre de tout homme d'état qui n'a que de l'imagination. Ainsi il est probable que des plans conçus dans un moment d'exaltation, n'auraient eu d'autre résultat pour la Russie que la création ruineuse d'un papier-monnaie, qu'il fallut émettre pour faire face à de ridicules profusions, et relativement aux Grecs que des illusions, si Catherine, irritée contre le roi de Prusse, qui contrariait ses vues, n'était revenue par dépit à son idée de la conquête de la Turquie. Potemkin ne s'occupa plus que de l'exécuter, et il commença à donner aux Turcs ces inquiétudes qui sont les avant-coureurs d'une rupture en forme. Dès l'année 1778, sous prétexte que la Porte avait violé le traité de 1774, en faisant assassiner le hospodar Ghikas, on fit des réclamations. Le ministre faisait jeter pendant ce temps les fondements de deux cent quarante villes dans le gouvernement d'Asof. Elles n'existaient encore à la vérité que sur la carte; mais quand les Turcs virent s'élever les forteresses d'Ékaterinostof, de Kerson et de Marienpol, ils commencèrent à s'effrayer; et la grande duchesse, mère d'Alexandre, étant accouchée d'un fils qui reçut le nom de Constantin, l'alarme devint générale à Constantinople. Des nourrices grecques qu'on fit venir pour allaiter ce prince, un collége qu'on composa de jeunes Hellènes destinés à être les compagnons de son enfance et ses frères d'armes un jour, leur langue dans laquelle on se proposait de l'élever, comme cela eut lieu, la carte qui englobait la Turquie dans l'empire russe,

les médailles frappées à la naissance du grand duc (1), ne permirent plus de douter que l'intention de l'impératrice était de relever le trône des Constantins. Chaque jour des partis considérables de Grecs arrivaient en Russie pour y prendre du service; des grades dans l'armée de terre, ou sur la flotte, attendaient tous ceux qui se présentaient; enfin l'émigration devint si considérable, qu'on vit des papas, la croix en main, précédés des bannières de leurs paroisses, traverser la Thrace suivis de leurs ouailles, pour se rendre dans les états de la czarine orthodoxe. L'image de cette souveraine était suspendue dans l'intérieur des autels de chaque église, entre celles du Christ et de la Vierge. On priait publiquement pour elle, lorsque la Porte, frappée de terreur, osa demander des explications à l'ambassadeur de Russie. Il hésita ; il n'avait pas d'instructions pour répondre : et il finit par proposer de nommer des commissaires chargés d'examiner les griefs

(1) Les médailles frappées à la naissance du grand duc Constantin représentaient les trois vertus cardinales tenant un enfant, et l'étoile du Nord guidant un vaisseau vers Sainte-Sophie, basilique couronnée de croix. A l'exergue on lisait ces mots : AVEC ELLES, ΜΕΤ ΑΥΤΩΝ. D'autres montraient une ville turque renversée d'un coup de foudre parti d'une croix élevée dans les airs. Une troisième désignait la Religion indiquant aux Grecs enchaînés une ville où son culte était rétabli.

Voyez Extrait du journal d'un voyage fait en 1784, dans la partie méridionale de la Russie. Paris, 1798, chez Déterville.

dont on s'accusait mutuellement. C'était le moyen de tout embrouiller, et on n'était encore venu à bout de s'entendre sur aucun point, quand par un manifeste, en date du 10 avril 1783, la Russie changea son droit équivoque de suzeraineté sur la Crimée en possession absolue, au titre de souveraineté pleine et entière.

Potemkin avait repris l'élévation, l'énergie et le zèle, qui l'animaient pour le service de cette souveraine immortelle, dont la gloire lui était si chère. Poursuivant l'accomplissement de ses grands desseins, il n'eut pas plutôt réuni à son empire la Chersonèse Taurique, qu'il provoqua de nouveau les Turcs, en leur demandant la conclusion d'un traité de commerce qui avait été proposé en 1779. Au point où en étaient les choses, on ne devait guère présumer que la Porte fût disposée à accorder de nouveaux avantages aux Russes ; mais Abdulhamid, trompé par son divan que Potemkin avait corrompu à prix d'argent, consentit à tout. Non content de cette condescendance, il abandonna la rédaction du traité aux soins des princes grecs du Phanal, qui dressèrent quatre-vingt-un articles, dont chacun pouvait offrir le prétexte plausible d'une guerre à la Russie, à la première occasion qu'elle voudrait saisir. En vertu de ces principales dispositions, la Moldavie et la Valachie se trouvaient, à proprement parler, sous la suzeraineté de l'impératrice ; la marine grecque de l'Archipel pouvait prendre son pavillon, les raïas qui s'habillaient d'un frac verd, devenaient ses sujets au moyen de brevets qu'on

leur délivrait gratuitement, et il y eut en Turquie deux autorités de fait, dont la moins influente n'était pas l'ambassadeur de Russie à Constantinople.

Marchant à découvert, on vit bientôt après Potemkin sapant les bases du trône d'Ottman, réduire et subjuguer les Tartares-Lesguis, sujets des sultans, troubler le royaume d'Imirette, obliger Héraclius, Czar de la Kertaline, à se reconnaître vassal de la Russie, et étendre ses machinations jusqu'en Égypte, afin de susciter de toutes parts des embarras à la Porte, quand il voudrait lui porter le grand coup qu'il méditait. Il croyait tout prévu! Les Turcs étaient consternés, les Grecs vivaient pleins d'espérance; il ne restait plus qu'à étonner l'Europe par une de ces pompes qu'on n'entrevoit qu'à travers le prisme des temps de la haute histoire de l'Orient. Un rival dangereux qu'il venait de renverser, Yermoloff, lui avait suggéré l'idée de faire triompher Catherine, en la conduisant entourée de prestiges depuis Pétersbourg jusque dans la Chersonèse Taurique.

Voltaire avait salué Catherine, fière de ce titre, du nom de Sémiramis! Ninus reposait dans la tombe, aucun fantôme n'agitait la paix du palais de la souveraine, à laquelle on s'était préparé à présenter des scènes plus grandes que les jardins *pensiles* de Babylone, ses enceintes et les canaux dans lesquels l'Euphrate portait ses ondes captives. Des rois allaient accourir sur son passage et grossir son cortége! Catherine sortit le 2 janvier 1787, de sa résidence impériale avec les grands-ducs Alexandre et Constan-

tin (1), au bruit du canon, long-temps suivie des acclamations d'un peuple innombrable, qui faisait retentir les airs de vœux pour son voyage et son prompt retour. Les comtes de Cobentzel, ambassadeur d'Autriche, Ségur et Fitz Herbert, l'un ministre de France, et l'autre d'Angleterre, l'accompagnaient, fort honorés de s'asseoir tour à tour dans son carrosse, à côté du favori du jour. Au milieu des glaces de l'hyver, on trouvait à chaque station des maisons commodes, des palais élégants dans les solitudes, où l'on était servi jusqu'à la profusion, sur de la vaisselle plate et en linge neuf, qu'on abandonnait en présent aux hôtes, et on ne séjourna, à proprement parler, qu'à Smolensko, au sein de la famille de Potemkin. Des manœuvres brillantes, l'hommage du chef des Kirguis que l'impératrice reçut dans cette ville, firent que le printemps la surprit bien loin du terme de son voyage.

Ce retard ménagé à dessein par Potemkin, lui procurait la facilité de faire naviguer sa souveraine sur le Borysthène, dont le lit avait été rendu praticable jusqu'à la grande cataracte. Un ciel pur, un rivage fleuri, joint aux enchantements que le ministre avait fait naître sur ses bords, conduisaient Catherine d'illusions en illusions. Des maisons de campagne, des villages, des bosquets romantiques disposés sur une ligne de cent lieues; des populations aussi étrangères

---

(1) La rigueur de la saison et les fatigues de la route ne permirent pas de faire continuer le voyage à ces deux jeunes princes, qu'on fut obligé de reconduire à Pétersbourg.

au pays que ces merveilles construites pour la fête d'un moment; des troupeaux bêlants, l'aspect de l'allégresse et de la prospérité qui l'entouraient, l'escortèrent jusqu'à Kanioff, où le roi de Pologne, Stanislas-Auguste, se présenta pour lui rendre ses hommages. C'était encore Poniatowski; mais ce n'était plus cette Catherine qu'il avait tant aimée, et qui le paya d'un si tendre retour. L'étiquette des cours les réunit sans les rapprocher. Stanislas fêté, caressé, abusé, se retira, en saluant son auguste protectrice par un magnifique feu d'artifice, emblême de l'éclat des grandeurs humaines, qui fut presque aussitôt suivi d'un naufrage dans lequel Sémiramis manqua de trouver son tombeau au sein des Naïades du Borysthène. Cet accident, sans l'avertir sans doute de sa condition mortelle, car tout est menteur pour les rois, ne rendit son voyage que plus piquant jusqu'à Kaïdak, où elle fut reçue par l'empereur Joseph II, qui fit son entrée avec elle à Kerson.

Le port était rempli de vaisseaux, les chantiers bien pourvus, les magasins fournis de marchandises, les rues pleines d'une population nombreuse, qui s'arrêtait devant une porte sur le linteau de laquelle se trouvait une inscription que l'impératrice lut avec ravissement: C'EST ICI QU'IL FAUT PASSER POUR ALLER A BYSANCE. L'expulsion des Turcs fut mise sur le tapis. On en parlait, dit le prince de Ligne, avec une légèreté admirable; enfin, on divaguait, on se perdait en projets, quand un courrier vint annoncer à Joseph II la révolte du Brabant.

Le ciel voulait sans doute que le signal de la délivrance de la Grèce ne sortît pas d'un congrès politique, et ce fut envain qu'on persista dans ce dessein; les temps n'étaient pas accomplis. Les fêtes cependant continuaient; Catherine parcourut la Crimée, reçut les adorations des peuples; et Potemkin désirant à tout prix d'obtenir le cordon militaire de St-Georges, le seul dont il n'était pas encore décoré, persista à faire la guerre aux Turcs, afin de le mériter : *vanité des vanités*, ματαιότης ματαιοτήτων ! A son retour, l'impératrice prit sa route par Pultava, où son ministre lui donna pour bouquet le simulacre de la mémorable bataille dans laquelle Pierre-le-Grand vainquit Charles XII, et Joseph, qui l'accompagna jusqu'à Moscou, promit, dit-on, à la czarine, de l'aider à faire couronner son petit-fils à Constantinople.

Potemkin s'était arrêté à Pultava; il voulait la guerre pour gagner un cordon. Elle fut déclarée le 18 août 1787, par la Turquie. La nouvelle en parvint à Pétersbourg le jour de la fête de Saint-Alexandre-Newski, au moment où la cour allait se réunir pour un bal, auquel cet évènement tant désiré donna une vivacité toute particulière. Aussitôt, les émissaires de la Russie entrèrent en campagne, pour inviter les Grecs à se soulever et à reconquérir leur indépendance. Mais le souvenir des désastres de la Morée et de la plupart des îles de l'Archipel étaient encore trop récents, pour qu'ils s'attachassent à une puissance qui les avait sacrifiés jusque dans les prétendues garanties qu'elle avait stipulées en leur

faveur. La Hellade resta donc tranquille jusqu'à la fin de 1789, que des députés partirent pour Pétersbourg, sans l'aveu de leurs compatriotes, pour solliciter de l'impératrice des secours que le peuple ne demandait pas. Ce fut à leur retour que Sotiri, primat de Vostitza *Ægium*, s'adressa aux Souliotes, que le visir Ibrahim de Bérat et les agas de la Thesprotie venaient d'engager à faire la guerre à Ali pacha pour commencer des hostilités qui devaient être le signal d'un embrâsement général. Il leur raconta, et c'était le dire à tous les mécontents, de quelle manière les envoyés du Péloponèse et des îles de l'Archipel avaient été accueillis à Pétersbourg (1), en leur annonçant qu'un nouveau Constantin fils de Paul I[er] allait relever le trône des empereurs chrétiens de Bysance.

Si on se rappelle ce que j'ai dit en parlant de la

---

(1) La pétition des Grecs présentée à l'impératrice Catherine, est du mois d'avril 1790; elle était signée par trois de leurs députés, appelés Pano Kyris, Christos Lazotis, et Nicolas Pangalos, natif de l'île de Zéa; ils furent présentés à l'impératrice par le comte de Zuboff. Conduits de ses appartements à l'audience des deux grands-ducs Alexandre et Constantin Paulowitchs, Pangalos, de qui je tiens ces particularités, m'a raconté que, s'étant avancé vers le grand-duc Alexandre pour lui baiser la main comme à l'empereur futur des Grecs, S. A. I. montra aux députés le grand-duc Constantin, en leur faisant observer que c'était à lui qu'ils devaient rendre cet hommage; ce prince prit alors la parole, et répondit en grec à la harangue des députés, auxquels il dit en finissant: *Allez, et que chaque chose arrive selon vos désirs.* Ὑπάγετε· καὶ ὅλα νὰ γένουν κατὰ τὰς ἐπιθυμίας σας.

topographie de Souli et des usages des Souliotes (1), on saura qu'ils avaient coutume d'évacuer les villages de la plaine, au premier signal d'une rupture avec les Turcs. Ils emportaient les vivres, ils emmenaient les bestiaux qu'ils pouvaient nourrir, et ils se retranchaient dans leurs rochers. Telle fut encore leur tactique; et trois mille hommes qu'Ali pacha avait détachés contre eux, les trouvèrent embusqués dans leurs montagnes, sans oser les y attaquer. Voyant donc qu'ils ne pouvaient rien entreprendre contre des hommes que près de deux siècles de victoires avaient enorgueillis, de génération en génération, ils se répandirent dans les campagnes, en faisant main-basse sur les paysans chrétiens. A cette vue, les Souliotes indignés firent sortir de leurs défilés un détachement de deux cents palicares, précédés de leurs drapeaux, qui étaient semblables à ceux de St-Jean de Jérusalem; et, tombant sur les mahométans, dont ils firent un grand carnage, ils arrachèrent de leurs mains ceux qu'ils traînaient en esclavage, reprirent les dépouilles dont ils étaient chargés, et les poursuivirent jusque dans la vallée de Janina, en brûlant leurs maisons de campagne et leurs mosquées.

Ali pacha comprit, par le résultat de cette première entreprise, que les descendants des Selles n'étaient pas des ennemis ordinaires; et il en eut bientôt d'autres preuves. Il rugissait de leurs triomphes, lorsqu'il reçut l'ordre du sultan de se rendre à l'armée

(1) Tome II, ch. XXXIV, de mon Voyage dans la Grèce.

du Danube, destinée à combattre les Russes et les Autrichiens. C'était une occasion propre à réparer le tort que les Souliotes venaient de faire à sa réputation militaire. Bien convaincu qu'ils ne pouvaient ni insurger l'Épire, ni faire aucune conquête en dehors de leurs montagnes, il ne manqua pas d'obéir aux firmans, moins dans l'intention de se distinguer comme général, que dans la pensée de faire connaissance avec les visirs et pachas de l'empire, réunis sous l'étendard du prophète, de pénétrer leurs dispositions à l'égard du souverain, et surtout de s'en faire des amis... On connaît les résultats de cette campagne dans laquelle les Russes furent toujours vainqueurs des Turcs, et les Autrichiens constamment battus par ces mêmes barbares qui ne sont plus connus depuis long-temps que par leur lâcheté. Ali, qui n'avait vu que la fumée des bivouacs allemands, rentra en quartier d'hiver à Janina, traînant à sa suite, à défaut de captifs enlevés à l'ennemi, quelques centaines de Serviens et de Bulgares, sujets pacifiques du Grand-Seigneur, dont il forma deux petites colonies (1) dans l'intérieur de l'Épire.

Dès le printemps de l'année 1791, on vit les Souliotes, qui s'étaient tenus tranquilles pendant l'absence d'Ali pacha, sortir de leurs retraites, pour le braver et ravager l'Amphilochie. Pillant amis et ennemis, ils poussèrent l'imprudence jusqu'à se brouiller avec les chefs des armatolis, et même avec les

(1) Bonila et Mouchari.

Turcs de la Thesprotie. Le commerce fut interrompu dans la basse Albanie. On ne pouvait plus passer les défilés des Cinq-Puits, ni de Coumchadèz, sans de nombreuses escortes, qui étaient souvent battues par ces audacieux montagnards. Ils osèrent même se répandre dans le Pinde, et ils ne regagnèrent leurs pays qu'aux approches de l'hiver, temps où les neiges rendent inhabitables les régions escarpées de l'Épire.

Ali pacha profita du repit que lui donnait cette saison, afin de faire des alliances. Potemkin, qui disposait en maître du pouvoir d'un vaste empire, venait de mourir loin des champs de bataille, au bord d'un grand chemin, après avoir obtenu ce cordon ensanglanté, prix de sa folle vanité; et la Russie n'ayant pas réalisé l'annonce des secours qu'elle avait promis aux chrétiens, la Grèce était demeurée tranquille. Alors Paléopoulo ramena les armatolis dans le parti du Satrape, qui lui donnait toujours à entendre qu'en se rendant un jour indépendant, il n'y aurait plus dans ses états de différence, entre les Turcs et les Raïas. Ali eut moins de peine encore à persuader à Ibrahim, visir de Bérat, qu'il était de leur intérêt commun de le laisser combattre la puissance des chrétiens de la Selleïde, qui tendaient à détruire celle des mahométans. Ces raisons n'étaient que spécieuses; car les Souliotes, sans l'appui d'une grande puissance, n'avaient pas de forces suffisantes, et étaient surtout trop décriés, pour changer la face des choses. Ibrahim, en faisant ces réflexions, aurait évité de se rendre aux avis de son antagoniste. Mais

telle est la haine de tout musulman contre les chrétiens, qu'il crut faire une œuvre méritoire en abandonnant ceux qui, les premiers, en apparence, avaient embrassé sa défense. Il fit plus, il scella ce nouveau rapprochement par le mariage de la seconde de ses filles avec Véli bey, fils d'Ali, et cette alliance mit le comble aux vœux d'Éminé.

Ces sortes de solennités se passent ordinairement avec beaucoup de pompe chez les satrapes d'Albanie; et l'auteur de Gilblas avait assisté à quelqu'une de ces fêtes barbares, quand il écrivait la scène des noces de Gamache. On était dans l'allégresse à Janina; mais les flambeaux de l'hymen devaient, avant de s'éteindre, éclairer une scène digne de la cour des Atrides. J'ai dit que Chaïnitza avait marié sa fille à Mourad bey de Cleïsoura. Ce seigneur, que rien n'avait pu détacher de ses devoirs envers le visir Ibrahim, était, depuis la mort de Sépher bey, l'objet particulier de la haine d'Ali, qui ne voyait plus que lui pour obstacle à ses desseins dans la moyenne Albanie. Cette antipathie n'était point ignorée à Bérat; et pour lui ménager une réconciliation honorable avec son oncle, les chefs des deux familles, Ibrahim et Ali, l'avaient choisi pour être (1) *le parrain de la cou-*

---

(1) Les Turcs de l'Épire ont emprunté cet usage aux Grecs. J'ai dit, t. I, p. 130, et t. IV, p. 383, de mon Voyage, que dans les cérémonies nuptiales, il y a un parrain de la couronne appelé *Nonos*, Νόνος et Παρόχος; quand le témoin du mariage est une femme, on la nomme *Paranymphe;* l'un ou

ronne. A ce titre, il était chargé de conduire, et de remettre la fille bien-aimée d'Ibrahim entre les bras du jeune Veli bey. Sa commission était remplie et les fêtes continuaient, lorsqu'on apprit inopinément qu'Ali pacha avait été manqué d'un coup de fusil. Des témoins irrécusables attestaient le fait; on n'avait pu saisir le coupable; et comme il arrive en pareil cas, on en conclut qu'il existait une conspiration. Afin de donner à ces bruits un air complet de vraisemblance, on feignit de faire des recherches; et le soupçon, qui n'atteignait personne en particulier, plana sur toutes les têtes. Le satrape prétextant alors d'être environné d'ennemis, fit annonçer qu'il ne donnerait plus que des audiences particulières, où l'on ne serait admis que sans armes, et dans un local construit à cet effet auprès du lac.

Cette salle de réception, aussi extraordinaire que l'évènement du jour, était une chambre bâtie sur voûte, à laquelle on arrivait par une échelle aboutissant à une chausse-trape qui y donnait entrée. Ce fut dans cet antre aërien, qu'au bout de quelques jours Ali pacha manda son neveu Mourad, sous prétexte de l'entretenir d'affaires importantes. Celui-ci, plein de confiance dans les saintes lois de

---

l'autre montaient anciennement sur le char nuptial, entre l'époux et l'épouse; ils recevaient pour ceux qui se présentaient, ainsi que cela a lieu de nos jours, les *présents* de noces, Γαμιλία, et ils entonnaient l'épithalame, Γαμίλιον, qu'on chante en se rendant à la maison de l'époux, Γαμβρός.

l'hospitalité, se rendit à l'invitation, croyant, comme il le dit à son frère et à quelques amis, qu'il s'agissait de recevoir les cadeaux d'usage. Il monte sans hésiter; la porte s'ouvre devant lui et se referme sur ses pas; le page qui l'introduit dans la salle de réception disparaît; le bey se trouve seul, et il allait se retirer, lorsqu'un coup de pistolet, tiré d'un lieu obscur, lui traverse l'épaule d'une balle, et le renverse. Revenu de la commotion, il se relevait, lorsque Ali pacha, sortant de sa cachette, fond sur lui avec la fureur d'un tigre. Malgré sa blessure, Mourad se défend; il lutte pour fuir, il veut crier, lorsque son oncle, saisissant une bûche enflammée qu'il arrache du foyer, le terrasse, l'en frappe au visage, et l'assomme avec cette arme que le feu rendait plus terrible et plus meurtrière. L'assassinat consommé, Ali pousse des hurlements, crie; il demande du secours, se montre couvert de contusions reçues dans le choc et de sang, en disant qu'il vient de tuer à son corps défendant le scélérat qui en voulait à ses jours, et par lequel il avait été manqué précédemment. Il le prouva à sa manière, par une lettre qu'il avait eu soin de glisser dans la poche de celui qu'il venait d'immoler, avant d'appeler personne. Comme cet écrit enveloppait le frère de la victime dans le complot qui s'y trouvait détaillé, on s'assura de sa personne; et sans autre forme de procès, le même jour vit, par un double forfait, éteindre la seule famille qui portait ombrage au satrape de Janina. Des personnes prétendent que depuis cette catastrophe,

Éminé se sépara de son homicide époux, et conçut de tristes pressentiments sur son propre avenir.

La joie reparut dans le palais du tyran! On remercia le ciel de la découverte d'une trame pareille, par un *courban* ou sacrifice, cérémonie pratiquée chez les grands, lorsqu'on a échappé à quelque danger imminent. Ali mit des prisonniers en liberté, afin, disait-il, de rendre graces à la Providence; reçut des visites de félicitation, et composa son apologie, qui fut sanctionnée par un *Ilam* (déclaration) juridique du cadi, dont cette sentence flétrit, ou plutôt réhabilita la mémoire de Mourad et de son frère. Le meurtrier envoya en même tems des procureurs et des troupes, afin de s'emparer du bien des beys qu'il avait égorgés; et son crime lui valut la possession de la partie de l'Épire, qui s'étend depuis les sources de la Desnitza, jusqu'à son confluent avec l'Aous (1). Il releva à cette époque, pour tenir les Albanies en bride, le château de Cleïsoura, qui commande l'entrée orientale des monts Asnaus et Ærope. Quant à Ibrahim pacha, abandonné de ses plus braves défenseurs, il dut se contenter de lever les yeux au ciel, et se résigner à souffrir ce qu'il n'était pas en son pouvoir d'empêcher; enfin, il eut même la faiblesse de coopérer à l'extension de la puissance de son infatigable ennemi, en contractant avec lui une ligue offensive et défensive, qui le mettait à peu près à sa discrétion.

(1) *Voyez* chap. XVIII et XIX de mon Voyage dans la Grèce.

Depuis que Janina était tombée sous le joug d'Ali, les mœurs sévères de ses habitants y avaient fait place à la dissolution. Le satrape délaissé par Éminé, qu'il avait reléguée dans l'intérieur du palais (sort assez ordinaire aux femmes légitimes, qui n'ont guère en partage que les peines domestiques), le satrape remplissait son harem d'une foule d'odalisques empressées à lui plaire, et celui qui se glorifiait de *n'avoir pendant long-temps connu que son épouse*, s'abandonna à la fougue de ses sens. *Je n'aimais* qu'*Éminé*, lui ai-je entendu dire plusieurs fois, *et Janina me perdit*, ajoutait-il, en roulant des yeux enflammés de colère! Des plaisirs faciles lui faisaient chaque jour désirer de nouveaux plaisirs, et de désordres en désordres il parut tomber dans une débauche effrénée. Déguisé en marchand (bacal), il parcourait la ville de nuit, pour se livrer aux malheureuses que la prostitution rendrait les plus viles des créatures, si des hommes encore plus vils ne favorisaient leur opprobre pour s'enrichir, car dans la Turquie les lieux infames sont sous la protection de la police et de ses agents. On le reconnut un jour sous le voile, dans les tribunes où les femmes grecques assistent aux offices de l'église, et dès lors chaque maison devint pour le sexe une prison, d'où il ne lui fut plus permis de sortir.

Les fils du tyran, marchant sur ses traces, ouvrirent à leur tour maison de scandale; leurs fêtes étaient des saturnales, et la ville, accoutumée au bruit des armes lorsque l'anarchie regnait dans son enceinte, ne retentissait plus que des chants des

Bohémiens, et du son discordant de leurs violons. Mouctar avait la palme parmi les buveurs les plus intempérants; il aurait vidé la coupe d'Hercule, car je l'ai entendu se vanter d'avoir englouti une outre entière de vin, à la suite d'un repas où il avait largement bu et mangé. Ce n'était pas au reste le seul trait de ressemblance qu'il eût avec le héros macédonien, car il avait assassiné dans une orgie son sélictar, qui était son confident et son camarade (ἑταίρος) d'enfance. Véli, pour lequel on avait traduit les livres les plus obscènes de l'Europe, n'était guidé que par les conseils d'un grec nommé Kyricos, qui mettait au nombre de ses prouesses, d'avoir tenté l'inceste auquel le destin poussa le malheureux Œdipe, et qu'il aurait accompli sans la résistance de celle à qui le malheureux devait le jour. Plus cruel que le tigre, Véli se complaisait à mêler la douleur aux plaisirs des sens, en ensanglantant par des morsures, les levres de la beauté qu'il profanait, en déchirant avec ses ongles, les formes qu'il avait caressées; et de mon tems on voyait encore à Janina, une victime de sa lubricité (1), à laquelle il avait fait couper les oreilles, au sortir de ses bras. De pareils désordres devaient amener la perte rapide de la race Tébélenienne; mais leur terme était, comme on le verra ailleurs, calculé par Ali, qui avait pour but principal d'avilir une population entière, afin de se

(1) Καθαιρίνη ἄνωτη, Catherine l'es-oreillée, ou sans oreilles; c'était le surnom qu'on avait donné à cette femme.

l'attacher en séparant par leurs mœurs, les Janiotes du reste des habitants de l'Épire, où je dois dire pour la vérité de l'histoire que le lit conjugal et la vie du foyer rustique, sont aussi irréprochables qu'au tems où les chastes Chaoniennes reposaient à côté de leurs grossiers époux, qui ne connaissaient d'aliments que les fruits du chêne nourricier (1) de leurs montagnes.

Au milieu de ces débordements, Alî pacha dominé par l'ambition, passion souveraine qui apprend à celui qui la sert, tout, excepté à se connaître soi-même, marchait à son but. Non content d'avoir attaché Ibrahim de Bérat à sa cause, il y avait joint directement ou indirectement les capitaines des armatolis outragés par les Souliotes, en les prenant à sa solde. Ne pouvant cependant se fier entièrement à eux, on était convenu que Nicolas de Cojani (2), Boucovallas, son gendre Stathas, Euthyme Blachavas, Zitros d'Olôssôn, Macry-Athanasios et Macry-Poulios de Grévéno observeraient une neutralité armée. On avait traité sur le même pied avec Christakis de Prévésa, et son compatriote Andriscos qui avait été compagnon d'armes de Lambros Catzianis, pirate, à la manière de ce brigand du Pont chatié par Alexandre-le-Grand, parce qu'il n'avait pas une armée nombreuse à lui opposer, et le droit du glaive exterminateur reservé aux conquérants qui sont nés sur la pourpre. Il fut statué que Hyscos de Car-

(1) *Glans chaonia*, c'est le fruit du *quercus esculenta*.

(2) *Voyez* t. III, c. LXXIII, de mon Voyage dans la Grèce.

pénitzé, ami particulier de M. de la Salle, consul de France, qu'il assassina quelque tems après dans une rue de Prévésa, Paléopoulo et son beau-frère Anagnostis Canavos, dont le dévouement était connu, se réuniraient aux troupes du satrape. On entrait alors dans le printems de l'année 1792, lorsqu'Ali ayant joint les compagnies d'armatolis aux forces des agas du Chamouri, et à un corps de troupes auxiliaires arraché au visir Ibrahim, se disposa à attaquer les Souliotes. Son armée, dans cette seconde expédition, était de près de quinze mille hommes (1), la plupart mahométans, auxquels il fit de magnifiques promesses, et qui s'engagèrent, par serment sur le Koran, *à vaincre ou mourir*, pour exterminer les chrétiens de Souli. Il partit ensuite de Janina le 1er juillet, à la tête de ses hordes, et vint camper aux environs de Paramythia, afin de diriger les attaques, et quinze jours après il arbora ses queues au pont de l'Achéron, fleuve que les modernes appelent Glychys.

Les Souliotes venaient de célébrer l'Érosantie (2), fête antique conservée dans la Thesprotie, depuis le temps des Pélasges, qui n'avaient pour dieux que le

---

(1) Pérévaux, historien de Souli, rapporte qu'Ali pacha avait vingt-huit mille hommes dans cette expédition. Le fait est inexact, puisque dans sa plus grande puissance il n'en a jamais pu lever vingt mille.

(2) Ἡροσαντια, elle se célébrait au printemps. Je présume que c'est de là que les Parguinotes ont tiré leur fête de la Rosalie, aussi bien que les habitants de Palerme, en Sicile.

ciel et les éléments, auxquels ils sacrifiaient sur les plus hautes montagnes. Suivant leur coutume, ils avaient abandonné les villages de la plaine, aux approches de l'ennemi, et réuni leurs troupes, qui se montaient à treize cents hommes, dans les défilés où ils attendirent les Turcs de pied ferme. Ali retint les armatolis pour sa garde, en donnant le 20 juillet le signal du combat aux Schypetars mahométans. Ceux-ci, enflés de quelques succès d'avant-postes, et fiers d'avoir vu les chrétiens se replier à leur approche, formèrent une attaque générale contre les Souliotes. Ils s'avancèrent en conséquence, le sabre à la main, en repoussant les chrétiens jusqu'aux défilés de Trypa et de Ste.-Vénérande, dans lesquels ils parvinrent à pénétrer. Jamais les mahométans n'avaient porté leurs pas aussi loin; et les Souliotes, à cette vue, poussèrent un cri qui retentit dans les parties les plus éloignées de leurs montagnes. A cette clameur, qui annonçait le danger public, les femmes, sous la conduite de Moscho, épouse du capitaine Tzavellas et de Caïdo, guerrière aussi célèbre que Penthésilée, accoururent et prirent part à l'action, en faisant rouler des quartiers de roche dont les secousses formant des avalanches de pierres, rompirent et écrasèrent la colonne assaillante par son centre. Dans cette position, la tête des bandes turques engagées dans le défilé, fut battue isolément sans obtenir de quartier; et l'arrière garde ne se dégagea, qu'en laissant sur la place sept cent quarante morts, dont on coupa les têtes, afin d'en former un trophée.

Cette défaite inspira tant de frayeur aux troupes mahométanes, qu'elles se débandèrent, et Ali ayant pris les vêtements de Paléopoulo avec lequel il avait une parfaite ressemblance, s'enfuit après avoir rallié un millier d'hommes, dont les armatolis formaient la majeure partie. Paléopoulo qui commandait ce corps, ayant jugé par la conduite d'Ali, que loin d'être le libérateur de la Grèce, il en serait le plus dangereux oppresseur, proposa pendant cette retraite, à son beau-frère Anagnostis Canavos, de se défaire du tyran, et il ne renonça à ce dessein que par des considérations d'honneur, qu'on ne trouve guère que dans le cœur d'un chrétien. Le satrape rentra de nuit à Janina. Afin de cacher son désastre, il se fit précéder d'une proclamation, par laquelle il défendait aux habitants de se tenir aux fenêtres, ni de se présenter dans les rues; et il alla ensevelir sa colère au fond de son palais, sans permettre à personne, pendant plus de quinze jours, de l'approcher, ni de lui apporter de consolations.

Cette campagne, préjudiciable aux projets d'Ali, couvrait les Souliotes de gloire; et s'ils avaient su tirer parti de leurs succès, ils auraient peut-être constitué leur indépendance, ou obtenu de la Porte des garanties, comme peuplade autonome; car, suivant un de leurs chants, *la liberté fut toujours fille de la victoire!* Mais son culte sacré exige des mains pures; et les Souliotes, irréflechis comme tous les Schypetars, n'avaient rien de ce qui constitue une association politique. Les vices de leur caractère les

raprochèrent donc bientôt des embuches de leur implacable ennemi, qui, n'ayant pu les vaincre, conçut le projet de les corrompre, persuadé qu'il n'y avait point de place imprenable où son or pouvait pénétrer. Par l'ascendant de son caractère, il reconquit même la confiance de Paléopoulo, et celle d'Anagnostis Canavos, auxquels ils donna diverses commissions contre les peuplades Schypes, qu'il fallait sans cesse comprimer par la voie des armes, car chaque saison voyait éclore avec elle une nouvelle guerre intestine, et Ali comprit que le pouvoir qui ne se fonde que sur la violence est de peu de durée, parce qu'on ne peut pas toujours incarcérer et égorger. Diviser pour affaiblir, et affaiblir afin de dominer, devint donc la règle de sa conduite; et dans cette vue, il ne se montra plus que sous le masque de conciliateur, à la manière des Harmostes de Sparte, qui déguisaient leurs desseins perfides sous les couleurs de la paix publique pour tout envahir.

Machiavel briserait ses pinceaux, s'il pouvait renaître et lire ces pages de l'histoire d'Ali, que j'ai souvent baignées de mes larmes. Dès que le décepteur, qui fomentait la discorde partout où son autorité ne s'étendait pas, apprenait qu'une contrée était divisée par les haines, il travaillait à les envenimer. C'était une bonne fortune pour lui de protéger un assassin ou un empoisonneur échappé à la justice, parce qu'il avait un homme duquel il était sûr de disposer à sa volonté. Il accueillait spécialement ceux qui avaient des crimes à se reprocher, *il n'y avait*

plus, à l'entendre, de justice au monde! Sa haine était surtout profonde contre cette multitude de beys retranchés dans leurs tourelles, dont l'avidité pressurait leurs vassaux; et jamais démagogue ne déclama avec plus d'artifice, *contre la grande féodalité.* Sans cesse aux aguets, dès qu'il savait qu'un village était en guerre contre un autre, il se rangeait du côté des plus faibles, auxquels il donnait ce qu'ils lui demandaient; *je ne compte pas avec mes amis*, disait-il, et il ne manquait pas surtout d'envoyer des soldats *pour appuyer la bonne cause.* Ce n'étaient d'abord que des partisans, pour lesquels il n'exigeait d'autre garantie qu'un poste fortifié, et Mastro-Pietro, albanais de Prémiti, qui était son Vauban, a de cette manière construit plus de tours dans l'Épire, que jamais Paul Émile n'y renversa de villes. Les *Pachalidès* (1) retranchés dans ces postes, ne tardaient jamais à demander des renforts, et après avoir écrasé le parti dominant, le libérateur trouvait toujours quelques motifs, pour prolonger le séjour de ses soldats dans un pays, où il avait fait triompher *les droits de ses amis.* On faisait ensuite naître des dangers imaginaires pour rester : tantôt c'étaient des mécontents, qui n'attendaient que le signal du départ des alliés pour revenir à la charge; tantôt il fallait éliminer des sujets dangereux, et il y avait toujours quelque prétexte d'occupation. Puis on demandait des subsistances, la solde des troupes, rien n'était aussi

(1) Pachalidès, soldats du pacha.

juste! Pouvait-on sans cesse recourir au pacha pour ces sortes de dépenses? et à force de réquisitions, bientôt accompagnées d'injures et de bastonades, les chefs des villages émancipés, se rendaient ordinairement à Janina, pour porter plainte au pacha. Celui-ci, à son grand étonnement, apprenait de pareils désordres pour la première fois, se plaignait obligeamment qu'on ne l'en eût pas informé plutôt, promettait d'en punir les auteurs, et au bout de quelques jours, demandait à compter. Après être convenu des torts de ses gens, il exposait ses droits, en demandant la restitution des sommes qu'il avait avancées, avec les intérêts des intérêts, et les frais de la guerre. Heureux alors quand on pouvait s'acquitter, en lui vendant les immeubles au prix qu'il fixait, et il devenait ainsi propriétaire des villages, où il n'y avait plus de raison pour que ses troupes prolongeassent leur séjour. Dès que le marché était consommé, on rentrait en grace à la cour du satrape, qui donnait des emplois à ceux qu'il avait spoliés, en les envoyant dans des lieux éloignés, où l'on savait *les faire oublier*, sans scandale et sans bruit. Ce stratagème d'Ali, quoique connu, était tellement fondé en raison sur l'avidité naturelle aux Schypetars, qu'il lui a valu plus de conquêtes que son épée, et tous les moyens de violence qu'il a déployés.

Il ne pouvait faire usage de ce subterfuge contre les Souliotes, accoutumés à vider leurs querelles domestiques en famille, ainsi qu'il convient à des hommes qui sentent la dignité de leur condition. Le nom

d'*étranger* était synonyme pour eux avec celui d'*ennemi*, excepté en dehors de leurs montagnes : c'était pour cette raison d'état trop généralisée, qu'ils n'avaient jamais voulu conclure d'alliance intime avec les armatolis, que cette hauteur déplacée empêcha de concourir à leur défense. Ali, qui savait là-dessus leur pensée, sentant bien que Janina n'est qu'un avant-poste, d'où l'on ne peut maîtriser l'Épire qu'en possédant Souli, résolut de surprendre ce dernier boulevard de la liberté, défendu par les vieux chrétiens de la Thesprotie, qui n'avaient jamais incliné leurs fronts superbes devant le drapeau du Croissant.

D'après ce plan, Ali pacha prétextant certains griefs contre les habitants d'Argyro-Castron, manifesta l'intention de leur faire la guerre; et il feignit, dans cette circonstance, de vouloir rendre hommage à la bravoure des Souliotes, qu'il invita à faire partie de son armée comme auxiliaires, en s'engageant à leur donner une solde considérable. Ceux-ci, moins avides de gloire que d'argent, acceptèrent sa proposition, en se contentant néanmoins de lui envoyer une compagnie de soixante-dix hommes commandée par le capitaine Tzavellas. Ce n'était pas ce que souhaitait le satrape, qui comprit qu'on se méfiait de lui. Cependant il reçut ce détachement avec de grands égards; et peu de jours après, il ordonna le départ de ses troupes pour Argyro-Castron. On se mit en marche; mais à peine était-on arrivé à la halte de Dzidza, que les Albanais mahométans sur-

prirent et arrêtèrent les Souliotes, au moment où ils venaient de quitter leurs armes pour se reposer. Changeant aussitôt de direction, ils tournèrent vers Souli, dans l'intention d'attaquer ses défenseurs au moment où ils n'étaient pas sur leurs gardes. On venait, dans cette marche divergente, de descendre les coteaux de Velchistas, et on arrivait au bord de la Thyamis, lorsqu'un des prisonniers s'élançant dans le fleuve, qu'il passa à la nage au milieu d'une grêle de balles, arriva à Souli pour y répandre l'alarme.

Couvert de sueur et de poussière, il rend compte de la trahison qui a livré Tzavellas et les siens au tyran. Il annonce l'approche des bandes d'Ali. On court aux armes, on garnit les défilés; et des cris de rage annoncent la vengeance qu'on se propose de tirer des parjures; mais le pacha, qui s'était lui-même avancé du côté de Variadès, voyant ses projets éventés, et l'attitude menaçante des Souliotes, rappela ses troupes, et eut recours à d'autres stratagèmes.

Un seul homme de la compagnie de Tzavellas était parvenu à s'enfuir; et au retour de l'armée du satrape à Janina, les Souliotes prisonniers furent plongés dans les cachots. Ils attendaient la mort; et au bout de quelques mois, ils crurent ce moment arrivé, lorsqu'on enleva leur capitaine pour le faire comparaître devant Ali. « Ta vie est entre mes « mains, lui dit-il, misérable chrétien; et les plus « affreux supplices t'attendent, si tu refuses de me « livrer Souli : au contraire, si tu y consens, je « prends l'engagement irrévocable de te rendre le

« plus puissant seigneur de l'Albanie. Voilà ma ré-« solution tout entière; tu l'as entendue, choisis et « prononce. »

A cette proposition inattendue, Tzavellas repartit *qu'étant un simple capitaine, il ne pouvait traiter seul de la reddition de Souli; mais que si on lui accordait la liberté, il s'engageait à faire entendre raison à ses compatriotes. Pour preuve*, ajouta-t-il, *de la sincérité de mes sentiments, je laisserai entre vos mains, comme ôtage, mon fils, qui se trouve parmi nos prisonniers, et vous savez si sa vie ne m'est pas plus chère que la mienne.*

Cette demande ayant été agréée, on relâcha Tzavellas. Dès qu'il fut de retour dans ses montagnes, après avoir fait part aux siens de l'engagement qu'il avait pris, et sans attendre leur résolution, il écrivit au pacha en ces termes :

« Ali pacha Tébélen, je me félicite d'avoir trompé « un imposteur; je suis prêt à défendre ma patrie « contre un brigand tel que toi! Mon fils peut périr, « mais je saurai le venger avant de descendre moi-« même au tombeau. Quelques Turcs, tels que toi, « disent que *je suis un père sans pitié, qui ai* « *sacrifié mon fils à ma délivrance particulière.* « Mais réponds-moi : si tu te rendais maître de nos « montagnes, ne l'égorgerais-tu pas ce fils, ainsi que « toute la population? Qui le vengerait alors? Libre « maintenant, nous pouvons être vainqueurs; ma « femme, qui est encore jeune, me laisse l'espérance « d'avoir d'autres enfants. Si mon fils regrettait d'être

« sacrifié pour la patrie, il serait indigne de vivre et « de porter mon nom. Consomme donc ton crime, « perfide, je suis impatient de me venger.

« Ἐγὼ ὁ ὠμοσμένος ἐχθρός σου,
« Τζαβέλλας. »
« Moi, ton ennemi juré,
« TZAVELLAS. »

Cette lettre en imposa au satrape. Tzavellas et sa femme Moscho, prirent les armes; furieux comme des lions, ou tels que des Souliotes, leur valeur et leur audace obligèrent Ali pacha, après trois ans de représailles et de combats, à rendre leur fils et les Souliotes qu'il avait pris en traître. Après avoir obtenu cette réparation éclatante, Tzavellas, épuisé par les fatigues de la guerre, mourut en léguant par testament à son fils Photos, le soin de sa mère et de sa vengeance.

A cette époque, Ali pacha se trouvait impliqué dans une affaire, dont l'issue, plus qu'incertaine, compromettait son existence politique. Dès l'année précédente, il n'avait pas reçu les firmans d'investiture que la Porte accorde annuellement à ses délégués qu'elle continue dans leurs fonctions. Elle sortait d'une guerre étrangère (1), pendant laquelle son pacha profitant du désordre qui agitait l'empire, s'était agrandi et fortifié aux dépens de ses voisins. En même temps que ces méfaits étaient connus à Con-

(1) La paix avait été signée à Iassy le 15 du mois Zémadziel-ével 1206, correspondant au 9 janvier 1792.

stantinople, on savait qu'il avait eu des rapports criminels avec plusieurs émissaires de la Russie. Il avait reçu chez lui Pangalos de Zéa, Sotiri de Vostitza; il avait communiqué à diverses reprises avec l'ennemi; et on s'était saisi d'une correspondance qui dévoilait ses trames. Il restait prévenu *d'avoir voulu se rendre indépendant, en se faisant déclarer prince de la Grèce.* Ce projet, tout insensé qu'il était alors, vu l'insuffisance de ses moyens, car il ne commençait qu'à être connu, fut jugé autrement dans le divan, et on crut pouvoir lui demander compte de sa félonie. Ainsi que cela devait arriver, Ali nia effrontément ce dont on l'accusait, dévouant sa tête, si on parvenait à lui prouver qu'il eût jamais signé quelques écrits pareils à ceux qu'on supposait. Comme on avait en main des preuves matérielles revêtues de son sceau (1), sultan Selim, afin de le confondre, expédia à Janina un capigi-bachi, chargé d'entamer juridiquement et de poursuivre cette importante procédure criminelle.

L'officier du sultan, étant arrivé auprès d'Ali pacha, mit sous ses yeux les pièces authentiques de ses intelligences avec les ennemis de l'état; et cette fois, la vérité parut triompher. « Je suis, dit

(1) Les Turcs paraissent avoir emprunté des Romains l'usage de signer leurs écritures privées et publiques avec un sceau; les visirs, pachas, cadis, et autres employés du gouvernement, ont des doubles de leurs cachets déposés à la chancellerie d'état à Constantinople, qui servent à vérifier l'authenticité de cette griffe.

« Ali, coupable aux yeux de Sa Hautesse; ce sceau « est le mien, je ne puis le méconnaître; mais le « corps de l'écriture n'est pas celui de mes secrétaires; « on aura surpris mon cachet pour signer de pa- « reilles pièces, afin de me perdre. Je vous prie de « m'accorder quelques jours pour tâcher de découvrir « le mystère d'iniquité, qui me compromet aux yeux « de mon maître et de tous les fidèles musulmans. « Que Dieu veuille me mettre sur la voie qui éclaire « mon innocence, car je suis pur comme la lumière « du soleil, quoique tout dépose contre moi! »

Après cette conférence, Ali feignant de procéder à une enquête secrète, avisait aux moyens de sortir d'embarras d'une manière légale, et, s'il n'en trouvait pas, à tâcher de corrompre le capigi-bachi, ou bien à se défaire de sa personne. Cette dernière mesure eût été l'œuvre du désespoir; il était préférable de recourir à la ruse : enfin son génie fécond en ressources le tira d'un des plus grands embarras dans lesquels il se fût encore trouvé. Il appela en conséquence un Grec, enfant de cette race destinée à expier tous les forfaits de ses oppresseurs, auquel il fit part de son dessein, sans lui en dévoiler toute l'importance. « Je t'ai toujours aimé, lui dit-il, tu le sais; « et le moment où je veux faire ta fortune est arrivé. « A dater de ce jour, tu es mon fils; tes enfants sont « les miens, ma maison sera la tienne; et pour prix « de mes bienfaits, je n'exige de toi qu'un faible « service. Je ne te parle pas de l'obéissance que tout « sujet doit à son maître; il ne s'agit ici de nuire à

« personne, chose au reste qui ne serait pas à la « charge de ta conscience (1); mais d'une affaire de « forme de la quelle je veux me tirer avec honneur. « Tu connais ce *bélial* (*maudit*), ce capigi-bachi, « arrivé ces jours derniers; il a apporté *certains* « *papiers souscrits de mon sceau*, dont on veut se « servir, afin de me harceler pour me tirer de l'argent. « J'en ai trop donné jusqu'à présent; et cette fois au « moins je veux, sans bourse délier, si ce n'est pour « un bon serviteur tel que toi, le réduire au silence. « pour cela, j'ai pensé, *mon fils*, qu'il fallait te rendre « au Mékémé (tribunal) quand je t'en avertirai, et y « déclarer, en présence de l'officier du sultan et du « cadi, que tu es l'auteur des lettres qu'on m'attribue, « et que tu t'es servi, sans autorisation, de mon cachet, « afin de leur donner un caractère officiel.

A ces mots, le Grec pâlit, et voulut répliquer... « Que crains-tu, mon bien-aimé? parle, ne suis-je « pas ton bon maître? tu acquiers à jamais ma bien-

---

(1) Le système de l'obéissance passive ne laisse ni volonté ni conscience aux sujets. Le satellite, et tout homme commandé, vole, empoisonne, assassine sans remords, en disant, pour sa justification: *le maître l'a ordonné*. Cette morale réagit même sur les conventions privées, dans lesquelles on stipule toujours: *sauf le commandement du maître*, maxime qui ouvre la porte à toutes les fraudes. Dans l'antiquité, on ne mettait dans la balance que *le pouvoir de Jupiter et de son tonnerre*, Πόῤῥω Διὸς τε καὶ κεραυνοῦ (Synes. orat. de regn. p. 11); et la réserve, étant plus générale, n'avait pas les mêmes inconvénients, car il fut toujours avec le ciel des accommodements.

« veillance. Qui pourrais-tu redouter, quand je te « protége? le capigi-bachi a-t-il quelque autorité? « j'ai fait jeter vingt de ses pareils dans le lac; « oserait-il entreprendre quelque chose ici sans ma « permission? Ali pacha n'est pas encore descendu « au point de laisser empiéter sur ses droits; et s'il « aime à avoir de l'obligation à ses sujets, il sait les « récompenser, sans s'abaisser jamais vis-à-vis d'eux « jusqu'à la prière. Je ne suis pas dans de pareils « termes avec toi; je connais ton dévouement; et pour « te prouver à quel point j'en suis convaincu, je te « jure, s'il te restait des doutes, *au nom de mon « prophète, sur ma tête et celle de mes fils*, qu'il « ne t'arrivera rien de fâcheux *de la part de l'officier « de la Porte*. Garde-toi surtout de parler de ce que « je te confie, afin que notre affaire réussisse suivant « nos désirs communs. »

Le Grec, courbé sous le glaive du satrape, auquel il ne pouvait échapper, ébranlé par ses promesses, et placé dans une alternative déplorable, promit de porter le témoignage que le tyran arrachait à sa conscience. C'était ce que celui-ci voulait; et après cet accord, Ali manda le capigi-bachi, auquel il dit, avec l'accent de la plus profonde émotion: « J'ai dé- « couvert enfin la trame infernale ourdie contre moi. « C'était l'œuvre d'un homme soudoyé par les impla- « cables ennemis de l'empire, un agent de la Russie. « Il est en mon pouvoir, et je lui ai fait espérer sa « grace, à condition qu'il révélerait tout devant la « justice. Veuillez donc vous rendre au Mékémé; con-

« voquez le cadi ; qu'il rassemble les juges et les « primats de la ville, afin qu'on entende la déposition « du coupable, et que la vérité triomphe. »

Le capigi-bachi s'étant transporté au tribunal, le Grec, tremblant, y comparut; et chacun fit silence. — *Connais-tu cette écriture?* lui demanda le cadi. —*C'est la mienne.—Ce sceau?—C'est celui d'Ali pacha, mon maître.—Comment se trouve-t-il apposé au bas de ces lettres?—Seigneur, c'est de mon chef que je l'y ai mis, en abusant de la confiance du pacha, qui me le laissait parfois, pour signer ses ordres.—Cela suffit*, *retire-toi.*

Ali, inquiet du succès de son intrigue, s'était acheminé vers la maison du cadi; et il entrait dans la cour, lorsqu'un signal d'Abas, son bélouk-bachi, lui fit connaître que l'affaire était terminée à sa satisfaction. Comme celui-ci avait le mot d'ordre, il saisit en même temps le malheureux Grec, qui sortait de l'audience; ses sbirres poussent des cris qui étouffent sa voix, et il est pendu dans la cour même du tribunal, sans avoir pu se faire entendre.... Le satrape monte alors l'escalier; et aussitôt introduit qu'annoncé, il se présente aux juges, auxquels il demande le résultat de leur information; on lui répond par une acclamation. « Eh bien, poursuit-il, le criminel « auteur de la félonie qui pesait sur ma tête n'est « plus, je viens de le faire pendre. Puissent être « punis et périr ainsi tous les ennemis de notre « glorieux sultan! »

On dressa, sans désemparer, procès-verbal de ce

qui s'était passé; et, à l'appui de cette formalité, Ali pacha ajouta un don de cinquante bourses qu'il fit agréer sans peine au capigi-bachi. Il envoya en même temps de riches cadeaux à plusieurs membres du divan, persuadé que les présents entretiennent la bienveillance; et le Grand-Seigneur, abusé, ou feignant de l'être, consentit à lui rendre une confiance qu'il n'avait jamais méritée.

CHAPITRE IV.

Ali extermine les Turcs de Bossigrad. — Révolte du visir de Scodra. — Parti qu'Ali tire de cet évènement. — Massacre des Osmanlis par les Guègues. — Corfou occupé par les Français. — Mission de l'adjudant général Rose à Janina; — s'y marie. — Fêtes. — Carmagnole dansée. — Destruction des peuplades chrétiennes de S. Basile. — Révolte de Passevend Oglou. — Ali marche vers le Danube. — Expédition des Français en Égypte. — Ali revient en Épire à cette nouvelle. — Arrestation de l'adjudant général Rose. — Combat de Nicopolis. — Défaite des Français. — Traits de bravoure de Gabauri et de Richemont. — Assassinat des Prévésans à Salagora. — Dévouement d'un Ithacien. — Prisonniers français conduits à Constantinople. — Parga sauvée par les Russes. — Nelson envoie complimenter le satrape Ali.

Tout prospérait à Ali pacha, quoique sa fourbe fût connue et avouée de ceux même qui avaient intérêt à la taire. Plus il avançait dans sa carrière, et plus

il était persuadé que *l'audace élève celui qui sait tout braver, dans un pays où la volonté d'un seul est l'état et la loi, et où les lois sont plus particulièrement encore que dans les républiques, terribles, et pour ainsi dire viagères.* Cependant, afin de suivre les errements fallacieux dont il couvrait ses desseins, il feignit de déférer au vœu du divan, en se mettant à la poursuite des voleurs qui désolaient la Romélie. En sa qualité de grand prévôt des routes, il entrait dans ses attributions de les réprimer; et il dirigea ses attaques contre les habitants de Bossigrad (1), dont les déportements étaient connus jusqu'à Constantinople. Il confia, en conséquence, le soin de les réduire, à Paléopoulo et à Canavos, au grand scandale des Albanais mahométans, irrités d'être commandés par deux chrétiens, et accoutumés surtout à ne voir dans le brigandage que l'exercice d'un droit naturel. Aussi cette entreprise fut-elle sans succès; et Ali, loin d'en témoigner du mécontentement, envoya complimenter les Bossigradiens sur leur bravoure. Il leur députa Noutza Macri-Mytchis, qui leur remit une lettre par laquelle il leur mandait, qu'*admirateur sincère de leur courage, il désirait les compter au nombre de ses plus fidèles serviteurs, en leur offrant, s'ils voulaient entrer à sa solde, de leur donner des emplois agréables et lucratifs!* Séduits par cette offre, et surtout alléchés par l'appât du gain, les Schypetars de Bossigrad se rendirent auprès d'Ali par

(1) *Voyez* t. II, c. LV de mon Voyage.

cha, qui, en les caressant et en les comblant de ses dons, eut bientôt dégarni leur ville de ses plus braves défenseurs. Chaque jour voyait arriver à Janina *quelque heureux mortel*, qui ne manquait jamais d'être avantageusement pourvu. Mais pendant ce temps, le satrape marchait à son but; et au moment où tout paraissait le plus tranquille, un corps de ses troupes d'élite, commandé par Jousouf Arab, ayant pris les chemins détournés du Pinde, pénétra dans Bossigrad, et fit main-basse sur ceux de ses habitants qui voulurent résister. L'impitoyable mulâtre donna pour la première fois, aux Macédoniens, le spectacle d'hommes, enduits de poix, brûlés vifs; de prisonniers torturés avec des tenailles rougies à blanc, et de vingt malheureux empalés et rôtis au milieu d'une double ligne de bûchers. Les peuplades Albanaises des monts Devols furent épouvantées, et crurent que l'ange exterminateur avait apparu dans les vallées, où ils se croyaient jusqu'alors invincibles. On apprit ces horribles nouvelles en même temps que les supplices des Bossigradiens, auxquels le tyran avait donné charges et emplois: tous, sans exception, passèrent par la main du bourreau. Telle fut la fin d'une peuplade intrépide, heureuse dans sa barbarie, dont la destruction ouvrit au pacha le chemin du canton de Caulonias, position importante, qui lui donnait entrée dans la moyenne et la haute Albanie; qu'il ne tarda pas à entamer du côté de l'Illyrie macédonienne.

Au temps où finissait cette expédition du satrape

contre les Bossigradiens, l'Albanie supérieure, habitée par les peuplades féroces de Gog, éprouvait un de ces orages politiques qui agitent souvent la Turquie. Scodra était le centre de la rébellion; et Mahmoud-Bousaklia, son visir, avait, à force de scandales publics, encouru la disgrace de la Porte-Ottomane, qui l'avait déclaré *fermanli*, ou excommunié et mis au ban de l'empire. La première partie de cet arrêt, regardé autrefois chez les Turcs, ainsi que parmi nos ancêtres (1), plus grand que les supplices, ne suffit plus aujourd'hui pour attirer le châtiment sur la tête des rebelles. En conséquence, les pachas, les beys, ayans, et autres tenanciers relevant du Romili-Valicy, reçurent l'ordre de marcher contre *Cara-Mahmoud*, épithète ajoutée à son nom, pour marquer sa réprobation.

Ali, qui se trouvait appelé dans cette ligue, y voyant un but applicable à ses intérêts, ne fut pas un des derniers à entrer en campagne, parce qu'il pouvait, en paraissant agir pour la cause impériale, piller, et s'agrandir, sans crainte de se compromettre vis-à-vis du sultan. On allait se mesurer contre des mahométans, et, selon sa politique, il ne manqua pas d'appeler sous ses drapeaux les armatolis. Tous les capitaines du mont Olympe, de l'Othryx, de l'Étolie et de la Cassiopie, accoururent à sa voix, et Paléopoulo avec son beau-frère Canavos parut à la tête du drapeau des vieux chrétiens de la *Hellade*!

---

(1) V. Cæs. de Bell. Gall., lib. VI, c. 13.

On s'achemina à travers les vallées du Pinde, en suivant la direction du canton de Caulonias, pour éviter de se joindre au Romili Valy-cy, qui avait pris le chemin des Dibres. Ali évitait, par ce moyen, de se trouver sous les ordres de ce Béglier-Bey; et, chemin faisant, il réduisit plusieurs bourgades des peuplades Schypes, à l'attaque desquelles Paléopoulo donna tant de preuves de courage, que les soldats du pacha, le voyant sans cesse au poste des dangers, conçurent pour lui une affection extraordinaire. Son nom, passant de bouche en bouche, devint bientôt le sujet des chants guerriers des Épirotes; et *comme il n'y a pas d'esprits plus susceptibles de jalousie*, a dit un ancien, *que ceux qui n'ont point un mérite égal à leur rang*, Ali conçut contre lui une envie que son ambition, qui rapportait tout à ses vues, put seule lui faire dissimuler. Il ne fut pas moins jaloux de la valeur brillante que Canavos, Euthyme Blacavas, Boucovallas, et Christakis de Prévésa, déployèrent à la prise de Ghéortcha, et à l'assaut d'Ochrida, ville alors dépendante de Cara-Moustapha, qui fut emportée par escalade et le sabre à la main, à la manière des anciens soldats de Scander-Beg. Suivant sa coutume, le pacha fit égorger les vaincus par ses Iapyges; et tirant de l'obscurité un nommé Dgéladin bey, auquel il fit ensuite épouser sa nièce, veuve de Mourad bey de Cleïsoura, qu'il avait assassiné, il lui conféra le gouvernement de cette place, dont il ne s'est plus dessaisi. Tels furent les services qu'Ali pacha rendit au Grand-Seigneur, dans cette campagne, et il rentra

à Janina, avec le projet formel (révélation que je tiens de sa bouche criminelle) d'exterminer en détail les armatolis et leurs chefs.

La guerre contre le pacha de Scodra ne présenta pas d'autres évènements remarquables pour Ali; mais ce que nous ne connaissons pas assez en détail, pour en rendre compte avec exactitude, ce fut la courageuse résistance de Cara-Mahmoud. Renfermé avec soixante-douze hommes dans le château de Scodra, il fit tête à plus de vingt mille hommes des troupes du sultan, qu'il parvint à faire massacrer, en fomentant une insurrection générale des Guègues et des Mirdites, fatigués des excès des Turcs. Un même jour vit renouveler les scènes de carnage dont la Sicile fut deux fois le théâtre, au temps des prospérités militaires de Carthage (1) et de la France. La Porte comprenant alors qu'il lui était impossible de soumettre ce pacha, le maintint dans ses honneurs, et lui conféra, de plus, le titre de Romili-Vali-cy, qu'elle ôta à celui qui n'avait pas su ou pu réduire cet homme intrépide, réservé à périr sous les coups des Monténégrins (2). Ainsi, la rébellion triomphante reçut le prix de la fidélité malheureuse. Cette con-

(1) Le premier exemple de ces massacres arriva en Sicile, dans la XCV olympiade, l'an de la fondation de Carthage 485. Diod. Sic., lib. XIV, c. 14; av. J.-C. 398.

(2) Il fut pris en 1795, dans les gorges de Cettigné, par les troupes de Pierre Pétrovich, évêque ou vladika du Montenégro, qui commandait en personne dans cette journée. On lui trancha la tête, qu'on voit encore dans la chambre du

duite, qui nous paraît étrange et dont on ne voit guère d'exemples que dans les monarchies de l'Orient, est le coup-d'état ordinaire du cabinet ottoman, dont la politique consiste, en pareil cas, à récompenser ceux qu'il ne peut soumettre, croyant les gagner par ce moyen, et couvrir l'honneur du souverain. C'est aussi le terme ordinaire des prétentions des sujets les plus ambitieux, convaincus qu'ils peuvent tout oser et espérer, excepté de parvenir à l'empire, l'*immuabilité de la dynastie ottomane* étant une maxime à jamais et pour jamais consacrée par les Turcs.

L'occupation d'Ochrida devenait de la plus grande importance pour Ali pacha, qui, débordant, au nord, les possessions d'Ibrahim de Bérat, lui permettait de l'inquiéter de toutes parts, excepté du côté de la mer. Il allait entreprendre l'exécution de ce projet; mais il dut en ajourner l'exécution, afin d'observer les desseins de Cara-Mahmoud, sous les ordres duquel il se trouvait placé, à cause du titre de Romili-Valicy, qu'on venait de lui conférer. Ali s'occupa donc, dans cette circonstance, à fermer au seraskèr de Romélie la route de Monastir, en lui opposant une ligue composée des principaux beys de la Macédoine Cis-Axienne. Celui-ci, qui n'avait pas grande envie de quitter Scodra pour aller s'établir au chef-lieu de son gouvernement, où on pouvait lui dresser

---

vladika, au couvent de Cettigné, qui est sa résidence habituelle.

facilement des embûches, se tint pour battu, sans coup férir, et fut content d'avoir un prétexte, pour ne pas s'aventurer hors des limites de la haute Albanie. Ces intrigues, dans d'autres temps, auraient pu déterminer l'autorité à prendre quelques mesures énergiques; mais le pacifique sultan Sélim feignit d'ignorer ces désordres, afin de porter son attention vers Passevend Oglou, qui venait d'arborer l'étendart de la révolte sur les remparts de Viddin.

C'est le propre des états despotiques d'être en proie aux rébellions. L'histoire ottomane ne parle que d'incendies, expression ordinaire de la volonté des bandes armées de la capitale, et signal des régicides, qui en sont la suite; elle n'est remplie que du récit des révoltes des satrapes que la foudre écrase comme les Titans; jamais il n'y est question du peuple, et si on jugeait du vrai possible, par le vrai connu, on ne pourrait croire qu'un pareil gouvernement existe encore au dix-neuvième siècle. La tyrannie, cependant, n'est pas le pire des maux. Quelque vicieuse que soit son essence, le centre de son action est supérieur à la force des ligues anarchiques, dont les passions isolent et paralysent les moyens destinés à faire leurs succès. Ali, mu par une volonté dominante, indifférent sur le choix des moyens, toujours prêt à commettre des crimes et non pas des fautes, sans cesse dirigé vers un but, empiétait méthodiquement pour se fortifier avec régularité, sans que les Souliotes imprévoyants fissent attention à l'accroissement de sa puissance. Au lieu

de profiter de son absence, pendant sa campagne dans la haute Albanie, pour attaquer Janina, dont il avait laissé la surveillance à ses fils Mouctar et Véli, alors jeunes et sans expérience, les Souliotes se contentèrent d'exercer des rapines qui tournaient au profit de quelques individus, sans être avantageuses à la chose publique. La révolte du pacha de Viddin pouvait également être favorable à leurs intérêts, lorsqu'un évènement inattendu attira l'attention générale des Épirotes.

La république de Venise avait été effacée du rang des puissances de l'Europe, et le traité de Campo-Formio donnait à la France l'archipel Ionien avec ses dépendances en terre ferme. Cette nouvelle retentissait dans la Grèce, lorsque le 26 juin 1797 (9 messidor an V), un littérateur plein d'avenir, brillant de jeunesse, M. Arnault, vint, au nom de la France victorieuse, arborer son pavillon couronné de lauriers héréditaires, sur les donjons de l'antique acropole de Corcyre (1). Il faut avoir vécu dans l'Orient à cette époque, pour savoir l'impression que causa l'arrivée des Français dans les mers de l'Ionie. Leur nom répandait un prestige inconcevable parmi les nations. Trop heureux alors pour douter de l'in-

(1) Cinq jours après cette prise de possession, le 15 messidor an V (5 juillet 1797), le général Gentili consomma l'occupation. Il trouva dans la place de Corfou 510 bouches à feu, et pour garnison, dans les Sept Iles et dépendances, 3828 soldats vénitiens. *Correspondance inédite de Napoléon Bonaparte*, t. II, p. 424.

constance de la fortune, et croyant n'avoir que des amis parce qu'ils se présentaient partout comme des libérateurs, un des hommes de ces temps d'illusions, l'adjudant-général Rose, vint *fraterniser* avec Ali pacha, qui reçut de ses mains la cocarde tricolore. On crut avoir fait une conquête dans la personne de l'enfant du crime et de la fortune; mais plus adroit que le missionnaire de la liberté, le rusé satrape, en répondant avec effusion à l'apôtre des doctrines du délire, sut habilement profiter de son inexpérience pour lui persuader qu'il était et qu'il serait à jamais le meilleur ami des Français. Il l'entoura de prestiges, de fêtes, et s'emparant de son esprit par la plus puissante des séductions, il lui fit épouser Zoïtza, jeune grecque, âgée de dix-sept ans, renommée par sa beauté entre les femmes enchanteresses dont Janina peut se vanter, à bon droit, de posséder l'élite et la fleur. L'Épire parut se diriger vers des destinées nouvelles. Le pavillon d'une république née au sein des tempêtes flotta à côté du croissant dans le château du lac où se célébrèrent les noces de Rose et de *Zoïtza aux yeux noirs*; l'archevêque Jérotéos bénit leur hymen, Mouctar, fils aîné d'Ali, fut le parrain de la couronne, et ainsi qu'aux jours trop fameux des saturnales révolutionnaires, le métropolitain, les fils du satrape et les Albanais, dansèrent la carmagnole. On ne parlait que d'égalité et on traita sur ce pied, avec le général Gentili, gouverneur des îles Ioniennes, *au nom de la république française*, protocole si nou-

veau dans la diplomatie de Constantinople, qu'on n'a jamais pu le traduire en turc (1).

On en avait mieux saisi le sens dans le cabinet de Janina, et Ali, qui s'empressait de déférer aux demandes des républicains, leur ayant fourni des bœufs à crédit pour l'armée et le ravitaillement de l'escadre de l'amiral Brueys, sur le bon d'un commissaire des guerres, demanda à être traité avec une réciprocité fraternelle. A la vérité, ce qu'il avançait à ses amis, qui ne l'ont jamais payé (2), ne lui coûtait guère que la peine de le prendre à ses vassaux; mais on n'était pas tenu d'entrer dans ces détails. Il fallait rendre services pour services. Ses demandes semblaient marquées au coin de la modération. Il se plaignait sans amertume des mauvais procédés des Vénitiens qui n'avaient jamais cessé d'assister ses ennemis, et notamment les Acrocérauniens, en priant qu'on voulût bien se désister de cette politique aristocratique. Pouvait-on le désobliger? Comme toute innovation était alors à la mode, on ne manqua donc pas de se

(1) Après avoir consulté tous les linguistes, on se décida à Constantinople à se servir du mot *Réboublika,* et cette république fut reconnue *par la considération spéciale qu'elle ne pouvait pas épouser une princesse d'Autriche*, comme cela avait eu lieu sous le règne du meilleur de nos rois.

(2) Ali pacha ayant souvent réclamé cette créance, on lui répondit, à sa manière, que comme il ne payait pas les dettes de ses devanciers, ni même celles de son père, de même l'empire ne payait pas pour la république. L'observation ne lui fit pas plaisir; mais il s'en contenta.

départir des sages maximes de Venise; et des hommes qui se vantaient de combattre pour la liberté, permirent à un tyran de mettre des armements en mer, afin d'attaquer les peuplades indépendantes de Nivitza-Bouba et de St.-Basile, qu'il ne pouvait réduire sans cette concession.

Ces deux bourgades, situées dans la chaîne maritime des monts Cérauniens (1) étaient libres, sous la protection du visir de Bérat, auquel elles payaient une légère redevance. Leurs habitants, par suite d'usages anciens, s'expatriaient pour servir dans le régiment royal macédonien, sous les drapeaux des Bourbons de Naples, sans jamais perdre de vue leurs montagnes, dans lesquelles ils rentraient au terme de leur carrière militaire. Unis à la ligue des Schypetars par le fait, ils ne participaient que rarement aux intrigues des autres cantons, se contentant de prendre les armes quand on les attaquait, ou lorsque la cause publique l'exigeait; et, satisfaits de leurs sort, ils vivaient de leurs épargnes, de leurs pensions de retraite, et des fruits de leur territoire.

Cette condition était trop prospère, pour n'avoir pas excité l'envie du satrape de Janina; car l'indépendance de ces cantons faisait son tourment. Il cherchait depuis long-temps à en altérer la tranquillité pour les accabler; mais, ainsi que je l'ai dit, les Vénitiens qui regardaient l'Adriatique comme une *mer*

(1) *Voyez* t. I, c. VII, de mon Voyage dans la Grèce.

close (1), en vertu de la donation de je ne sais quel pape, l'avaient toujours empêché de mettre des armements en mer. Ils exerçaient surtout une grande surveillance à cet égard, depuis qu'il avait obtenu de la Porte la concession, à titre de ferme, du voivodilik d'Arta, qui lui donnait des ports dans le sein Ambracique. Du côté de la terre ferme, les Chamides s'opposaient à ses projets; et Moustapha, fils de Sélim, pacha de Delvino, que le Grand-Seigneur avait rétabli dans l'emploi et les biens de son père, dont il avait trop tard reconnu l'innocence, lui fermait la route la plus directe de l'Acrocéraune. Ainsi, il ne restait à Ali que de tromper les Français, chose à laquelle il parvint en caressant les chimères de leurs chefs militaires (2). On con-

(1) Il n'y aurait aucune réclamation à élever si le golfe Adriatique avait appartenu au successeur de saint Pierre, *qui n'eut jamais des biens de ce monde que son filet.* Ces prétentions, au reste, n'étaient pas moins ridicules que l'alliance nuptiale du doge avec la mer Adriatique, dans laquelle il jetait un anneau d'or en disant : *Desponsamus te, mare, in signum perpetuii dominii !* Qu'est devenu l'époux souverain ?

(2) Il écrivit à cette époque au général Bonaparte une lettre confiée aux soins du jeune Eugène Beauharnais, envoyé en mission à Corfou, qui fut imprimée dans les journaux du temps. Dans un de ses voyages à Loroux, il mandait au commandant français de Prévesa, *qu'il était le plus fidèle disciple de la religion des jacobins, et qu'il voulait être initié au culte de la carmagnole* (car il croyait que c'était une religion nouvelle), *et*, comme il me l'a dit depuis, un *charme qui faisait triompher les*

sentit à ce que le Baïrac (1) ottoman parut dans le canal de Corfou, où il n'avait ôsé se montrer que pour couvrir quelques barques marchandes, depuis la victoire navale de Lépante, jour à jamais mémorable, qui vit le triomphe de la croix et la défaite du croissant.

Après avoir obtenu la permission qu'il souhaitait, Ali s'occupa du soin de sa vengeance, avec cette sagacité qui consiste, disait-il souvent, à *employer tous les moyens contre son ennemi, ne fût-il qu'une fourmi.* Son expédition, dont le but était ignoré, préparée en secret au fond du golfe Ambracique, mit à la voile pendant la semaine sainte de l'année 1798, et arriva la veille de Pâques, après le coucher du soleil, dans une anse voisine de Loucovo, où le débarquement s'opéra en silence.

Les chrétiens du rit grec célèbrent la solennité de la Résurrection avec des cérémonies particulières. Les familles se convient et se rapprochent pour manger l'agneau; c'est la grande époque des mariages; les discordes cessent; dans les villes habitées par les Turcs, on élargit les prisonniers chrétiens, afin

---

armes des Français. Par suite de ce penchant aux *bonnes doctrines*, le néophyte s'est jeté depuis dans les bras des *Carbonari.*

(1) Les Turcs, qui n'accordent que leur mépris aux souverains de la chrétienté, donnent le nom de *Patchaoûra*, *Torchon*, ou *Guenille*, aux pavillons de France, d'Angleterre, de Russie, etc.; et ils appellent le leur *Baïrac*, la *Bannière.*

qu'ils puissent participer au banquet de famille (1), et la joie pénétrait même alors jusqu'au fond des cachots du tyran de Janina. Par un usage qui remonte aux premiers siècles de l'église (2), la liturgie qui ouvre cette phase d'allégresse, appelée le *jour par excellence* (3), l'*éclatant* (Λαμπρὴ), a lieu à minuit; et quand le prêtre du fond du sanctuaire entonne le *christos anesti*, la grace semble descendre sur les fidèles, qui se donnent le baiser de paix, et se livrent aux transports de joie qu'inspire l'annonce du grand mystère!... Ces paroles venaient de retentir au milieu des chœurs des chrétiens; des vierges et de jeunes grecs, le front ceint du bandeau nuptial, attendaient l'instant du bonheur; ils s'avançaient vers l'autel, lorsque les Turcs, qui s'étaient approchés à la faveur des ténèbres, enfoncent les portes des églises, et se précipitent comme des tigres altérés de sang sur des hommes sans défense. Les

(1) Ces jours, dans lesquels on relâche les prisonniers, sont également consacrés chez les Albanais par des trèves, qui retracent ce qu'on appelait parmi nos ancêtres *la paix de Dieu*.

(2) Cet usage est confirmé par Lactance : *Hæc est nox, quæ a nobis propter adventum regis ac Dei nostri, pervigilio celebratur* (lib. VII, c. 19). *Paschæ nox ideo pervigil ducitur, propter adventum regis ac domini nostri, ut tempus ejus resurrectionis nos non dormientes, sed vigilantes inveniat* (Isidor., lib. VI, Origin., c. 16.).

(3) La lithurgie commence par ces paroles : Αὕτη ἡ ἡμέρα ἣν ἐποίησεν ὁ κύριος, *voici le jour que le Seigneur a fait. Psal.* CXVIII, v. 24.

prêtres sont égorgés à l'autel; les hommes, les femmes et les enfants tombent sous le fer des assassins; et ceux que le hasard épargne voient des tourbillons de flammes s'élever de leurs maisons. Épouvantés et ne sachant où fuir, les plus agiles, poursuivis à outrance, ne font que prolonger leur agonie, pour mourir de la main des bourreaux; car dès que le jour parut, la lumière leur révéla la présence du féroce Jousouf Arab, qui fit succéder les supplices aux massacres. On remarqua, dans cette épouvantable catastrophe, une famille composée de quatorze individus pendus au même arbre, qu'on appela longtemps, à cause de cet évènement, l'*Olivier des Martyrs*. D'autres furent mis en pièces, ou brûlés vifs; et on regardait comme une faveur la grace d'être décapité. Ainsi furent exterminées les populations des deux principales bourgades de l'Acrocéraune, au nombre de six mille individus, et la terreur qu'inspira ce carnage amena la soumission de tous les villages de la côte jusqu'à port Panorme, que le satrape fit fortifier, ainsi que le monastère de saint-Basile (1), dont les religieux périrent par le glaive. Au retentissement de la chûte des tribus guerrières de l'Acrocéraune, les chrétiens de l'Épire murmurèrent contre le ciel, sans se rappeler *que la Providence, après s'être servie de quelques méchants comme de bourreaux, les fait punir par leurs*

(1) Voyez, pour la topographie de cette contrée, le t. I, c. VII et XX, de mon Voyage dans la Grèce.

semblables (car les satellites d'Ali étaient destinés à s'entre-détruire), *et brise à leur tour ces instruments de sa justice, ainsi que les tyrans, ces grands criminels dont le châtiment est si nécessaire au gouvernement moral de l'univers* (1).

Cet évènement, qui n'avait coûté la vie qu'à des chrétiens regardés comme des demi-rebelles et des brigands, fut généralement agréable aux mahométans, et surtout au divan. Ainsi Ali pacha acquit une réputation nouvelle de capacité par cet holocauste, qui lui valut l'épithète d'Aslan (lion) (2), dans les firmans de guerre qu'on lui adressa pour marcher contre Passevend Oglou. Il sortit, cette fois, de Janina, précédé d'un nom redouté, emmenant avec lui un corps de huit mille hommes, qu'il doubla au-delà du Pinde, au moyen des contingents de la Macédoine, et il laissa le soin de son gouvernement à son fils Mouctar, qui était devenu capable de gérer les affaires de l'Épire.

Tenez-vous en garde contre le peuple, dit la sa-

(1) Ἐνίοις γὰρ ἀμέλει καὶ κολασταῖς ἑτέρων πονηρῶν, οἷον δημοκοίνοις, ἀπεχρήσατο τὸ δαιμόνιον, εἶτ' ἐπέτριψε, καθάπερ, οἶμαι, τοὺς πλείστους τυράννους. PLUTARCH., *De Ser. Numin. Vindict.*, c. VII.

(2) Ce titre, moindre que celui de *gazi*, que j'expliquerai ailleurs, est une locution du protocole usité dans l'Orient, comme celle de *lion* de la tribu de Juda, donné à l'un des Machabées. L'individu auquel elle est adressée ne l'accole jamais avec son nom, ce qui serait aussi ridicule que si un de nos généraux, qualifié de *brave* par le roi, ajoutait cette épithète à ses qualités honorifiques.

gesse orientale; *quand il a la force de parler, il a celle d'agir : veillez à ses discours; imposez-lui silence, et vous n'aurez pas à redouter ses actions. Heureux le roi qui gouverne ses sujets par la crainte et la terreur.* Le vertueux Sélim III, la postérité lui donnera ce surnom, convaincu que ces maximes de l'âge d'or du despotisme ne l'avaient pas empêché d'être battu par les infidèles, que les traités de paix éternelle avec la Russie n'avaient rien de durable, que l'empire Ottoman, ébranlé par l'anarchie, touchait à son déclin, avait senti qu'au lieu du cordon des muets et du poignard de Capigi-Bachis, il fallait, pour régner, une armée disciplinée et des finances afin de la soutenir. Il avait, en conséquence, décrété le Nizam-Dgédid ou milice régulière, et établi un nouvel impôt qui pesait particulièrement sur le vin, dont l'usage est interdit aux musulmans. Il n'en fallut pas davantage pour agiter l'oulèma (1), qui ne boit que de l'eau, si l'on en croit ses casuistes, et ne va surtout jamais à la guerre; et depuis le mouphti jusqu'au dernier des sacristains ou muezzins, tous commencèrent à crier à l'innovation. Les janissaires hurlèrent

(1) Oulemas, ou docteurs de la loi. Ce corps se compose de trois classes : les juges, les interprètes de la loi, et les ministres du culte. Si l'on réfléchit qu'il y avait en 1805, à Constantinople seulement, 485 mosquées pour la prière du vendredi, et en y comprenant les succursales, cinq mille mosquées ordinaires, on aura une faible idée du nombre de ces individus dotés par la superstition, qui défendent les *vieux us*, *Adet*, contre l'autorité par les armes de la religion.



et les pachas qui entrevoyaient la repression prochaine de leurs brigandages dans cette institution, mirent en avant Passevend Oglou de Vidin, pour l'opposer à l'établissement de la milice régulière.

Le sultan qui ne connaît guères le mécontentement public, que quand il voit embraser des quartiers de Constantinople, avait mis le rebelle au ban de l'empire. Quarante pachas de l'Asie-Mineure et de l'Europe, accourus à son ordre, se trouvaient campés devant Vidin, sous le commandement de Cutchuk Hussein Capitan pacha, chef de cette confédération de vice-rois, plus attentifs à s'observer qu'à combattre le proscrit, lorsqu'on apprit le débarquement en Égypte de l'armée française, composée de l'élite de nos guerriers. Ali pacha, qui venait à peine d'arriver sur les bords du Danube, ne tarda pas à recevoir courriers sur courriers de son fils Mouctar, par lequel il était informé que les Français, dans leurs dispositions fraternelles, cherchaient à remuer les Grecs. Ils venaient de se mettre en communication avec les Souliotes, leur consul à l'Arta avait distribué quatre mille cocardes dans les environs de sa résidence, et les paysans commençaient à chanter *je ne sais*, disait-il, *quel hymne appelé la marseillaise*, traduit en grec par le thessalien Riga (1). Ces nouvelles, un peu exagérées, furent communiquées par Ali au généralissime ottoman, et prévoyant que la guerre

(1) C'était le Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων, qu'on lit tronqué et mutilé dans la traduction de lord Byron.

éclaterait entre la Turquie et la France, il obtint sans peine du *visir des visirs* la permission de retourner à Janina, où il arriva en poste, pour prendre part aux évènements qui allaient éclater.

L'essence de la politique du cabinet ottoman donne généralement à ceux qui participent au secret de l'état, une fausseté d'autant plus décevante, qu'ils ne sont jamais aussi expansifs que quand ils dissimulent, et plus affectueux que lorsqu'ils méditent quelques vengeances atroces. Ali, de retour dans ses états, au lieu de sonner l'alarme, parut plus qu'auparavant favorable aux Français. Il s'empressa d'écrire au général (1), qu'il regardait *les circonstances nouvelles* comme l'évènement le plus heureux qu'il aurait pu souhaiter, afin de prouver son attachement à la France, dont il voulait rester l'allié. Il ne fallait donc pas s'étonner, s'il rappelait ses troupes de Vidin et s'il en levait même de nouvelles, son intention étant de garder une neutralité armée dans la crise qui se préparait. Le général français trompé par ces assurances, que lui confirmaient ses agents, se laissa abuser sur les desseins du visir, qui remplissait son devoir, en infor-

---

(1) Je ne sais où M. le colonel Vialla de Sommières a pris l'épisode d'une guerre survenue à cette époque, entre Ali pacha et les Monténégrins : il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire, détaillée dans son voyage au Monténégro. Le 22 septembre 1798, Ali attaquait les Français à Buthrotum. Enfin jamais il n'a eu que des rapports d'intrigue avec le vladika, pour faire inquiéter, par son entremise, le visir de Scodra.



mant la Porte de ses négociations, et en se préparant à une guerre occasionée par la plus injuste des agressions.

Certain d'avoir donné le change sur ses véritables intentions, Ali, qui aurait dû se présenter en brave, n'eût pas plutôt appris la déclaration de guerre du Grand-Seigneur contre la république française (1), qu'il débuta par une lâche perfidie. Sans dénoncer les hostilités, il appela à une conférence, dans la ville de Philatès, l'adjudant-général Rose, qu'il qualifiait du nom de frère, à qui il donna un splendide festin, à la suite duquel on lui mit les menottes, et il l'envoya chargé de chaînes à Janina, d'où il le fit bientôt après transférer à Constantinople (2). Il n'y avait plus à se méprendre sur sa prétendue amitié; cependant comme on n'était pas en mesure de se venger, on persista à se faire illusion, jusqu'au moment où il s'empara de vive force du faible poste de Buthrotum. Après ce coup de main, Ali traversa aussitôt la Thesprotie à la tête de tous les agas de cette contrée et des deux Albanies qui joignirent leurs contingents à ses bandes, afin d'attaquer Prévésa.

---

(1) La déclaration de guerre de la Porte contre la France est du 1er Rebyul 1213, 10 septembre 1798.

(2) L'adjudant-général Rose, né à Marseille, avait été élevé à Patras, en Morée, par son oncle, qui était consul du roi dans cette résidence; il avait environ soixante-quatre ans quand je le vis aux sept tours, à Constantinople, où il mourut le 5 brumaire, 26 octobre 1799.

On songea alors à prendre des mesures de défense à Corfou, où Gentili avait été remplacé par le général Chabot, qu'un brick expédié d'Égypte par Bonaparte prévint, vers la fin de septembre, de se tenir sur ses gardes et de se préparer à la guerre.

Rien de plus fâcheux ne pouvait arriver à cette division militaire. Les commissaires civils du Directoire, qui avaient succédé partout aux fougueux proconsuls de la Convention, étaient en discors avec les généraux, la place n'était point approvisionnée, et au lieu de s'occuper de la défense, on avait perdu le temps à planter des arbres de liberté, à installer des municipalités, à célébrer des bacchanales, et à alarmer les consciences, en insultant au clergé grec et romain. La châsse de Saint-Spiridion, ses lampes en vermeil, ses nombreux *ex voto*, étaient menacés de passer au creuset, mais le cours des évènements, en mettant fin au pouvoir des agens directoriaux, rendit l'autorité toute entière aux gens d'épée qui respectèrent le culte public, et reconquirent ainsi le suffrage des Ioniens. Cependant, par suite d'un orgueil honorable, mais mal entendu, on s'obstina à défendre Prévésa, en disant : *qu'on aurait eu mauvaise opinion des vainqueurs de l'Italie, si on les avait vu se retirer devant des Albanais, au moment du danger.*

La France, qui n'a laissé que d'honorables souvenirs dans la Grèce, avait confié la défense de Prévésa et du territoire de Nicopolis, à deux cent quatre-vingts de ses grenadiers commandés par le général

La Salcette. Ce chef, arrivé au poste du danger, avait à peine organisé la garde municipale de Prévésa, et envoyé des munitions de guerre aux Souliotes, qui offraient de se ranger sous ses drapeaux, qu'il songea à la défense du poste avancé de Nicopolis. Le col de la presqu'île parut susceptible d'être défendu; l'enthousiasme des Grecs était au comble; et on se fit illusion. Parce qu'on avait été constamment heureux, on osa espérer la victoire! Mais à peine avait-on élevé une batterie à barbette, où M. Richemont, officier du génie, fit placer deux pièces de canon en fonte, seule artillerie de position du détachement; qu'on eut avis des approches de l'armée d'Ali pacha. Des traitres qui le tenaient au courant des dispositions des Français, préparaient ainsi leur défaite et leur propre perte. La nuit du 4 brumaire, on entendit dans les montagnes qui couronnent au nord la presqu'île, les glapissements des Iapyges albanais, et le général La Salcette se rendit sur le terrain aux premiers coups de fusil, qui furent tirés vers minuit. Il donna l'ordre de réunir les soldats disséminés; il fit prendre les armes à la garde municipale de Prévésa, et il établit sa ligne de bataille au nord de Nicopolis, en donnant la droite de son centre aux troupes grecques.

On résolut de recevoir l'ennemi dans cette position. Cependant les Souliotes annoncés et attendus ne paraissaient pas. On apercevait une incertitude sinistre dans les rangs des Prévésans auxiliaires; leur langage, naguère présomptueux, changeait, lorsqu'à trois heures

du matin, la fusillade s'étant engagée de nouveau, le général crut devoir se porter à la redoute où quatre-vingt de ses soldats formaient un corps de réserve, les autres étant répandus par pelotons sur une échelle disproportionnée à leur nombre. On tirait par intervalles, lorsqu'au point du jour on aperçut les drapeaux d'Ali pacha flottant sur les hauteurs de Michalitchi, où il resta transi de frayeur, ainsi que je l'ai appris d'un de ses secrétaires, tandis que ses hordes, conduites par les agas de l'Albanie, se précipitaient dans la plaine. Un parti de Souliotes, qui parut à la gauche des Français, tira en l'air, et se sauva dans les montagnes; les Prévésans imitèrent leur exemple, en se débandant; et les Arnautes, profitant de cette double défection, étouffèrent le feu des canons du bataillon de la sixième demi-brigade formée du noyau de l'ancien régiment de Berri. Ils montèrent à la redoute tête baissée, et le général, ainsi que le colonel Hotte, n'eurent que le temps d'arborer une écharpe blanche à la pointe d'une baïonnette, pour annoncer aux Turcs qu'ils se rendaient à discrétion. En un moment, la campagne fut inondée de leurs bandes fanatiques, et la fureur, en divisant ses coups, n'en frappa que de plus homicides. Chaque pan de mur ou d'édifices romains de la ville d'Auguste devint un lieu de défense pour nos soldats, et l'ennemi dut sacrifier un grand nombre des siens, pour les en débusquer. Quelques-uns même des Français parvinrent à se dégager, et quatorze chasseurs se retiraient vers le port Vathy, lorsqu'ils furent assaillis par la garde muni-

cipale qui les avait trahis ; leur heure fatale était marquée, et ils tombèrent au milieu de ces lâches ennemis, qu'ils chargèrent à la baïonnette, après avoir épuisé leurs munitions.

Les Prévésans qui venaient d'égorger leurs défenseurs, espéraient en tirer avantage auprès d'Ali pacha, lorsque des tourbillons de flammes et de fumée, leur apprirent que ses troupes, conduites par Békir Dgiocador(1), les avaient devancés dans leur ville. Ils aperçoivent en même temps la mer couverte de barques chargées de femmes et d'enfants qui se réfugiaient à la plage d'Actium, ou vers Leucade, sans se douter que ces objets de leur sollicitude, pour lesquels ils avaient sacrifié jusqu'à l'honneur, devaient leur salut à un Français.

Le capitaine de grenadiers Tissot, puisse son nom vivre à jamais dans le souvenir des hommes, resté à la garde du dépôt avec trente-quatre soldats, était parvenu à arrêter les Albanais. Adossé à l'église de St-Caralambos, retranché derrière des caisses et des tonneaux, il soutenait depuis deux heures et demie de temps, une lutte sanglante contre plus de deux cent Turcs, pour favoriser la fuite des familles chrétiennes. Sa valeur était sur le point de triompher, il allait peut-être rétablir la fortune du combat, car on découvrait une escadrille sortie de Ste-Maure, qui lui apportait un renfort de six compagnies de chasseurs,

(1) Békir Dgiocador, Békir le joueur, surnom qu'il avait reçu à cause de sa passion effrénée pour le jeu.



lorsque les vents accompagnés d'un grain, soufflant tout-à-coup d'un bord opposé, forcèrent ce secours désiré à rétrograder. Les Turcs poussent un cri de joie; et le capitaine Tissot, perdant l'espoir de résister, encloue les deux canons qu'il possédait, s'empare de son drapeau, fait embarquer sur le brick le Frimaire huit blessés qui lui restaient, parvient à leur faire gagner le large; et résté seul pour couvrir la retraite d'une foule de malheureux qui encombraient le vaisseau, il remet son épée brisée à Mouctar, par lequel il est accablé d'injures et de traitements barbares.

On se battait ainsi avec toutes les ressources du désespoir, depuis Prévésa jusqu'à Nicopolis, sur un rayon de quatre milles de terrain, traversé par une voie romaine; et tandis que l'intrépide Tissot s'illustrait, un de ces traits d'audace, renouvelés plusieurs fois dans ce siècle de miracles guerriers, terminait la sanglante journée du quatre brumaire, en couvrant de gloire le capitaine Richemont. Prévoyant l'issue d'une affaire qui ne pouvait être que désastreuse, dès qu'il connut la défection des Grecs, il s'était saisi d'un fusil, et, cédant pas à pas le terrain, il avait gagné le massif du grand théâtre de Nicopolis, qui lui servait d'épaulement. A côté de lui, parut presque aussitôt le jeune lieutenant de grenadiers Gabaury, aussi célèbre dans l'armée pour sa beauté que par sa bravoure. Richemont lui propose de rallier quelques soldats de sa compagnie, embusqués au milieu des touffes de myrtes et de lentisques, qui périssaient en

détail. Gabaury cède à cet avis, mais à peine avait-il quitté son ami, qu'il fut assailli par un cavalier arnaute auquel il donna la mort, qu'il reçut à son tour de plusieurs coups dirigés contre lui; et il tomba, tel qu'une fleur coupée par la faulx du moissonneur. A ce spectacle Richemont élève son ame, et ne pense plus qu'à mourir, en vendant chèrement sa vie.

Son fusil armé, il mesure de l'œil l'espace qui le sépare des Albanais, qu'il voyait bondir comme des sangliers, lorsqu'un d'entre eux l'aperçoit. Il vient en précipitant le galop de son cheval : Richemont qui le voit seul, court à sa rencontre, et, évitant son choc, il le renverse sans vie, d'un coup de baïonnette; un second qui s'avance pour venger son camarade, tombe percé d'une balle. Richemont semble à lui seul un peloton de soldats; l'ennemi effrayé lui donne le temps de charger son fusil et de regagner le pilier du théâtre. Alors, un escadron entier voltige autour de ce généreux soldat, dont la contenance assurée repousse les plus intrépides. Il réservait, m'a-t-il dit souvent, son dernier coup de feu pour Mouctar pacha, qui venait enfin de se montrer. Il le reconnaît, l'ajuste, et la balle, au lieu d'atteindre le fils aîné du satrape, frappe et casse la cuisse de son écuyer. Alors, une grêle de balles pleut sur Richemont, mais sans lui faire aucune blessure grave. Son fusil qui étincelle entre ses mains, fait reculer les cavaliers qui se heurtent et semblent devoir l'accabler; enfin, comme pressé de terminer la lutte, il s'élance vers les barbares, et sa baïonnette qui reste enfoncée dans la tête d'un

cheval qu'il frappe, le livre désarmé à la rage sanguinaire des barbares.

En un instant, il est couvert de blessures. Un coup de sabre lui fait une plaie profonde au bras; son corps est ensanglanté; on déchire ses vêtements; on l'enlève par les cheveux pour lui trancher la tête, lorsque Hassan Tchapari, aga de Margariti, suspend le coup fatal, et sauve le brave des braves. Ali, descendu sur le champ de bataille, au milieu des *houras* de la victoire, commande de le respecter. Il fixe avec des yeux étonnés une pyramide de têtes de nos vaillants soldats; il admire la sévère beauté de leur physionomie quoique couverte des voiles du trépas. Il s'étonne de leur jeunesse; hélas! *il a neigé sur les montagnes* (1); les vétérans de notre gloire, échappés au fer d'Ali, maintenant couverts de cicatrices, n'offrent plus qu'une tête blanchie aux regards de la pitié publique; et ces *volontaires*, qui méritèrent tant de couronnes civiques, sont réduits, la plupart, à demander le pain de l'aumône. Qu'est devenu Richemont? Trop heureux ceux qui ont vécu; *que la terre leur soit légère!*

Après avoir savouré le plaisir du carnage, le satrape enjoint à Tahir et au vieux Abas, son père, de conduire à Janina les esclaves français chargés des têtes de leurs camarades, qu'on leur fit écorcher. Pour lui il tourna aussitôt ses pas vers Prévésa, où il arriva

(1) Χιόνισε στὰ βοῦνα. J'ai conservé cette métaphore que les Grecs emploient pour dire *qu'un homme a vieilli.*



assez à temps pour arrêter l'incendie. Il s'empare du consulat de France, et se réservant le privilége du meurtre, il fait publier l'ordre de suspendre les massacres. L'archevêque Ignace d'Arta, qu'il conduisait avec lui, pour persuader aux Grecs qu'il n'en voulait pas à leur religion, est appelé au conseil, comblé d'égards, et chargé de parcourir les environs, afin d'engager les chrétiens à rentrer dans leurs demeures, avec la garantie d'une entière sûreté. Il écrit en même temps au gouverneur de Leucade, que ce qui vient de se passer est l'effet d'un malentendu, et qu'il s'est vu contraint de tirer l'épée, parce que les Français ayant dépassé la frontière, en occupant le *Palæo Castron* (Nicopolis), il craignait qu'on ne l'accusât d'avoir vendu le territoire du Sultan, s'il ne les avait repoussés de cette position. Il donnait dans une autre lettre adressée au général Chabot, le détail de ce qui venait d'avoir lieu. Il se justifiait d'avoir arrêté l'adjudant-général Rose (1), en disant que c'était afin d'avoir auprès de lui, sous le titre d'ôtage, un négociateur non avoué, dans le sein duquel il déposerait ses plus secrètes pensées. Il le priait en conséquence de renvoyer à Janina l'épouse de cet officier, pour qu'il ne vécût pas séparé de la plus douce de ses consolations, et on y consentit. Enfin, il terminait sa lettre en ces termes: *Il est des nécessités auxquelles il faut se*

(1) Il y avait en cela quelque chose de vrai, car il ne se décida, qu'après plusieurs sommations du divan, à envoyer ce prisonnier à Constantinople.

soumettre. Considérez ma position, et jugez-la impartialement dans votre sagesse. La Porte a déclaré la guerre à votre république. Je suis de plus informé que le sultan a conclu un traité d'alliance offensive et défensive avec la Russie et l'Angleterre, puissances qui sont les ennemies irréconciliables de votre pays et du nôtre. Leurs flottes s'avancent vers les Iles Ioniennes; devais-je attendre que les Russes s'établissent dans l'Épire, en occupant les quatre cantons qui appartenaient à Venise? J'ai donc été réduit à la dure extrémité de m'emparer de Buthrotum et de Prévésa; Vonitza est sur le point de m'ouvrir ses portes, et j'ose espérer que vous voudrez bien faire évacuer Parga. Notre commun intérêt exige cette condescendance de votre part. En devançant ainsi nos ennemis, nous les brouillons avec le Sultan, et vous vous assurez en moi un allié d'autant plus sincère, que je serai indépendant par le fait des localités. Ce sera alors que je pourrai vous assister si vous êtes bloqués, tandis que les assiégeants seront à ma disposition pour les subsistances, que je ne manquerai pas de leur refuser, sans me compromettre auprès de la Porte. Le rusé satrape adressait en même temps une espèce de sommation arrogante aux Parguinotes, qu'il exhortait à égorger la garnison française dont il les priait de lui apporter les têtes, leur promettant à cette condition sa clémente et puissante protection.

Après avoir ainsi combiné son plan, Ali pacha exigea du pieux archevêque d'Arta, de se rendre sur la plage

d'Actium, où les débris de la garde municipale de Prévésa s'étaient réfugiés, en lui remettant un plein pouvoir pour régler avec eux une capitulation; car ils étaient de plein droit sujets de la France et non de la Porte Ottomane. Ignace, qui aurait dû savoir que la foi des tyrans n'est jamais qu'une cruelle perfidie, détermina ainsi trois cent soixante-dix de ces fugitifs a mettre bas les armes. Il fut stipulé qu'ils s'embarqueraient sur une corvette du pacha, chargée de les transporter à Salagora, afin *de ne pas les laisser rentrer dans leurs foyers, pendant la première effervescence des troupes, qu'Ali lui-même avait de la peine à contenir.*

La précaution semblait dictée par la prudence; rien ne devait leur manquer, l'archevêque, convaincu de ce qu'il annonçait aux Prévésans, partit en leur donnant cette assurance. Ce furent les dernières paroles d'espérance qu'ils reçurent; car à peine le vaisseau qu'ils montaient eut-il pris le large, qu'on les encombra dans les entre-ponts, et les écoutilles ayant été fermées sur eux, le réduit où ils gisaient ne leur présenta plus que l'image anticipée du tombeau.

En attendant l'heure de la vengeance trop lente au gré de ses desirs, Ali qui avait arrêté l'incendie, livrait Prévésa à un pillage méthodique. Les ornements des églises, les vases sacrés du sanctuaire (1), les

(1) Je l'ai encore vu six ans après prendre des glaces sur la patène volée à l'église latine, et boire dans le calice : les candélabres, les colonnes dorées, avaient été employés à orner

meubles et les effets des particuliers étaient apportés à ses pieds. Après avoir prélevé la part du lion, il distribuait aux soldats Albanais des capes, des hardes et des ustensiles de cuisine. Il partageait, entre les agas, des enfants, objets de leur luxure, des vierges timides, des religieux, des religieuses; et quinze cents chrétiens furent ainsi distribués aux descendants d'Agar, nés pour servir. Afin d'établir une sorte de distinction entre les captifs, il consentit à recevoir la rançon des Ioniens de Ste-Maure pris les armes à la main, en autorisant leurs parents et leurs amis, auxquels il accorda des sauf-conduits, à réclamer leurs frères partout où ils les trouveraient. Au milieu de cette confusion, apercevant Ignace, à peine eut-il connu le résultat de sa mission, qu'il lui ordonna de partir immédiatement pour Janina. Il dirigea en même temps son fils Véli vers Paramythia; et, aprés avoir laissé le commandement de Prévésa à Mouctar, il s'embarqua à la nuit tombante pour Salagora, échelle de l'Amphilochie, où le vaisseau chargé des Prévésans capitulés s'était rendu.

Dès que le soleil parut à l'horizon, Ali pacha qui voulait célébrer sa victoire par une triple hécatombe,

---

une chambre particulière de son palais; enfin, j'ai un jour remarqué, à l'une de ses ceintures, les extrémités d'une étole sur lesquelles il y avait deux têtes de chérubins en broderie; et comme mon frère lui en fit l'observation, il répondit que, quand l'archevéque de Janina mourrait, il ne se ferait pas de scrupule de porter, si cela l'accommodait, sa couronne, ni sa chape!

fit dresser son sopha sur la galerie de la douane de Salagora, où il venait d'arriver. Il ordonna ensuite d'exhumer lentement, et l'un après l'autre, de la sentine du vaisseau, les chrétiens qu'on amenait devant lui, en les traînant par les cheveux. Inclinés sur le bord d'un terrain préparé en forme de cuve, envain ils élevaient vers lui des mains suppliantes, il ne répondait à leurs cris qu'en donnant, avec un rire guttural, le signal qui faisait tomber chaque tête. Il criait même, dit-on, comme Caligula au bourreau, *de frapper le patient de manière qu'il se sentît mourir*: «*Ita feri ut se mori sentiat.*»

A mesure que les victimes tombaient, comme ces taureaux jadis immolés aux autels des Euménides, des acclamations se faisaient entendre, on se précipitait sur leurs dépouilles, on insultait à leurs tristes restes, et le soleil ne recula pas d'horreur? Cependant vers la fin des supplices, le bras du nègre Osman, qui n'avait cessé d'égorger, s'arrêta; son corps nud jusqu'à sa ceinture éclatante d'or, qui attachait un caleçon de pourpre, s'agita convulsivement; ses genoux fléchirent, et il succomba, asphyxié, au milieu des martyrs, exhalant son ame impie aux yeux de celui dont il était le féroce instrument.

On n'avait que l'embarras du choix pour trouver un successeur au bourreau, tous les Schypetars mahométans offraient leurs bras, lorsqu'on vit s'avancer à force de rames et de voiles, à peine enflées par les brises mourantes du soir, une barque portant pavillon parlementaire. Elle venait arracher des chrétiens à la

mort. Elle semblait impatiente d'arriver; les marins, à défaut de vent, forçaient d'avirons; elle aborde en refoulant la vague. Un homme s'élance à la plage, il présente un sauf-conduit d'Ali pacha, il se nomme: c'était Gérasimos Sanghinatzos d'Ithaque. Il se trouvait à Leucade au moment du sac de Prévésa; il avait fait négocier le rachat de son frère et de son cousin, prisonniers du tyran. Il volait à leur délivrance chargé de la rançon convenue, lorsqu'il aperçoit les deux têtes des objets de sa plus chère affection, nageant dans une mare de sang. Il retient ses larmes, il dépose aux pieds du tyran l'or qu'il avait demandé, et courant vers le vaisseau, il désigne comme son frère et son cousin, deux Prévésans inconnus de lui et d'Ali, qu'on lui délivre. Il se précipite aussitôt dans sa barque, s'éloigne et rentre au bout de quelques heures à Leucade, pour pleurer son frère et son cousin, en rendant grace à Dieu d'avoir dérobé deux infortunés au couteau qui ne cessa de frapper, que quand le dernier des chrétiens eut vécu, et leurs cadavres privés de sépulture furent abandonnés pour servir de curée aux vautours et aux jakals de cette solitude.

Au bruit des funérailles de Prévésa, les Mahométans de la moyenne et basse Albanie étaient accourus pour prendre part au pillage, dès qu'il n'y avait plus eu de dangers à courir. Il en arrivait chaque jour, et presque à chaque heure, des bandes nouvelles, et Ali pacha, en rentrant dans cette ville, se trouva à la tête de plus de quinze mille scélérats armés. Comme

il n'y avait plus rien à voler, il leur laissa démolir les maisons, afin d'y chercher des trésors qu'ils croyaient y être cachés; et la faim les pressant au bout de quelques jours, il s'achemina vers la Thesprotie, où il s'était fait précéder par son fils Véli. Il se proposait de fondre sur Parga, mais l'escadre russe et ottomane venait d'entrer dans la mer Ionienne, et le tyran fut prévenu dans ses desseins par l'amiral russe Ocksakoff, qui prit possession de cette ville au nom de son souverain; la garnison française qui s'y trouvait fut honorablement reconduite à Corfou, sans être considérée comme prisonnière. Ainsi le résultat de cette campagne fut, pour Ali pacha, l'occupation de Buthrotum, de Prévésa et de Vonitza, dont le château fut évacué par les Français, qui se replièrent sur Sainte-Maure (1).

La Porte Ottomane voyant arriver à Constantinople un général français, des prisonniers et des têtes expédiés par Ali, lui envoya la troisième queue ou drapeau, et lui conféra le titre de visir que nous lui donnerons désormais. Son nom, qui n'était connu que comme celui d'un intrigant heureux, acquit à l'étranger une célébrité extraordinaire. Nelson, arrêtant sa

(1) Quatre soldats, restés malades dans le château au moment de l'évacuation, furent assassinés par Logothète Calichiopoulo, qui vint faire hommage de leurs têtes à Ali pacha. Sur quelle terre le sang français n'a-t-il pas coulé? et quel temps offrit jamais de plus généreux martyrs que cette époque, où personne n'avait en perspective *le bâton de maréchal de France?*

flotte au milieu de la mer Égée, envoya un de ses officiers le complimenter sur la victoire de Prévésa. Il serait lui-même, écrivait-il à Ali Tébélen, descendu aux rivages de Nicopolis pour embrasser le *héros de l'Épire*, mais les fêtes de Palerme, auxquelles il était convié sous le titre nouveau de *Bronté* (1), qu'on venait de lui décerner, réclamaient sa présence. Il était impatient de recevoir des mains de l'impudique Hamilton la couronne ducale dont elle ceignit le front du cyclope, au milieu des orgies qui précédèrent les assassinats juridiques des Cyrille et des Caracciolo, dans le sang desquels le vainqueur du Nil souilla ses lauriers.

---

(1) Bronté; on lui avait adressé le diplôme de duc de Bronté (*duc du tonnerre*), nom d'un des Géants de la Trinacrie, ou Sicile, après le combat naval d'Aboukir. Ce fut dans les fêtes données à cette occasion à Palerme, qu'il vit danser la nouvelle Hérodiade, dont il devint amoureux, au point de lui sacrifier jusqu'à l'honneur, en s'associant à ses fureurs... Et les cendres de Nelson reposent à Westminster!

CHAPITRE V.

Circulaire adressée par Ali pacha aux agas de l'Épire. — Conférence de Buthrotum. — Il trompe les Russes et les Anglais. — Vicissitudes des Souliotes. — Plaintes des Russes. — Paléopoulo soulève les armatolis contre le satrape. — Souliotes abandonnés à eux-mêmes. — Noyade d'Euphrosine et de dix-sept femmes. — Ses suites. — Arrivée de Samuel à Souli. — Il prend le nom de *Jugement dernier*. — Encourage les chrétiens. — Dévouement, embarras, chagrins de Photos Tzavellas. — Est banni, mis aux fers, n'est occupé que du salut de ses compatriotes. — Attitude formidable de Samuel. — Véli et Mouctar devant Souli. — Mort tragique d'Éminé, femme d'Ali. — Capitulation de Souli. — Holocauste de Samuel. — Femmes souliotes qui se précipitent dans les gouffres avec leurs enfants. — Despo, veuve d'un capitaine, avec plusieurs autres, se brûle dans le château de Regniassa. — Combat du pont de Coracos; valeur malheureuse de Kitzos et Nothi Botzaris. — Jeunes martyrs de Souli.

Enflé de ses succès, complimenté par Nelson, méprisé des Russes, qui savaient apprécier le *moderne Pyrrhus* à sa valeur, le visir Ali pacha employa l'hiver de 1798 et une partie de l'année 1799 à préparer la guerre d'extermination qu'il voulait livrer aux Souliotes. S'il les craignait lorsqu'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, il les redoutait beaucoup plus quand ils seraient voisins des Moscovites, qui devaient immanquablement s'emparer de Corfou. Il

résolut donc de mettre tout en œuvre pour détruire cette peuplade chrétienne, avant qu'elle eût établi avec les étrangers des relations capables de la rendre formidable. Le moment était propice; l'esprit des Mahométans lui était favorable à cause de ses succès contre les chrétiens. Les passions nationales avaient parlé; et il exposa, fort impolitiquement sans doute à cette époque, les intérêts qui le faisaient agir, dans la circulaire suivante qu'il adressa aux chefs Islamistes :

« Agas (1), l'empire ottoman est sur son déclin, puis« qu'il est environné d'ennemis, qui sont les Français « et les Russes. Nos livres disent (son Chalcas lui « avait fait cette interprétation, comme étant tirée « du Koran) qu'après la destruction de notre em« pire, les Albanies se soutiendront pendant quarante « ans et plus contre les ennemis de la foi, si nous « restons unis. Commençons donc par extirper du « milieu de nous la race impie des Souliotes, et « attendons de pied ferme les infidèles. Je vous dis « donc, ainsi qu'il est écrit dans *notre livre*, que le « temps approche où des malheurs sans nombre nous « accableront de toutes parts. Ainsi, mes frères, vous

---

(1) Cette espèce de proclamation était conçue en ces termes positifs : Ἀγάδες, τὸ βασίλειον μᾶς κοντεύει νὰ χαθῆ, ἐπειδὴ τὸ περιτριγυρίζουν πολλοὶ ἐχθροὶ, καὶ περισσότερον ἀπὸ τοὺς ἄλλους, οἱ Μουσκόβοι, καὶ Φράντζεζοι· γράφουν ὅμως τὰ κητάπιά μας, ὅτι καὶ τὸ βασίλειον μᾶς θαπαρθῆ, ἡμεῖς ἐδῶ εἰς τὴν Ἀρβανιτίαν καθολικοὶ μουσουλμάνοι θέλει πολεμήσομεν σάραντα χρόνους μὲ τοὺς ἐχθροὺς, πῶς ὅμως, καὶ πότε θέλει πολεμήσομεν, ὅταν συμφωνήσωμεν, καὶ πάρωμεν τὸ Σοῦλι. (Καὶ τὰ ἑξ.) *Histoire de Souli*, p. 40.

« qui êtes catholiques musulmans, réunissez-vous à « moi, et jurons, au nom de Allah et de son pro- « phète, de nous emparer de Souli, ou de mourir. »

A la nouvelle de la prise des cantons vénitiens, Chaïnitza que nous avons en quelque sorte perdue de vue, avait quitté son palais de Liboovo, pour se rendre à Janina. *L'oisiveté du harem n'avait fait qu'accroître la méchanceté de son cœur* (1)*! son souffle aurait embrasé le foyer le plus ardent* (2)*; car jamais tête de serpent ne fut placée sur un corps plus envenimé* (3) que celui de cette impie, qui justifiait à elle seule, disait l'archevêque Jerothéos, le portrait de la femme criminelle, tracé par la Sagesse divine. Elle demandait à grands cris à voir la *Franghia*: c'était ainsi qu'elle désignait les contrées que son frère venait d'arracher aux Français. Elle exigea qu'il lui accordât les ornements des églises pour en faire des dolmans à ses esclaves, et on les lui donna; quelques têtes empaillées de nos soldats, qu'on lui octroya sans difficulté; des jeunes filles prévésanes pour les égorger, ce qu'Ali lui refusa, en calmant sa fureur par la promesse de lui livrer bientôt Souli, où elle pourrait à loisir se baigner dans le sang de ces infidèles, de tout temps ennemis de leur maison. Elle accabla d'injures la douce Éminé, mère de ses

(1) Multam malitiam ei docuit otiositas. *Eccles.* XXV.

(2) Halitus ejus prunas ardere facit. JOB. XLI.

(3) Non est caput nequius super corpus colubri, et non est ira super iram mulieris. *Eccles.* XXV.

neveux Mouctar et Veli, qui n'avait cessé de pleurer sur le sort des chrétiens, d'intercéder en leur faveur; et, après avoir serré son frère entre ses bras, elle reprit la route de l'Argyrine, précédée des trophées que le satrape lui avait accordés.

On entrait alors dans les mois de mai, et les Anglais qui venaient de renverser dans l'Inde le trône du sultan de Mysore (1), employant tous leurs efforts pour soutenir le sceptre vacillant de Sélim III, invitèrent Ali à se rendre à une conférence à Buthrotum, afin de hâter l'expulsion des Français de l'Égypte. On lui demandait de l'argent, des vivres et des soldats; car Corfou, qu'il devait aider à réduire, avait été pris sans sa participation. Ali bien résolu de n'accorder rien de ce qu'on exigeait de lui, se mit en route pour se rendre à l'entrevue qui lui était proposée, vit les généraux russes et anglais, promit tout ce qu'on voulut, sut se faire donner des munitions de guerre, quelques canons, et rentra dans ses montagnes pour songer à ses affaires particulières.

Les agas et les beys qu'il visita dans cette tournée, ébranlés par le ton prophétique de la circulaire dont il s'était fait précéder, s'étant rassemblés à Janina, prirent l'engagement signé individuellement, de s'emparer de Souli à quelque prix que ce fût; car ils ne voyaient plus dans ce boulevard qu'un avant-poste

(1) Le 4 mai 1799, le général Harris s'empara de Seringapatanam, et l'infortuné Tipoo, sultan, s'ensevelit sous les ruines de son empire.

des Russes, depuis que ceux-ci occupaient les îles Ioniennes. Comme il n'arrive jamais entre musulmans qu'une résolution dirigée contre les chrétiens soit éventée, personne ne put pénétrer le motif de leurs conciliabule. On voyait de toutes parts lever des troupes; mais les uns prétendaient que le visir voulait s'en servir pour attaquer Parga, objet de ses ressentiments; et ceux qui se disaient le mieux informés, assuraient qu'elles devaient, en vertu de l'accord résolu à Buthrotum, être transportées en Égypte, où Bonaparte humilié d'être réduit à jouer le rôle de pacha du Directoire, n'épiait que le moment de traverser les mers, afin de rentrer en France, et de relever un trône qu'il n'aurait jamais dû occuper. Tout en laissant circuler ces bruits, Ali pacha se vit, dans trois mois de temps, à la tête de douze mille mahométans, qu'il dirigea contre la Selleïde.

Quoique soupçonneux et toujours aux aguets, les Souliotes n'avaient pas prévu cette attaque, et ils ne purent comme dans d'autres circonstances, former leurs provisions de siége. A cette faute, capable de les perdre, se joignit la défection de Georges Botzaris, qui avait été polémarque de la république pendant la première guerre. N'ayant pu obtenir sa prorogation dans cette charge, du suffrage de ses compatriotes persuadés *que la liberté périt où l'égalité cesse*, mécontent de servir sous un de ses pairs, Christos ou Kitzos (1) Botzaris, son cousin, il passa, au premier

(1) Kitzos, dans l'idiôme épirote, est le diminutif de Christos.

signal de la marche des Turcs, dans les rangs d'Ali; sur la promesse, garantie par la Porte Ottomane, qu'on lui avait faite d'être élevé au grade de Toparque de la Selleïde, dès qu'elle serait soumise à l'autorité du Sultan. Cependant, après les impressions fâcheuses que causèrent ces évènements inaccoutumés, on reprit courage. La liberté, qui agrandit l'homme dans le malheur, redoubla l'énergie des chrétiens, qui, ayant tout sacrifié pour elle, résolurent de tenter les derniers efforts, afin de la mériter à jamais. On dressa en conséquence un état exact des ressources en vivres et en munitions; et on fit le dénombrement des troupes, qui se trouvèrent monter à quinze cents soldats, commandés par trente-un capitaines, chefs d'autant de *Pharès*, ou tribus.

Le visir apprenant, sans en connaître la cause, les mesures que les Souliotes adoptaient, et s'imaginant y démêler des symptômes de division, crut en hâter l'explosion, en attaquant leurs rochers de prime abord, persuadé qu'il réussirait à s'en emparer. Son armée, dix fois à peu près supérieure en nombre aux forces des chrétiens obligés de surveiller plusieurs points, et composée d'hommes ivres de fanatisme, le détermina à tenter un assaut. On était alors au milieu de l'été; les rivières et les torrents étaient guéables ou à sec, les approches des montagnes faciles, lorsque ses troupes s'ébranlèrent en poussant des hurlements, accompagnés d'un feu de mousqueterie qu'elles ouvrirent hors de portée. Les Souliotes, commandés par Photos, fils de Tzavellas,

Moscho, et Christos Botzaris, avantageusement embusqués, et accoutumés à un pareil fracas, attendirent, pour le faire cesser, l'approche des infidèles, dont ils éclaircirent rapidement les rangs par des décharges bien dirigées. Malgré leurs pertes, les soldats du satrape résistèrent, et ne se rompirent qu'après sept heures de combat, en abandonnant les bords de l'Acheron, couverts de trois cent soixante-dix morts, avec deux pièces de canon de montagne, des fusils, et un grand nombre de blessés qui tombèrent au pouvoir des chrétiens, auxquels il n'en coûta qu'un petit nombre de braves.

Cet échec ayant prouvé au visir qu'il avait en tête les vieux enfants de Souli, il fit négocier avec eux une trève, afin de racheter les morts, auxquels on donna la sépulture, et d'échanger les blessés, qui furent troqués contre des chèvres, des moutons et des ânes, en donnant, par mépris, un aga turc pour un baudet, et les soldats pour un égal nombre de bêtes à cornes. Ce fut à cela qu'aboutit l'expédition d'Ali pacha et de sa confédération d'agas, qui avaient juré de s'ensevelir sous les rochers de Souli, ou d'y arborer les drapeaux du croissant. Avant de quitter le Chamouri, pour remonter à Janina, il ordonna de former des camps retranchés à l'entrée des défilés, afin de bloquer les chrétiens, laissant l'inspection des troupes à Ismaël Pachô bey, et aux principaux beys de l'Albanie, qu'il plaça sous les ordres immédiats de son fils Mouctar pacha.

Malgré ces précautions, l'automne qui est la sai-

son ordinaire des épidémies, vint au secours des assiégés, et les soldats du visir ne tardèrent pas à éprouver sa funeste influence. Ils périssaient par centaines, et plus ils s'affaiblissaient, plus ils étaient harcelés par les Souliotes; de sorte que le satrape, qui ne cessait d'envoyer des recrues, se vit contraint d'ordonner de déserter les rives marécageuses de l'Achéron, et de prendre une ligne de blocus plus éloignée.

Avant d'exécuter cette résolution, le pays fut dévasté par ses troupes, afin de ne pas laisser de ressources aux Souliotes; et, en évacuant les postes retranchés, on bâtit des tours, dans lesquelles on laissa des garnisons, qui nuisirent plus à l'ennemi que des attaques de vive force. Le visir tâcha, en même tems, d'ébranler la constance des chrétiens par des négociations astucieuses. Tantôt il leur proposait des sommes considérables d'argent, et la possession d'un pays fertile, en échange de leurs montagnes arides : d'autres fois, en leur faisant envisager leur perte comme inévitable, il leur offrait d'acheter leurs propriétés, et de les laisser librement passer dans les îles Ioniennes. Mais ces propositions également fallacieuses, furent rejetées par les Souliotes, qui lui répondirent, *que l'Épire était leur patrie, et la liberté une puissance divine, à laquelle ils avaient consacré leur vie.*

Ce combat moral, non moins remarquable que leur courage, annonçait la noble résolution formée par les Souliotes, *de mourir aux lieux qui possédaient les tombeaux de leurs pères*. Neuf mois s'é-

taient écoulés, depuis qu'ils étaient abandonnés à eux-mêmes : ils n'avaient perdu que vingt-cinq hommes, morts les armes à la main; mais ils commençaient à éprouver les maux de la disette. Il fallait aviser aux moyens de prolonger une existence consacrée à la défense de la patrie. On fit encore une fois le recensement des faibles réserves qu'on possédait; on les partagea entre les familles, et on parvint à faire passer dans les îles Ioniennes environ deux cent femmes, enfants et vieillards, recommandés à la charité publique, et que les Russes, alors protecteurs nés des chrétiens opprimés, accueillirent avec la plus touchante hospitalité. Cette action charitable, pratiquée à la vue des commissaires turcs et du Chahbender (ministre) Mahmout, qui devint dans la suite reïs effendi, excitèrent l'enthousiasme des Ioniens, et firent un honneur particulier au comte Mocenigo, ainsi qu'au consul-général Libéral Bénaki, fils du primat de la Morée, dont on a parlé précédemment.

Malgré ces sages précautions, trois mois étaient à peine révolus, que les Souliotes se trouvèrent réduits à manger des herbes, et l'écorce broyée des arbrisseaux qui croissent entre leurs rochers. Ils faisaient bouillir ces aliments grossiers avec quelques poignées de farine, et réparaient ainsi leurs forces décroissantes, sans perdre l'espérance ni le courage. Mais bientôt ces tristes ressources allaient manquer, lorsqu'on résolut d'entreprendre une sortie pour pénétrer jusqu'à Parga, afin de s'y procurer des vivres. On profita en conséquence, d'une nuit obscure, pour expédier

quatre cents hommes et soixante-dix femmes (1), qui sortirent, et rentrèrent chargées de provisions, au moyen desquelles l'abondance reparut dans les météores de Souli.

A cette nouvelle, Ali pacha, voyant reculer le terme de ses espérances, cria *à la trahison*, fit pendre quelques-uns de ses officiers, refusa la paie aux troupes auxiliaires, et mécontenta tellement les beys, que ceux-ci résolurent de l'abandonner. La vengeance, qu'un ancien appelle *le plaisir des dieux*, est une passion brûlante parmi les Schypetars, qui savent d'autant mieux dissimuler, qu'ils sont plus surveillés. Leurs chefs, indignés, commencèrent donc à traiter sous main avec les Souliotes; et leurs trames furent conduites avec un tel mystère, que ceux qu'on croyait aux abois se virent tout-à-coup à la tête d'une ligue formidable. Après avoir fait leurs conventions, les beys et les agas, profitant d'un moment où Mouctar pacha était allé à Janina, reprirent le même jour le chemin de leurs montagnes avec leurs troupes; et le visir apprit leur défection, lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier. Dans sa colère, il accabla son fils de reproches, l'accusant de ne songer qu'à ses plaisirs, et de n'être venu dans la capitale, que pour se livrer à la débauche : *Malheureux*

(1) Les femmes, comme je l'ai dit en parlant des mœurs des Schypetars, sont accoutumées dès l'enfance à porter des fardeaux, et, parvenues à un certain âge, elles exercent le métier de portefaix dans les villes; ainsi il était tout naturel de les employer dans une pareille expédition.



que je suis, s'écria-t-il, comme s'il eût entrevu son avenir, *mes enfants causeront ma perte*. Mais combien il fut plus surpris encore, lorsqu'il sut que les Souliotes étaient le noyau d'une confédération générale formée contre lui au milieu de son armée, à la tête de laquelle il avait placé comme major Ismaël Pachô bey, auquel il ne pardonna jamais une faute qui avait, à la vérité, plus de ressemblance à un acte de trahison qu'à une étourderie de son âge. Cette ligue improvisée se composait, tant les résolutions des hommes sont inexplicables, d'Ibrahim, visir de Bérat; de Moustapha, pacha de Delvino; d'Islam-Progno, de Paramythia; des Dagliani de Conispolis, et des beys du Chamouri, qui avaient payé un subside de quarante bourses aux guerriers de la Selleïde, et échangé avec eux des ôtages, afin de garantir la sûreté de leur convention avec ceux qu'ils avaient naguères jurés d'exterminer.

Pour surcroît d'embarras, car un mal n'arrive jamais seul, les déportements journaliers d'Ali contre les Ioniens, avaient tellement excité l'indignation des Russes, qu'ils résolurent de demander hautement l'exécution du traité conclu à Constantinople, le 12 mars 1800. Cet acte, indigne de Paul premier, signé par le même Tamara, dont le nom fut mêlé aux premières voix de liberté entendues dans la Grèce, en consacrant l'esclavage des quatre cantons ex-vénitiens par leur réunion au territoire de l'Empire Ottoman, avait stipulé quelques garanties en faveur des derniers enfants libres de l'Épire. Ils devaient, à la

honte des négociateurs chrétiens, qui étaient des Moscovites et des Anglais, être sujets de la Porte Ottomane : mais cependant la *croix seule* pouvait flotter sur leurs villes. Cette considération consolante pour les Grecs, aurait ramené, en attendant des jours plus heureux, les restes de leurs populations, aux lieux qui les virent naître, et où reposaient les cendres de leurs aïeux. Placés dans cette attitude mixte d'exemptions et de servitude, un vaivode, de race turque, prenait seul les rênes de l'administration civile. Il était révocable à la demande du sénat ionien, ne pouvait établir de taxes sans son consentement, n'ayant à son libre arbitre que la police, les droits d'infliger la bastonnade, et pour milice que des armatolis chrétiens.

Les Grecs, qui ont rarement de pareilles bonnes fortunes, n'auraient sans doute jamais joui des avantages d'un pareil traité, sans l'impolitique de leur oppresseur, persuadé que les conventions et les serments ne sont que l'ajournement de plus grands projets, et des moyens pour abuser le peuple. Il ne se serait peut-être pas abusé, si trop empressé de satisfaire sa haine contre les habitans de Parga, qu'il détestait plus encore que les Souliotes, elle ne lui eût trop fait présumer de la puissance de son or. Il travailla donc, à l'aide de ce moyen, à renverser le traité de 1800, et il mit en œuvre ce qu'il put de ressorts, pour faire réunir à son sangiac les cantons ex-vénitiens.

Tout Turc est vénal, et il ne fut pas difficile à Ali

de suborner le capitana-bey Kadir pacha, qui se constitua son avocat près du divan, pour représénter que la main de fer de son client pouvait seule comprimer l'esprit turbulent des Grecs. On craignait qu'il ne parvînt à en imposer également à l'amiral Ocksakoff, lorsqu'on vit celui-ci pousser la condescendance jusqu'à consentir que le *labarum* disparût du château de Parga, et qu'il fût occupé par une garnison mixte de Russes, et de soldats turcs ; mais heureusement que cet accord ne fut pas goûté par celui qui ne visait qu'à constituer ses empiètements. Plus heureusement encore pour la cause de l'humanité, qu'elle avait un défenseur incorruptible dans la personne de Georges Palatino, de Leucade, secrétaire d'Ocksakoff, qui fut secondé avec tant d'efficacité par le comte Mocènigo, ministre de Russie, et par le consul-général Libéral Bénaki, que la légation russe obtenant l'exécution du traité de 1800, qu'elle regardait comme un palliatif, arracha des mains d'Ali les fruits ensanglantés de sa conquête. Abdoulla bey, membre de l'oulèma, vint en conséquence établir le siége de son vaivodilik à Prévésa; Vonitza reconnut son autorité; Parga reçut, avec une répugnance marquée, un de ses délégués avec une suite de quatre tchoadars, et Ali, contre tout droit, retint Buthrotum. Mais quels furent ses transports de rage! il est plus facile d'y croire que de les imaginer : une lionne, à laquelle on a enlevé ses petits, ne rugit pas avec plus de fureur dans les forêts du mont Atlas, que le tyran renfermé dans son palais,

lorsqu'il se vit frustré du fruit de ses envahissements. Accusant le ciel et la terre, il se débattait, en maudissant la majesté de Sélim III, dont il jura la perte, et jamais serment ne fut plus cruellement rempli. Il s'exhalait en anathêmes, remplis d'expressions brutales contre la validé sultane, et son intendant Jousouf Lâla, Schypetar, né dans le mont Erymanthe, avec lequel il avait été lié d'amitié dans sa jeunesse. Il bondissait ainsi qu'un sanglier blessé par un chasseur, en pensant à la joie des Souliotes, ravis de l'atteinte portée à sa fortune (γελοῦν οἱ Κερατάδες); *ils rient*, s'écriait-il, *les cornus!* Il aurait voulu dévorer Ibrahim pacha, qui avait donné une fête à la nouvelle de ses revers, et écraser les beys Chamides, auxquels il était échappé, à ce sujet, quelques plaisanteries sur son compte. Plus d'une fois il avait repoussé les consolations de ses fils, et d'Éminé; une disgrâce générale semblait peser sur tous ceux qui l'approchaient, lorsque le chef des armatolis, Canavos, auquel il était redevable de la vie, parut à une des audiences qu'il accordait dans les intermittences de sa colère.

Nous sommes seuls, lui dit-il : tu connais ma position, tu vois le nombre de mes ennemis; eh bien, je ne crains que trois choses au monde! Devine quels sont ces objets si redoutables. Le premier sans doute, repartit Canavos, c'est Dieu? — Je ne l'ai jamais craint, répliqua brusquement Ali. — Dans ce cas, veuillez vous expliquer. — Celui que je redoute surtout, c'est ce Souliote Christos Botzaris; le

second, Jousouf bey, kiaya de la sultane validé; et le troisième..... Eh bien! dit Canavos—Le troisième; c'est toi-même! Ton courage, tes services, te rendent redoutable à mes yeux. — Puisque mes services ont pu me mériter votre colère, ma vie est en votre puissance, et vous pouvez en disposer.—Je te l'arracherais à l'instant, si cela ne me compromettait auprès de mes soldats. Juge donc, combien tu es dangereux pour moi! Où est ton beau-frère Paléopoulo? — Il est retourné à Agrapha. — Sais-tu quelque chose de Christos Botzaris? — Il est à la tête des Souliotes.— Comme vous me haissez tous! Retire-toi, et mande à Paléopoulo de m'amener ici tous ses armatolis. Tu verras bientôt qu'*Ali est une torche ardente* (1), *qui brille avec autant d'éclat que le soleil; les ténèbres se dissiperont à son lever.*

Canavos, intimidé, se retira; et en transmettant à son beau-frère l'ordre du visir, ainsi que les détails de son entretien, il lui fit dire par un messager fidèle de rassembler ses troupes et de se tenir sur ses gardes, tout rapprochement étant désormais impossible entre eux et le visir. Pour lui, quelques jours après cette brusque sortie du tyran, qui l'avait appelé de nouveau à son conseil et comblé de caresses, en traversant de nuit les rues de Janina, il fut atteint d'un

(1) Φέγγει ὁ Ἄλι πάσας στὰς σκόταδας, c'était son expression de jactance, que ses fils répétaient quand ils parlaient de l'activité brûlante de leur père.

coup de pistolet, qui le blessa légèrement à l'épaule. Cet avis lui ayant dicté le seul parti qui lui restait à prendre, il tourna aussitôt ses pas vers l'Étolie, où il ne put rentrer, le tyran lui ayant dressé des embûches au passage du Macrynoros où il fut assassiné avec les palicares qui l'accompagnaient.

A la nouvelle du meurtre de Canavos, Paléopoulo appelle à la vengeance les braves de l'Othryx, du mont Oëta, de l'Étolie et de l'Acarnanie. Boucovallas avait cessé de vivre; et on vit à sa place Euthyme Blacavas, qu'une main invisible semblait avoir pourvu d'armes et de munitions: si on n'avait pas su que les Russes avaient associé leurs ressentiments à ceux des Grecs outragés. Enfin, pour comble d'embarras, les beys de Salone faisant cause commune avec les armatolis, se révoltèrent. Ainsi, Ali, qui avait déja une ligue formidable contre lui, se trouva presque subitement seul contre tous, mais supérieur par son génie à tant d'ennemis. Les Souliotes triomphaient! ils avaient donné l'éveil aux peuplades libres de l'Épire; ils comptaient dans leur alliance ce que la Grèce continentale avait de chefs le plus illustres, car Colocotroni, fameux partisan du Péloponèse, s'était joint aux Étoliens; et le satrape ne connut sa position véritable que par les hostilités, qui commencèrent sur toute sa ligne d'occupation.

Une pareille secousse était de nature à l'étonner; mais Ali, accoutumé à la mobilité des Albanais, n'en parut que médiocrement alarmé. Pour neutraliser les efforts d'Ibrahim pacha, il soudoya les beys

du Musaché, qui se révoltèrent contre leur visir sous le commandement d'Omer bey Brionès, et le tinrent en échec. Il gagna les agas les plus pauvres de Paramythia, qui chassèrent Islam Progno de leur ville; il sema la division dans le Chamouri, et corrompit le gouverneur du château de Delvino, qui lui livra la place qu'il commandait, avec les ôtages des Souliotes confiés à sa garde. Enfin, Moustapha pacha, trompé par de faux avis, fut obligé de prendre la fuite; et le faible Ibrahim, consterné, s'estima trop heureux de signer une convention particulière avec son ennemi. Celui-ci, tournant soudain son attention au midi de ses états, n'eut que quelques ordres à donner, pour y ramener la paix des tombeaux, car la mort frappait à sa voix : le poignard ou le poison, en lui faisant raison de quelques chefs des mutins, firent trembler les capitaines des armatolis, qui n'avaient pas encore régularisé leurs plans; de sorte que Paléopoulo s'estima heureux de parvenir à regagner les montagnes d'Agrapha, où il retrouva les compagnons de sa jeunesse, et une retraite assurée contre la tempête. Il n'en fut pas de même des beys de Salone, livrés à la faction la plus dangereuse de toutes, à ces hommes qui n'ayant rien à perdre ont tout à gagner dans les dissensions politiques. Ali, en soudoyant et en soulevant cette masse dévorante, fit brûler les maisons et dévaster les propriétés des Turcs opulents. Après les avoir ainsi ruinés, il fit pendre les chefs de l'insurrection qu'il avait mis en avant, sous prétexte qu'ils s'étaient

enrichis d'un butin qui lui appartenait; et ajoutant le mépris à la vengeance, il imposa pour vaivode aux orgueilleux mahométans de Salone, un prêtre grec nommé Lucas, en leur écrivant que s'ils manquaient de respect à l'autorité de son papas, *il leur enverrait pour les gouverner une servante de son harem.*

Ces évènements, qui se succédèrent avec rapidité, en ruinant les projets des Souliotes, leur laissèrent voir que le poids entier de la guerre allait retomber sur eux. Ils eurent en même temps la douleur d'apprendre que leurs ôtages pris à Delvino, au nombre de vingt-huit, avaient été décapités à leur arrivée à Janina. Ils comprirent qu'ils n'avaient plus ni paix ni trève à espérer; et ils se préparèrent à soutenir les nouveaux combats que le tyran allait leur livrer. Ils avaient des magasins de vivres, et ils ramassèrent le peu de provisions que leur offrait un pays naguères ravagé. Ils se repartirent les postes que chacun devait occuper; et, par une résolution unanime, ils élurent pour polémarque un moine inconnu, appelé Samuel, qui se surnommait de lui-même *le Jugement dernier*, auquel ils conférent, sans réserve, le soin de la chose publique.

L'année 1801 s'annonçait sous ces auspices pour les chrétiens de la Selleïde, lorsque les desseins du visir Ali se trouvèrent contrariés par la révolte de Géorgim, pacha d'Andrinople, contre lequel il fut obligé d'envoyer quelques troupes, sous le commandement de son fils Mouctar, qui venait de rece-

voir le titre de pacha de Lépante. Il lui témoigna la confiance la plus entière, en laissant à sa discrétion le plein pouvoir de recruter au-delà des monts, et en lui remettant le *Topous*, ou masse d'armes de la toute-puissance visirielle. Désireux de l'éloigner, il pressa ensuite son départ, jusqu'à le faire guider par des traqueurs à travers les neiges du Pinde, en lui prescrivant de ne s'arrêter à Vodéna dans la Macédoine, que le temps nécessaire pour y organiser le contingent avec lequel il devait se rendre dans la Thrace. Il donna, en même temps, une commission à son second fils Véli, qui se rendit à Tébélen, pour y enrôler des soldats.

Débarrassé de ses fils, qu'il avait éloignés avec tant d'empressement, le visir Ali résolut d'accomplir un projet que la jalousie de ses brus, son amour-propre offensé, son avidité et le prétexte des *bonnes mœurs*, que les criminels même ne rougissent pas d'invoquer pour voiler leurs forfaits, l'avaient décidé à exécuter. Son despotisme naissant avait, ainsi qu'on l'a dit précédemment, introduit la dissolution dans la ville de Janina : ses fils, marchant sur ses traces, s'étaient livrés à la mollesse; leurs épouses se plaignaient d'être négligées. Le visir accusait ses fils de dépenser leur fortune en plaisirs; il avait éprouvé des dédains de la part d'une de leurs favorites; son avidité et son orgueil lui prescrivaient de se venger en s'enrichissant : il ne balança plus à assouvir son ressentiment. Sa rage se portait surtout contre une femme qui était plus à plaindre que coupable, d'avoir su plaire à

Mouctar pacha. Euphrosine, c'était le nom de cette chrétienne. Née d'une famille distinguée de Grecs janiotes, comblée des dons de la nature, elle touchait à peine au printemps de la vie, lorsqu'elle reçut la couronne nuptiale des mains du pieux archevêque Gabriel, son oncle, qui bénit sa jeunesse et son hymen. Riche de son patrimoine, car elle était orpheline; enrichie par la fortune de la maison dans laquelle elle entrait, le ciel qui semblait se complaire à la rendre fortunée, avait deux fois récompensé sa fécondité, lorsque son époux dut la quitter pour passer à Venise, où ses affaires de commerce l'appelaient, en laissant à ses soins les gages de leur commun amour. Funeste séparation! Euphrosine était trop belle pour rester ignorée dans une ville, où les mœurs rustiques avaient fait place aux mœurs dissolues de la famille d'Ali, qui avait une légion de *proxénètes* à ses ordres.

Mouctar, fils aîné du satrape, découvrit bientôt Euphrosine; et, pendant l'absence de son mari, il résolut la conquête, ou plutôt la perte de l'objet innocent de sa passion, qu'il n'obtint que par les menaces et la violence. L'épouse effrayée, après avoir d'abord cédé à la crainte, oublia bientôt ses devoirs, et passant de l'erreur à la publicité de sa honte, elle ne tarda pas à s'enorgueillir d'avoir mis un pacha dans ses fers. Sa maison prit un nouvel aspect! Ne craignant point de rivales, elle disposait sans partage d'un crédit qui flattait sa vanité; et Mouctar heureux n'en était chaque jour que plus passionné et

plus tendre. Mais à peine avait-il quitté l'Épire, que son père, suscitant les jalousies des harems de ses fils, se fit représenter par leurs femmes, le tort que leurs maîtresses faisaient aux mœurs, à leurs familles; et les rigoristes intervinrent, attirés sans le savoir par ses suggestions, pour l'engager à sévir contre Euphrosine. C'était celle que le tyran voulait immoler. Il avait éprouvé ses refus; et comme un lubrique amant de la beauté, éconduit, ne pardonna jamais à celle qui le dédaigna, cette considération des ames basses, jointe à l'envie de la dépouiller, décida du sort d'une femme, perdue en résistant ou en se rendant à Mouctar, qui se trouvait, sans s'en douter, le rival de son père. Ainsi, le destin d'Euphrosine était dans l'ordre de ces fatalités qu'on ne peut ni fuir, ni conjurer : car le tyran ne l'aurait protégée contre son suborneur, qu'au prix de sa vertu; et l'amour ne l'eût pas dédommagée par quelques illusions fugitives qu'il lui causa.

Euphrosine, informée de ce qui se tramait contre elle, ne pouvait que gémir, attendre et espérer; car quel homme eût osé porter la parole en sa faveur? Sous ce point de vue, il n'y avait aucun moyen d'explication; mais en réfléchissant que personne n'oserait jamais lever la main contre elle, ses alarmes se calmaient. Quel téméraire se serait exposé au ressentiment du superbe Mouctar, qui n'avait pas craint de braver plus d'une fois le courroux de son père? Ali seul pouvait arrêter Euphrosine. L'oserait-il?.... Elle se livrait, je le sais, je l'ai entendu raconter à son malheureux oncle, à ces pensées, lorsque la nuit du 20

au 21 janvier, jour *néfaste*, le tyran, entouré de ses sicaires, força les portes de la demeure d'une faible créature sans défense.

Elle entend la voix d'Ali, qui lui apparaît, tel qu'un spectre menaçant, à la lueur des torches de bois gras portées par deux sicaires. Elle connaît sa fureur, son avidité; elle rassemble son or, ses bijoux, et les dépose à ses pieds : Il s'en empare : *ce n'est que mon bien que tu me restitues; mais peux-tu me rendre le cœur de Mouctar?* Euphrosine, à ces mots, conjure le satrape par ses entrailles paternelles; par ce fils qu'elle a trop aimé, et dont l'amour fit son malheur, sans être son ouvrage, d'épargner une mère, jusqu'alors irréprochable. Mais ses larmes, ses sanglots, ses prières ne peuvent fléchir celui qui a résolu sa perte : d'impitoyables archers (cahouas), la saisissent, la chargent de chaînes, lui jettent sur la tête, au lieu de voile, un morceau de toile grossière, et l'entraînent au serail.

La vengeance semblait ne devoir frapper qu'une femme dévouée à la mort par la jalousie et la cupidité. Mais Ali pacha feignant de n'avoir déféré qu'aux remontrances de ses belles-filles, et à la voix de quelques moralistes sévères, qui prétendaient ramener le règne de l'innocence dans une ville qu'il souillait chaque jour par ses impudicités (1), fit arrêter en même

(1) Une de ses Proxénètes, ou entremetteuses, s'étant présentée à lui le jour de l'exécution, il voulut prouver son impartialité en la faisant jeter sur-le-champ dans le lac.

temps quinze dames, toutes chrétiennes, appartenant aux familles les plus recommandables de Janina. Un Valaque, appelé Nicolas Ianco, profitant de la circonstance, dénonça et lui livra sa propre femme enceinte de huit mois; et Euphrosine, à la tête de seize accusées, parut devant le tribunal du visir, pour entendre de sa bouche l'arrêt qui la condamna à mort, ainsi que ses compagnes.

Après ce jugement, dont les débats, que je n'ose révéler, tant ils sont incroyables, offrirent les scènes les plus déchirantes du désespoir et de la douleur, Ali fit conduire les condamnées dans un cachot, où elles passèrent deux jours entiers dans les angoisses et les sueurs de l'agonie. Il attendait, à ce qu'on a prétendu depuis, que quelqu'un demandât leur grâce!... lorsque vers la fin de la troisième nuit, la prison s'ouvrit avec fracas; des bourreaux conduits par Tahir, ministre des exécutions, saisirent dix-sept mères de famille, qu'ils précipitèrent dans le lac, où elles reçurent avec la mort la palme du martyre. Euphrosine expira de frayeur en marchant au supplice. Dieu rappela à lui comme spontanément, cette âme tendre qu'il avait formée; et les flots du lac, en rejettant les cadavres des suppliciées, publièrent le crime et la honte ineffaçable de leur bourreau. Euphrosine reçut la sépulture dans la terre sainte du monastère des S.S. Anargyres, où l'on montre encore son tombeau couvert d'iris blancs, sous l'abri d'un olivier sauvage. Toutes les églises se disputèrent l'honneur de recueillir les restes mortels de ses compagnes, qui

furent honorées du titre de *callimartyres* (1), et de leur rendre les devoirs de la sépulture, action que le tyran feignit d'ignorer, tant son autorité, toute redoutée qu'elle était, se trouva compromise par un tel excès de cruauté.

Malgré cet élan de la piété publique, personne n'osait donner asyle aux enfants d'Euphrosine, qu'on avait chassés de leur maison, dévolue au satrape, après l'exécution de leur mère. Ils erraient sur les places publiques, en demandant du pain qu'on leur donnait à la dérobée, et leur mère que personne ne pouvait désormais rendre à leur cris, lorsque le triste archevêque Gabriel, ministre du Très-Haut, suivi de ses diacres, toujours prêts à braver la mort, s'achemina vers le serail, afin de solliciter la permission de sauver ses neveux. Il apportait de l'or et des présents, que les gardes présentèrent au visir avec sa requête : pour lui, prosterné au pied du grand escalier, le front dans la poussière, résigné comme la patience, et muet comme la douleur, il attendait son arrêt!... Un ordre signé du pacha, qu'on jette du haut de la galerie, et qui lui est présenté par le chef des prisons Tahir, auquel il baise la main en se relevant, lui apprend que sa demande est octroyée. Il se retire, et le ciel, en remettant entre ses bras les enfants de la mar-

(1) Καλλιμάρτυραι, callimartyres. L'église grecque donne ce surnom à plusieurs femmes martyres, comme on peut le voir dans les Novelles de Manuel Comnène, où sainte Barbe et sainte Euphémie sont qualifiées de *callimartyres*, ou *belles martyres*.



tyre, lui rend les larmes que la terreur retenait dans ses yeux. Ses sanglots éclatent; et moi-même en voyant Gabrielle et son frère autour de leur oncle, qui élevait leur jeunesse dans l'amour du seigneur, j'ai plus d'une fois versé des pleurs en entendant ce récit.

L'expédition contre Giorgim pacha ayant été de courte durée, Mouctar reprit aussitôt le chemin de l'Épire, où sa passion fatale le rappelait plus vivement que le désir de revoir son père, et d'acquérir de la gloire en se mesurant contre les Souliotes. Il avait passé le Vardar, traversé la Macédoine Cisaxienne, remonté le Pinde, et il venait, au bout de quelques jours de marche, de s'arrêter auprès du Caravanserail de Ian Catara, qui ferme le défilé du mont Lingon, lorsqu'un courrier de Véli son frère lui remit une lettre, par laquelle il l'informait du sort d'Euphrosine. Il l'ouvre; *Euphrosine!* s'écrie-t-il? et saisissant un de ses pistolets, il le décharge sur le messager, qui tombe mort à ses pieds : *voilà ta première victime!... Je ne vois plus que des scélérats dans ceux qui m'environnent; ils sont les complices de mon père; fuyez malheureux!* Il s'assied, l'œil égaré; à plusieurs reprises il se frappe les cuisses, il frémit, ses paroles se choquent; quelques larmes s'échappent de ses yeux : il nomme Euphrosine, parle de ses derniers adieux, maudit son père, frémit en voyant le chrétien sans vie étendu à ses pieds : *Il était innocent;... non*, s'écrie-t-il, *il a mérité son sort, puisqu'il m'a annoncé mon malheur.*

En achevant ces mots, le coupable fils d'Ali s'élance sur son cheval, et, la tête voilée d'un châle, il prend le chemin de Janina. Ses gardes le suivent de loin, attentifs à ses mouvements, tandis que les habitants de Mezzovo, prévenus de sa fureur, désertent leur ville, ainsi que les bergers abandonnent les pâturages à l'approche d'un loup atteint d'hydrophobie qui menace leurs chalets. Il jette à peine un regard sur leurs demeures; il entre en se précipitant avec rapidité dans les gorges de l'Inachus, traverse vingt fois sans s'en apercevoir le cours sinueux de ses eaux, franchit le Dryscos, et, prenant un esquif qu'il trouve à l'extrémité du lac, témoin de la mort d'Euphrosine, il débarque au pied de son serail, où il va cacher sa douleur et son désespoir.

Ali, informé du retour de Mouctar, peu inquiet d'une colère qui s'exhalait en larmes et en menaces, lui ordonne de se rendre sur-le-champ au palais. *Il ne te tuera pas*, dit-il, avec un sourire amer, à celui qu'il chargeait de lui porter sa volonté suprême. Le page s'incline, et l'insensé devant lequel il se présente, frappé de la précipitation du commandement de son père, obéit comme un timide enfant. *Approche Mouctar*, dit le visir, en lui présentant sa main meurtrière à baiser dès qu'il le vit paraître; *je veux ignorer tes emportements; mais n'oublie jamais à l'avenir, que celui qui brave comme moi l'opinion publique, ne craint rien au monde. Dès que tes troupes seront rentrées à Janina et reposées de leurs fatigues, tu te disposeras à marcher contre*

Souli; je t'instruirai alors de mes volontés, tu peux te retirer.

A ce ton absolu, Mouctar, aussi confus que s'il eût reçu le pardon de quelque crime énorme, baise la robe du visir et s'éloigne. Il regagnait son serail, lorsqu'il rencontre Véli; les deux frères s'observent d'abord en silence, en scrutant les regards de ceux qui les entouraient; et, après s'être donné *le salut de paix*, ils entrent et se renferment dans l'intérieur du palais. Là, sans témoins, Véli raconte à son frère les intrigues qui ont causé l'évènement que leur cœur dépravé ne déplora pas long-temps. Mouctar, devenu plus calme, jura dès lors de ne jamais revoir ses femmes, qu'il dévoua à un perpétuel veuvage, et ce fut le seul des serments qu'il a religieusement observé; car plus de quinze ans après, la rigueur de cet arrêt pesait encore sur ces tristes recluses, plus blâmables que coupables d'une dénonciation dont le satrape avait été le provocateur. Véli, moins exaspéré que son frère, ne promit rien, laissa au temps à décider ce qu'il ferait; et les fils de l'homicide, pour dissiper leurs chagrins, passèrent la nuit qui suivit leur entretien dans le vin et la débauche, livrés aux désordres que le courroux du ciel frappa jadis des plus terribles châtiments.

Pendant la diversion occasionée par la révolte de Géorgim pacha, les Souliotes, que leur polemarque Samuel réveillait de leur apathie ordinaire quand le danger s'éloignait, firent des excursions où le courage de leurs guerriers brilla d'un vif éclat. Samuel

était pour eux un génie inspirateur. On ignorait son pays, son origine, car il était apparu tel qu'un astre précurseur de la bonne fortune, au milieu des enfants de la Selleïde, sous le nom de *Jugement dernier*, (ἡ τελευταία κρίσις), refrain et protocole ordinaire de tous ses discours. Le peuple, naturellement enclin au merveilleux, l'avait reçu comme un envoyé de Dieu; quelques chefs s'imaginaient reconnaître en lui un officier de distinction caché sous la haire d'un moine; et le divan, auquel on révéla son existence, pensa, dans sa sagesse, que c'était l'Antechrist, que les Turcs attendent d'une foi aussi ferme, que les juifs espèrent après l'arrivée du Messie; tandis que l'oracle de la diplomatie de Péra, le baron de Herbert, affirmait que c'était un jacobin. Ali, mieux informé, savait que c'était un fils de St. Basile, et c'est tout ce qu'on a jamais pu découvrir au sujet de cet individu.

Animé de l'esprit de Jeanne d'Arc, de Cathelineau, et des êtres qui placent leur espérance en Dieu, pour le salut de la patrie, Samuel répétait aux Grecs que les temps étaient accomplis; et plein d'un saint enthousiasme, au plus fort des adversités, il n'avait cessé et ne cessait de s'écrier: *Les jours de grace sont arrivés, et les villes de l'Assyrien impie vont tomber comme les tentes dressées pour la nuit, qu'on abat au lever du soleil* (1). Chaque angle de rocher était la tribune d'où il annonçait la parole divine au peuple, et l'autel sur lequel il sa-

(1) Isaie, c. 24, v. 20.

crifiait au Dieu de la croix pour le salut des fidèles. Ses paroles et sa foi auraient transplanté les montagnes; les palicares de Souli bondissaient à sa voix comme des béliers : hommes et femmes devinrent les guerriers du *jugement dernier*, tous ne virent plus dans la perte de la vie que le chemin qui conduit à *un avenir où*, disait-il, *la mort et la nature étonnées verront renaître la créature dans une gloire impérissable.* Souverain au conseil des vingt-cinq, serviteur des malheureux, orateur et soldat, Samuel, aussi actif que prudent, faisait en même temps creuser des retranchements, élever des tours, et dirigeait souvent lui-même deux petites pièces de canon qui composaient toute l'artillerie des Souliotes. Il disparaissait de temps en temps pour se rendre aux marchés circonvoisins, afin de procurer à la république des provisions, qu'il échangeait contre des chapelets, des reliques et des images : déguisé en mendiant, il pénétra même plus d'une fois dans les camps ennemis; et, de retour dans les montagnes, on le vit toujours au poste du danger, entouré des chrétiens les plus fervents. Un pareil homme aurait changé les destins de la Grèce, si les volontés du ciel eussent alors marqué l'époque de sa délivrance.

Il venait d'élever la forteresse de Ste.-Vénérande, située entre Cako-souli et Kounghi, lorsque Photos Tzavellas, et Caïdos, sa sœur, à la tête de quarante palicares, se précipitant à la suite des avalanches dont les masses, en tombant dans l'Achéron, ouvraient les défilés de la Selleïde, parurent dans la Thesprotie,

pour en expulser les soldats qu'Ali pacha y avait mis en cantonnement. Étonnés des prodiges de ces nouveaux Dioscures, car le frère et la sœur savaient battre l'ennemi et chanter leurs victoires sur la lyre antique des héros (1), les Souliotes ne jurèrent bientôt plus que par le glaive de Photos (2), devenu à juste titre aussi célèbre, que l'épée de Roland l'était parmi nos anciens chevaliers. La gloire qu'ils obtenaient chaque nuit en surprenant les postes des Turcs, révélait, au retour de la lumière, à leurs compatriotes, le riche butin qu'ils étalaient à leurs yeux, lorsqu'ils rentraient dans leurs villages, précédés de nombreux troupeaux et chargés des dépouilles des barbares. Tant de prospérités ne pouvaient être durables, et l'envie qui s'attache au mérite devait bientôt porter des coups funestes aux plus fermes soutiens de la Selleïde.

A la nouvelle de ces désastres, Ali pacha ordonna à son fils Mouctar de se rendre dans la Thesprotie, et de ne pas risquer d'affaire générale contre les chrétiens, mais de les traquer, de manière à les renfermer dans leurs montagnes. Il avait compris

---

(1) Photos, comme tous les Épirotes de distinction, touchait si agréablement de la lyre, qu'on le surnommait le Callilyre, ὁ Καλλιλύρος. C'était son usage de chanter les exploits des braves dans les repas militaires.

(2) Au lieu de jurer par Dieu, les Souliotes attestaient leurs serments par l'épée de Photos, en disant : *Si je mens, que le glaive de Photos tranche mes jours*; ἂν ψεύδωμαι, τὸ Σπαθὶ τοῦ Φώτου νὰ μοῦ κόψῃ ταῖς ἡμέραις.

par l'expérience que c'était le seul moyen d'obtenir des succès, en combinant avec le blocus la ruse et la puissance corruptrice de l'or, moyens vainqueurs dans le monde, où les succès, regardés comme l'œuvre du génie militaire, ne sont, très-souvent, que le résultat de l'argent ou du hasard. En conséquence de ces instructions, Mouctar, au lieu de brusquer les attaques, se contenta d'abord de gagner du terrain pied-à-pied; et maître, après quelques semaines d'escarmouches, de l'entrée des défilés, il obtint plus qu'il n'aurait gagné par des assauts meurtriers. Les Souliotes se trouvèrent, pour la première fois, véritablement assiégés; et comme ils ne voyaient plus de termes à leurs fatigues, l'aigreur, compagne de l'adversité, montra bientôt qu'ils n'étaient plus ces mêmes hommes qu'un intérêt commun attachait à la plus juste des causes. Quelques chefs, devenus riches, murmuraient contre l'éternité de la guerre (1), et jetaient de la défaveur sur les discours de Samuel, qui criait vainement *aux armes*, du haut de la forteresse de Ste.-Vénérande; sa voix ne retentissait plus que dans le désert. Travaillés d'un mal secret, de funestes divisions éclatèrent jusque dans les *pharès*, et Ali, dont elles étaient l'ouvrage, en profita pour entamer des négociations plus dangereuses que ses armes; l'année 1802 s'ouvrit, pour les Souliotes, sous ces sinistres auspices.

---

(1) Tous ceux qui seront parvenus à s'enrichir, croyez-moi, dit Hérodote, vous les verrez bientôt rebelles. Clio, c. LXXXIX; *traduction de A. F. Miot.*

Il est de principe en politique de ne négocier que les armes à la main, et de ne profiter de la victoire que pour obtenir des avantages modérés lorsqu'on veut qu'un traité soit durable. Ali pacha semblait pénétré de cette vérité, lorsqu'il proposa aux Souliotes de terminer, par un *pacte fraternel, les longues guerres qui désolaient l'Épire*. La Porte ottomane, à laquelle l'extension de la puissance de son visir portait ombrage, lui avait ordonné d'en finir par un accord pacifique, chose qu'il eut soin de taire, quoiqu'il ne laissât pas ignorer aux chrétiens de la Selleïde que Sélim III était dans des dispositions bienveillantes à leur égard. Pour les mériter il ne demandait plus la possession de leur territoire, mais la faculté d'arborer le pavillon impérial à Souli, où il ferait bâtir un fort, dont le commandement serait donné à Georges Botzaris, que le Grand-Seigneur avait nommé polémarque, et où il n'entretiendrait qu'une faible garnison de quarante soldats de la garde vizirielle. Enfin, pour prévenir dans la suite tout sujet de discorde, il n'ajoutait à cette condition que la clause préalable, d'éloigner des montagnes de Souli le capitaine Photos Tzavellas, qui pourrait se retirer et vivre en paix partout où bon lui semblerait.

Les Souliotes, bloqués étroitement, ennuyés d'une guerre qui ne leur présentait que des privations et des maux sans nombre dans l'avenir, ébranlés par les discours de Georges Botzaris, que le visir avait député vers eux en qualité de plénipotentiaire, se décidèrent à accepter les propositions qu'on leur faisait, sans

perdre cependant l'idée de la perfidie de celui qui leur offrait la paix. Cette résolution arrêtée, les gerontes appelèrent à un conseil privé le capitaine Photos, qu'ils conjurèrent, au nom de la république et de ses concitoyens, d'obtempérer à une décision prise dans l'intérêt sacré de la patrie. Son absence ne serait pas de longue durée, il suffisait de deux ou trois mois pour juger si le satrape tiendrait sa parole, et dans le cas contraire on dissimulerait assez de temps pour reprendre de nouvelles forces et montrer au sultan même, que loin d'être des rebelles, ils étaient ses soldats les plus fidèles, puisqu'ils n'avaient jamais résisté et ne résisteraient alors qu'à un ambitieux, qui ne soupirait après la réduction de Souli, que pour planter sur ses météores l'étendart de la révolte contre l'autorité souveraine.

A cette déclaration inattendue, Photos resta glacé de stupeur, ses yeux cherchaient à se convaincre si c'étaient bien ses anciens amis qu'il voyait. Prenant ensuite la parole avec douceur, il leur représenta les dangers auxquels ils s'exposaient, en souscrivant à un accord fallacieux. Il leur en démontra les inconvénients, et les trouvant inébranlables : *Je partirai*, dit-il avec émotion, *je m'éloignerai, j'obéirai à vos ordres; mais au nom du ciel, veillez sur le sort de la patrie; et ne laissez pas déshonorer le nom de nos ancêtres.* Il les quitte en achevant ces mots, et les yeux baignés de larmes, il ne rentre sous le toit paternel, que pour y mettre le feu : *La demeure des Tzavellas ne sera pas souillée par l'ennemi!* il dit,

et des tourbillons de flammes annoncent à la Selleïde l'ostracisme d'un de ses enfants. Suivi de vingt-cinq de ses plus braves soldats, il se rend au village de *Chorta* (les pâturages), éloigné de deux lieues, tandis que sa sœur Caïdo va s'enfermer au monastère de Ste-Vénérande, où Samuel s'était retiré avec trois cents Souliotes, sans vouloir entendre à aucune des propositions d'Ali pacha.

Dès que le visir fut informé de l'exécution de l'article préliminaire qu'il imposait aux chrétiens, il s'empressa d'écrire à son envoyé, de traîner les négociations en longueur et de ne rien conclure jusqu'à nouvel ordre. Il envoya en même temps complimenter et inviter Photos à se rendre à Janina pour régler ensemble les affaires de Souli, *voulant*, disait-il, *qu'un traité de réconciliation aussi solennel fût revêtu de la signature d'un homme dont il estimait assez la bravoure pour l'avoir jusqu'alors regardé comme son plus redoutable adversaire.*

A cette proposition le banni de la Selleïde soupçonna que le satrape, accoutumé à prendre tous les masques, lui tendait un piège, et il ne fit aucune réponse à ses ouvertures. Il songeait même à se retirer dans les îles Ioniennes, mais bientôt, rassuré par les protestations des beys du Chamouri, qui étaient ses amis, pressé par ses ingrats concitoyens d'obtempérer à une invitation amicale, flatté à son tour de l'idée de se venger en procurant une paix avantageuse à son pays, il se détermina, malgré son extrême répugnance, à retourner vers le tyran qui l'avait autrefois retenu dans les fers.

Ce fut de la sorte que Photos, naguères la terreur d'Ali et la gloire de l'Épire, vint à Janina. Il y fut accueilli avec distinction, et comblé de caresses par Ali qui, après de tendres reproches, le nomma mille fois *son cher fils*, *le brave de la Selleïde*, et lui parla sans détour d'une paix, objet de ses désirs. *Des flots de miel* (1) coulaient de ses lèvres, mais quand on aborda la question de Souli, le vieil ennemi des chrétiens ne put se contenir. La franchise austère, quoique polie, de Photos, sa candeur, sa noble résistance l'irritèrent au point que celui-ci, moins pour sa sûreté, que pour le bien de ses compatriotes, dut consentir à retourner à Souli, s'y constituer son avocat, et revenir avec une réponse décisive à de nouvelles prétentions, qu'il lui fit promettre de rapporter en personne.

Photos sortit de l'antre du lion à ces conditions, mais avec le dessein formel de raconter aux Souliotes qu'Ali ne leur offrait la paix que parce que la Porte lui avait ordonné de respecter leur tranquillité, et qu'en tenant ferme, il serait obligé d'en passer par ce qu'on voudrait. Enfin il se proposait de leur faire connaître les traîtres qui conspiraient contre la patrie; car il avait été informé de leurs trames, pendant son séjour à la cour du satrape, où tous ceux qui l'environnaient n'étaient pas vendus et servilement soumis à ses volontés.

---

(1) Ῥιχνεῖ μελὶ, disaient les Grecs, pour exprimer le charme de ses paroles, quand il voulait séduire quelqu'un.

De retour à Souli le généreux Photos exposa à ses compatriotes les diverses demandes du pacha, et comme ce n'étaient plus celles qu'il avait couvertes du voile de la modération, elles furent unanimement rejetées. Alors, plus que convaincus de ce qu'il leur avait prédit, au moment où ils le bannissaient, ils le supplient de renoncer à l'idée de retourner à Janina; ils confessent l'injustice commise à son égard, ils lui demandent pardon, ils le conjurent de ne plus les abandonner, avec promesse de faire rebâtir sa maison, et de déposer l'autorité suprême entre ses mains. Photos allait peut-être consentir à cet accord; mais dès qu'il y mit la condition de punir sur-le-champ les *Eupatrides* ses pairs, Koutzonicas, Diamanté Zervas et Pilios Gousis, il comprit, par le refus du Conseil, que le pas de Souli à la roche d'Avaricos étant fermé pour châtier les patriciens coupables, qu'on précipitait autrefois dans l'Achéron, il ne pouvait plus servir son pays que par sa résignation. Il déclara qu'il partait pour remplir son ostracisme; et, sans voir Samuel, sans embrasser sa sœur Caïdo, qui le saluèrent par une décharge d'artillerie au moment où il s'éloignait de sa chère patrie, il regagna ainsi Janina, où le tyran, informé par ses émissaires de ce qui s'était passé, dédaignant d'admettre un banni à son audience, le fit presque aussitôt charger de chaînes et plonger au fond des cachots de son château du lac.

Cette violation manifeste des lois de l'hospitalité affligea plus particulièrement les tribus de Souli que ses capitaines; mais Photos, du fond de sa prison,

trouva encore le moyen de relever leurs courages. Il leur faisait dire que le visir n'attenterait jamais à ses jours, qu'il voulait les effrayer par les rigueurs exercées contre lui; qu'ils ne consentissent à aucune de ses propositions, et que Dieu qui veillait sur les *pharès* de la Selléïde, le tirerait du mauvais pas où il se trouvait; il se recommandait aux prières de Samuel. En effet, il n'était pas dans l'intérêt d'Ali de commettre ce crime; il n'osait même attaquer les Souliotes. La Porte, dont il respectait les ordres quand il ne pouvait pas les enfreindre sans se compromettre, lui ayant défendu toute espèce d'agression contre eux, il se serait contenté de menacer, lorsqu'il saisit, comme une bonne fortune, un incident que personne ne pouvait prévoir, et qu'il sut, au-delà de toute espérance tourner à son profit.

La corvette française l'Arabe, expédiée par le premier consul Bonaparte, ou, ce qui est plus vraisemblable, par quelque armateur particulier, après avoir débarqué à Œtylos, dans le Magne, des munitions de guerre qu'elle échangea contre des productions du pays, avait touché à Athènes pour troquer sa poudre contre des huiles, à Zante et à Parga, où elle en vendit encore, afin de se procurer des rafraîchissements, en trafiquant ainsi à la *cueillette*. Aussitôt Ali, qui était sans cesse aux aguets, écrit à Constantinople, que les Français veulent faire insurger la Grèce, qu'ils ont débarqué un arsenal entier dans le Magne, qu'ils viennent d'envoyer des caissons de munitions de guerre aux Souliotes, et que l'empire est menacé

d'une commotion politique, si on n'y apporte un prompt remède. Sans approfondir le fait, la Porte, toujours prête à frapper quand il ne s'agit que de verser le sang des chrétiens, adressa à son visir, qui avait appuyé sa dénonciation de quelques centaines de bourses distribuées aux Redgiali (1) du Sultan, un firman par lequel il lui était enjoint de requérir les forces des pachas ses voisins, des beys, des tenanciers de la couronne, et d'attaquer les infidèles de Souli, avec tous les moyens d'extermination qu'il jugerait convenable d'employer.

A la lecture de ce firman qui retentit dans les Albanies, Samuel arborant l'étendart de la croix sur les remparts de Sainte Vénérande, appela les fils des Grecs aux combats, tandis que leur ennemi cherchait à réchauffer l'ardeur des Turcs peu disposés à le seconder, parce qu'ils redoutaient plus sa puissance que celle des Souliotes incapables de s'agrandir. Par suite des lois féodales de l'Épire, imaginées pour défendre contre le pouvoir d'un seul la liberté des agas, en livrant la multitude à l'esclavage, il arrive maintenant que cette caste émancipée par l'islamisme réclame ses droits pour vendre ses services au plus offrant, lorsqu'il s'agit de guerres intestines pareilles à celle que le satrape entreprenait. Ainsi Ali éprouva plus de difficultés qu'il n'en prévoyait pour rassembler ses contingents, les beys même de Janina marchandaient avec lui, mais

(1) Espèce de conseillers d'état.

comme il ne s'agissait que de débourser des fonds, qu'il savait toujours reprendre avec usure, il résolut *de ne pas compter avec ses amis*, et les difficultés furent applanies. Afin d'intimider les gens qui avaient une propension marquée pour les Souliotes, et de diviser même ceux-ci au moyen de scrupules religieux, il eut recours au saint ministère des prélats de l'église orthodoxe. L'archevêque d'Arta, Ignace, écrivit ainsi par son ordre aux fidèles de la Cassiopie, pour leur défendre sous peine d'excommunication d'assister les Souliotes. Il le força de s'adresser ensuite aux chefs des armatolis : *Courage, métropolitain*, lui disait Ali, *ne ménage pas les serments;* mais toutes ces démarches n'obtinrent aucun succès. Vainement un religieux Sinaïte (1) de l'Archimandrion de Janina fut envoyé vers les Souliotes, pour leur enjoindre de mettre bas les armes, ils lui signifièrent de se retirer, sans quoi ils le feraient fusiller *comme corrupteur de la jeunesse*. Jérotheos archevêque de Janina les admonesta aussi inutilement, ainsi que leur prélat Chrysanthe évêque de Glychys, qui ne trouva de salut qu'en se réfugiant à Parga; et le peuple, les papas, les religieux, résistant aux comminations spirituelles, les hostilités, plus efficaces que les foudres ecclésiastiques, ne tardèrent pas à commencer.

Les Souliotes, quoique privés d'un de leurs chefs

(1) Il y a un couvent de religieux de sainte Catherine du mont Sinaï établi à Janina; voyez t. I, c. XI, de mon Voyage.

les plus intrépides, résolurent d'ouvrir la campagne par la destruction du poste de Vilia, que le visir avait fait construire à l'entrée du grand défilé. Ils manquaient de tout pour attaquer un donjon flanqué de quatre tours, défendu par des canons et une garnison de cent quatre-vingts hommes parfaitement approvisionnés; mais que ne peuvent pas oser des hommes réduits à combattre pour leur existence, car c'était-là la situation à laquelle les Grecs se trouvaient réduits. Samuel, qui venait, après de longues austérités, de renaître à la liberté, reparaît aux délibérations générales. D'un ton prophétique, il annonce au peuple que Mitococalis, un de ses lieutenants, est l'homme du *Jugement dernier*, que la Providence a suscité pour renverser le château de Vilia. Cette nuit même, s'écria-t-il, il tomberà comme les murs de Jéricho; je ne demande pour le *prédestiné en Dieu*, que deux cents hommes, quelques barils de poudre, et l'assistance des braves femmes de Souli, afin de transporter les magasins des infidèles dans nos montagnes.

Avec quelle impatience on attendit la nuit glorieuse annoncée par Samuel! Jamais Israël ne frémit de plus d'impatience en approchant des rives du Jourdain, où s'élevait la ville que le seigneur livra à sa colère (1), que les Souliotes n'en éprouvèrent, en con-

(1) Jéricho, appelée Hiérichos par les anciens, et maintenant Ériha, est située dans une plaine bordée par le Jourdain, à sept lieues au N. E. de Jérusalem; sa prise est rapportée à l'an du monde 2553, 1451 ans avant Jésus-Christ.



templant les bords de l'Acheron, et la faible distance qui les séparait de Vilia. Ils se délectaient comme des loups affamés qui examinent du haut des montagnes la bergerie (*mandra*), qu'ils doivent assaillir pendant le sommeil des pâtres, pour s'y repaître de carnage et de sang. On délivre à Samuel ce qu'il a demandé, on choisit les braves destinés à l'accompagner ; toutes les femmes demandent à le suivre ; et dès que les ténèbres commencent à envelopper les montagnes, il s'achemine, la croix en main, suivi de cette singulière colonne expéditionnaire.

La nuit tombe ; nul bruit ne se fait entendre dans les rangs ; un silence profond règne au loin. Arrivés à un lieu indiqué, Samuel ordonne à sa troupe de faire halte, de pousser un cri général au premier coup de fusil qu'il tirera, et d'accourir alors à son secours. Après avoir ainsi disposé son embuscade, il donne sa bénédiction à Mitococalis, il prie pour lui-même, et, chargeant quatre femmes d'autant de barils de poudre, il arrive, armé de pioches, ainsi que son compagnon, au pied du rempart de Vilia. La maçonnerie peu solide des constructions albanaises leur permet de faire un large trou au pied d'une des tours, et ils y placent leur foyer destructeur. Alors le signal convenu est donné, l'embuscade se lève en poussant des cris prolongés, les Turcs arrivent sur la muraille du côté où le bruit se fait entendre, et le feu mis à la mine fait sauter la tour avec trente-cinq soldats accourus à sa défense. A cette explosion, les Souliotes se précipitent par la brêche, et sans

être maîtres des plates-formes, ils s'occupent à vider les magasins, dont les femmes enlèvent les munitions, qu'elles se passent de main en main jusqu'à l'entrée du grand défilé de Souli. Après cette opération qui dura jusqu'à l'apparition des premières clartés du jour, Samuel intime, d'une voix éclatante, aux Turcs, de se rendre s'ils veulent avoir la vie sauve. Ils jettent leur armes en signe d'adhésion; mais, ô perfidie! à peine les Grecs commençaient à les ramasser, qu'une fusillade meurtrière tue un grand nombre d'entre eux. Irrités de cette déloyauté, un cri se fait entendre: *Plus de quartier!* Le combat s'engage, et les Souliotes, roulant quelques barils de résine sur lesquels ils entassent des piles d'arbustes et de pins, allument un feu dévorant au milieu du donjon, et cent soixante Turcs sont dévorés par les flammes.

Ce coup d'audace épouvanta les postes mahométans campés dans les champs Élyséens, qui se prolongent jusqu'aux hauteurs de Paramythia, et la nouvelle du désastre de Vilia ayant été apportée à Janina, Ali entra dans un tel accès de fureur, qu'il parut frappé de démence. Agité des furies, il apostrophait des fenêtres de son palais ceux qui se trouvaient à portée de l'entendre, en criant d'une voix terrible: *N'y a-t-il plus parmi vous de vrais croyans? jusqu'à quand, race timide, traînerez-vous une vie ignominieuse? Laisserez-vous toujours une poignée de brigands désoler la Turquie? Attendrez-vous qu'ils se soient emparés de Janina? Que ceux d'entre vous qui sont fils d'Islam, viennent aussitôt*

s'enrôler sous mes drapeaux. Il commande en même-temps aux Céryces proclamateurs de ses ordres, d'annoncer le danger public; il expédie de toutes parts des courriers et des commissaires pour accélérer la marche des contingents, qu'on vit au bout de quelques semaines, pareils aux torrents du Pinde à l'approche du printemps, se répandre dans le vallon de Janina au nombre de quatorze mille hommes.

Le despotisme a ses formes particulières. Il est si atroce qu'il lui est impossible de se calomnier, et personne ne peut faire un portrait plus horrible de son gouvernement, que celui que les historiens turcs en ont tracé eux-mêmes. Ainsi on cessera d'être étonnés de ce que j'ai raconté et de ce qui me reste à dire, si on réfléchit que les Orientaux entendent les notions du juste et de l'injuste en sens contraire des principes sacrés de la morale, de la justice et de l'humanité. Ali pacha, irrité de ses défaites, ne connut plus de bornes à sa vengeance dès qu'il eut rassemblé autour de lui une armée formidable. Son premier soin fut d'imprimer la terreur dans l'esprit de ses soldats, en leur faisant entrevoir pour récompenses, le pillage et le plaisir de verser impunément le sang humain. Avec de pareils esclaves on peut tout oser, quand on est assez favorisé de la fortune pour leur donner des peuples à dévorer. Dans la revue qu'il passa à Bonila, il offrit d'abord aux yeux de ses soldats l'appareil des têtes de quelques prisonniers de guerre Souliotes, et le spectacle du supplice d'un Schypetar de Cormovo,

qu'il aperçut dans les rangs des Toxides. Son ressentiment cherchait depuis vingt-cinq ans ce malheureux qui se croyait oublié, lorsque son ennemi le reconnut : *c'est ainsi que je punis mes ennemis*, dit-il en le faisant pendre, et les courtisans applaudirent à cet acte de férocité en disant, qu'*Ali avait une mémoire imperturbable*. Pour vous, ajouta-t-il en s'adressant aux soldats, *à douze lieues d'ici, vous trouverez le prix de votre valeur*, sans réfléchir que s'ils avaient été battus, ils se débandaient, par cela seul que leur avenir ne reposait que sur l'inconstance de la fortune. L'armée en conclut qu'on n'offensait jamais impunément un pareil maître, qu'il fallait vaincre, et il donna l'ordre aux différents corps de prendre le chemin de la Thesprotie, en plaçant cette fois Veli pacha, son second fils, à la tête de toutes ces bandes armées.

Fidèle à son dernier plan de campagne dicté par une longue expérience, le visir qui avait vu, ainsi que les Spartiates campés au pied du mont Ira, lorsqu'ils assiégeaient les Messéniens, s'écouler dix hivers et autant d'étés depuis le commencement des hostilités contre Souli, répartit les postes entre ses lieutenants de la manière suivante. Sur une circonférence de douze lieues, il plaça Veli pacha à Tzangari; Hugues ou Hagos Mouhardar et Metché-Bono à Vilia; Hassan Tchapari de Margariti avec Ibrahim Dem de Philatès à Zavrouchos, Jousouf Arabe à Tzécourati, et Békir Djocador au village de Seritchani. Ce blocus aurait porté le désespoir parmi d'autres hommes que les

Souliotes, qui se signalèrent encore par des actions extraordinaires de bravoure, malgré la désunion de leurs capitaines, et dont la valeur aurait sauvé pour jamais la république, si son heure fatale n'eût été marquée par celui qui dispose du sort des cabanes et du destin des empires.

Samuel, mieux informé que ceux qui l'ont blâmé depuis, conseilla aux Souliotes, sans leur en dire la cause, *de ne pas s'éloigner de leurs montagnes, en poussant à de trop grandes distances leurs excursions.* La défection des deux capitaines, Koutzonicas et Diamanté Zervos, l'avertissait que les défilés pouvaient être envahis, tandis que leurs défenseurs seraient occupés à fourrager. Il aurait voulu en dire davantage, mais il ne pouvait, à cause de la discrétion imposée à son caractère par le secret attaché à l'un des plus augustes mystères de la religion, s'expliquer qu'en termes généraux, et on n'écouta ses conseils que lorsqu'il n'en fut plus temps; un traître l'avait prévenu.

Pilios Gousis, c'était le nom de ce déloyal enfant de Souli, qui vivait loin des regards des siens, depuis qu'un manque de courage l'avait flétri dans un jour de combat, où il prit la fuite à l'approche des Turcs. Le nom de lâche (δειλὸς), avait déchiré son oreille; son épouse n'était plus admise à puiser de l'eau au réservoir commun, qu'après les autres femmes Souliotes, et cet affront de tous les jours, dont elle l'accablait en rentrant dans ses foyers, envenimait sa blessure. Vainement on lui avait offert le

moyen de réparer sa faute par quelque action d'éclat, il avait refusé constamment de reparaître à la tête de sa compagnie. Il méditait la vengeance, et un premier oubli de ses devoirs le porta au plus grand des forfaits, à celui de *lèze-patrie*. Dans les derniers temps, il avait éloigné sa famille pour accomplir plus sûrement son coupable dessein. Plusieurs fois il s'était rendu secrètement au quartier-général de Véli, que la Porte venait de nommer pacha du Chamouri, qui l'avait comblé de présents. Séduit par cet appât grossier, le traître convint avec l'ennemi de son pays, que dans la nuit du 22 au 23 septembre il ferait monter à la faveur des ténèbres, deux cents Turcs qu'il cacherait dans sa maison, qui formait, ainsi que les demeures des grands du pays, une sorte d'enceinte crénelée, et situéee avantageusement à l'une des extrémités du village de Souli. *En même temps*, ajouta-t-il, *ton altesse paraîtra avec toutes ses forces devant le hameau, et au moment où elle sera aux prises avec les Souliotes, je les attaquerai à l'improviste avec les deux cents soldats que tu m'auras confiés. Le poste que je te propose d'assaillir ainsi, sera d'autant plus facile à emporter, qu'il ne se trouve maintenant qu'une cinquantaine d'hommes capables de le défendre.*

Veli ayant consenti à cette proposition, elle fut exécutée avant que l'œil vigilant de Samuel eût découvert sa trame, et l'œuvre des ténèbres s'accomplit aussi rapidement que la pensée criminelle qui l'avait conçu. Souli fut enlevé, comme une aire d'aiglons en-

lacée par un ramas de serpents, parvenus en s'entortillant de rochers en rochers jusqu'au séjour de l'oiseau ministre du tonnerre, et ses défenseurs surpris n'eurent que le temps de gagner, en combattant héroïquement, l'église d'Aï-Donat, lieu consacré dans l'antiquité à la divinité terrible du monarque des enfers, que les Selles révéraient sons le nom d'*Aïdoneus*, ou Pluton.

Le même jour, Avaricos tomba au pouvoir de Veli pacha, étonné d'un double succès, dont il s'empressa d'informer son père, qui fit aussitôt partir Mouctar avec des renforts, en lui ordonnant d'attaquer l'ennemi de village en village; mais les Souliotes étaient revenus de leur terreur. La voix de Samuel, qui tonnait du haut de la forteresse de Ste-Vénérande, avait arrêté les fuyards, comme les cris d'Achille suspendirent autrefois les efforts des Troyens belliqueux prêts à enlever le camp des Grecs magnanimes, et rassura leurs esprits épouvantés. Les fils du tyran reculent à l'aspect de l'étendart de la croix, une avalanche de rochers et de troncs d'arbres disperse leurs hordes, et ils s'empressent de se fortifier dans les positions que la perfidie leur avait livrées.

Des combats partiels marquaient tous les instants; quarante jours environ s'étaient écoulés au milieu des alarmes, et les neiges commençaient à blanchir les faîtes des montagnes de la Selléïde, lorsque vers le onze novembre, Ali pacha exhuma du fond des cachots le trop confiant Photos. Leurs pourparlers amenèrent le captif, destiné à utiliser même ses mal-

heurs, à lui donner comme otages sa femme et sa famille entière, à condition de pouvoir faire sortir sa tribu de Souli, et de se retirer avec elle où bon lui semblerait. Le plan du satrape avait en cela pour but de réduire le nombre de ses ennemis, de les diviser par le soupçon et de les décourager, comme on diminue les forces d'un athlète par des saignées affaiblissantes. Son prisonnier, n'ayant pour lui que la nécessité de feindre, accepta ce qu'on voulut, et se rendit muni d'un sauf-conduit au quartier-général de Veli pacha, afin de concerter avec lui les moyens d'exécuter la convention conclue avec son père. On convint en conséquence qu'il se rendrait à Parga, où le voivode Abdoullah-bey de Prévésa avait un délégué, et on lui délivra à cet effet un passeport illimité, avec lequel il passa secrètement à Kiapha.

Il monte vers ce lieu où il avait été reçu tant de fois aux acclamations de ses compatriotes, lorsqu'il revenait chargé des dépouilles des Arnaoutes. Il y revoit la triste Caïdo et ses compatriotes, défiants comme la valeur trompée, occupés à délibérer sur les moyens de résister aux Turcs. Ils savaient le sacrifice que Photos avait fait pour la patrie, et il leur découvre en soupirant le fond de sa pensée : « J'ai « promis au tyran de faire sortir ma tribu entière de « nos montagnes, et je viens vous offrir de tromper « sa perfidie, en renvoyant à sa place les vieillards, « les jeunes filles et les enfants incapables de sou« tenir le poids de la guerre, qui consument nos pro-

« visions. Dès que nous serons en mesure d'exécuter « ce projet, on me livrera des otages pris parmi les « principaux chefs de l'armée ennemie, et libres de « bouches inutiles, nous répandrons le mécontentement dans le camp des Turcs, en retenant ces « mêmes otages, et en recommençant une guerre « terrible. »

Le conseil, à ces paroles, loue la haute sagesse de Photos, qui n'avait presque jamais négocié que l'épée à la main. On l'invite à se rendre à Parga pour obtenir qu'on y admette les enfants de la Selléïde destinés à mourir loin des tombeaux de leurs ancêtres. Une pareille démarche portait avec soi les couleurs de l'intrigue, et les Parguinotes accueillirent le fils de Tzavellas, comme ces guerriers qui, après avoir fait la gloire de leur pays, devenus lâches transfuges, ne cherchent à couvrir leur opprobre qu'en annonçant un retour à des principes qu'ils avaient long-temps combattus, pour s'excuser de se ranger sous les bannières de la tyrannie. Il fut reçu avec une froide suspicion, et obligé de demander la faveur d'être entendu dans un comité composé de trois Parguinotes, qui s'engagèrent par serment à taire ce qu'il avait à leur révéler. «Mes amis, mes anciens compagnons d'ar« mes, dit le brave, depuis le temps où la fortune « environnait Souli de gloire; si vous ignoriez les « dures extrémités auxquelles est réduit ce pays qui « fut toujours le boulevard de votre liberté, j'essayerais, « en vous faisant ici le triste tableau de nos misères, « d'émouvoir vos ames; mais vous connaissez trop

« notre position pour m'imposer la douloureuse né-« cessité d'en parler. » Il leur raconta en détail ce qui s'était passé à Janina entre lui et le visir Ali pacha, son entrevue avec Veli, et la résolution prise à Kiapha par ses compatriotes. « Je ne vous demande « donc, poursuivit-il, que le passage sur vos terres, « et des barques pour transporter nos vieillards, « nos filles et quelques jeunes enfants, à Paxos et à « Corfou. Tranquilles alors, nous pourrons prolonger « notre défense, et peut-être parvenir à repousser les « barbares de notre territoire. »

Les Parguinotes charmés de retrouver dans Photos un homme digne de leur estime, lui accordèrent sa demande, en l'invitant à rester avec eux, pour attendre la réponse du gouvernement russe de Corfou, qui s'empressa d'accorder ce qu'ils souhaitaient. Mais, par une de ces fatalités qui ne sont que trop communes, quand il s'agit surtout d'une bonne action, l'acte destiné à sauver tant de victimes n'ayant pu arriver, à cause des vents contraires, au temps fixé, Photos, afin de ne pas donner de soupçons à Veli pacha, jugea à propos de rentrer sur les terres ottomanes, en priant ses amis de lui adresser la réponse à Margariti. Il partit, mais à peine était-il arrivé dans cette ville, qu'il fut prévenu par ses compatriotes, que Veli pacha, inquiet de ses conférences avec les Parguinotes, loin de remplir ses engagements, avait déclaré qu'il le ferait décapiter aussitôt qu'il pourrait le saisir. A cette menace, le fils de Tzavellas, au lieu de fuir, se rend auprès

de Veli, s'explique avec franchise, le calme, et obtient de se rendre à Kiapha, dès que la nuit sera venue, afin d'exécuter la convention réglée avec le visir; lorsqu'un incident inattendu ruina ses espérances.

Par une de ces contre-polices ordinaires aux tyrans, Ali pacha qui opposait ses émissaires à ses agents, avait travaillé sous main à l'accomplissement du plan qu'il avait conçu pour diviser et affaiblir les Souliotes. Georges Botzaris et Coutzonikas étaient parvenus à déterminer la tribu de Zervatès à évacuer les montagnes, et Photos en arrivant à Kiapha se trouva prévenu dans son projet, environné de traîtres et en danger d'être livré avec sa famille à un ennemi dont sa démarche clandestine aurait justifié les rigueurs. Le moment était critique; et comme le moindre délai pouvait le perdre, il prit la résolution de se retirer, avec les débris de sa *phara*, auprès de Samuel resté étranger à toutes les intrigues qui divisaient Souli, depuis qu'il avait perdu l'espérance de concilier ses peuplades. Ce fut ainsi que Photos déjoua les manœuvres d'Ali pacha, qui se croyait tellement assuré d'avoir trompé les Grecs qu'on le vit apparaître au point du jour suivant, pour assister au massacre général des chrétiens. Il demande Photos, on le cherche, et on apprend qu'il est retiré dans le fort de Ste.-Vénérande. Il s'emporte contre son fils, il lui reproche d'avoir laissé fuir la tribu de Zervatès au lieu de l'égorger, il crie à la lâcheté, à la trahison. Alors Veli irrité de l'amertume des reproches

de son père, ne craint pas de lui dire, qu'on n'immole pas des Souliotes armés comme des agneaux, que pour les tuer il faut les combattre. *Si tu en doutes, essaie de prendre Photos qui se trouve là haut, renfermé dans le château de Sainte-Vénérande avec Samuel, tu n'as qu'une poignée d'hommes et de femmes à combattre; le triomphe sera facile.*

A ces mots, le tyran transporté de fureur, adresse à Photos une sommation fulminante, dans laquelle il menace de le déchirer en pièces, *s'il ne lui apporte aussitôt ses armes. — Viens les prendre!* Cette réponse laconique ayant achevé d'exaspérer le visir, il ordonne à neuf mille hommes rassemblés autour de lui de se préparer à escalader les rochers; il sème des poignées d'or dans leurs rangs, il promet des récompenses infinies, il enflamme les courages, et donne le signal de l'assaut.

Samuel apercevant le mouvement général des ennemis, arbore le *labarum* sur le clocher de la chapelle de Ste-Vénérande, et la croix déployée dans les airs annonce à la Selleïde le jour solennel des combats. Photos sort de la forteresse à la tête de cent cinquante soldats, et Caïdo poussant un cri pareil à celui de l'aigle menacée d'un danger, engage l'action, en perçant d'une balle le Bim bachi qui conduisait la colonne des assaillants. Chaque Souliote renverse ou blesse un Turc, et les flots des ennemis qui se succèdent pendant sept heures de temps ne permettant plus aux chrétiens de faire usage de leurs fusils

devenus brûlants à force de tirer, ils soutiennent le combat à coups de pierre. La garnison du château arrive à leur secours, en faisant pleuvoir des quartiers de roches, des tronçons de pins et des arbres entiers, qui obligent les infidèles à se retirer en désordre. Ali, témoin de la déroute des siens, après avoir perdu sept cents de ses meilleurs soldats, leur permet de réserver leur courage pour une meilleure tentative, et réprend en hâte la route de Janina, laissant à Veli pacha *carte blanche*, pour continuer la guerre et agir comme il l'entendrait. Les Souliotes qui n'avaïent eu que quatorze blessés, huit hommes et deux femmes tués par l'éclat des obus, à cause de l'avantage de la position qu'ils occupaient, rentrèrent au château de Ste-Vénérande, harassés de fatigue, prévoyant trop qu'une victoire dans l'état où ils étaient réduits, n'était qu'un sursis à leur inévitable extermination.

Ali pacha était rentré à Janina avec cette idée; la réduction de Souli lui paraissait immanquable. Chaque jour il expédiait à son armée des renforts, des munitions et des vivres. Il ordonna en même-temps, de doubler la paie de ses soldats; il entrevoyait le terme de ses désirs, et dès-lors aucuns sacrifices ne lui étaient plus pénibles. On plaignait d'avance les braves enfants de la Selleïde, dont les prisonniers qu'on faisait dans les diverses embuscades étaient massacrés sans exception. On s'appitoyait sur le sort réservé à cette peuplade héroïque, on ne s'entretenait que des malheurs qui l'attendaient, lorsque

la Providence sembla inspirer en sa faveur l'intercession puissante de l'épouse du visir, pour fléchir son cœur.

Éminé, épouvantée des horreurs que son époux commettait, et de celles plus atroces encore qu'il projettait, craignant pour son fils dans la dernière lutte prête à s'engager contre des hommes poussés au désespoir, osa adresser des remontrances aussi soumises que respectueuses au satrape. « Pourquoi, lui « disait-elle dans un moment d'épanchement, en « embrassant sa main homicide qu'elle arrosait de « larmes; pourquoi, seigneur, affliger votre servante? « Vous lui ravissez à-la-fois les deux fils, objet de « notre commune tendresse. Daignez jetter les yeux « sur le cours de votre fortune; le ciel, pardonnez-« moi cet humble reproche de la plus soumise des « femmes, semblait-il devoir l'élever au point de puis-« sance et de grandeur où chacun la contemple? Sous « quels auspices avez-vous parcouru votre carrière? « Le ciel seul et mon époux m'entendent. Que la vé-« rité frappe au moins une fois son oreille; vous « connaissez votre Éminé, vous savez si elle vous « aime! vertueux et humain, elle vous eût adoré tous « les jours de votre vie. Hélas! pourquoi l'avez-vous « *souillée, cette vie*, par des excès que votre poli-« tique excuse, et que votre raison condamne? N'avez-« vous pas assez versé de sang? Votre conscience... » A ces mots, le satrape impatient, repoussant Éminé, allait éclater... « Daignez, poursuivit-elle, daignez, « ô mon maître suprême, calmer votre colère... Si je

« vous perdais, si vous m'étiez ravi, si je restais seule « au milieu des ennemis irréconciliables que votre « ambition nous a suscités, quel serait mon sort et « celui de votre famille? Veuillez en croire mes alarmes; « elles ne sont peut-être que trop légitimes. J'ai été « avertie en songe, n'en doutez pas, seigneur; j'ai « été avertie par le génie tutélaire de vos prospérités, « *que vous deviez épargner les Souliotes...* — *Les « Souliotes!* s'écrie d'une voix de tonnerre le visir, « *les Souliotes!* tu oses nommer mes implacables ennemis! tremble pour toi-même.—« Oui, je les nomme, « dit-elle en se levant; songe que je suis fille d'un « pacha, comme toi; je les nomme; et leur sang, celui « de Capelan mon malheureux père, que tu répandis « aux jours de mon enfance, retombera sur ta tête. » —Et toi, tu périras! En prononçant ces paroles, le visir, hors de lui-même, tirant au hasard un coup de pistolet, répand l'alarme dans le palais. Éminé tombe privée de sentiment; et ses femmes, accourues au bruit qui venait d'éclater, l'emportent dans ses appartements, au fond desquels elles se renferment.

La terreur qui suit l'explosion de la foudre n'est pas plus grande que celle dont le serail fut rempli à cette épouvantable nouvelle. On avait entendu la détonnation d'une arme à feu dans l'intérieur du harem, et personne n'osait demander quelle victime la mort avait frappée. La crainte enchaînait toutes les voix; une alteration effrayante régnait dans les traits du tyran, lorsqu'il eut confié le secret de son attentat à

un médecin, complice infâme de ses forfaits (1), qui lui apprit que sa femme n'était pas blessée.

Cette nouvelle ayant calmé le délire des sens du satrape, il versa des larmes; et soit retour sur lui-même, soit inquiétude, il voulut, pendant la nuit qui suivit cet évènement, se rendre auprès de son épouse. Il frappe à son appartement, il appelle, et comme on refuse de lui ouvrir, il s'irrite et enfonce la porte de la chambre dans laquelle reposait celle qu'il avait outragée. Effrayée à la vue de son tyran et du bruit qu'elle venait d'entendre, Éminé crut toucher à sa dernière heure. Un spasme léthargique glaça ses sens; la parole expira sur ses lèvres, et les convulsions qui se succédèrent la conduisirent à la mort avant le retour du soleil. Ainsi termina ses jours la fille de Capelan pacha, épouse d'Ali Tébélen, mère de Mouctar et de Veli, digne par ses vertus d'une meilleure fortune.

Si la fin tragique d'Éminé causa un deuil général dans l'Épire, elle ne produisit pas une impression moins profonde sur l'esprit de son meurtrier. Pendant plus de dix ans, il fut épouvanté de la mort de son épouse. Le spectre d'Éminé le poursuivait dans ses plaisirs, au milieu de ses conseils, et jusque dans son sommeil. Tel que Néron après son parricide, il n'osait

(1) Les détails circonstanciés de cette scène, et la fin tragique d'Éminé, m'ont été racontés par Tosoni, son médecin, que je puis nommer puisqu'il est mort, et par conséquent hors d'atteinte des coups de celui dont il fut l'aveugle sicaire, et l'empoisonneur salarié.

coucher seul dans une chambre; il craignait d'avancer le bras hors de son lit (1). Il la voyait, il l'entendait; et il se réveillait parfois en criant : *Ma femme! ma femme! c'est elle! sauvez-moi de sa fureur!...* Il tressaille encore aujourd'hui; je l'ai vu frémir, en reconnaissant ses traits dans ceux de ses fils, de ses petits-enfants; et le juste ciel, qui attache ce fantôme à sa coupable existence, prépare, par des souvenirs sans cesse renaissants, la punition réservée à ses forfaits.

Cependant Souli aux abois, n'existait plus que par l'héroïsme d'un pétit nombre de généreux défenseurs, auxquels le récit de la mort d'Éminé avait arraché des larmes. Depuis plusieurs semaines l'eau leur manquait, et ils n'avaient presque plus pour boisson que les pluies, qu'ils recueillaient quand le ciel leur accordait ce bienfait. Parfois ils faisaient descendre du haut des rochers, dans l'Achéron, quelques éponges chargées d'un plomb, et ils se désalteraient en les suçant comme des nourrissons affamés qui tètent le sein d'une mère épuisée. Pressés par les besoins de la vie, pressés par les ennemis, ils rendaient cependant encore des combats sanglants, dernière lutte de la vie contre le trépas. En effet, de quelque côté qu'ils levassent les yeux, ils ne les portaient plus que sur

(1) Per reliquum noctis modo in tenebris et cubili, modo præ pavore exsurgens, et mentis impos, lucem opperiebatur, tanquam exitium allaturam. Tacit., *Ann.*, lib. vi, n. 6; lib. xiv, n. 10.

une terre ennemie. Parga, rangée sous la domination d'un vaivode ottoman (1), ne pouvait plus leur fournir de secours ; leurs rochers stériles comme la mort n'offraient qu'une affreuse nudité, et il ne restait aux descendants des Selles d'autre parti que la dernière consolation des braves, l'honneur de mourir les armes à la main en périssant tous dans les bras de la victoire. Le polémarque Samuel, ministre des autels, invoquait inutilement, par de ferventes prières, le ciel, protecteur de l'innocence. Ses touchantes exhortations, qui enflammaient les courages, élevaient envain des hommes mortels au-dessus de leur sphère : le jour marqué, le terme fatal des destinées de Souli était arrivé. Une voix suivie d'un bruit confus parle de capitulation, et la multitude répond qu'il faut capituler. Que ceux qui veulent vivre esclaves, pourvoient a leur sûreté, s'écrie Samuel, et que les soldats décidés à mourir libres se rangent avec moi, sous l'étendart du *Jugement dernier*, que leurs yeux reverront briller au ciel, quand le fils de l'homme assis sur les nuages ouvrira les dômes éternels de sa gloire aux élus, en précipitant l'infidèle avec son faux prophète dans les flammes vengeresses.

Les paroles de Samuel se perdent dans les airs! on entoure Photos, on le prie, on le conjure d'écrire à Véli pacha, afin de lui demander à traiter, et le fils d'Ali leur accorde aussitôt, le dirai-je... (la valeur a ses éclipses), il leur octroye une *am-*

(1) Depuis le traité du mois de mars 1800.

nistie (1), partage ordinaire des rebelles, que le pouvoir dédaigne d'écraser.

L'orgueilleux vainqueur joint à cette pièce une

---

(1) DIEU,

PAIX ET PARDON.

Moi, Véli, pacha de Delvino, fils d'Ali, fils de Véli, fils de Mouctar, fils de Salik Tébélen, au nom d'Ali Tébélen, gazi (victorieux), Janina Vali-cy, toparque de la Thessalie, Dervendgi pacha, membre du conseil suprême (dovletgi) de la Porte de félicité du monarque des monarques, le glorieux Sultan, distributeur des couronnes aux Cosroës, qui régnent *avec sa permission* sur les trônes du monde; j'accorde aux chrétiens de Souli l'acte suivant :

Article Ier. Les Souliotes auront la liberté de sortir du pays qu'ils occupent avec armes, bagages, munitions, vivres, et ce qu'ils voudront emporter pour se rendre soit hors de l'Albanie, soit dans l'Albanie, et partout où bon leur semblera.

II. Je m'engage à leur fournir, et faire fournir gratuitement, les bêtes de somme né-

ΘΕΟΣ

ΕΙΡΗΝΗ ΚΑΙ ΣΥΓΧΩΡΗΣΙΣ.

Ἐγὼ, Πασᾶς Δελβίνου, Βελῆς Ἀλῆ Βελῆ Μουχτὰρ Σαλῆ, Τεπελενλῆς, εἰς τ' ὄνομα Ἀλῆ Τεπελενλῆ Γαζῆ, Ἰάννινα βαλεσῆ, Τοπάρχου Θεσσαλίας, Δερβεντζῆ Πασᾶ, μέλους τοῦ ὑψηλοῦ συμβουλίου τοῦ Δεβλετίου τοῦ βασιλέως τῶν βασιλέων τοῦ περιδόξου Σουλτὰν Σελὶμ, διαμοιραστοῦ τῶν στεμμάτων τῶν Κράληδων, τῶν βασιλευόντων δὶ ἀδείας του εἰς τοὺς θρόνους τοῦ κόσμου, δίδω πρὸς τοὺς χριστιανοὺς τοῦ Σουλίου τὴν παροῦσαν συνθήκην.

Α. Οἱ Σουλιῶται εἶναι ἐλεύθεροι νὰ ἀναχωρήσουν ἀπὸ τὸν τόπον των, μὲ τ' ἅρματα, ἀναγκαῖα τοῦ πολέμου, τροφὰς καὶ ὅ,τι ἄλλο θέλουν νὰ πάρουν, διὰ νὰ ὑπάγουν εἴτε μέσα, εἴτε ἔξω τῆς Ἀλβανίας, ἢ ὅπου ἀλλοῦ θελήσουν.

Β. Ὑπόσχομαι νὰ τοὺς προμηθεύσω ἀνεξόδως τὰ ζῶα τ' ἀναγκαῖα νὰ μεταφέρουν τὰ πράγματα, ἀναγκαῖα

lettre adressée aux primats de Parga, par laquelle il daigne leur permettre d'accorder asyle et passage aux Souliotes. Cette pièce, monument de la démence d'un

---

cessaires au transport de leurs effets, vivres, munitions de guerre, blessés, malades, femmes, vieillards et enfants, jusqu'au lieu où ils désireront se retirer.

τοῦ πολέμου, ζωοτροφίας, πληγωμένους, ἀῤῥώστους, γέροντας, γυναῖκας καὶ παιδία, ἕως εἰς τὸν τόπον ὅπου κατοικήσουν.

III. Les otages reçus en vertu des ordres du visir mon père, seront rendus aux Souliotes.

Γ. Θέλει λάβουν τοὺς κατὰ προσταγὴν τοῦ πατρός μου Βεζίρη κρατημένους Σουλιώτας ὡς ῥεέμια.

IV. Ceux des Souliotes qui voudront rester dans l'Albanie et s'y fixer, auront *gratis*, en toute propriété, des terres, des villages, et trouveront à jamais honneur, sureté et protection auprès de mon père et de notre famille.

Δ. Ὅσοι ἀπὸ τοὺς Σουλιώτας θελήσουν νὰ κατοικήσουν εἰς τὴν Ἀλβανίαν, θέλει λάβουν χάρισμα ὑποστατικὰ καὶ χωρία, καὶ θέλει εὕρουν διὰ πάντα τιμὴν, ἀσφάλειαν καὶ προστασίαν ἀπὸ τὸν πατέρα μου καὶ ὅλον τὸ ὀτζάκι μας.

V. Je jure que ce traité est sacré, qu'aucun des Souliotes ne sera jamais molesté, insulté, ni recherché pour sa conduite passée, par qui que ce soit. Si je contrevenais à ce pacte, ou s'il était violé par quelqu'un des nôtres, je me soumets, pour moi et les miens, à mériter le titre de *musulman apostat. Puissions-nous alors être abandonnés de nos femmes, qui feraient le grand*

Ε. Βεβαιόνω μεθ' ὅρκου ταύτην τὴν συνθήκην ἱερὰν καὶ ἀκαταπάτητον, καὶ ποτὲ Σουλιώτης νὰ μὴν ἐνοχληθῇ, ὑβρισθῇ, ἢ ζητηθῇ κἀνεὶς ἀπὸ κἀνένα διὰ τὰ περασμένα. Ἂν βιάσω, ἢ ἀπὸ τοὺς ἀνθρώπους μου κἀνεὶς πατήσῃ τὰ συμφωνημένα, νὰ μὴν ἦμεθα Μουσουλμάνοι μήτ' ἐγὼ μήτε οἱ περὶ ἐμέ. Αἱ γυναῖκές μας νὰ μᾶς χωρίσουν, καὶ ὀρκιζόμεναι τρεῖς φοραῖς τὸν μέγαν ὅρκον, νὰ μᾶς κηρύξουν ξένους, καὶ τοὺς τοῦ γάμου δεσμούς μας διαλυμένους.

homme qui ne devait ses succès qu'à la perfidie, portait la date du 15 décembre, vieux style, 1803.

Après avoir subi ces humiliations, ils partent, les vieux montagnards de la Selleïde! Ils ont dit un dernier adieu aux rochers teints de leur sang, aux val-

---

serment, τὸν μέγαν ὅρκον, *et que nous soyons obligés de les reprendre après les avoir répudiées trois fois* (1).

Pour preuve de ma loyauté, copie de ce pacte sera délivrée aux Souliotes; et *que Dieu m'écrase de sa foudre*, si j'y contreviens.

Délibéré, arrêté, ratifié, et signé par moi et mes frères d'armes, musulmans sunnites.

Souli, 12 décembre (v. s.) 1803.

Véli pacha Ali Zadé.

Elmas, bey; Ismael, bey de Conitza; Mouhamet, mouhardar; Ismaël pachô, bey; Hassan, derviche; Hago, muhardar; Abden Zarchan; Omer, derviche; Metche Bono; Hadgi Bédo; Latif Codja; Chousa Toskas; Abas Tébélen.

Εἰς ἔνδειξιν δὲ πίστεως, ἴσον τῆς παρούσης συνθήκης θέλει δοθῆ εἰς τοὺς Σουλιώτας, καὶ ὁ Θεὸς νὰ μὲ καύσῃ μὲ τὴν φωτίαν τῶν ἀστραπῶν του, ἂν δὲν τὴν φυλάξω.

Συμφωνηθὲν, χυρωθὲν, καὶ ὑπογραφθὲν ἀπὸ ἐμένα καὶ τοὺς συμπολεμήσαντας μ' ἐμένα συναδελφούς μου, ὅλους Μουσουλμάνους Σουνίτας.

Σοῦλι, 12 Δεκεμβρίου, 1803.

Βελῆ πασᾶς Ἀλῆ Ζαδές.

Ἐλμάς πεης, Ἰσμαὴλ πεης Κονιτζιώτης, Μουαμὲτ Μουχουρδάρης, Ἰσμαὴλ Πασό πεης, Χασὰν Δερβίσης, Ἄγος Μουχουρτάρης, Ἀβδὲν Ζαρχὰν, Ὀμὴρ Δερβίσης, Μίτζο Πόνος, Χατζῆ Πέτος, Λατὶφ Χότζας, Χούσα Τόσκας, Ἀμπὰζ Τεπελενλῆς.

(1) Les Turcs répètent ici un anathème prononcé par Bajazet Ildérim contre Tamerlan, qu'il défiait de venir à sa rencontre : *Si tu ne te montres pas, ainsi que tes menaces me l'annoncent, je souhaite que tu sois obligé de reprendre une épouse que tu aurais répudiée par trois fois.* V. Gott. Stritter. Tataric., c. XIII, § 156.

lons jadis fertilisés par leurs sueurs, et aux églises de leur douce patrie. Ils s'éloignent sous la conduite de Photos, de Dîmo-Dracos, de Tzima-Zervas; Caïdo, la carabine en main, marche au milieu des femmes et des enfants; elles saluent, en poussant de longs gémissements, les tombeaux des ancêtres, et les prêtres portant la croix précèdent cette caravane affligée, qui prend la route de Parga. Les autres villages de la république sont simultanément évacués de la même manière; Koutzonicas, Georges Botzaris et Palascas, conduisent d'autres tribus vers Zalongos, monastère et village situés sept lieues au midi des rives de l'Achéron, sur la frontière du canton de Rogous, territoire antique des Cassiopéens. Quelques veuves des guerriers morts en combattant pour la patrie se retirent, en vertu d'une permission de Véli pacha, au hameau de Regniassa; tandis que d'autres pharès se dirigeaient vers le mont Djoumerca, avec l'intention de passer de là dans les montagnes de l'Étolie, afin de s'y réunir aux bandes belliqueuses des Armatolis, commandées par Paléopoulo.

Tandis que les Souliotes abandonnaient de toutes parts leurs montagnes, Samuel qui n'avait pas voulu accéder à la capitulation, attirait à lui seul l'attention des infidèles, qui n'attendaient que sa chute, pour courir sur les chrétiens, auxquels ils avaient accordé un traité mensonger. Il arrêtait, depuis quarante huit heures, le torrent des barbares qui débordait de toutes parts son enceinte à moitié démolie par les bombes, en signalant son courage

par des prodiges de valeur. Il gagna ainsi, en cédant pied à pied un terrain qu'il ne pouvait plus défendre, le dernier retranchement qui renfermait le magasin des poudres. Là, plein de l'esprit du Dieu qu'il adora, en présence des derniers enfants de Souli, il les exhorta à donner tête baissée sur les ennemis, dans les rangs desquels ils trouvèrent une mort glorieuse. Resté seul au milieu des ruines de sa patrie, il vit d'un front serein s'avancer les mahométans; il attendit qu'ils eussent pénétré dans l'arsenal, où, plus grand que Brutus, et sans blasphémer la vertu (1), il termina ses jours en mettant le feu aux poudres qui firent sauter avec lui plus de six cent mahométans.

Véli pacha, témoin de ce désastre qui terminait la résistance héroïque des Souliotes, crie aussitôt à la violation du pacte qu'il leur avait accordé, et profitant des ordres secrets que son père lui avait laissés, pour massacrer les chrétiens dès qu'ils seraient hors des montagnes, il fait courir de tous côtés à leur poursuite. Douze cents hommes se mettent à la piste de Photos et l'atteignent au moment où sa caravane touchait au territoire de Parga. Le fils de Tzavellas, qui marchait à l'arrière-garde avec sept soldats, découvrant de loin les barbares, crie de hâter le pas, s'embusque, arrête

---

(1) Dion Cassius rapporte que Brutus, en se donnant la mort après la bataille de Philippes, blasphêma la vertu, en s'écriant: *O vertu, tu n'es qu'un vain nom; je t'exerçais comme une action libre, tandis que tu étais l'esclave de la fortune!* Ὦ τλῆμον ἀρετὴ, λόγος ἄρ' ἦσθα· ἐγὼ δέ σε ὡς ἔργον ἤσκουν, σὺ δ' ἄρ' ἐδούλευες τύχῃ. DION. CAS., *Hist. rom.*

leur avant-garde, et ne sacrifie que quelques bagages pour se sauver avec son faible détachement; tous arrivent ainsi en pays ami.

Furieux d'avoir manqué leur proie, les Turcs s'exhalent en imprécations et en menaces contre les Parguinotes, puis décampant presque aussitôt, ils se portent à marches forcées vers Zalongos. Les Souliotes s'y reposaient à peine depuis quelques jours, lorsqu'ils aperçurent les troupes du pacha sur les hauteurs, poursuivant les pâtres et annonçant la guerre. A cette vue, Georges Botzaris, Koutzonicas et le traître Palascas, comprirent la faute qu'ils avaient commise, en s'attachant au parti d'un tyran sans foi. Ils veulent parlementer, on leur répond à coups de fusil; la perte de tous était résolue; on ne pouvait même plus se faire illusion. Déja une partie de la tribu se voit entourée sur une hauteur où elle s'était réfugiée à l'approche des Turcs; un hymne plaintif se fait entendre. Soixante femmes privées de leurs défenseurs, n'ayant pour ressource que la prière et les larmes, se recommandent à celui qui couvre d'un voile impénétrable ses grands desseins. Desespérées de n'avoir devant elles que la triste perspective de l'esclavage et l'opprobre de passer dans les bras des mahométans, elles lançent leurs enfants en guise de pierres sur les assaillants; puis, entonnant leur chant de mort et se donnant la main l'une à l'autre, elles se précipitent au fond de l'abîme, où les cadavres amoncelés de leurs enfants en empêchèrent quelques-unes de trouver la mort, objet de leurs vœux.

Témoins de cet acte de désespoir, les Souliotes de Zervatès qui étaient au nombre de plus de trois cents, retranchés dans le couvent de Zalongos, résolurent d'attendre la fin du jour, afin de se frayer un passage à travers les lignes ennemies. Le temps pressait, et vers le milieu de la nuit suivante, quelques femmes portant leurs enfants à la mammelle, des vieillards, donnant la main aux adolescents qui pouvaient suivre, sortirent de la place, précédés des palicares qui marchaient le sabre à la main. Quoiqu'on observât le plus profond silence, on fut découvert; et après un combat livré corps à corps, cent cinquante individus qui se dégagèrent, parvinrent à s'enfoncer dans les bois. Sans guides, sans signaux, errants à l'aventure, au milieu des bêtes féroces moins avides de sang que les Turcs, on marche, on fuit d'un pas douteux. Des mères éperdues, pour dérober la trace de leurs pas, serrent la gorge de leurs enfants et les suffoquent pour empêcher leurs cris, lorsque le premier crépuscule, permettant de se reconnaître, quelques coups de sifflet donnent le signal de la réunion, et les débris réunis de tant de malheureux gagnent par des faux-fuyants le territoire de Parga, devenu l'asyle sauveur des proscrits, trop heureux d'échapper ainsi; car ceux qui tombèrent au pouvoir des Turcs furent envoyés au quartier-général de Véli pacha, qui rassemblait des victimes destinées à orner son triomphe.

L'affaire de Zalongos étant terminée, Jousouf Arab vint prendre le commandement des troupes pour se porter à Regniassa, où s'étaient retirés, comme je

l'ai dit, les veuves et les enfants de vingt familles Souliotes. Comme ils étaient sans défense on fit main-basse sur eux, en touchant le territoire où ils se trouvaient exilés. Le village retentissait de cris, lorsque Despo, veuve du capitaine Georges Botzi, qui habitait la grande tour appelée Dimoula, dont les ruines subsistent encore, voyant le carnage, commença à faire feu sur les assassins. Leur attention se porte aussitôt de ce côté et ils l'attaquent avec furie. La généreuse Souliote comprenant bien qu'elle ne pouvait pas résister long-temps, s'adresse aux femmes renfermées avec elle, et leur demande si elles veulent mourir libres ou vivre esclaves et souillées. Elles s'écrient qu'elles préfèrent la mort à la honte. Sans perdre de temps, Despo leur dit de se ranger autour d'elle, puis s'asseyant sur un caisson rempli de cartouches, elle y met le feu avec un tison, et toutes ensemble sautent avec la tour, devenue la proie des flammes qui dévorèrent leurs restes vénérables, sans laisser à leurs bourreaux le plaisir de repaître leur vue, en considérant les débris de leurs cadavres (1).

En abandonnant Souli, Kitzos et Nothi Botzaris, capitaines renommés pour leur bravoure, s'étaient retirés

(1) Les noms des héroïnes qui périrent avec Despo furent : Tasso (Anastasie), fille de Despo; Nasto (Athanase), fille de Tasso; Maro (Marie), fille de Tasso; Despo (Reine), seconde fille de Despo; Kitzia (Christine), troisième fille de Despo; Nicolas, fils de Kitzia; Sopho (Sophie), bru de Despo; Kitzo, fils de Sopho; Panagio (Toussainte), seconde bru de Despo; Catero (Catherine), fille de Panagio.

avec leurs tribus à Vourgarelli, village du mont Djoumerca (1). Apprenant ce qui s'était passé dans la Cassiopie, ils s'empressèrent de ramasser des vivres, des munitions, et, dès qu'ils s'en furent procurés, il partirent secrètement pour se rendre à Seltzo, dans l'Agraïde. Forts de leur courage, ils avaient renversé les postes de Dervendgis; ils se frayaient un passage à travers l'Athamanie; ils débouchaient par le défilé de Théoudoria dans la vallée de l'Acheloüs, lorsqu'ils eurent avis qu'un corps de troupes commandées par Hago Mouhardar et Bekir Dgiocador, expédiés pour les exterminer, se montraient sur leurs derrières.

Aussitôt ils font halte pour donner le temps aux femmes, aux enfants et aux bagages, de prendre les devants; puis, fondant sur les Turcs, ils les dispersent. Mais à chaque défilé ceux-ci reparaissent, et de nouvelles escarmouches se succèdent pendant deux jours, car dès que la nuit enveloppait les vallées de ses ombres, les barbares retranchés sur les hauteurs veillaient dans de continuelles alarmes. Enfin le troisième jour de marche, les Souliotes voyaient devant eux les montagnes d'Agrapha, où les bandes de la Thessalie leur auraient fourni des renforts. Ils approchaient du terme de leurs fatigues; ils touchaient au pont de Coracos (2), lorsqu'une fusillade leur apprit que ce poste était occupé par les troupes

---

(1) Du village de Vougarelli à Véternitza, la distance est de huit lieues. *Voyez* mon Voyage dans la Grèce, c. XL.

(2) Le pont de Coracos aboutit au mont Phrycias, qu'on

du visir, retranchées sur le mont Phrycias, dont les hordes, commandées d'un autre côté par les chefs que je viens de nommer, leur coupaient toute espèce de retraite. Au bruit qui venait de se faire entendre elles doublent le pas, et les Souliotes, enveloppés, ne trouvent pour retranchement et pour abri que le rocher et le monastère de Veternitza. Ils s'y établissent au milieu d'une grêle de balles, et ils parviennent, en rendant la mort avec usure aux ennemis, à repousser les mahométans qui se retirèrent en formant un cercle autour des chrétiens qu'ils se proposaient d'immoler. Ainsi, de toutes parts les Souliotes étaient entourés de tigres altérés de leur sang; car les villages voisins s'étaient levés en masse contre eux; et toutes les issues leur étaient fermées.

Six semaines s'écoulèrent de la sorte, sans qu'aucun des soldats du satrape osât s'avancer dans la lice; et ils se tenaient hors de la portée du fusil, comptant sur le secours de l'ennemi puissant qui réduit les citadelles les plus redoutables. Ils savaient que les chrétiens étaient pourvus de peu de vivres, et ils attendaient que la nécessité les livrât à leur discrétion pour les égorger. Avec quelle joie barbare ils comptaient les heures et les moments! Pareils aux animaux féroces, que le peuple-roi, dans ses jours de fête, lâchait dans l'arène contre les généreux martyrs de la foi, les mahométans guettaient

croit être le Phricion des anciens, cité par Hérodote. *Vie d'Homère, XIV*, et *Steph. Byzant.*, *in voc.* Φρίκιον.

leur proie. Les Souliotes, de leur côté, ne se faisaient pas illusion sur le sort qui les attendait. Ils sentaient l'étendue de leurs maux; leurs munitions s'épuisaient; les vivres avaient totalement manqué; et avant d'être frappés d'inanition, ils résolurent de consacrer ce qui leur restait de forces à mourir de la mort des braves, en essayant, sans oser l'espérer, de se frayer un passage à travers leurs ennemis.

A un signal convenu, trois cents d'entre eux s'élancent, non plus précédés du feu de la mousqueterie, mais à découvert, la tête haute et le sabre à la main, contre les Schypetars mahométans. En vain leurs guerriers tombent; ils ne connaissent plus de dangers; tout espoir de salut est loin d'eux, et ils nettoyent au loin la campagne des hordes ennemies; mais revenus sur leurs pas, ils s'obstinent inutilement à franchir le pont fatal; leurs armes sont impuissantes contre les barricades. Nothi Botzaris tombe atteint de cinq blessures, et presque tous ses soldats y trouvent la mort et la fin de leurs misères. Mais que deviennent les femmes et les enfants?.... la vérité de l'histoire aura peine à faire croire, qu'après s'être battues à coup de pierre et quelques-unes à coups de couteau, se voyant privées de leurs époux et de leurs frères; un seul cri se fit entendre: *Mourons!*... Et par un mouvement spontané, plus de deux cents mères pressant leurs enfants contre leur sein, suivies de jeunes filles, se précipitent et disparaissent dans les ondes rapides de l'Acheloüs qui les engloutit. Le seul Kitzos Botzaris, avec dix des siens, malgré leurs

blessures, parvinrent à se dégager; et son frère Nothi fut traîné dans les prisons de Janina.

J'ai connu ces deux chefs des Souliotes, lorsqu'ils servaient sous les drapeaux de la France, qui fut toujours la patrie protectrice des infortunés. J'ai entendu de la bouche de Kitzos le récit de ses malheurs et les regrets qu'il donnait à son pays, sans jamais dire ce qu'il fit pour sa défense, car il s'oubliait; et ses ennemis seuls m'ont parlé de son courage. Il avait quelque chose d'extraordinaire dans l'expression; et par un secret pressentiment, qu'il me communiqua souvent, il se croyait destiné à tomber tôt ou tard entre les mains d'Ali pacha. Cette pensée ne l'avertissait que trop bien... Par une suite de vicissitudes, qu'on était loin de prévoir, Kitzos Botzaris, remis au pouvoir de son ennemi par les agents de l'Angleterre, lâches complaisants de la tyrannie (1); sous la garantie fallacieuse de la foi jurée, qu'on le respecterait, reçut le coup fatal de la main d'un nommé Gôgos, à l'Arta, où ce crime fut consommé par ordre d'Ali, au mois de janvier 1813.

Les desseins du satrape étant ainsi accomplis, il partit au commencement de mars pour se rendre à Souli, afin d'en faire fortifier les principales positions et de présider aux exécutions, par lesquelles il se proposait d'inaugurer la prise de possession de cette contrée, qui était encore vierge de forfaits. Quoique

(1) *Voyez* ch. x. T. II de mon Voyage.

le sang eût coulé à grands flots sous le glaive de ses fils et de ses lieutenants, il ne trouva encore que trop de vengeances à exercer contre les prisonniers qui restaient. Pendant huit jours entiers les exécutions se succédèrent, et, à la lueur des incendies qui dévoraient les villages de la Selleïde, on ne vit de toutes parts que gibets, pals et supplices. On versait à quelques-uns des chrétiens de la poudre dans les oreilles, à laquelle on mettait le feu. Les femmes étaient précipitées du haut des mornes dans les abîmes de l'Achéron; les enfants vendus à l'encan; et comme le *dixième des condamnés* appartenait aux bourreaux chargés des exécutions, qui leur sauvaient ainsi la vie, on s'estimait heureux de devenir leur esclave, et leur part dans le butin ne fut pas la moins enviée... Après ces premiers excès du crime, le visir, fatigué, sans être rassasié de carnage, reprit le chemin de Janina, en traînant à sa suite les débris de la population de Souli, dont il orna son triomphe. Leurs tourments, dans les fêtes qui eurent lieu à cette occasion, furent aussi variés que les caprices de la soldatesque dont ils devinrent le jouet, sans qu'aucun des Souliotes, auxquels on offrit le moyen de l'apostasie pour se sauver, démentit son courage dans l'agonie des douleurs. On vit des soldats empalés, expirer lentement, en invoquant le nom du Tout-Puissant; un jeune homme, auquel on avait arraché la peau du crâne, fut forcé, à coups de fouet, de marcher sous les fenêtres de Véli pacha, charmé de voir jaillir le sang de ses artères. La ville était

transformée en un cirque retentissant des acclamations féroces des barbares, mêlées aux gémissements et aux cris des victimes.

Mais le juste Ciel réservait un triomphe éclatant aux chrétiens, et le spectacle qui ferma les arènes fut illustré par le glorieux martyre de trois jeunes enfants d'une beauté ravissante. Je n'ai pu apprendre leurs noms pour les transmettre à la mémoire du monde chrétien. L'aîné de ces élus avait quatorze ans; sa sœur, onze, et elle marcha au supplice en conduisant par la main un frère plus jeune qu'elle. On leur avait arraché leurs vêtements!.. Une douce sérénité brillait sur la figure de ces prédestinés, qu'entourait une troupe de derviches frénétiques, auxquels on les avait livrés. Arrivés sous l'ombrage fatal des platanes de Calo-Tchesmé, lieu ordinaire des exécutions, la vierge se prosterne en élevant ses mains au Ciel. Elle voit rouler à ses pieds la tête de son jeune frère; et pendant que l'aîné luttait contre un ours auquel on l'avait livré, on n'entendit sortir de sa bouche que ces paroles ravissantes : *Père des miséricordes, Dieu exorable, Dieu des faibles, sainte Reine couronnée, ayez pitié de mes frères; Christ adoré, secourez vos pauvres enfants!....* En achevans ces mots, un des bourreaux frappa la victime sans tache. La rose de la Selleïde tomba sur le sein de la terre, et les chœurs des anges reçurent les ames de ces douces créatures, qui reposent dans le sein de la divinité.

Ce supplice glaça d'effroi les mahométans, les

égorgeurs et le satrape, qui se contenta de disperser le restant des familles souliotes dans des lieux agrestes, où quelques-unes se soutiennent encore par l'espérance de voir renaître leur patrie de ses cendres.

FIN DU LIVRE PREMIER.



LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Quæque ipse miserrima vidi.

Campagne d'Ali Tébélen dans la Romélie. — Rentre en Épire. — Assassinat du primat d'Étolie, Sousmane, assassiné par Véli pacha. — Disgrace du satrape. — Son neveu Elmas nommé à sa place au sangiac de Thessalie. — Meurt bientôt après.. — Douleur et rage de Chaïnitza à ce sujet. — Faux monnoyeurs de Plichivitzas, recherchés et punis. — Origine de la fortune de Vasiliki, jeune fille que le visir fait esclave.

J'ai écrit jusqu'à présent, d'après ses propres récits et ceux de témoins oculaires, l'histoire d'un homme devenu fameux par le secours d'une fortune impie autant qu'aveugle. Il me reste maintenant à parler de choses qui précédèrent de peu de temps mon débarquement dans l'Épire, et d'événements arrivés pendant une résidence de dix années que j'ai passées en qualité de consul général de France auprès du visir Ali pacha de Janina.

Parvenu à cette partie des annales du satrape de l'Épire, je fus effrayé de la carrière ensanglantée qui s'ouvrait devant moi. J'avais à dévoiler tant d'infa-

mies, de perfidies et de crimes; j'abordais un sujet si difficile à révéler, malgré la corruption de nos mœurs politiques, que je craignais de paraître partial à ceux qui se jouent de l'honneur et du sang des peuples, parce que leurs ames, malgré le mépris qu'ils font de l'humanité, sont encore loin de concevoir à quels excès un tyran sans frein peut se porter pour assouvir ses passions quand il est dominé par l'ambition; cependant il me parut indispensable, en rejetant une foule de détails que la morale réprouve, de composer un ensemble des tableaux les moins hideux que j'avais sous les yeux, pour les rattacher à la vie d'un homme qui appartient à l'histoire moderne de la Grèce, par la commotion qu'il a occasionée, ainsi que par les maux dont il l'a accablée, en le faisant assister de son vivant au jugement de la prostérité.

La destruction des Souliotes, qui depuis plus de cent quarante ans avaient triomphé des efforts des mahométans, accrut la célébrité du satrape de Janina; ses exploits étaient chantés dans les Albanies, et racontés d'une extrémité à l'autre de l'empire. Les Turcs l'appelaient le *sauveur*, et la renommée de sa gloire parvint au Sultan, qui crut ne pouvoir mieux récompenser le fléau des chrétiens indépendants de l'Épire, qu'en lui conférant le titre et l'autorité de Romili Vali-cy. C'était lui fournir de nouveaux moyens de se signaler, parce que la Macédoine et la Thrace étaient alors désolées par des bandes de brigands. Les Kersales ou Chrysalides, espèce de *condottieri*

composés d'un ramas de Bulgares, de Triballes et d'Esclavons, commandés par des chefs audacieux, dévastaient les environs de Philippopolis et les vallées du mont Pangée, en poussant leurs excursions jusque dans la Pélagonie. Les caravanes ne pouvaient plus circuler, les affaires étaient interrompues, les courriers dévalisés et l'autorité méconnue. On soupçonnait les pachas de Smocôvo et d'Uskiup, d'être intéressés à soutenir ces haïdouts ou voleurs: il devenait instant de remédier à de pareils désordres. Telle était la tâche qu'on donnait à remplir au vainqueur de Nicopolis et de la Selleïde; mais tant d'honneurs cachaient, comme on l'apprit ensuite, une arrière-pensée du ministère ottoman. Le visir de Janina lui portait ombrage; on croyait, en flattant son ambition, le compromettre en le chargeant d'une expédition qu'on n'avait osé entreprendre soi-même, et parvenir à le perdre en lui faisant éprouver des revers, ou bien à le saisir pour s'en défaire, dès qu'on l'aurait attiré hors de son gouvernement.

Ali pacha qui n'avait aucune donnée sur ces desseins, mais justement défiant, prit ses mesures comme s'il eût été environné d'ennemis. Il rassembla, en vertu du diplôme impérial qu'on lui avait adressé, dix mille soldats albanais, avec lesquels il franchit le Pinde, et vint camper à Bitolia, au printemps de 1804. Après avoir purgé les environs de quelques essaims de voleurs, et réuni les forces des aïans de l'Illyrie et de la Macédoine cisaxienne, il passa le Vardar à Tchiouperli. Il comptait alors sous ses dra-

peaux, indépendamment de ses troupes particulières, les contingents du pacha de Delvino, du visir de Bérat, des beys du Musaché, des Vaivodes de la Taulantie, du sangiac de Scodra, terre nourricière des braves; des chefs des Dibres, d'Ochrida, du Lakoutak, de Baxor, canton du mont Bôra, de Calcanderen, de Pristina, et tous les spahis de la Thessalie. En avançant par les sources des fleuves qui arrosent la Macédoine transaxienne, il vit arriver à son quartier, la cavalerie de Serrès, les agas du territoire de Thessalonique, les timariots de Mélénik, de la Cavalle, de Drama, de Démir-Hissar, de Radovich, de Koumlèkéu, de Doubnitza, le drapeau entier de Sophia, et il parut aux portes de Philippopolis à la tête d'une armée de plus de quatre-vingt mille hommes. Ayant assis son camp hors de la ville, au milieu des vastes plaines de la Thrace, il cita à son tribunal les chefs des rebelles qui étaient déja pris, fit décapiter les pachas d'Uskiup et de Smocôvo, hommes d'une taille gigantesque, qu'il craignait personnellement, livra au glaive quelques êtres insignifiants, en se contentant de retenir en ôtage les chefs de parti les plus influents. Il avait levé des contributions dans toutes les villes situées sur son passage; il exigea des sommes considérables de ceux qui l'approchaient; et sa marche non moins étonnante que son activité, fit croire qu'il allait porter un coup fatal à l'empire. Déja son camp retentissait de cris extraordinaires; on affectait de ne prononcer qu'avec mépris le nom du Sultan; chaque soir on chantait la *carmagnole*

sous la tente de son Tatar Aga (1); on parlait d'arborer des couleurs nouvelles, lorsqu'une insurrection éclata tout-à-coup parmi tant d'hommes divisés d'idiomes et d'intérêts (2). Ce mouvement était la suite du coup d'état médité par le divan, qui crut le moment propice pour se défaire d'Ali pacha. On courait déja aux armes; on se disposait à marcher contre son quartier-général, lorsqu'il se montra aux séditieux, entouré de ses fidèles Schypetars. « Vous voulez, s'écria-t-il, sortir de l'inaction; j'applaudis à votre résolution. Qu'on abatte les tentes, et que chacun me suive au rendez-vous que j'assigne à Sophia! » Après avoir prononcé ces mots, il se met en marche, persuadé que ce signal serait celui de la dissolution des corps les plus mutins, qui profitèrent effectivement de l'occasion pour retourner dans leurs pays. Il reprit de son côté la route de Bitolia; et les ministres du Grand-Seigneur ne cessèrent de craindre qu'il ne vînt faire la police à Constantinople, que lorsqu'ils apprirent son retour au-delà de Vardar. Il

(1) Tatar Aga; chef des Tatars ou courriers, poste important à la cour des satrapes, où il est essentiel d'être bien informé et d'empêcher le public de savoir ce qui se passe.

(2) La plupart de ces troupes parlaient le turc, l'esclavon, le valaque, le bulgare, et chaque nation, animée par d'anciennes rivalités, faisait de cette armée un assemblage hétérogène qui ne pouvait tarder à se dissoudre. Quant au complot contre Ali pacha, il ne tarda pas à en avoir les preuves, et ses ressentiments contre le Sultan Sélim, auquel il l'attribuait, ne connurent plus de bornes.

respira lui-même en se retrouvant dans un pays ami; et comme il demanda carte-blanche, si on voulait qu'il rentrât en campagne, on s'empressa de le remercier, en lui annonçant que Sa Hautesse, satisfaite de sa conduite, révoquait les pouvoirs dont elle l'avait investi.

La charge de Romili Vali-cy est regardée comme onéreuse pour ceux qui l'obtiennent; mais Ali, accoutumé à tirer parti de tout, épuisa les provinces, en les frappant de contributions; rançonna ceux qu'il aurait dû punir; enleva des places fortes l'artillerie susceptible d'être transportée, et rentra à Janina chargé des dépouilles de la Romélie. Par calcul politique et par avidité, il ne laissa qu'un pays épuisé à son successeur, auquel il suscita des embarras nouveaux, en relâchant, quelque temps après, les chefs de bande qu'il avait emmenés en ôtage à Janina.

C'est une question de savoir si un état est moins malheureux lorsque son chef est méchant, que lorsque ses favoris le sont, et la réponse pourrait être facile, si on admettait que des sujets éclairés peuvent redresser un prince vicieux; car des courtisans sans foi sont, comme les israëlites frappés de la maladie dont le seigneur punit leur idolâtrie, forcés de vivre en dehors de la société. Chez Ali, ainsi qu'à la cour des tyrans, il n'y avait qu'hypocrisie, parjure, déloyauté; le maître et les esclaves étaient également criminels. Dès qu'il fut rentré dans ses états, il s'annonça aux Épirotes, tel qu'un père qui revoit toujours avec plaisir ses enfants. Riche et heureux, on

lui donna des fêtes, qu'on aurait célébrées avec un égal transport, si on eût appris que sa tête, menacée par le divan, venait d'être attachée aux portes du charnier impérial de Constantinople, terme fatal de toutes les ambitions. Il était persuadé de cette vérité, aussi la diminution des impôts qu'il avait promise dans le danger fut-elle ajournée, et les corvées, loin d'être allégées, prirent une extension nouvelle. Ce fut donc à dater de la consolidation de son pouvoir, que l'Épire ressentit le calme de l'oppression, et les paysans n'eurent pour consolation que de voir renverser les donjons et les tourelles des beys, leurs anciens oppresseurs, qui furent rangés ainsi qu'eux, sous le niveau du despotisme, qui n'admet, comme l'anarchie, que l'égalité de la misère pour les peuples. Vainqueur des grands, Ali ne s'appliqua plus qu'à briser quelques résistances, et sous le prétexte banal de complicité avec les Souliotes, il fit périr de proche en proche, les riches propriétaires de l'Acarnanie et de l'Étolie, qui furent accusés successivement de connivence avec ses ennemis.

Un seul d'entr'eux parut l'arrêter; le sang des anciens rois serviens qui coulait dans ses veines, son intégrité, ses vertus, l'environnaient de tant de respects, qu'il n'avait jusqu'alors osé l'attaquer. Chousmane ou Sousmane (1), c'était le nom de cet

(1) Sousmane descendait des anciens rois de Servie, vulgairement appelés Triballes, qui avaient conquis l'Étolie. *Voyez* Cantacuzen., t. I, p. 263, 264; Niceph. Gregor., t. I, p. 281, ab ann. C. 1331 ad 1453; Chalcocondyl., p. 27.

homme cher aux Étoliens, qui avait pour crime, aux yeux du visir, non sa naissance, puisqu'en Turquie l'influence ne se mesure point sur l'extraction, mais ses richesses, qui sont, dans les états de pouvoir absolu, plus dangereuses que des crimes. Déja le tyran avait égorgé un des frères de ce sujet paisible, sous le prétexte injuste d'avoir fourni des secours à Paléopoulo, et pour feindre de ne pas participer à ce nouveau meurtre et d'être en mesure de désavouer ce crime, il chargea Véli pacha d'éteindre une famille dont il convoitait les biens.

Le fils du tyran qui s'était déja largement signalé dans la carrière des assassinats, partit en conséquence de Janina, au mois de janvier 1805, sous prétexte d'aller faire une espèce d'inspection militaire dans le midi de la Grèce, où son père avait affermé les terrains de dotation du Vacouf et du sultan. Il traversa sous cette apparence le Xéromeros et la Carlelie, pour se rendre à Missolonghi, sans que Sousmane, qui lui envoya les présents d'usage, se présentât pour lui rendre l'hommage que tout particulier de distinction doit en pareil cas à son seigneur. Loin d'en paraître offensé, Véli s'empressa d'agréer les excuses de Sousmane, en les expliquant dans leur sens naturel, qui était celui d'une juste défiance. Il lui écrivit donc qu'étant son meilleur ami, il sentait parfaitement l'embarras de la position dans laquelle de faux bruits l'avaient mis auprès du *redoutable* visir, son père; qu'il avait eu raison de craindre son ressentiment, mais cependant qu'il fût sans aucune inquiétude

réelle; que ce qui avait eu lieu était un nuage passager, qu'il se chargeait d'arranger ses affaires, et qu'il le préviendrait quand elles seraient terminées à sa satisfaction.

La tranquillité reparut dans la famille de Sousmane, qui songeait à s'enfuir dans les montagnes d'Agrapha, afin de s'y mettre, avec sa famille, sous la protection de Paléopoulo et des Armatolis, mais il résolut de voir le succès des négociations de Véli. Le résultat s'en fit attendre le temps nécessaire à augmenter sa sécurité. Quelques mois s'écoulèrent, et Véli pacha étant venu à l'Arta pour l'ouverture des pâturages, qui a lieu à la St.-Georges, écrivit à l'Étolien que le Janina Vali-cy, son père, dont *il avait baisé pour lui les bottes d'or*, daignait rendre ses bonnes graces à son fidèle Raïa Sousmane; qu'il l'invitait à ne pas différer de se rendre à l'Arta avec son fils, pour recevoir l'assurance du pardon d'un aussi grand prince que le visir Ali, qui le portait dans son cœur. *Je suis votre ami*, ajoutait-il de sa main au bas de la lettre (1), *et je serai à jamais votre défenseur. Si cette assurance ne suffisait pas, je la change en serment que je fais de vous défendre, et je vous jure une amitié éternelle, au nom de ma religion et par la tête de mes enfants.* Μὰ τὴν πίςιν καὶ μὰ τὰ παιδία μου.

---

(1) Cette manière d'apostiller les lettres est regardée, dans l'Orient, comme une très-haute faveur qu'un prince accorde à son inférieur.



En lisant l'histoire de Turquie, de Perse et de tous les gouvernements absolus, qui unissent la faiblesse à la férocité, on ne voit, comme dans la lettre de Véli, que des phrases caractéristiques de l'injure faite à la probité et à la morale : *celui-ci*, trouve-t-on à chaque page, *dut la conservation de sa fortune, celle de son emploi, ou même de la vie, à tel ou tel protecteur*; parce que là, où la loi n'existe pas, tout est soumis aux caprices de eunuques, des odalisques et de quelques insensés qui font agir le despote. Sousmane ne vit donc dans ce qu'on lui écrivait, que le style ordinaire d'un homme empressé à le servir, pour lui arracher des présents, et il consentit à ce sacrifice, afin de vivre à l'abri des persécutions. Ainsi, ce fut sans succès que sa famille le dissuada de se rendre à l'Arta; vainement, en passant à Prévésa, quelques amis l'engagèrent à rebrousser chemin : il le pouvait encore; mais les remontrances et les avis ne servirent qu'à faire courir plus promptement à sa perte celui qui pouvait trouver un asyle chez les Armatolis, et se réfugier avec ses richesses à Leucade, où les Russes lui offraient une retraite assurée.

Sousmane et son fils s'embarquent; un vent propice les porte à Salagora, où ils trouvent, en abordant, des chevaux de main et une garde d'honneur qu'on leur avait envoyés. Complimentés par un Grec nommé Dherman, alors commandant des forces navales du visir, ils partent avec lui, et traversent l'Amphilochie, entourés d'un cortége brillant. Ils

descendent au logement qu'on leur avait préparé par ordre de Véli pacha, qui, se trouvant à souper chez un tailleur grec son client (1), l'envoie complimenter par son dévictar (2), chargé de les inviter à un festin dans son palais, pour le lendemain.

Enchantés d'une pareille réception, Sousmane et son fils ne pensent qu'à se réjouir ; la musique du pacha leur donne une aubade ; ses danseurs viennent par son ordre les divertir ; son jardinier leur apporte des bouquets ; les victimes sont parées de fleurs (3) ; on brise des vases de parfums sur leurs têtes dévouées à la mort, qu'on voile du bandeau des plaisirs. Ils se couchent pleins de joie, en souhaitant, hélas ! de voir poindre le dernier jour qui devait briller pour eux. Il parut enfin, cinq heures (onze heures du matin

---

(1) Cet usage des satrapes, de manger chez les particuliers, paraît leur être venu des Romains ; Auguste s'humanisait jusqu'à descendre à la table de ses sujets. Macrobe raconte à ce propos comment le fils du divin Jules, *qui ne refusait presque jamais une invitation de personne, ayant été chétivement traité dans un repas privé* (où on l'avait reçu à la fortune du pot), *murmura ces paroles en prenant congé de son hôte : Je ne me croyais pas être autant de vos amis ; non putabam me tibi tam familiarem.* Saturn., lib. II, p. 399 ; Lugdun., 1560.

(2) Devictar, secrétaire des commandements.

(3) C'est une coutume établie dans les Albanies, lorsqu'un étranger de distinction est admis à la cour d'un grand, que les musiciens, les danseurs, etc., du prince, viennent présenter à son hôte leurs hommages, beaucoup plus, à la vérité, par intérêt (car en pareil cas il faut leur donner des étrennes), que par un reste du cérémonial de l'antique hospitalité.

dans cette saison), sonnent à l'horloge de la ville (1); les cahouas (2) de son Altesse viennent les avertir de monter au palais, où ils sont attendus.

Ils traversent la ville sur des chevaux richement enharnachés; ils arrivent à l'archevêché où Veli pacha avait établi son domicile. Admis en sa présence, il leur tend la main qu'ils baisent; il les nomme *ses chers amis*, et quoique ses *raïas*, il les fait asseoir à ses côtés. Les plus douces paroles coulent de sa bouche, il rit de leurs inquiétudes passées, en leur disant combien le visir son père est bon et généreux même envers ses ennemis, qu'il ne se décide jamais à châtier, que lorsqu'ils le réduisent à cette fâcheuse extrémité. Il convient cependant qu'il faut éviter les premiers emportements de la colère du lion. On sert le dîner du maître, Sousmane et son fils y assistent, car presque jamais un Grec, même quand il convie le pacha à un festin (Ziaphet), ne mange à la table de son seigneur; et dès que le repas est fini, celui-ci les congédie, en les invitant à se rendre au banquet qu'il leur a fait préparer.

L'appartement dans lequel devait se donner le prétendu festin, était situé au-dessous de celui

(1) Quoique l'usage des cloches soit défendu dans toute la Turquie, il y a malgré cela des horloges à sonnerie dans la plupart des grandes villes de province.

(2) Cahouas; l'étymologie arabe de ce nom veut dire *archer*; mais il s'applique maintenant à des espèces d'huissiers à verge, qui remplacent les ῥαβδοῦχοι, ou bâtonniers de la cour du bas empire.

de Veli, qui commanda aussitôt d'introduire en sa présence les musiciens et les saltimbanques. « Nous « allons, dit-il à Sousmane, nous divertir ici, tandis « qu'on vous régalera en bas ; et, dès que votre af- « faire sera expédiée, vous serez de la fête !... » Les deux infortunés s'inclinent respectueusement; et Veli, prenant lui-même une lyre qu'il frappe en préludant, donne le signal des plaisirs. Un chœur de bohémiens entonne les chansons dans lesquelles les Schypetars célèbrent les hauts faits d'Ali Tébélen, tels que sa guerre contre Liboôvo, qu'on compare au combat des Centaures et des Lapithes, ou bien les exploits de sa jeunesse, lorsque, semblable à Mercure, il dérobait les moutons de son beau-père Capelan pacha, qu'il fit ensuite assassiner, objet qu'on n'omet jamais d'exalter comme une de ses plus belles prouesses. Veli, échauffé par le vin, quittant sa pelisse et son turban, s'élance lui-même au milieu des danseurs; et, les cheveux flottants à la manière des Albanais, la lubricité dans les yeux, pareil à une bacchante effrénée, il dispute le prix du cynisme aux Yamachis (1), en exécutant avec eux l'impur boléro des chinguénets. Il trépigne, il jette ses vêtements; et, perdant toute pudeur..... ma plume s'arrête.

Pendant ce tumulte bachique, Sousmane et son fils luttaient contre la mort. A peine avaient-ils mis

(1) Yamachis, espèce de prostitués qui font le métier de danseurs publics.

le pied dans la salle où l'on avait préparé, au lieu d'un banquet, les instruments de leur supplice, qu'ils furent saisis par des bourreaux travestis en officiers du palais. On leur jette le lacet fatal au col, on les traîne, on les suffoque après une longue agonie, et on sépare ensuite à coups de hache leurs têtes de leurs cadavres palpitants.

Un cri se fait entendre dans l'appartement de Veli pacha : *les voilà!...* disent les bourreaux haletants, en lui présentant les têtes dégoûtantes de sang des deux Étoliens, dont les yeux, encore étincelants, semblaient lancer des regards de colère sur leur lâche assassin.... Un rire convulsif est sa réponse ; il crache contre elles, et ordonne de les déposer sur des plateaux de vermeil. Il veut ensuite que les danses se raniment ; mais le Grec Dherman, complice des forfaits de son maître, s'évanouit à cet aspect, les bohémiens s'effraient; et Veli pacha, voyant la terreur répandue parmi ses compagnons de débauche, se retire avec ses infâmes *hétaires* dans ses appartements secrets, où il passe la nuit entière dans le vin et la démence des plaisirs.

Telle fut la fin tragique de Sousmane et de son fils, que les Étoliens comptent au nombre des martyrs couronnés par l'ennemi de la foi, et qu'ils invoquent dans leurs cérémonies religieuses. Ce fut à cette époque qu'Ignace, archevêque d'Arta, parvint à tromper le tyran qui lui dressait des embûches, et à se réfugier auprès des Russes à Corfou. Aussitôt après cette exécution, Ali pacha voulant prévenir la

vengeance des Armatolis, envoya plusieurs détachements dans les montagnes d'Agrapha, qu'il ne cessa de dévaster, qu'à condition que ses habitants chasseraient Paléopoulo de leur territoire. Ce courageux Étolien se vit donc réduit à quitter sa patrie; et après avoir erré pendant près de quatre ans, en se cachant au milieu des forêts, et dans les antres, accablé de chagrins, perclus de douleurs, il se rendit à Constantinople, où comme nous le dirons ci-après, il obtint la protection puissante de l'ambassadeur de France. Les autres capitaines d'Armatolis plus adroits, ou plus heureux, traitèrent à diverses conditions avec le visir, au service duquel ils entrèrent, en ajournant leurs espérances à des temps, dont on était alors loin d'entrevoir l'aurore libératrice.

Ali aurait pu jouir en paix du fruit de ses crimes, si l'usurpation était compatible avec le repos, et d'accord avec la sûreté de ceux qui l'avoisinent. La Porte était cependant loin de voir avec indifférence la conduite de son visir de Janina; il n'y avait qu'un cri contre ses déprédations, chose à laquelle le sultan aurait été indifférent, si elles eussent grossi son trésor; mais la voix publique fut appuyée par les justes réclamations des Russes, qui occupaient alors les Iles Ioniennes. La politique du cabinet de Pétersbourg, imposante alors, comme la majesté d'un empire qui embrasse un tiers du globe, encore échauffée du génie de Catherine II, demandait, ou plutôt ordonnait au divan, par l'organe de son ambassadeur indigné des violences qu'Ali pacha exerçait contre les Grecs

des Sept Iles, que Buthrotum fut remis sous la main du vaivode institué par le traité de 1800, et cette question, peu importante en apparence, couvrait un vaste dessein. Le ministère ottoman le sentit, et pour obliger son visir à cette restitution, à laquelle il ne put le contraindre, il essaya de sévir contre lui, en le privant du gouvernement de la Thessalie. Voulant réprimer et non détruire Ali, il prit à la manière des gouvernements faibles, un moyen terme, en donnant le sangiac qu'il lui retirait, à son neveu Elmas bey, fils de Suleyman et de Chaïnitza.

Mère jusqu'à la fureur, et surtout femme non moins ambitieuse que son frère, Chaïnitza, en réfléchissant que son fils Elmas était un de ces caractères doux et pacifiques, accoutumés à une obéissance passive, se crut appelée à gouverner sous son nom. Dès-lors sa tête ardente et incapable de dissimuler ne cacha plus ses projets. Ali feignant de les traiter de délire, en provoquait le développement, par le soin qu'il mettait à caresser ou à contrarier ses idées, afin de connaître sa pensée toute entière. Rien n'était refusé à une sœur, que les malheurs communs de leur enfance lui rendaient si chère, et il lui permit, au grand étonnement de sa cour, de se rendre à Tricala, afin d'assister à l'installation de son fils. Chaïnitza croyant que son frère était loin de pénétrer ses desseins, se laissant aller à ses penchants, jouissant d'avance de ce qu'elle ferait, ne se complaisait pas moins dans l'expansion de son orgueil maternel, à considérer comme placés en seconde ligne au-dessous

de son cher Elmas, ses neveux Mouctar et Veli, qui n'étaient pourvus que de sangiacs *honoraires*, et, à proprement parler, que les premiers vassaux de leur père, puisqu'il ne leur permettait pas de résider dans leurs gouvernements. Elle et son fils au contraire, affranchis d'une tutelle pénible, se voyaient au point d'où d'Ali était parti pour monter au visiriat de Janina.... C'étaient là les discours ordinaires de cette créature ambitieuse, qui étaient plus que fidèlement rapportés au visir, sans qu'il parut y mettre d'importance. Bien loin de là, il souhaita qu'elle tînt un rang digne de sa condition, il lui donna de somptueux ameublements, des équipages, une suite brillante, des espions surtout bien déliés, un médecin de confiance, et il les fit magnifiquement escorter jusqu'aux frontières de la Thessalie.

On ne parlait à Janina que de la magnanimité d'Ali pacha, qui faisait une abnégation aussi complète de ses intérêts, et à son air résigné, on croyait qu'il n'avait ni ressentiments, ni arrière pensée. La meilleure intelligence régnait entre le frère et la sœur, et informé de l'époque où les firmans d'investiture devaient arriver, il envoya à son neveu une magnifique fourrure de renard noir, présent digne d'un souverain (1), pour l'en revêtir, lorsque l'envoyé du sultan viendrait lui apporter le diplôme impérial. Il recommandait à Chaïnitza de ne pas manquer d'en

(1) Elle coutait deux cents bourses, faisant alors environ cent vingt mille francs.



parer son fils; et celle qui prenait le titre de *Pachéna*, était trop vaine pour ne pas suivre cet avis.

Au jour marqué, elle revêt Elmas de la fourrure de renard noir, elle assiste, suivant l'usage de l'Orient, à la cérémonie que son ambition avait tant souhaitée. *Mon fils est pacha*, disait-elle aux femmes qui l'entouraient, *mon cher fils est pacha; ils en mourront de dépit mes neveux!*... Elle exhalait ainsi, non cette joie pure d'un cœur maternel, mais la joie d'une fille digne d'avoir été nourrie dans les flancs de l'horrible Khamco; lorsque peu de jours après, son fils se plaignit d'une langueur générale. Une propension invincible au sommeil, des éternuements fréquents, des yeux brillants, annoncèrent une maladie grave; le cadeau fatal d'Ali avait atteint son but. La pélisse de renard noir, non moins funeste que la robe de Déjanire, teinte du sang de l'Hippocentaure Nessus, que la Thessalie nourrit autrefois dans ses montagnes, impregnée des miasmes morbifiques d'une jeune fille morte de la petite vérole, qu'on avait a dessein enveloppée dans cette fourrure, avait répandu son poison dans les veines du malheureux Elmas, qui n'avait point été inoculé. Une éruption d'une nature que ses femmes ne connaissaient pas se manifeste; le médecin est appelé, il saigne le malade, et sa lancette aussi meurtrière qu'un poignard, précipite Elmas dans le tombeau.

La douleur de Chaïnitza, à la vue de son fils qui venait de rendre le dernier soupir, éclata par un cri de rage : *qu'on tue le médecin!* mais il s'était sous-

trait à sa fureur. L'œil fixe, les cheveux hérissés, elle contemple long-temps Elmas, et la parole ne revient dans sa bouche, que pour lancer des imprécations contre le ciel. Elle maudit le jour où elle reçut la lumière, elle déplore sa fécondité; et les cris de ses femmes se mêlant à ses transports, le palais naguères retentissant d'acclamations ne répondit plus qu'aux éclats de mille gémissements. Les funérailles terminées, la fille de Khamco ne pense et ne demande plus qu'à quitter un palais où tout lui rappelle la perte qu'elle déplore. Empressée de répandre ses larmes dans le sein de son frère, elle revient à Janina, enveloppée des voiles d'un deuil sinistre : elle trouve Ali plongé dans une douleur si profonde, qu'elle ne lui a jamais permis de le soupçonner; et les caresses d'Aden bey, son second fils, parvinrent insensiblement à sécher ses larmes. Enfin Ali, auquel les pleurs n'empêchaient pas de voir clair à ses affaires, s'étant empressé d'envoyer un mousselim à Tricala pour gérer les affaires, obtint facilement de la Porte sa réintégration dans le gouvernement de la Thessalie, sans se dessaisir pour cela du territoire de Buthrotum, objet des réclamations de la Russie.

La voix publique, qui commençait à discuter les causes de la mort d'Elmas pacha, fut étouffée par le bruit du canon de la forteresse du lac de Janina, qui annonçait à l'Épire la naissance de Salik bey, qu'une esclave Georgiane venait de donner à l'homicide Ali. Ainsi, la fortune qui paraissait attentive à couronner ses crimes, en lui accordant un troisième fils, le

confirma dans son idée dominante, que Dieu indifférent aux actions des hommes, *abandonne le monde aux plus forts, ou aux plus adroits;* et que son existence, ainsi qu'il le disait à Canavos, *n'est qu'un vain songe : dixit impius in corde suo, non est Deus!* Il avait puisé cette horrible doctrine dans les préceptes des derviches Bektadgis, dont il aimait à s'environner; ayant comme tous les tyrans, besoin de croire au néant d'une divinité vengeresse des saintes lois de l'humanité.

La Porte, comme toutes les autorités déréglées qui entreprennent plus qu'elles ne peuvent exécuter, en adressant à son visir, quelque temps après, l'avis de sa nomination au drapeau de la Thessalie, chargea l'officier envoyé de Constantinople pour lui remettre ses lettres-patentes d'investiture, de lui enjoindre de surveiller et d'anéantir une société de faux monnayeurs qui s'était organisée à Plichivitza, village de la Chaonie situé dans le territoire des Chamides, et par conséquent en dehors de sa juridiction. On accusait les agents d'une puissance alors voisine, d'être intéressés dans cette entreprise, où l'on fabriquait indépendamment de monnaies au type du Grand Seigneur, des sequins de Venise si parfaitement imités, que le public, et surtout le trésor impérial, y étaient journellement trompés. Aussitôt Ali, toujours charmé de prouver son zèle au sultan, quand il y avait du sang à répandre, mit ses espions en campagne; et ayant découvert les aboutissants de cette confrérie, il se transporta secrètement en per-

sonne sur les lieux, accompagné d'une escorte respectable.

Arrivé sur le terrain au point du jour, il tombe à l'improviste sur le village de Plichivitza, saisit en flagrant délit, faux monnayeurs, distributeurs d'espèces métalliques, fourneaux, poinçons, moûles (car dans l'heureux pays d'ignorance, la monnaie du monarque des Turcs se coule comme nos cuillers d'étain); et il confisque ces objets sans les détruire. Moins intéressé à épargner les artistes faussaires, il fait pendre leur chef, ordonne d'abattre sa maison jusque dans les fondements; et, sans l'intervention d'une fille âgée de douze ans, la population entière de ce hameau périssait.

Vasiliki, ainsi s'appelait cette faible créature. Simple et belle de la douceur de son âge, fuyant à travers les soldats, elle s'était réfugiée, sans le connaître, entre les genoux du bourreau de son père, qu'elle conjurait de supplier *le redoutable visir Ali* (τὸν φοβερὸν βεζίρ), *d'épargner sa mère et ses frères. Seigneur, mon père n'est plus, tiens nous lieu de protecteur; nous n'avons rien fait pour mériter la colère de ce maître terrible qui l'a tué. Nous sommes de pauvres enfants; ma mère ne l'a jamais offensé; je me donne à toi, reçois-nous au nombre de tes esclaves, tu as peut-être quelques enfants de mon âge, une mère....* Saisi d'un trouble involontaire, Ali s'émeut, et pressant l'innocente Vasiliki contre son sein; *respire chère enfant*, dit-il; *je suis ce méchant visir.—Oh non, non, vous êtes bon, mon*

bon maître! — Rassure-toi ma fille, mon palais sera désormais ta demeure. Montre-moi ta mère, tes frères, je veux qu'on les épargne; tes prières leur ont sauvé la vie. Il dit, et ayant réuni la famille de Vasiliki, femme qui devait un jour présider à ses destinées, il la confie à son connétable (embrochor), pour la transférer à Janina.

Tels furent sommairement, les évènements qui se passèrent depuis la prise de Souli jusqu'à mon arrivée dans l'Épire le 2 février 1806. Qu'on me pardonne de citer cette date, elle a marqué pour moi une période de dix années d'une lutte, qui ne fut jamais tempérée dans son cours par un seul moment de repos, mais dont un monarque descendant de saint Louis et de Henri IV, son auguste dynastie et le public m'ont récompensé, en honorant mes récits de leur suffrage.

CHAPITRE II.

Arrivée de l'historien dans l'Épire. — Portrait d'Ali. — Idée de son entourage. — De son palais. — Capi tchoadars, ou agents des visirs près de la Porte ottomane. — Influence de cette secte d'intrigants. — Condition des Souliotes après leur bannissement de l'Épire. — Envahissements d'Ali. — Son lieutenant Jousouf Arab. — Désolation de l'Étolie. — Coup-d'œil sur l'état militaire de la Turquie, par Tchélébi effendi. — Soins de Napoléon pour propager sa renommée. — Guerre de 1807, entre la Russie, l'Angleterre, et la Turquie. — Ali occupe Prévésa. — Véli nommé visir de Morée. — Ismaël-Pachô bey expulsé de Janina. — Grecs indifférents aux évènements de l'Orient. — Déposition et mort des sultans Sélim III et de Moustapha. — Intrigues d'Ali en faveur des Anglais. — Envoi des agents d'Ali à Tilsit et à Venise. — Inutilité de leurs démarches.

Ma première entrevue avec Ali pacha fut suffisante pour détruire une partie des illusions dont on m'avait abusé. Ce n'était ni Thesée, ni Pyrrhus, ni un vieux soldat couvert de cicatrices; et mes rapports journaliers me fournirent dans la suite le moyen de tracer d'après sa pose morale le portrait (que je conserve tel que je l'écrivis alors), d'un de ces tyrans destinées à prendre rang dans les annales des oppresseurs du monde.

Il avait dépassé sa soixante-deuxième année, lorsque je fus reconnu à Janina en qualité de consul général; et, à cet âge, il portait l'empreinte d'une vieillesse prématurée, suite de la véhémence de ses passions, dont l'ambition était le mobile principal. Sous le masque d'une douceur factice, je ne tardai pas à démêler le soupçon et l'inquiétude ordinaires aux hommes élevés en dignité dans l'orient. Jamais d'épanchement avec les siens; toujours en scène ou sur ses gardes, parce qu'il se croyait constamment observé ou menacé de ceux qui l'approchaient; la confiance était bannie même de ses entretiens familiers, parce qu'il était *l'homme caressé de la fortune, et non l'homme heureux*, comme le disait Lycurgue à Cresus (1). Caressant avec ceux qu'il voulait tromper, superbe envers ses subordonnés; le passage brusque de l'arrogance aux manières affectueuses, en donnant quelque chose de louche à sa physionomie, n'y laissait jamais apercevoir le calme ordinaire aux impassibles et fourbes mahométans. Comme eux, cependant, s'il lui arrivait d'être libéral, c'était dans un but intéressé; et s'il recevait des présents, c'était sans reconnaissance, persuadé qu'on les offrait avec un sentiment caché d'intérêt. Scrutateur cauteleux, ses questions étaient insidieuses, ses reponses vives et toujours fausses, quoique vraisemblables. Fertile en prétextes, il déguisait habituellement le motif véritable qui le faisait agir; alors même qu'il n'avait pas

(1) Hérodote, Clio, ch. XXXII.

intérêt à le cacher. Delà les parjures, les promesses, le poison déguisé sous le charme apparent de ses discours; et les larmes même, qu'il répandait à volonté pour réussir dans ses projets.

Si ce caractère, qui est celui du sauvage artificieux, n'attestait pas ce que le nom trop fameux d'Ali pacha promettait, il ne me parut pas justifier entièrement l'importance qu'on avait voulu lui donner, lorsqu'on le crut propre à parvenir à l'empire, ou à se rendre indépendant. La précipitation avec laquelle il avait abandonné les environs de Philippopolis, lorsqu'il pouvait lutter contre le sultan, demontrait qu'il n'avait pas songé aux grands desseins qu'on lui prêtait, mais à s'enrichir en pillant, et à se maintenir sur le terrain où il était né. Il savait, et aucun visir ne l'ignore, que les Turcs trempent souvent leurs mains dans le sang de leurs empereurs, sans qu'il soit jamais venu dans la pensée des régicides de changer une dynastie, à laquelle ils livrent aussi stupidement leurs têtes, qu'ils osent parfois en égorger les princes. Il n'y a point, dans ce cas, prescription contre le trône, parce que, pour y monter, il faut être du sang des rois. Ainsi Ali, pénétré du principe que l'hérédité est immuable dans la famille d'Ottman, ne pensa jamais à changer la forme du gouvernement. La félonie dont on l'accusa, et les actes de cette nature qu'il tenta en intriguant auprès de quelques agents étrangers, étaient plutôt dictés par un sentiment d'inquiétude, qui le portait à veiller à sa conservation particulière, dans l'hypothèse d'un démembrement

de la Turquie, que par le désir de se séparer de l'unité de l'empire. Le divan lui-même avait donc pris le change sur les véritables intentions de ce visir, qui, à l'exemple de Djezar, de Passevend Oglou, et de plusieurs autres rebelles, payait exactement ses tributs, en prétendant vivre et gouverner selon ses vues particulières. Ces maximes étaient sans doute loin d'être conservatrices de la chose publique; mais plus patriotes dans leurs égarements que nos anciens vassaux de la couronne, on n'a jamais vu ni Ali, ni aucun des satrapes de la Turquie appeler l'étranger à leur secours, pour soutenir leurs intérêts, en déchirant l'état. Le but du visir de Janina était, en fomentant des troubles, d'empiéter et de s'agrandir pour thésauriser; mais la couronne, quand il aurait été certain de l'obtenir, ne l'eût jamais déterminé à s'établir au-delà du Pinde. Ce ne fut que réduit plus tard, au désespoir, qu'on le verra ébranler l'empire Ottoman jusque dans ses fondements.

C'est du centre de ses montagnes, disais-je alors, du fond de son antre arsenal du crime, que cet autre Cacus dirige ses intrigues, et souffle au loin les discordes. Un foyer d'activité le dévore; il mêle les affaires aux plaisirs; il donne le plan d'un château, en même temps que l'ordre de brûler un village; pendant qu'il écoute la lecture d'un firman, il règle le compte des dépenses de son intendant : il signe un arrêt de mort, et un contrat de mariage; et quelles que soient ses occupations, toutes se rapportent aux calculs de son avidité. L'intérêt du présent prévaut, dans

sa méthode, sur l'intérêt plus grand de l'avenir. Au milieu d'une entreprise importante, il s'arrête à des détails minutieux; et il ébauche mille affaires sans terminer rien de stable; parce que, pouvant tout impunément, il a le droit de revenir sur ses résolutions. Attentif au moindre frémissement des bruits populaires, il ne respire qu'après des nouvelles, vraies ou fausses, qu'il accueille sans examen. Il entretient des espions dans la capitale; il soudoie des créatures dans le divan, et il pensionne jusqu'aux chefs des eunuques, afin de participer aux cabales du serail; il a des émissaires chez ses voisins, des sicaires gagés, toujours prêts à frapper; et son pays est surveillé par une nuée de délateurs et d'assassins.

A Constantinople, comme dans Rome ancienne, les ministres et les chefs du gouvernement ont une foule de clients qui assiégent les portes et les antichambres de leurs palais. S'ils ne comptent plus, ainsi que les pères conscripts, parmi cette espèce de suppliants, des rois tributaires, ils voient cependant encore à leurs pieds les délégués des satrapes qui gouvernent les royaumes de Gentius, de Pyrrhus, d'Alexandre, de Mithridate, de Ptolemée, et de tant de rois, dont les noms vivront à jamais dans l'histoire. Ces envoyés des visirs et des pachas, connus sous le nom spécial de *capi-tchoadars* (1) munis,

(1) Capi tchoadars, gardes de la Porte ou du Palais; cette espèce d'intrigants n'a jamais, à ce que je pense, été bien signalée par aucun voyageur.

non de lettres de créance, mais de sacs remplis d'or, de bijoux et d'objets précieux, sont les fondés de pouvoirs, et les avocats des proconsuls mahométans, auprès du *Dévlet*, ou ministère. Enfants perdus de l'intrigue, ils jouent dans les affaires du cabinet Ottoman le rôle d'observateurs, de référendaires privés, d'embaucheurs, et de valets de la diplomatie particulière de ceux qui les emploient. Cette espèce inapperçue, faisant secte, a, dans son organisation particulière, ce qui constitue la tactique et le secret d'une légation avouée. Ainsi tout capi-tchoadar est muni d'un chiffre pour sa correspondance. Il a sous ses ordres un *saraf*, ou publicain juif, versé dans les opérations de la banque; un *devictàr*, ou scribe, pour les écritures turques; et des émissaires grecs, qui le tiennent au courant de ce qui se passe dans les bureaux ministériels et des commérages politiques de la cour. Par l'entremise de ces sortes d'agents, les visirs et les pachas en activité, et ceux d'entre eux qui craindraient, après avoir perdu leur place, de s'exposer en paraissant à Constantinople, négocient l'achat de nouveaux emplois, ou les lettres patentes pour se maintenir dans leur poste aussi long-temps qu'ils ne sont pas assez formidables pour obtenir ce qu'on n'ose leur refuser. Par l'entremise de ces mêmes agents, les satrapes font verser au trésor impérial les tributs des provinces (car il n'y a nulle part de receveurs des deniers publics); ils les chargent de remettre leurs *arzugals* ou requêtes, leur correspondance et les renseignements qu'ils adressent aux

différents ministres, dont ils leurs renvoyent les réponses et les décisions. Chaînon intermédiaire entre la capitale et les provinces, ils se répandent chez les grands de l'empire, parmi *les princes du Drogmanat*, qui, courbés sous le bâton des Turcs, n'en dirigent pas moins leur politique intérieure et extérieure. On les trouve assis aux douanes, agenouillés devant les patriarches, prosternés aux pieds des puissances, rampants dans les sallons des ambassadeurs chrétiens, quand leurs chefs ont besoin d'un crédit étranger; et, nouveaux protées, ils prennent toutes les formes convenables à leurs desseins.

Les dépenses extraordinaires mises à la disposition des capi-tchoadars leur donnent des moyens faciles de pénétrer dans les secrets de l'état; et les tatars ou courriers attachés à leur service instruisent sans intermédiaire leurs mandataires de ce qui peut les intéresser. Souvent, par ce moyen, ils devancent les ordres que le divan transmet aux visirs; et plus souvent, ils les préviennent à temps des dangers auxquels ils sont exposés. Par suite de ce flux et reflux d'action, le ministère est personnellement en réserve vis-à-vis de ces émissaires. Ses membres et les employés des bureaux sont à leur tour suspects les uns aux autres, dans la crainte de perdre leurs pensions de *seconde main*, et de se créer des ennemis, en laissant percer leurs sentiments de patronage envers tel ou tel pacha. Aussi, quand on a décidé de perdre quelque satrape, la résolution est aussi brusque qu'imprévue. On saisit ses capi-tchoadars; on s'empare de

leurs chiffres, de leur correspondance; et, comme ils sont sans aveu, c'est sur leur tête que retombent toujours les premiers coups de l'autorité, à moins qu'il ne se constituent les accusateurs de ceux dont ils servaient la cause, et ne se prononcent avec un zèle furieux dans le parti contraire à leur ancien maître.

Dans le cours ordinaire des choses, les capi-tchoadars marchent entourés de déférences et de présents. Ils ne manquent jamais de saluer affectueusement les portiers des ministres, et de leur donner *la bonne main* (1); il serait impolitique à eux de négliger le barbier, le donneur de pipe, les gens qui présentent le café, le limonadier *(cherbetgi)*, et la suite nombreuse des laquais d'un grand, qui passent souvent de l'antichambre dans le salon, car la domesticité est, en orient, le chemin du pouvoir, assemblage lui-même bizarre d'esclaves parvenus. Mais, dans ce dédale, si parfois on se croise avec quelque antagoniste, c'est alors qu'on voit les capi-tchoadars redoubler d'artifices et de dépenses. Il arrive même souvent que la rivalité engendre des haines tellement prononcées, qu'on a recours aux moyens les plus atroces pour se débarrasser d'un compétiteur. Le Turc sorti de la poussière, que le hasard a élevé en dignité, regarde ces manèges du haut de son arrogance, recueille discrètement l'or qu'on le prie d'accepter, promet beaucoup, donne de grandes

(1) Bakchis, en turc, ou étrennes.

espérances, et se déclare pour celui qui peut le mieux satisfaire sa cupidité. On voit d'après cela que le comte Choiseuil Gouffier, qui a placé au nombre des fléaux de l'orient *la race des Drogmans*, n'avait pas connu les capi-tchoadars, qui sont un des plus grands obstacles aux poursuites des ambassadeurs; surtout lorsqu'ils réclament l'exécution des capitulations contradictoirement aux abus d'autorité des satrapes.

Ce qu'on vient de dire par rapport à la politique en général des pachas avec leur gouvernement, étant étranger à la raison commune des peuples gouvernés par des lois positives, on ne sera pas étonné d'apprendre qu'Ali n'eut jamais de procureurs en harmonie avec ses principes. Ici l'intérêt du souverain n'étant point national, celui des pachas, qui ne lui est pas moins opposé, prend des modifications différentes. Comment un émissaire, qui a sans cesse des reproches à essuyer, des ordres contradictoires à combiner, peut-il se soutenir, malgré les dépenses énormes qu'il fait pour maintenir son crédit? Ne doit-il pas succomber, surtout lorsque le prince qui le met en avant est prêt à le sacrifier, en rejettant sur son compte les fausses démarches dans lesquelles il le fourvoie? Par suite de cette aberration de conduite, le visir Ali fut presque toujours abandonné ou trahi par ses capi-tchoadars (1); et s'il s'est sou-

(1) Depuis 1805 jusqu'en 1815, quatre de ces capi-tchoadars appartenants aux meilleures familles de Janina ont

tenu, c'est parce que, regardé long-temps comme invulnérable, on n'osait concevoir l'idée de l'attaquer, et qu'avec sou argent il trouva toujours quelque membre du divan à corrompre.

Si le visir Ali était mal secondé à Constantinople, le conseil dont il se trouvait environné n'avait guère plus de moyens de lui donner des lumières. Cette réunion, comparable aux sénateurs de Tibère, *sortis des colonies, des municipes, et des provinces, imbue, comme son chef, des plus vils principes de parcimonie qu'elle avait sucé avec le lait*, ne songeant qu'à lui plaire, afin de se conserver et de thésauriser à l'abri de son autorité, ne manquait jamais d'être de son avis. Soit qu'on délibérât de la vie, de l'honneur et des biens des citoyens, la tête servile de ces conseillers s'inclinait devant l'avis du maître, qu'ils corroboraient toujours de quelques mesures exagérées. Ainsi, comme il n'y avait pas de volonté, il en résulta constamment oppression pour tous, et absence générale de droit, même dans les résolutions équitables.

Telle était et fut dans la suite la position politique du satrape de Janina, que je vais reproduire entouré des éléments de la tyrannie et écrasant la Grèce du poids de son autorité et de sa fatale influence. Je reprends en conséquence ma narration au moment

---

renoncé à leurs enfants, à leur terre natale, et se sont fixés à Constantinople, en détestant la tyrannie de celui qu'ils servaient contre leur conscience et leur volonté.

où, par la nature de mes fonctions, je fus initié aux affaires de l'Épire et des provinces suffragantes de la satrapie de Janina.

Les Souliotes évincés de la Thesprotie, au nombre de dix-sept cents individus des deux sexes, s'étaient retirés dans l'île de Corfou, où les Russes leur assignèrent des terres et les moyens de former une colonie, mais ils ne purent les apprivoiser. Ils pleuraient leurs montagnes. Accoutumés aux armes, ils dédaignaient la condition de laboureurs, et pour ne pas déroger à leurs mœurs héroïques, aussi longtemps qu'ils trouvèrent à dérober aux nobles Corcyréens des poules et des chèvres, ils refusèrent obstinément de se livrer au travail. Leurs femmes déclosaient les parcs dont elles allaient vendre le bois en ville, pour faire subsister leurs maris occupés à nettoyer leurs armes et à jouer de la lyre; on n'entendait que des plaintes contre ces hôtes nouveaux, et on ne trouva de moyen de tirer parti d'une pareille population, qu'en formant des Souliotes un corps de milice que la Russie prit à sa solde. Ils figurèrent ainsi dans les expéditions de Naples et de Cataro, sans s'y distinguer. Ils n'avaient pas de Turcs pour adversaires, ils ne combattaient plus sur le théâtre de leur gloire, il leur fallait la température de l'indépendance pour être braves, et comme les plantes transplantées d'un sol agreste dans une serre où elles languissent, la discipline russe ne fit d'intrépides *guerillas* que de très-mauvais soldats.

Ali pacha qui ne perdait pas de vue ces hommes,

qu'il savait parfaitement apprécier, s'était, ainsi que je l'ai dit, occupé à briser tous les chaînons auxquels ils pouvaient rattacher leur existence militaire et politique. Il avait dissipé et affaibli en conséquence la ligue des Armatolis, lorsqu'en débordant la frontière du Parnasse il envahit la Phocide jusqu'aux Thermopyles, de sorte qu'à la fin de l'année 1806 il était maître de *la Hellade* entière, à l'exception de la Béotie et de l'Attique, où il sut faire nommer pour vaivode une de ses créatures qui vint siéger à Athènes. Il ne lui resta plus qu'à purger l'Étolie et l'Acarnanie de quelques bandes d'Agraphiotes, pour y commander comme à Janina.

Établi en vainqueur dans ces provinces d'antique liberté, Ali confia le soin de les pacifier à son lieutenant Jousouf Arab. Il comptait avec une telle confiance sur cet agent exterminateur, qu'il le créa *exécuteur absolu de ses vengeances* (*alter ego*) pour dompter les peuplades qui défendaient encore leur indépendance contre ses attentats. Ce n'était point en proclamant l'oubli du passé, mais en détruisant par le fer ceux qu'il appelait ses ennemis, que le visir voulait consolider son autorité, persuadé *que les morts seuls ne reviennent pas.* On vit en conséquence incendier les bourgades principales de l'Agraïde, leurs habitants massacrés, suppliciés ou vendus; et un pays florissant réduit à l'état le plus complet de désolation.

Pendant que ces crimes se commettaient au nom d'un vainqueur sans pitié, le tyran arrachait des

bras d'Ibrahim pacha la troisième et dernière de ses filles, pour la donner en mariage à son neveu Aden bey, second fils de l'incestueuse Chaïnitza. Ainsi fut consommé le malheur du visir de Bérat, qui aurait pu, en unissant la plus jeune de ses filles à quelque voisin puissant, s'en faire un appui et se ménager un asyle contre les malheurs dont il était menacé; hélas, il devait, ainsi que ces oiseaux timides, qui se laissent, dit-on, *fasciner*, tomber sous la dent meurtrière du serpent destiné à le dévorer. Cependant on crut entrevoir un rayon d'espérance dans l'avenir, lorsqu'en contractant cette alliance, le fils unique d'Ibrahim fut fiancé avec une fille de Véli pacha, née de la polygamie simultanée d'une dame issue des beys de Katerin grands feudataires du mont Olympe. Mais Ali n'avait feint ce croisement de familles, qu'afin de placer un agent secret auprès des fils d'Ibrahim, si le mariage se contractait, et, dans le cas contraire, il trouvait un moyen de prolonger l'illusion d'une famille qu'il voulait anéantir.

Cependant des nuages présageaient une rupture prochaine entre la Russie et la Turquie. Un écrit publié sous le nom de Tchélebi effendi (1), adressé aux musulmans pour les engager à substituer aux

(1) On assure que cette brochure est l'œuvre du sultan régnant, et on peut juger, par cet échantillon, de ses connaissances politiques. On ne s'est permis aucun changement dans le texte de la citation, qui serait indigne de l'histoire, si elle ne faisait connaître la manière de raisonner à la turque.

hordes des janissaires le Nizam-y-Dgédid ou milice disciplinée à l'européenne, circulait dans le public. L'auteur annonçait que « le Dieu Très-Haut ayant « voulu que la race des hommes, depuis Adam jus- « qu'au jour du jugement, fut condamnée à souffrir, « la Providence avait créé un empereur du monde « (le Sultan distributeur des couronnes), pour ad- « ministrer les affaires de toute la compagnie de ses « serviteurs ». Partant de ce préambule, après avoir jetté un coup-d'œil sur les différents royaumes, indigné de voir une secte de gens attachés aux vieux usages, il s'écriait, en apostrophant l'inertie séditieuse de son siècle: « Voulez-vous que je vous fasse le récit « des troubles survenus sur la terre avant que le « Nizam-y-Dgédid existât? voyez les désordres arrivés « dans l'Asie mineure par les Courdes Gellali; l'inso- « lence de Sarry bey Oglou; les brigandages des « Wahabites, etc., est-ce le Nizam-y-Dgédid qui a « fait tout cela?... Et cependant une canaille com- « posée de la lie du peuple, se réunissant dans les « boutiques des barbiers, dans les cafés, oubliant ce « qu'elle est, se permet d'injurier la sublime Porte, « et comme elle n'a pas été visitée par le châtiment « elle s'est enhardie à dire tout ce qui lui plaisait. « Mais rappelez-vous et qu'elle se rappelle le temps « de Soliman le canonique. Alors, comme aujour- « d'hui, le peuple raisonnait, surquoi l'empereur fit « couper la langue des médisants et les oreilles de « ceux qui les écoutaient, et les fit clouer, pour ser- « vir d'exemple au public, au haut d'une petite porte

« près du palais du Sultan Bajazet. Comme cet en-« droit était un lieu de passage, ceux qui avec leurs « yeux contemplaient ce spectacle apprenaient à re-« tenir leur langue ». Malgré cette éloquence, la nouvelle milice n'en resta pas moins odieuse au peuple, qui fit justice de cet écrit, comme d'autres brochures arrivées de France, pour engager les musulmans à reprendre le rang d'enfants de la dévastation, en dehors des peuples de l'Europe civilisée.

Bonaparte qui n'aima jamais les Grecs (1), avait mis à contribution le savoir de nos orientalistes et les presses de son imprimerie, afin d'adresser aux mahométans un écrit intitulé *Voix d'un muezzin*, avec la traduction en turc, arabe et persan des *bulletins de ses grandes armées*, pour l'édification des ennemis du nom chrétien. Le conquérant prétendait enflammer les Osmanlis par le récit pompeux de batailles qui, loin de leur inspirer du courage, les faisaient trembler de peur. Pour surcroît de malheur, on se défia du héros qui voulait tout entraîner dans son orbite funeste, et une lettre en date du 24 juin 1806, qu'il écrivit dans ce sens à Ali pacha, fut reçue avec tiédeur, parce qu'il parlait de la gloire de l'empire Ottoman à celui qui ne voulait que son hu-

(1) J'ai entendu raconter, qu'étant à Sainte-Hélène, Bonaparte, entraîné dans une discussion relative aux projets de la Russie contre la Turquie, s'écriait : *Non, je ne souffrirai jamais qu'Alexandre renverse l'empire Ottoman....* Puis abaissant ses regards vers la mer, il dit en soupirant : *Il le peut maintenant.....*



miliation. Ainsi le satrape convié à user du droit de la haine contre ceux qu'il ne cessait de nommer *les ennemis de l'empire Ottoman*, loin de jouer un rôle honorable dans la lutte qui se préparait, ne songea qu'à tourner les évènements à son profit. Son plan consistait alors à faire nommer son neveu Aden bey pacha de Salonique; à remplacer Ibrahim, visir de Bérat, par son fils Mouctar; et a établir Véli dans la Morée. Placé à la tête de ses lieutenants, comme il se flattait avec quelque raison de s'emparer de Sainte-Maure, il faisait du golfe Ambracique le centre d'une piraterie non moins fameuse que celle d'Alger.

Le moment favorable à l'accomplissement des desseins du visir s'annonça, lorsqu'on apprit l'invasion des provinces ultra-danubiennes de la Turquie par les Russes. Ali, au lieu de voler à la rencontre des ennemis de l'état, occupa aussitôt Prévésa, d'où il chassa Abdoulla bey vaivode du Grand-Seigneur; et les Moscovites, avec la même célérité, ayant mis garnison à Parga, sauvèrent ainsi, pour la seconde fois, la population chrétienne de cette ville. A ce signal, le consul de Russie à Janina fut arrêté, et on se prépara de tous côtés à la guerre, sans que les Grecs prissent aucune part à la querelle politique qui se manifestait dans l'Orient; circonstance digne d'une attention particulière, que nous allons essayer d'expliquer.

On aurait tort d'imaginer que les habitants de la Morée et de l'Archipel, mis en avant par le cabinet

de Pétersbourg dans les différentes circonstances où sa politique les appela à l'indépendance, aient été tout-à-coup détrompés des espérances de tradition qu'ils fondaient sur les Moscovites. Les idées populaires ne s'effacent pas aussi facilement que les amitiés et les inimitiés des princes. Les Grecs furent long-temps russes, quoique ceux-ci les eussent inhumainement sacrifiés; ils ne tenaient pas compte de leur sang répandu, et l'illusion ne commença à s'affaiblir que lorsqu'ils virent que la cause de la religion, qui est tout pour eux, n'était pas l'idée suprême de celui qu'ils appelaient leur autocrate. Ce refroidissement des hommes éclairés remonte à l'année 1798, lorsque l'église d'Orient fut témoin d'une triple alliance entre les Turcs, les Russes et les Anglais, unis pour combattre les Français qui avaient envahi l'Égypte. Les Grecs comprirent qu'ils ne seraient désormais dans la main des puissances européennes que des instruments de leur ambition. Ainsi, à cette époque, ils ne firent aucune attention à notre apparition dans le Levant, et une brochure intitulée la *Trompette guerrière* (1), qui parut alors pour appeler les enfants des Hellènes aux armes, fut une voix perdue dans le désert. Leur indifférence ne fut pas moins marquée, lorsque les Russes, maîtres des îles Ioniennes, ayant une escadre formidable dans la mer Égée, déclarèrent en 1806 la guerre à la Turquie. On ne trompe pas impunément un peuple en-

(1) Σάλπισμα Πολεμιστήριον.

tier; aussi vit-on les Hydriotes formant les équipages de la marine du Sultan, se distinguer contre la flotte de l'amiral Sinavin à la bataille de Ténédos en 1807, et le patriarche Grégoire se montrer à la tête des Grecs, sur les remparts de Constantinople, quand l'escadre anglaise franchit les limites du Bosphore pour intimer des lois au divan. Le sérail fut plus heureux alors que Copenhague, et pas un Grec, pas une seule des îles de l'Archipel ne manifestèrent l'apparence d'une rébellion.

Ali pacha, parfaitement instruit de l'opinion publique, ne craignit donc pas d'appeler un grand nombre de chrétiens dans son armée, et il s'abstint surtout de mettre à exécution le conseil qui lui avait été donné peu de temps avant par quelques émissaires anglais, de désarmer les Grecs. Il ne voyait devant lui que les Russes, auxquels il aurait voulu succéder dans la possession des îles Ioniennes. La France lui avait envoyé des canonniers; notre ambassadeur à Constantinople, le général Horace Sébastiani, celui de tous nos plénipotentiaires qui joua jamais le plus beau rôle dans le Levant, venait de faire nommer Véli visir de Morée, et Mouctar au pachalik de Lépante. On attendait de leur père des prodiges; mais le mal n'engendre que le mal; et il ne résulta des calculs diplomatiques, conçus trop légèrement, qu'une série d'intrigues, qui ouvrirent un vaste précipice sous les pas du tyran et de sa famille.

Véli, charmé de sortir d'une position dépendante, reçut sa nomination d'une joie dissimulée, mais au

fond avec une satisfaction inexprimable, tandis que Mouctar moins favorisé, puisqu'il n'était nommé que pacha à deux queues d'un sangiac insignifiant, ne considérait son éloignement de Janina que comme une disgrace d'autant plus humiliante, qu'elle rehaussait le triomphe de son frère. Ali qui le sentait, loin d'adoucir son chagrin, voulut qu'il n'emmenât avec lui que des officiers de son choix; et, absolu dans ses moindres volontés, il en agit de même avec Véli, dont il retint en ôtage les femmes, les enfants, et jusqu'au mobilier, sous prétexte qu'il ne fallait pas se charger de ces sortes de choses en temps de guerre. Pour se débarrasser des personnes qui lui déplaisaient, il composa la cour de ses fils de ceux qu'il voulait réformer de la sienne, et ce fut à cette occasion qu'il éloigna de Janina Ismaël Pachô bey, auquel il feignit de pardonner, en le créant selictar de Véli, mais au fond, afin de le dépouiller des biens considérables qu'il possédait. Les faveurs que causait la promotion des deux nouveaux satrapes, consternèrent donc tout le monde, et Pachô bey ne put taire les sentiments qui l'agitaient. *Il m'éloigne, le scélérat*, dit-il en voyant de loin Ali assis à une fenêtre, *il m'éloigne, mais je l'en punirai, quelque chose qui en puisse arriver, et je mourrai content, si au prix de ma tête je parviens à faire tomber celle d'un pareil monstre.*

Les deux pachas partirent, et leur père, après avoir expédié un agent chargé de se rendre en Pologne auprès de Napoléon, parut, dans cette circon-

stance, accablé de l'importance imméritée qu'on avait donnée à sa coopération. Ses armements furent lents; et il n'avait pas réuni dix mille hommes, il ne s'était pas encore montré à leur tête, lorsqu'on apprit la signature du traité de Tilsit, qui remit pour la seconde fois les Français en possession des Iles Ioniennes.

Pendant ce court intervalle de temps, l'empire ottoman avait été agité par de violentes commotions, dont le Nizam-y-Dgédid était le prétexte, car, au fond, le bouleversement avait été occasioné par les intrigues de la faction britannique dans le divan. Ali, qui dirigeait le complot des régicides, crut masquer ses manœuvres, en feignant d'adhérer entièrement au *parti français* tandis qu'au moyen d'une contre intrigue il essayait d'opérer un rapprochement entre l'Angleterre et la Porte-Ottomane, en favorisant les pourparlers de sir Arthur Paget qui fit une apparition infructueuse en 1807 aux Dardanelles.

On eut les premiers indices de cette négociation clandestine par le passage de deux Grecs du Phanal, qui traversèrent l'Épire pour se rendre à Malte, quoiqu'ils employassent les plus grandes précautions, afin de cacher leur marche et le lieu de leur embarquement. On suivit leurs traces, et (puisqu'il faut me remettre encore en scène), je fus instruit par Pachô bey, que je ne crains plus de nommer, que le tyran méditait, d'accord avec les Anglais, de renverser du trône le vertueux Sélim, afin de détruire ce qu'on appelait le *parti français*. Ainsi, avec le plus

juste des souverains que la Turquie ait jamais possédés, tombèrent, Haffiz Ismaël pacha, grand visir, Ibrahim Aga Kiaya bey (1), le Mouphti, Chérif-Zadé Alta-Effendi, et Pehlèvan-Mehemet-Aga, coupables aux yeux des traitres vendus à l'étranger, d'avoir déployé une brillante énergie pour repousser les Anglais, lorsqu'ils voulurent les enlacer dans le cercle de Popillius, en leur dictant orgueilleusement le parti qu'ils devaient prendre dans la cause générale de l'Europe.

Tel était l'état des affaires publiques, lorsque l'émissaire du visir revint de Tilsit. Il n'avait réalisé aucunes des espérances de son maître, et il en fut reçu très-froidement, quoiqu'il rapportât *une lettre de l'empereur, signée*, disait son ministre, *avec la même plume qui avait servi à souscrire le traité de paix entre la France et la Russie.* Cette phrase sentimentale ne toucha point Ali, qui régala son envoyé d'épithètes telles que celui-ci ne put se défendre de s'en plaindre amèrement, ainsi que de l'ingratitude de son maître, en racontant l'*accueil officiel* qu'il avait reçu au quartier impérial. La disgrace est causeuse; il divulga les intrigues du pacha, et on sut qu'il venait d'expédier à Malte, Marc Gaïos, neveu du dernier archevêque de Janina, afin de presser les Anglais d'attaquer les Iles Ioniennes, et de renouer leurs négociations avec la Porte-Ottomane, où Khalet Effendi devenu très-influent depuis la déposi-

(1) Kiaya bey, ministre de l'intérieur.

tion de Sélim III, leur était favorable. Enfin, on acquit la preuve qu'Ali se préparait à envoyer à Londres un Turc domicilié à Salone, nommé Seïd Achmet, originaire de Maroc, pour se mettre entièrement à la dévotion du cabinet britannique, et qu'il faisait ces démarches avec l'autorisation du gouvernement ottoman. Pour détourner l'attention, le visir, croyant donner le change, fit partir Georges Ianco l'un de ses sicaires, pour Venise, où Bonaparte était attendu. Il devait exposer en confidence l'*ultimatum* du satrape. Il consistait à demander d'*être reconnu vassal de l'empire français, à condition qu'on réunirait les îles Ioniennes à l'Épire, qu'elles seraient érigées en principauté, dont il serait le chef, et que ce domaine deviendrait héréditaire dans sa descendance masculine*. Comme dispositions transitoires, on ajoutait la demande de *subsides et l'éloignement du consul de France, qui ne cessait de calomnier les intentions les plus pures d'un des amis les plus sincères de Bonaparte*. On se doute de quelle manière fut reçu l'envoyé d'Ali et ses propositions, sur le contenu desquelles le ministère était depuis long-temps avisé. Ianco obtint furtivement une audience, où l'empereur ne lui adressa la parole que pour lui demander sèchement *s'il apportait des lettres de son consul-général de Janina*; et sur la réponse négative, il ajouta : *qu'il pouvait reprendre ses dépêches et dire à son maître qu'il ne voulait plus entendre parler de lui; qu'il saurait le faire châtier par le Grand-Seigneur, s'il osait à l'avenir enfreindre les capi-*

tulations existantes entre la France et la Porte Ottomane. Ianco fut éconduit avec cette réponse, qu'il se garda bien de rendre textuellement au visir son maître.

Rapidement informé de cette brusque réponse de Bonaparte, le consul reçut ordre d'observer l'effet qu'elle produirait à Janina, et Ali, qui s'en doutait probablement, le mit à l'aise dès sa première entrevue avec lui. *Bonaparte*, lui dit-il, *est fâché contre moi; écris, je t'en prie, à son ministre, que, si ce grand homme me chasse par la porte, je rentrerai chez lui par la fenêtre, car je veux mourir son serviteur.* On répondit au visir que, ne sachant pas de quoi il voulait parler, et ignorant à quel objet se rattachait un propos aussi étrange, *on n'avait rien à écrire au ministre. — Si fait, écris, tu sais...* Puis il se mit à rire avec cette immobilité des yeux qui décelait une fureur concentrée. Tel fut le résultat de l'intrigue de Venise, qui n'était forgée que pour masquer une manœuvre politique de la plus haute importance.

On s'étonnerait peut-être de voir le divan s'adresser à Ali pacha, afin de ménager un rapprochement entre lui et la Grande-Bretagne, si je n'avais révélé la part qu'il avait prise aux négociations de sir Arthur Paget, et l'activité qu'il mit pour renverser un ministère dévoué à la gloire de l'empire ottoman. Hélas! je n'oublierai jamais la joie féroce que le cruel manifesta à la nouvelle de la chute de Sélim III. Je me trouvais assis à ses côtés, assistant au tir de la bombe; la manœuvre était exécutée par nos canon-

niers venus des provinces Illyriennes, lorsqu'un Tatar fut introduit. Il parla bas à l'oreille du visir, auquel il remit ensuite un billet qu'il parcourut rapidement. J'allais me retirer pour lui laisser lire ses dépêches, lorsqu'il me retint, et ayant fait signe à tout le monde de s'éloigner, il me dit d'un air satisfait : *Sélim est détrôné; son neveu, Moustapha le remplace.... pour quelque temps!.. entends-tu?.. Ce n'est pas le bon; tout va changer!*.... Tout était effectivement changé... L'empire tombait avec Sélim; sa déposition avait retenti jusque sous la tente de Bonaparte.

Les intérêts de la Porte Ottomane avaient été indignement sacrifiés à Tilsit. Elle ne pouvait plus se fier à un allié, qui n'avait stipulé pour elle qu'un armistice trompeur, et elle dut naturellement rechercher l'appui de l'Angleterre qu'on est toujours assuré de trouver généreuse, quand cela s'accorde avec sa politique. Ali pouvait s'honorer dans cette circonstance, s'il n'eût pas voulu faire prévaloir ses passions sur les vues de son gouvernement. Peu inquiet de voir la Turquie seule en présence des Russes, au lieu de rechercher l'appui de la Grande-Bretagne, sans se brouiller avec les Français, il ne songea qu'à provoquer des hostilités imprudentes qui pouvaient tout perdre.

Le divan, souvent raisonable quand il a peur, ne demandait qu'à rétablir ses relations avec l'Angleterre sur le pied où elles étaient en 1806; mais Ali entassant mensonges sur mensonges, fit croire aux

agents anglais qu'il avait eu des liaisons avec Bonaparte, prétendant qu'il s'était brouillé avec lui, parce qu'il n'avait pas voulu accéder au démembrement de la Turquie. Il affirmait que les armées de Marmont, de Lauriston et celle des Iles Ioniennes, étaient prêtes à fondre sur la Grèce. On avait déjà fait une tentative, en lui redemandant le château de Buthrotum; des ingénieurs français étaient répandus de tous côtés pour lever des plans; il avait fabriqué des correspondances qui prouvaient des projets très-étendus, et il était urgent de venir au secours de l'empire. Il demandait ensuite pour son compte, car un bon Albanais tend toujours la main, des munitions, de l'artillerie, et d'accélérer la conquête des Iles Ioniennes, afin de le débarrasser du voisinage des Français. Seïd Achmet fut expédié à Londres avec ces instructions surchargées de plusieurs autres demandes. On l'embarqua au port Panorme, avec la somme exiguë de cent louis, pour subvenir aux frais de sa mission. C'était à peine de quoi vivre pendant un mois, car il n'avait pas, ainsi que Georges Ianco, la ressource de quelques balles de peaux de lièvre que celui-ci vendit à Venise, pour soutenir sa dignité d'ambassadeur; mais en revanche, Ali, à qui cela ne coûtait rien, lui assigna un crédit illimité sur les marchands de capes de Calarités, qui étaient établis à Malte. Ce fut donc par une avanie faite aux Valaques Épirotes, que le diplomate marocain débuta dans sa légation. Le gouverneur anglais lui procura ensuite le passage gratuit sur un bâtiment de

l'état, et, arrivé à Londres, la munificence de lord Castlereagh pourvut à l'entretien du ministre de son glorieux allié, de manière à lui faire oublier le pain de maïs et les olives de Salone, qui faisaient le fonds habituel des repas du plénipotentiaire d'Ali Tébélen.

Après cette expédition, le sérail d'Ali prit subitement un aspect guerrier. On n'y parlait plus que de guerre depuis que la paix était faite; le satrape était d'une témérité ravissante, parce qu'il n'avait aucun ennemi en tête, et à sa cour, où chacun criait *nous sommes braves*, on était dans des transes dès qu'on apprenait l'arrivée d'un renfort de quelques centaines de Français à Corfou. Cependant celui qui s'imaginait avoir trompé tous les regards reprit son allure amicale vis-à-vis des autorités françaises, auxquelles il ne cessait de demander Parga, et afin de se donner l'importance à la mode, inventée par Bonaparte, et suivie depuis par ses imitateurs, qui ont perdu de vue l'adage antique *ex longinquo reverentia*, il se mit à parcourir ses états. Il était sans cesse en mouvement; et tel que Genséric (1), appareillant du port de Carthage, il aurait pu répondre à ceux qui lui demandaient de quel côté il voulait tourner ses pas: *Vers ceux sur lesquels la colère de Dieu veut s'appesantir.* Ce fut sous cette influence sinistre d'agitations et d'intrigues, que j'eus occasion d'accompagner Ali pacha, dont je vais faire connaître les mœurs in-

(1) Δηλονότι ἐφ' οὓς θεὸς ὠργίσται. PROCOP., *Bell. Vandalic.*, lib. I, c. v.

térieures, telles que je les observai à cette époque, où je dressais l'acte d'accusation historique du moderne Jugurtha.

CHAPITRE III.

Idée générale des voyages du satrape dans ses États. — Sa police. — Son avidité. — Ses exactions. — Espions. — Délateurs. — Audiences. — Opérations fiscales et usuraires. — Intérieur du sérail. — Serviteurs, gardes, pages. — Terreurs du tyran. — Superstitions. — Plaisirs. — Clients. — Tolérance. — Son amour pour Vasiliki, devenue son épouse.

TOUT *prend*, a dit un auteur moderne (1), *un aspect menteur en présence des souverains. Les routes sont jonchées de fleurs; les villes et les hameaux se décorent, et le peuple se pare de ses habits de fête.* Dans la Turquie, au contraire, on tremble à la simple annonce du passage d'un de ses satrapes, et des provinces entières fuient dès que le grand visir fait publier qu'il entrera en campagne. En vain Ali se fait précéder de *manifestes d'amour*, pour déclarer aux

(1) Le prince de Ligne.

habitants de tel ou tel canton, *qu'il porte dans son cœur*, qu'à une certaine époque, *ils auront le bonheur de baiser la poussière de ses bottes d'or*; on crie miséricorde à la nouvelle d'une semblable faveur. Le canton menacé de la visite *du bon maître*, se rassemble, se cotise et députe vers lui, afin de se racheter de l'excès d'honneur *dont on se dit indigne*, et de le prier de changer *sa gracieuse résolution. De pauvres gens comme nous, seigneur, méritent-ils les regards de ton altesse?* disent-ils!... Si l'avidité trouve *leurs raisons irrésistibles*, la partie est ajournée, ou bien on change de direction, et les paysans chantent un *Te Deum*, car c'est fête pour eux quand ils peuvent manger en paix, le pain acquis au prix de leurs travaux et de leurs larmes. Mais si l'orage ne peut être conjuré, on prend ses mesures pour parer à ces inconvénients. On déménage, comme aux approches de l'ennemi, ce qu'on a de plus précieux, et les papas, attachés à l'autel par la sainteté de leur ministère, restent avec quelques hommes couverts de haillons, pour faire les honneurs de leurs villages. Au lieu des acclamations solennelles qui annoncent la présence des princes, pasteurs des peuples, on n'entend que des voix basses, qui s'avertissent pour éviter l'approche du despote (φεύγα, μῶρε) *sauve toi, mon garçon, le visir va te dévorer* (σοῦ τρώγει ὁ αὐθέντης); et quand on a le malheur d'être admis à baiser ses pieds, ce n'est qu'en tremblant et la mort au fond de l'ame qu'on s'approche de l'autocrate au regard homicide.

Je n'ai jamais suivi les chemins que tenait Ali pacha dans ses voyages, sans remarquer quelque fosse nouvellement recomblée, ou bien des malheureux pendus aux arbres. Ses pas étaient empreints de sang. Accoutumé à devancer l'aurore, quand il partait de Janina, le soleil, qui se levait derrière les tourbillons de poussière de ses gardes, éclairait les supplices de la nuit, et pour laisser l'épouvante à sa place, les gibets sortaient du sein de l'ombre, chargés de victimes de sa fureur..... *Qu'ils me haïssent,* s'écriait-il comme Tibère; *mais qu'ils me craignent; Oderint dum metuant!* La terreur était son élément.

« Tu vois, » me disait-il dans un de ses voyages, tandis que nous étions assis au bord de l'Aréthon, avec mon frère, « ces pages (1) qui m'environnent « (il y en avait plus de trente); eh bien, il n'y en a « pas un seul dont je n'aie fait tuer le père, le frère, « l'oncle ou quelque parent. — Et ces mêmes indivi- « dus, repartis-je, vous servent et passent les nuits « auprès de votre lit, sans qu'aucun ait jamais songé « à venger ses parents? — Venger leurs parents! ils « n'ont que moi au monde. Exécuteurs aveugles de « mes volontés, je les ai tous compromis; et plus les « hommes sont avilis, plus ils me restent attachés. « Je les éblouis; les Schypetars, prosternés devant « moi, me regardent comme un être extraordinaire; « et mes prestiges sont l'or, le fer et le bâton; avec

(1) Au nombre de ces pages se trouvait Odysée, fils d'Andriscos, dont il sera parlé dans la suite.



« cela je dors tranquille.—Mais votre conscience! » Il partit d'un éclat de rire, en disant que j'étais un *bon homme*, ἁπλὸς ἄνθρωπος. La barque nous attendait; il se fit traîner à bord par ses pages, et nous cinglâmes vers le golfe Ambracique.

Le plus grand des maux, quand on pense au discours d'Ali pacha, est moins la destruction que l'immoralité causée par son influence. On en peut dire autant de ses excursions qui ne sont qu'une calamité passagère, comparée à son administration, qu'on ne peut assimiler qu'à une carie rongeante. Levé avant le soleil, tous les jours de sa vie désastreuse, il prend connaissance des dépêches, des requêtes et des nombreuses dénonciations qui lui sont adressées par des misérables qu'il a dépravés. Renfermé ensuite avec ses secrétaires, il invente des opérations fiscales; et il croirait ne pas avoir vécu le jour qu'il aurait passé sans commettre quelque concussion. Il accable d'impôts, de corvées et de réquisitions, les villages qu'il veut forcer de se vendre comme tchiftliks, pour les réunir à son domaine privé. S'il solde ses troupes, c'est avec des pièces rognées dont il hausse le cours à volonté; et son trésorier a constamment de la fausse monnaie en réserve pour glisser dans leurs décomptes. A l'époque des recouvrements, il a soin de publier un tarif, pour spécifier que les monnaies désignées pour être reçues exclusivement, n'ont qu'un taux inférieur à leur valeur intrinsèque. Lorsqu'il s'agit d'envoyer les tributs à Constantinople, il taxe les négociants à fournir une quan-

tité déterminée de séquins d'or, en échange de pareille somme dans une autre monnaie; et quand ils ne peuvent se procurer les espèces qu'il exige, il en tire de son trésor qu'il leur fait vendre par les Juifs, et il double ainsi les bénéfices du change. Enfin, comme il descend dans les moindres détails de l'avidité, il prélève des droits sur ses intendants, ses fournisseurs, ses secrétaires, les gardiens de son palais, le chef de la police, les geoliers, et il arrache même aux bourreaux les dépouilles des suppliciés, qu'il console par fois en les envoyant à la mort.

Les archevêques et les évêques, objets de sa surveillance perpétuelle, sont exposés à des disgraces périodiques, dont ils ne se rédiment qu'en payant des sommes considérables. Les églises et les monastères sont frappés de taxes ruineuses. Les codja bachis ou syndics grecs, s'élèvent, se renversent, et voient passer le fruit de leurs rapines dans le gouffre qui engloutit jusqu'aux espérances de l'avenir. Personne n'est sûr de sa propriété; chacun tremble pour sa vie et pour le sort de ses enfants, dont on ne peut disposer sans le consentement du maître. Il a conçu le projet d'une expropriation générale; et, d'après un rafinement spécial de despotisme, il s'est réservé le droit d'apparier les mariages parmi les classes opulentes de la société. Il vend à prix d'argent, la main d'une fille riche, à un délateur souillé de crimes, qu'il veut récompenser; et l'excès de sa tyrannie l'a conduit à forcer les citoyens les plus vertueux à former des unions immorales et monstrueuses.

Par un usage que l'on ne trouve nulle autre part en Turquie, le tyran s'est constitué l'héritier universel de ses vassaux. Il s'empare, à ce titre, des biens de ceux qui ne laissent pas d'enfants mâles, sans même assigner une pension alimentaire aux filles, qu'il se réserve de doter et de marier comme il l'entend, quand le temps sera arrivé. Si quelqu'un décède sans héritiers directs, les frères et les collatéraux sont, par suite de cette violation des principes, exclus de la succession. Les veuves sont chassées de la maison de leurs époux (quand elles n'ont pas de garçon), sans douaire, et sans restitution de dot ni de hardes; trop heureuses quand elles ne sont pas traînées en prison et appliquées à la torture, sous prétexte qu'elles recèlent des billets au porteur, des objets précieux ou des diamants. Dans la douleur de leur veuvage, les frères, les parents, les amis, afin de ne pas se compromettre, tremblent de donner asyle à ces infortunées; ils craignent de demander la permission d'exercer les lois sacrées de l'hospitalité envers ces femmes délaissées, qu'on a vues réduites à coucher dans les églises, et à implorer le secours de la charité, après avoir tenu un rang honorable dans la société.

La terreur ferme tous les cœurs à la pitié. Mais, le croira-t-on? ceux qui attendent de l'historien des récits extraordinaires, pour s'en défier, parce qu'ils sont inouïs, car telle est souvent la disposition chatouilleuse de l'esprit humain, pourront-ils s'imaginer que la tyrannie, fléau plus redoutable que la

peste, à ses lâches courtisans? Des hommes opulents, qui savent que leurs biens sont reversibles au satrape, économisent, vivent de privations, refusent d'assurer quelque chose en secret à leurs parents, et thésaurisent, ravis de l'idée qu'on dira après leur mort, qu'ils ont laissé un bel héritage à celui qui fut leur oppresseur. Ceux-ci, pénétrés de leur position, non contents de mettre en sûreté leurs capitaux, se préparent de loin à tous les évènements, et font même célébrer d'avance leurs funérailles (1). Ceux-là, quoique vivant à l'étranger, et hors des atteintes du tyran, les comprennent dans leurs dispositions testamentaires, pour préserver leurs familles de ses poursuites. D'autres, poussés par le désespoir, afin de lui dérober leurs biens, passent les jours en festins, et survivent souvent à leur fortune.

La perversité publique, qui naît de l'absence des vertus dans le chef du gouvernement, fait que le vice encouragé lui rend sans cesse des hommages nouveaux. Ainsi on voit, indépendamment de la criminelle engeance des flatteurs de l'autorité, des espions et des assassins gagés, tous les êtres envieux du mé-

(1) Ce fait est arrivé à Janina en 1807. Un Grec, célibataire et riche, dont la fortune devait passer au visir après son décès, persuadé que ses obsèques seraient faites aux dépens de la charité publique, les fit, à l'exemple de Charles-Quint, célébrer de son vivant. La cérémonie se passa à la métropole; l'archevêque y officia en personne; on chanta l'office des morts; et cet homme prévoyant eut, comme il le disait, *la consolation d'assister à ses funérailles*.

rite, haîneux de la probité, se disputant de zèle, diriger leurs pas vers le sérail. La fièvre des révolutions politiques, qui perd les mœurs en donnant une activité funeste aux passions, est, là, dans sa brûlante activité : elle avilit ou exaspère les esprits, suivant la trempe diverse des individus, et la flatterie ou le ressentiment, qui en sont la suite, ne connaissant plus de milieu dans leurs jugements, tous se rapportent aux idées dominantes du despotisme. La porte du monarque cruel n'est jamais fermée aux méchants. Celui qui ne peut obtenir le remboursement d'un billet, lui en fait présent, afin de ruiner son débiteur; un frère, qui dispute une portion de l'héritage paternel à son frère, cède au tyran ce qui lui revient, pour *le mettre à partie* avec celui qu'il veut ruiner. On ne voit d'un côté que désordres, que familles éplorées; et de l'autre on n'entend que protestations d'amour, de services et d'attachement inviolable. Les uns en offrent des preuves en dénonçant ce qu'ils ont de plus cher; les enfants en accusant leurs pères, les épouses en révélant la fortune de la famille, et, le dirai-je? plus d'un papas..... N'achevons pas; la religion a produit trop de miracles, à la face des tyrans, pour ne pas être respectée jusque dans les faiblesses de ses ministres. Mais qui excusera la prostitution des adorateurs de la tyrannie, prêts à renouveler les apothéoses des incestueux Ptolémées, qu'on plaçait dans le ciel pour les éloigner d'une terre profanée par leur présence, si la religion de Mahomet ne s'opposait à ce délire de l'adulation? De quels termes me

servirai-je pour nommer l'enthousiasme stupide d'un derviche, qui se précipite du haut du palais d'Ali, au moment où celui-ci célébrait les noces de son troisième fils Salik bey (1), en s'écriant *qu'il invoque sur sa tête les malheurs qui pourraient menacer celle du jeune époux?* Comment flétrir le honteux dévouement d'un grec qui n'imagine rien de plus héroïque que de se coucher dans une ornière pour niveler le terrain sur lequel devait rouler le carrosse de son maître (2)? Ces faits, cette dégradation de l'homme créé à l'image de dieu, sont l'œuvre du despotisme,

---

(1) Les Orientaux sont persuadés qu'il y a dans la vie de chaque homme *des heures malheureuses*, attachées à sa personne et à ses ouvrages. En conséquence, si un maçon ou un couvreur se tue en bâtissant une maison, on dit qu'il a pris le malheur dont elle était menacée, ἔπειραν τὸ κακὸ. En abordant un grand, on lui fait le compliment ordinaire: *que le mal qui vous menace nous arrive!* Νὰ πάρωμεν τὸ κακό σου. Ce fut pour renchérir sur cette expression de l'abjection, qu'en 1817, aux noces de Salick bey, troisième fils d'Ali, un Bohémien, étant monté sur les combles du palais, se précipita dans la cour, en criant : Νὰ πάρω τὸ κακό σου αὐθέντη! *que je prenne le malheur qui pourrait t'arriver, seigneur*; et il se cassa les deux jambes. Comme on lui assigna pour récompense du *pain sec et rien de plus* (Ψωμὶ καὶ τίποτα ἄλλο) *sa vie durant*. Un derviche, en sa qualité de mahométan, croyant faire fortune, demanda à faire le saut, et se tua dans la chute.

(2) Ce Grec, natif de l'Arta, qui se coucha sous la roue du carrosse du visir, afin qu'il n'éprouvât pas de secousse, eut pour récompense la pension d'*une oque (deux livres et demie) de pain par jour*. Ainsi, on peut voir que le magnifique satrape ne se ruinait pas en libéralités.

qui n'est jamais aussi dangereux par les excès de sa fureur, que par la dégradation dont il afflige les peuples en les abrutissant.

C'est les mains pleines qu'on aborde le redoutable visir; il faut payer ses portiers, avec lesquels il partage les étrennes; il faut lui donner des présents pour être admis à la faveur insigne de se prosterner à ses pieds. Une pièce de drap, un mouton vivant, un panier de fruits, font lever le rideau des salons dorés. Le pain du pauvre, l'obole de la veuve refluent au sérail; et rien ne sort de ce *charonium* pour rentrer dans la circulation.

Propriétaire, usufruitier, fermier du domaine impérial, douanier, exacteur, monopoleur, Ali pacha réunit dans ses mains toutes les branches de l'agiotage et du commerce. Les avanies qu'il commet seraient aussi difficiles à nommer qu'impossibles à énumérer. Tantôt elles s'annoncent avec le caractère de la violence; tantôt par des circulaires, dans lesquelles il convie *ceux qui l'aiment* à l'assister dans ses besoins; et on pense bien qu'il ne trouve que de l'empressement et de l'argent, sans convoquer les cortès de l'Épire. Sous le nom de taïm(1), il enlève des marchés publics ce qui lui convient. Feignant parfois un retour sur lui-même, il semble compâtir à la détresse

---

(1) Taïm, impôt en nature, appliqué à un traitement personnel. On prend des taïms de drap, de souliers, etc.; les boulangers cuisent par taïm; les maréchaux ferrent au même titre; et tous les marchands et ouvriers sont soumis à ce tribut arbitraire.

des négociants qu'il appelle à son conseil. « Les temps « sont durs, dit-il; je sais que vous n'êtes pas heu- « reux, et je prétends vous aider en vous prêtant de « l'argent. » Puis il alloue à chacun une somme dont il fixe l'intérêt annuel à vingt ou trente pour cent. « Faites valoir ces deniers, mes enfants; vous me les « rembourserez quand vous pourrez. » Le taux exorbitant de l'usure devient ainsi une charge ruineuse; mais pour ne point paraître riche, on se soumet, en gémissant, à cette extorsion, afin d'éviter une ruine totale.

Malheur à quiconque se trouve en conflit avec sa rapacité; ce point est plus délicat que d'attenter à ses prérogatives; aussi tient-il toujours quelque argument en réserve pour nier ses dettes; et appelé à prononcer seul dans sa propre cause, on s'imagine sans peine qu'il a toujours droit (1).

---

(1) « Tu me demandes trente bourses, » disait-il un jour en ma présence à un de ses capitaines? — « Oui, seigneur; voilà « mon compte. J'ai deux cents soldats dans ma compagnie; ils « ne sont pas payés depuis six mois. — Et cela se monte? — « Je vous l'ai dit, à trente bourses.— La chose est impossible. « Vérifie les comptes, secrétaire. — Celui-ci ayant examiné le « rôle : Seigneur, le compte est juste.—Il est juste, à merveille. « Eh bien, capitaine, tu me donneras quinze bourses, et nous « serons quittes.—Comment! de grace, visir, daigne....—Tais- « toi. *Qu'on le mette en prison !* » Puis se tournant vers moi, avec le calme de l'impudence : « Tu vois, mon fils, tu en es « témoin, ils sont tous comme cela; si je les écoutais, ils me « réduiraient à la mendicité. Qu'en penses-tu? — Eh!.. . vous « savez si vous êtes débiteur.—Sans doute.... Tiens, son père

C'est avec une égale hypocrisie qu'Ali pacha récompense les personnes attachées à son service, en leur donnant des recommandations pour demander des cadeaux qu'on ne peut leur refuser, ou en les envoyant vivre à discrétion, et percevoir des droits indus dans les villes et dans les villages. Il subvient de la même manière à ses dépenses locales. Ainsi, les transports d'objets nécessaires à sa consommation, les palais qu'il construit, les châteaux forts qu'il bâtit, s'exécutent par *angari* (1), mot très-ancien dans l'O-

---

« ne m'aimait pas; mais je suis bon, car sans cela je le ferais « pendre. Mais voici l'archevêque. Approche, métropolitain. « Ta Sainteté, lui dit-il ironiquement, a donc défendu aux « femmes de Janina de porter de fausses tresses de cheveux? « — Seigneur, les canons de notre église ne permettent pas « cette parure à nos chretiennes. — Ainsi, il n'y a pas lieu « d'espérer que tu rapporteras ton excommunication contre ces « ornements? — Visir suprême, tel est mon devoir. — Soit; « et moi, je te déclare, au nom de mon intérêt, que le com- « merce des cheveux qu'on importe du royaume de Naples « dans mes états, me rendant annuellement un droit d'entrée « de trente bourses, tu auras à me payer une pareille somme; « à cette condition, tu pourras diriger tes affaires comme tu « l'entendras. » Il fit un signe, et l'archevêque se retira. La défense portée contre les fausses tresses fut révoquée; le capitaine incarcéré recouvra la liberté, en renonçant à sa créance, et le tyran paya ainsi un serviteur qui s'estima heureux d'en être quitte à ce prix.

(1) Angariæ est un terme qui tire son origine de l'ancienne langue des Perses, suivant Hérodote, *Uranie*, cap. XCVIII. Reland. Dissert. VIII, *de veteri linguâ Persarum, in voce Angari*, T. II, p. 125; Brisson. lib. I, *de regio Persarum prin-*

rient, et qui semble appartenir à l'essence de ses monarchies absolues.

L'intérieur des palais du satrape offre des disparates aussi bizarres que son administration. Si les appartements de réception sont resplendissants de dorures, d'armes précieuses, comme à la cour des anciens rois de Perse(1), et de sophas couverts des plus riches brocards de Lyon, on y voit aussi figurer le produit des successions et des rapines, qu'il entasse sans goût et sans discernement (2).

On remarque dans la même chambre, auprès de

---

cipatu, p. 147. Depuis que les Perses se sont rendus maîtres de l'Orient, dit Grotius (Comment. sur le chap. V de saint Mathieu), ce mot passa aux Hébreux, et de ceux-ci aux Grecs. Vid. Hesych. et Suid., voc. Ἀγγαρεῖον. Chez les anciens Grecs ἀγγαρεία signifiait la même chose que δουλεία, *service* ou *main d'œuvre*, qu'on exigeait de quelqu'un malgré lui. Chez les Grecs plus modernes, ἀγγαρεία se prenait pour le passage même, et l'action de voiturer par un chemin public; on l'étendit ensuite aux vaisseaux qu'on mettait en réquisition pour le service du prince. (Lex IV, § 1, Digest. de Privileg. veteranorum; lex VII, cod. de Fabricensibus.

(1) Hérodote parle d'un luxe pareil qui existait à la cour de Crésus. *Clio*, c. xxxv.

(2) Ainsi, pendant six mois entiers, j'ai été témoin des audiences qu'il donnait, monté sur une couchette en mauvais bois de sapin, placée au-dessus d'une estrade brillante de dorures, tandis que son fils Véli, assis au milieu de la cour, sur l'impériale d'une berline, recevait les placets des Albanais. Tout ce qui est nouveau pour les barbares est un sujet d'admiration.

la crédence en marbre, enlevée d'une église (1), les bancs en bois d'une école. On voit rangés, sur des rayons disposés comme pour l'étalage d'un brocanteur, depuis le bronze et la plus belle pendule de Ravrio, jusqu'au réveil-matin en bois, qui rappelait chaque jour le pauvre Micylle (2) à sa boutique. On le trouve lui-même, tantôt vêtu d'étoffes précieuses, chargé d'une cuirasse étincelante de diamants, les doigts ornés de solitaires du plus grand prix (3), la tête couverte d'un bonnet ducal à tranches dorées (4), tenant à la main une tabatière enrichie de brillants, et roulant dans ses doigts un chapelet de grosses perles orientales (5); d'autrefois, il se confine dans une chambre délabrée; ou bien, vêtu pauvrement, il s'asseoit parmi ses ouvriers, traitant les

(1) Les crédences, les colonnes, et les ornements de l'église latine de Prévésa, et du consulat de France d'Arta, pillés en 1798 par Ali pacha, font partie de ces ameublements.

(2) Micylle, savetier célèbre par ses saillies, qui est souvent cité dans les Dialogues de Lucien.

(3) Entre ces bijoux, il y en avait un qu'il avait acheté du roi de Suède, Gustave Adolphe, six mille louis.

(4) Ali pacha ne se coiffe jamais d'un turban qu'à l'époque des fêtes du Bayram, seuls jours de l'année pendant lesquels il se rend à la mosquée; et on lui fait un mauvais compliment quand on lui dit qu'il est Turc.

(5) Ce *Tesbi*, composé de dix-neuf perles, fut en partie extorqué à un marchand français de la place Dauphine de Paris, qu'on attira à Janina en 1804, c'est-à-dire avant l'établissement du consulat-général.

affaires les plus importantes au milieu du fracas des marteaux et des enclumes.

Les pages sont en rapport avec la singularité de cette cour barbare, et s'il n'y en pas parmi eux, comme auprès de l'ancien doge de Gènes, qui aient soixante-dix ans, ils ont leur côté ridicule. Vêtus d'habits galonnés, ils n'ont souvent pas de chemises, et sont la plupart du temps réduits à se nourrir d'aliments grossiers. Pendant l'hiver, un feu dévorant échauffe les appartements du maître, tandis que ses officiers se morfondent dans les antichambres, en tendant la main au premier venu pour obtenir quelques étrennes. Aux fêtes solennelles du Bayram et du Courban, le visir prétexte ordinairement des voyages pour ne pas donner de cadeaux à ses serviteurs, qui soupirent après cette époque pour recevoir le prix de leurs services (1). Enfin, sur la pourpre, au sein des grandeurs, comme sous la cape du Iapyge,

(1) L'étiquette, à cet égard, est maintenant changée. Au lieu de donner des étrennes, le visir en exige, et il est probable qu'il aurait rendu les charges vénales. Des secrétaires doivent tenir note des dons qu'on lui fait aux fêtes solennelles, et, comme on l'imagine bien, chacun a intérêt à se montrer généreux. Le prix exigé pour être admis à ses audiences a déja augmenté en raison de son importance. Le sérail, qui s'ouvrait pour un mouton ou pour un panier de figues, n'est plus accessible qu'aux clients porteurs d'or ou d'étoffes précieuses. Les petits cadeaux ne donnent maintenant accès qu'auprès des secrétaires, chargés d'en rendre compte au maître, dont l'œil, qui est celui d'une myriade d'espions, pénètre partout.

le caractère parcimonieux d'Ali, et l'homme sans élévation, se retrouvent à côté du prince fastueux.

Cependant on a voulu, et quelques personnes s'efforcent encore en vain de définir ce caractère, qui *est une erreur monstrueuse de la fortune;* mais il est pour lui-même une énigme, que le sphinx pourrait proposer aux moralistes. En effet, s'il triomphe dans le crime, c'est en s'étourdissant; et ces paroles, qu'on lui attribue, *j'en ai tant fait que je ne saurais reculer*, sont un hommage indirect à la vertu. Ses yeux se remplissent de larmes quand il est frappé dans ses affections; *je veux mon fils! rendez-moi mon fils! sauvez mon cher Véli, l'image vivante de celle.....* (il n'osait prononcer le nom Éminè) s'écriait-il, en apprenant qu'il était malade à Tripolitza, et il n'eut de repos qu'en le pressant entre ses bras. L'idée d'un grand malheur pesait sans cesse sur sa tête, lorsqu'on l'intéressait au nom de ses enfants. «Tu es père, visir, «lui disait un jour mon frère; rends à cette chrétienne «éplorée sa fille, que l'infame Méhémet chérif, ton «conseiller, a entraînée dans l'apostasie. — Je ne puis «rien, mon fils, elle s'est faite mahométane. — En«tends les gémissements de sa mère (elle se trouvait «dans l'antichambre).—Je n'y saurais que faire; telle «est notre loi. — Songe aux vicissitudes humaines; la «loi de ton prophête n'est pas éternelle? Les destinées «de l'empire ottoman sont flottantes? Tu es père, tu «es sage, le fanatisme ne trouble point ta raison; «pense à l'avenir. Si on arrachait un jour ton fils «Salik pacha, de tes bras? — Arrête! Qu'as-tu dit?

« Ne me porte pas malheur, grand dieu! tu me fais « mourir. Quel rapprochement! Je voudrais en vain « rendre à sa mère la pauvre chrétienne que tu réclames; « mais elle est turque... pour toujours. Misérable ché- « rif!.... » Non moins malheureux d'un reproche mérité, j'ai vu sa figure se couvrir de nuages lorsqu'il m'accusait *de lui avoir fait perdre jusqu'au droit d'être cru, même en disant la vérité* (1). Ses tourments intérieurs se manifestent par fois dans les plaintes qu'il fait de n'avoir jamais trouvé que des complices, ou de lâches complaisants de ses volontés (2); race que le ciel donne aux tyrans pour leur châtiment.

---

(1) Ce fut à la suite d'une discussion très-animée, dans laquelle il voulut prendre le ton de la menace, que je confondis Ali par cette réponse. On me conseillait de fuir : il n'y avait plus de sûreté pour moi; il était question, me dit Colovo, de me faire brûler *à petit feu;* le bruit courut à Constantinople et à Corfou que j'étais assassiné. Le ministre des affaires étrangères du royaume d'Italie eut la bonté d'écrire, pour savoir ce que j'étais devenu. Jamais je ne reçus plus de marques d'intérêt; et le calme que je montrai me donna avec la victoire un tel empire sur le tyran, que dès lors je restai maître du terrain : on n'essaya plus dans la suite contre moi que quelques tentatives d'assassinat. Κ'ἂν λέγῃς τὴν ἀλήθειαν δὲν σὲ πιστεύουν, telles furent mes paroles.

(2) Qui oserait, lui disais-je, vous contredire? Qui peut se permettre de ne pas obéir à votre volonté? En prétendant que tout droit et tout pouvoir résident dans votre personne, n'établissez-vous pas par là une ligne de démarcation entre vous et la société entière? Dans cette position, que peut-il

C'est surtout dans l'état de maladie que des frayeurs mortelles s'emparent de son esprit; les Euménides lui apparaissent; dans ses songes, il voit la main d'un dieu vengeur levée sur sa tête. Il s'accuse, il s'afflige, il pousse de longs gémissements; il conjure ses médecins, qu'il nomme alors *ses frères*, de le sauver, en promettant de les combler de biens. Il met des prisonniers en liberté; il invoque les prières des derviches, et il a même recours à celles des chrétiens. « Mon père, disait-il dans une de ses « crises au pieux Gabriel archevêque de Janina, « mon père, j'ai vu en songe la vierge de Cossovitza, « qui m'ordonnait de rebâtir son église pour expier « une avanie que j'ai faite à ses ministres; je désire « remplir ses volontés; mais comment déplacer son « image. » — Et l'archevêque lui ayant répondu qu'il se rendrait au monastère, où, vêtu de ses habits pontificaux, il prendrait l'image miraculeuse qu'il replacerait dans le temple aussitôt qu'il serait rebâti. — « O pêcheur! κριμάτισμένε, s'écria-t-il, elle te pulvé- « riserait! je l'ai vue terrible et menaçante...... » Et il ordonna de restituer ce qu'il avait pris aux caloyers, en demandant à Gabriel de faire secrètement des prières pour obtenir le pardon de ses fautes. Mais à peine se portait-il mieux, que ses terreurs se calmaient, et il ne tardait pas à accuser ses médecins d'incapacité, afin de ne pas récompenser leurs soins. Non

---

vous rester? — *Des ennemis*, ajouta-t-il, *voilà mon mal : il est sans remède.*

moins irréligieux qu'ingrat, il replongeait dans les fers les malheureux qu'il avait élargis; et avec très-peu d'argent, il se croyait quitte des prières faites pour le rétablissement de sa santé.

Les maladies du satrape, comme son sommeil, ont, malgré le scandale de son impiété, cela d'avantageux, que, pendant leur durée, le peuple et les opprimés jouissent d'un intervalle de repos. Mais, hors de ces cas particuliers, il existe dans son tempérament une crise qui se reproduit à certaines époques. Comme l'annonce des commotions souterraines, qui se connaissent à certains prodromes (1) sinistres, on pourrait deviner le mouvement de ses fureurs convulsives, à la teinte sombre de ses idées. Il se retire alors dans l'intérieur de ses appartements; et malheur à quiconque oserait lui parler d'affaires. Ce moment où se manifeste *la fièvre du lion*, a lieu ordinairement au dernier quartier des lunaisons, à l'approche de la saison des pluies, ou bien quand le vent malsain du siroc a soufflé pendant plusieurs jours. Le peuple conjecture qu'il doit arriver des évènements fâcheux. Les femmes, les fils, les agents du tyran n'approchent de lui qu'en tremblant; on se demande s'il a dormi, s'il soupire; et on épie le moment où *sa tristesse redouble*, pour présager la fin du paroxisme. Alors il appelle ses devins; il les interroge, il leur raconte ses songes; et, suivant les consolations qu'il reçoit de

(1) Πρόδρομος, signe avant-coureur; j'ai laissé subsister cette expression, qui est technique dans cette circonstance.



leurs réponses, le calme renaît dans son esprit. Il embrasse avec avidité les interprétations qui excusent l'abus de son pouvoir; il accueille avec transport celles qui lui promettent une longue suite d'années; car la mort ne se présente à lui, dans l'avenir, que sous un aspect épouvantable.

Il reprend bientôt le cours bruyant de ses plaisirs et de ses occupations. Le palais retentit des chants des Bohémiens et des saltimbanques; *les tombeaux sont fermés;* les exécutions ont cessé; il est rentré en scène par des saturnales. Sans étiquette, sans choix, il descend des étages de sa grandeur dans les rangs les plus vulgaires de la société. Il s'invite à diner à la table de l'archevêque, qu'il tient debout pendant le repas; chez les beys, qui le servent à genoux; dans la maison des primats grecs, qu'il appelle ses esclaves. Il ne dédaigne pas le banquet des Juifs, celui de son bottier, de son tailleur, ni d'aucun artisan, parce que ces sortes de festins sont toujours suivis de présents (1). Il est de toutes les noces de ses domestiques, de ses espions, de ses valets et de

(1) Les présents d'usage, dans ces sortes d'occasions, consistent dans une paire de caleçons et autant de chemises; ces deux articles sont d'étiquette. Mais si son altesse pousse la courtoisie jusqu'à honorer ses hôtes de la faveur de se faire raser chez eux, pour reconnaître une aussi haute faveur, on doit alors lui faire cadeau *d'aiguières et d'un service à café complet en argent*, sans oublier de donner les étrennes au barbier, qui est un personnage important à la cour des satrapes aussi bien qu'à celle des sultans.

ses servantes, qu'il marie en les dotant des dépouilles provenant de ses innombrables héritages. Mais ni cet honneur qu'il leur fait, ni les fêtes qu'on lui donne, ni l'opprobre dont il couvrit plus d'une fois les familles déja trop malheureuses de le recevoir, ne l'empêchent pas de mettre dès le lendemain ses hôtes à la chaîne, si son caprice ou son intérêt le commandent.

Les audiences que donne le visir ne sont pas moins étranges que ses délassements et ses habitudes privées. Les cours de son palais sont remplies de milliers de clients qui implorent de lui une entrevue; car il n'y a pas d'intermédiaires, ni de rapporteurs pour faire parvenir les instances jusqu'à son autorité. Les uns suspendent leurs placets à des roseaux qu'ils agitent comme des guidons, afin de tâcher d'attirer ses regards; d'autres passent des journées entières prosternés sous ses fenêtres, dans une attitude suppliante, exposés aux intempéries du ciel; la plupart voient s'écouler des années entières sans obtenir un regard du tyran; et beaucoup, après avoir épuisé leurs ressources, meurent de misère avant d'être admis en sa présence. Mais la désolation des désolations éclate lorsque celui, à la merci duquel tant de personnes sont réduites, fait publier que tous ses bons relatifs aux distributions de vivres et de logements doivent être révisés. Comme l'arriéré lui est profitable, puisqu'il n'en tient jamais compte, il part en même temps pour quelque excursion éloignée. Alors la suppression des logements et des

étapes fait déguerpir les gens de guerre avec plus de célérité que tous les édits de son altesse; la faim oblige les courtisans à entrer en campagne, et la ville de Janina respire. Malheureusement les familles dont les biens ont été confisqués par le tyran, et qui n'ont pour exister que la *sportule* ou *pitance*, sont obligées d'aller réclamer leur pain à son quartier-général. Les chemins sont alors couverts de femmes, de vieillards et d'enfants obligés de se rendre, de villages en villages, à trente ou quarante lieues de la capitale, afin d'obtenir le renouvellement de leur boïourdi; et l'avidité, qui a calculé sur les délais, trouve un bénéfice considérable à ces jeux de bourse périodiques, dont le but tend constamment à l'enrichir par cette espèce de grapillage honteux.

Jusqu'ici, tout s'explique par la nature du despotisme, dont la rapacité est le penchant naturel. Mais comment concilier la politique d'Ali pacha envers ses vassaux, chrétiens ou mahométans? quoique tous soient également esclaves, il semble cependant accorder une protection spéciale à ceux que sa religion réprouve. Cette espèce de partialité dérive de considérations fiscales et politiques. *Le raïa qui travaille, l'enrichit, sans pouvoir, par sa nature ignoble, sortir de sa condition; tandis que le Turc, incapable de produire, mais appartenant à la caste conquérante, peut s'élever, devenir pacha, et le supplanter*, sans réfléchir que le ciel, qui prépare en silence le châtiment des méchants, fait sortir un vengeur inconnu, au jour de sa colère, pour châtier les per-

vers. Sous son point de vue politique, un Grec trouve plus de douceur dans l'application des jugements du visir, qui fait toujours, à parité de délit, pendre de préférence un mahométan. De là vient peut être aussi l'espèce de protection accordée à l'enseignement public, en faveur des chrétiens, jusque dans l'intérieur du sérail, où j'ai vu, dans la même salle, un papas enseignant le catéchisme à de jeunes Grecs, et un Kodja (docteur) interprétant le Koran aux enfants turcs. Est-ce tolérance ou indifférence? Le fait existe, et je n'en sais pas davantage.

Je ne saurais non plus expliquer l'encouragement qu'il donnait à l'établissement des petites écoles, qui ont répandu la connaissance des lettres parmi les tribus schypes les plus indomptées, où il est maintenant honteux de ne pas savoir lire et écrire. Je n'en dirai pas autant de la propagation de la vaccine, parce qu'il l'a mise en *appalto* ou *ferme*. Il y trouve son profit; et le médecin auquel il l'a vendue, vaccinant bon gré malgré tout le monde, a nationalisé, à la faveur du pouvoir qu'il exerçait, un procédé salutaire, qui donne à la Grèce de trop superbes races d'hommes, pour qu'elle ne persiste pas à l'employer.

Par suite de ces systèmes, que je ne peux définir, le visir laisse à ses femmes la plus entière liberté en matière de religion. Celle qu'il avait recueillie dans son sein au milieu du pillage de Plichivitza, a persévéré dans l'orthodoxie de ses pères. Long-temps on lui permit de se rendre secrètement dans une chapelle solitaire, afin d'y participer à la grace des sa-

crements; mais devenue son épouse, après avoir longtemps refusé le don de sa main; depuis que Vasiliki fut unie à son sort par un contrat juridique, cette consolation lui fut refusée. Elle soupirait, elle demandait à rentrer dans la condition obscure de paysanne. Vainement, dans l'épanchement de sa tendresse, le satrape sollicita la nouvelle Esther d'abjurer les lois du baptême, et d'embrasser le mahométisme, afin de l'élever au-dessus de toutes les odalisques. « Si je re« nonçais à mon Dieu, lui disait-elle; si je trahissais « cette vierge mère de J. C. qui protégea mon enfance, « comment pourriez-vous croire à l'attachement d'une « femme capable de sacrifier un bien sans prix pour « des honneurs périssables ? »

Cette résolution irrévocable, loin d'irriter Ali, augmenta son amour pour celle qu'il idolâtrait. Il permit que des diaconesses (1) non moins ferventes que dans la primitive église, lui apportassent de fréquentes consolations, et pour sa nourriture angélique,

(1) L'institntion des diaconesses, qui date de l'époque des persécutions, est rapportée par Clemens Romanus, en ces termes : εἰς πολλὰς χρείας γυναικὸς —— χρήζομεν διακόνου.....ἔστιν ὁπόταν ἔν τισιν οἰκίαις ἄνδρα διάκονον γυναιξὶν οὐ δύνασαι πέμπειν διὰ τοὺς ἀπίστους· ἀποστελεῖς οὖν γυναῖκα διάκονον διὰ τὰς τῶν φαύλων διανοίας. Dans plusieurs circonstances on a besoin d'une diaconesse..... Par exemple, lorsqu'à cause des infidèles on ne peut envoyer un diacre dans une maison, alors on se sert du ministère d'une femme pour détourner le soupçon des méchants.

Constitut. apostol., lib. III, cap. XV.

le don de l'eucharistie, qu'elles dérobaient à la profanation des eunuques, en le renfermant ordinairement dans quelque fruit. Il voulut que Reine eût dans le palais un oratoire orné d'images (1), où chaque jour elle fait fumer l'encens qu'elle offre au Dieu, dont les inexplicables volontés ont permis qu'elle fût la compagne du visir, pour être auprès de lui l'avocate des infortunés. Mais, par suite de l'étiquette à laquelle les plus puissants ne peuvent se soustraire impunément, on a laissé à une vieille femme mahométane le vain titre de *kadyne*, ou *dame du harem*, tandis que la chrétienne y commande en souveraine adorée, par ses graces, sa douceur et l'heureux ascendant de son caractère.

(1) J'ai moi-même enrichi cet oratoire d'une gravure de la Ste. Madeleine du Corrège, qu'Ali pacha, qui était venu dîner chez moi, me demanda avec instance pour sa *Vasiliki (Reine)*, femme dont il m'a toujours parlé avec transport.

CHAPITRE IV.

Troubles du Musaché, suscités par Ali. — Mécontentement des Moraïtes contre Véli pacha et Ismaël pachô bey. — Révolte de Blachavas; son supplice.— Martyre du religieux Démétrius. — Khourchid pacha nommé Romili vali-cy. — Paix conclue entre l'Angleterre et la Turquie. — Avènement du sultan Mahmoud au trône. — Khourchid est révoqué. — Cheïk-Jouf, regardé comme un oracle, tonne contre le visir Ali;—prête son appui au sultan;—détermine les Schypetars à marcher contre les Russes. — Enthousiasme aveugle des soldats pour Ali. — Faux errements de la politique de Napoléon. — Ali fait attaquer le visir Ibrahim par Omer Brionès. — Prise de Bérat. — Ibrahim, échappé aux poignards d'Ali, se retire à Avlone. — Mauvaise impression que cet évènement cause à Constantinople; — est apaisée à prix d'argent.

La ligue du Chamouri, affaiblie par la ruine des Souliotes, qui avaient inutilement essayé de rentrer en 1806 dans l'Épire, à la faveur de quelques intrigues des Russes, se trouvant depuis six ans partagée entre des chefs avides, mus par des intérêts particuliers, n'offrait plus au visir Ali pacha qu'une proie facile à dévorer. Les uns, corrompus par ses présents, étaient entrés à son service, les autres pour le calmer, lui avaient livré des ôtages; et tous, tremblant au bruit de son nom, n'aspiraient plus qu'à

vivre en paix dans leurs foyers. On était tranquille à Parga que le pavillon français mettait à couvert des fureurs de son ennemi naturel. L'Acrocéraune avait reçu le joug, tandis que la Taulantie était agitée par les factions des beys d'Avlone qui trahissaient Ibrahim pacha. En vain ce visir cherchait à les retenir dans son parti; comme il n'avait plus d'argent pour soudoyer des perfides qu'il avait enrichis, chacun d'eux se faisait un mérite de déserter sa cause. Du côté de la Thessalie la fortune n'était pas moins propice au tyran; les armatolis, l'œil fixé vers l'armée russe du Danube, n'avaient cependant pas pensé à remuer depuis la retraite de Paléopoulo, qui était venu cacher sa tête à Constantinople parmi les Grecs ioniens alors protégés de la France. Véli paraissait s'enraciner dans la Morée, indignée de ses débordements, mais plus libre qu'autrefois dans son culte, car il permettait de bâtir des églises, et le clergé avait à sa cour un crédit jusqu'alors inconnu aux moraïtes, qui lui auraient pardonné ses exactions en faveur de sa tolérance, si son selictar Ismaël Pachô bey n'eût employé, pour se venger d'Ali, tous les moyens capables de rendre son fils odieux aux habitants du Péloponèse.

Ali qui ne pénétra que plus tard les intentions de son élève, car Pachô bey avait été nourri à sa cour, se trouvait embarrassé d'affaires trop importantes pour s'occuper d'une intrigue encore enveloppée de ténèbres. Des symptômes de mécontentement se manifestaient dans l'Acarnanie; Jousouf Arab mandait que

les vallées de l'Agraïde se repeuplaient de voleurs; les espérances de paix entre la Russie et la Porte Ottomane s'éloignaient. Les Anglais, excités par Ali, avaient pris et abandonné la petite île de Paxos; une irritation particulière des esprits, une inquiétude générale, présageaient une crise que personne ne pouvait définir. Le visir paraissait aussi agité que ceux qu'il tourmentait. Il y avait des mouvements continuels de troupes du centre de l'Épire aux rivages de la mer Ionienne; des allées et des venues de Janina à Malte; des croisements de courriers et d'intrigues; des conciliabules de Schypetars; la nouvelle de la veille était contredite par celle du jour, qui se trouvait démentie par les bruits du lendemain, lorsque le satrape partit pour Prévésa. Ses troupes encombraient les routes, on parlait insolemment d'attaquer Leucade; mais à peine était-il arrivé dans la presqu'île de Nicopolis, qu'une nouvelle inattendue frappa de stupeur le tyran et son conseil. Le 12 avril, un courrier annonça qu'une vaste insurrection venait d'éclater dans la Thessalie. Le soleil dans ce moment paraissait à l'horizon, et des proclamations annoncent aussitôt à l'armée de lever le camp. Le visir donne ses ordres, déjeune, et, dans deux heures de temps, la flottille partie de Prévésa cinglait à pleines voiles sur le golfe Ambracique, en portant le cap vers Salagora, tandis que ses troupes franchissant les montagnes, remontaient en hâte vers Janina.

Quelle main invisible avait excité un soulèvement aussi inattendu? Douze cents hommes, commandé

par Euthyme Blachavas capitaine des armatolis du canton de Cachia, où l'Ion rivière tributaire du Pénée prend ses sources, formaient le noyau de l'insurrection. On attribuait son origine aux exactions et à la misère; et dans des temps ordinaires, c'était une de ces révoltes plutôt utiles que contraires au despotisme, parce qu'elles lui fournissent l'occasion d'exterminer des populations, qui en devenant nombreuses et opulentes, seraient opposées à son essence, dont le but est de régner dans la solitude sur des êtres pauvres et avilis. Mais la chose s'expliquait autrement. Les Russes étaient au moment de dénoncer les hostilités, et Mouctar pacha parti dès le premier bruit des mouvements, mandait à son père *qu'une trainée d'insurrections partielles se manifestait, à mesure qu'on en éteignait une.* En effet, la ligne du Vardar s'embrasa, et la direction de l'incendie, en s'étendant vers Philippopolis, permit au visir de publier que l'ancien archevêque d'Arta, Ignace, nommé par les Russes au siége métropolitain de Bukarest, n'était pas étranger à cette conflagration. Dans cette hypothèse on fit partir Gabriel, alors archevêque de Larisse, pour prêcher la soumission aux mécontents, tandis que Mouctar se precipitant sur des villages également épouvantés de son approche et de celle des révoltés, moissonnait des têtes au lieu de lauriers, devenus sacriléges sous la main de tous les tyrans qui gouvernèrent la Thessalie, depuis que Rome souilla ses campagnes du sang de ses citoyens. Son premier envoi à Janina fut de

soixante-sept chevelures, qu'on exposa sur des pieux au milieu de la cour principale du serail de Litharitza.

Cependant, Blacavas qui venait d'arborer l'étendart de la croix sur le mont Olympe, commençait à faire entendre les *cris de liberté et de patrie;* mais comme il ne mêlait point à ces noms magiques celui des Russes, préconisés depuis deux générations d'hommes comme devant être les libérateurs de la Grèce, Ali parut moins inquiet. Il comprit que le mouvement était une tentative mal conçue, et l'immense majorité des habitants des plaines de la Thessalie rassurée par les paroles du pieux archevêque Gabriel, demeura tranquille. Elle se félicita bientôt d'avoir pris ce parti, quand elle vit Euthyme transférer son quartier général dans l'île de Sciathos, et les pirateries maritimes partir de ce point pour infester l'Archipel. Enfin deux frégates turques qui étaient en station dans la mer Égée, ayant reçu ordre de se porter immédiatement vers cet écueil, leur manœuvre refoula les mécontents dans les chaînes du mont Pélion, et l'insurrection si hautement annoncée dégénéra en brigandages, à la tête desquels on vit paraître des capitaines grecs et turcs. C'étaient tour à tour Blacavas, traînant à sa suite cinq cents hommes, qui circulait dans le mont Othryx; Condo Elmas, mahométan d'Argyro-Castron; Habib bey de Janitcha, près Philatès; les frères Itcharei et autres aventuriers, que la rapidité de leurs marches faisaient paraître dix fois plus nombreux qu'ils n'étaient. La bravoure était cependant de leur côté,

et la terreur qu'ils inspiraient était si puissante, qu'un taureau aux cornes duquel ils avaient attaché des sarments de vigne enflammés, étant entré à Tournovo, où Mouetar se trouvait cantonné, son apparition suffit pour faire prendre la fuite à ce pacha avec toute sa troupe.

Ali irrité d'un pareil échec, craignant de voir se prolonger une lutte dangereuse, ordonna à son fils de traiter avec les révoltés, et son or, plus puissant que ses armes, eut bientôt réduit Euthyme Blacavas à ses propres forces. Vainement il veut encore résister, il doit céder; il se retire comme un sanglier terrible de montagnes en montagnes; et quand la terre manque sous ses pieds, Trikéri lui offre encore un asyle, d'où il peut se réfugier dans les îles de l'Archipel.... Mais il entend les cris des chrétiens qu'on menace d'égorger s'il ne se rend; il se reproche d'avoir compromis leur existence, il accepte une capitulation en vertu de laquelle il repasse en terre ferme, avec promesse de *la vie sauve* qui lui était garantie par Mouctar pacha. *Je vais mourir*, dit-il aux siens; *je connais la foi des Turcs; réservez vos bras pour des temps plus heureux; fuyez.* Avec une égale assurance il parut devant son ennemi, qui aurait peut-être respecté la parole donnée, s'il n'avait été le fils et le lieutenant d'un homme pour qui les serments ne furent jamais qu'un des artifices de sa politique habituelle pour mieux tromper.

Ce fut à Janina, attaché à un poteau planté dans la cour du serail, où je revis Euthyme Blacavas, que

j'avais autrefois rencontré à Milias dans le Pinde avec ses soldats. Les rayons d'un soleil brûlant frappaient sa tête bronzée qui défiait la mort, et une sueur abondante coulait de sa barbe épaisse. Il connaissait son sort; et plus tranquille que le tyran qui savourait l'idée de répandre son sang, il leva vers moi ses yeux remplis de sérénité, comme pour me prendre à témoin de son heure suprême. Il la vit approcher, cette heure redoutable pour le méchant, avec le calme du juste. Il sentit sans frémir et sans se plaindre, les coups des bourreaux; et ses membres, traînés à travers les rues de Janina, montrèrent aux Grecs épouvantés les restes du dernier des capitaines de la Thessalie. Hélas! pourquoi une fin aussi glorieuse était-elle entachée d'une faute, qui avait compromis ou entraîné tant d'innocents au tombeau? Desseins impénétrables de la Providence, vous ne vous expliquez jamais que par des prodiges qui confondent les calculs de notre faible raison. Le supplice et la révolte d'Euthyme préparaient le triomphe d'un faible mortel, qui n'avait pour armes que la douceur et la prière; ils allaient révéler la gloire d'un de ces confesseurs de J. C., destinés à soutenir les timides dans la tempête, dont le sang, confondu avec celui du guerrier, réhabilita par son martyre la fidélité et l'honneur que la religion commande aux chrétiens.

Démétrius, enfant de la colonie valaque de San-Marina dans le Pinde, religieux de l'ordre de St. Basile, transporté de cette charité évangélique qui fut toujours le caractère de l'apostolat au temps des per-

sécutions, parcourait dans ces jours orageux les cantons agités de la Thessalie, pour calmer les esprits et les ramener au joug de l'obéissance. Denoncé comme séditieux, et conduit avec Euthyme, il avait comparu chargé de fers devant le satrape de Janina. On voulait lui faire supposer des complices, afin d'envelopper dans une fausse conspiration les prélats orthodoxes qui occupaient les trônes ecclésiastiques de la Thessalie. Mais fort d'une foi brûlante, il avait témoigné la vérité du Dieu vivant; et ses réponses avaient enflammé la colère du visir, qui s'exhala dans un dialogue digne d'être transmis à la chrétienté, comme un de ces monuments destinés à illustrer le martyrologe de l'église universelle. — Tu as annoncé, lui dit Ali, le règne de J. C., et par conséquent la chute de nos autels et de notre prince? — D. Mon Dieu règne de toute éternité, et pour l'éternité..... Je révère les maîtres qu'il nous a donnés. — A. Que portes-tu sur ta poitrine? — D. L'image vénérable de sa sainte Mère. — A. Je veux la voir. — D. Elle ne peut être profanée; ordonnez qu'on détache une de mes mains, et je vous la présenterai. — A. C'est ainsi que tu égares les esprits; nous sommes des profanateurs? Je reconnais à ce discours l'agent des évêques, qui appellent les Russes pour nous asservir. Nomme tes complices. — D. Mes complices sont ma conscience et mon devoir, qui m'obligent de consoler les chrétiens, et de les rendre dociles à vos lois. — A. Dis aux tiennes, *chien de chrétien*. — D. Ce nom fait ma gloire! — A. Tu portes un image de la Vierge,

à laquelle il y a, dit-on, des prestiges attachés? — D. Dites des prodiges. La mère de mon Sauveur est notre intercesseur auprès de ce fils immortel et Dieu; ses miracles pour nous sont de tous les jours, et tous les jours je l'invoque. — A. Voyons si elle te défendra : bourreaux, qu'on l'applique à la torture.

A ces mots prononcés avec l'accent énergique de la fureur, les pages du satrape se cachent, tandis que les exécuteurs du crime saisissent le religieux et le renversent aux pieds du tyran, qui lui crache à la figure. On lui arrache la sainte image; on enfonce lentement des roseaux aigus sous les ongles de ses mains et de ses pieds; on en perce ses bras, et au fort des douleurs, on n'entend de sa bouche que ces paroles d'amour : *Seigneur, ayez pitié de votre serviteur; reine des cieux, priez pour nous.* Le tourment des roseaux étant fini, on applique autour du front vénérable du confesseur de J. C. une chaîne d'osselets, qu'on serre avec effort, en lui criant *de s'accuser et de nommer ses complices*; mais elle se brise sans lui arracher aucune plainte. Le martyr n'est sensible qu'aux outrages de l'impiété contre l'Éternel. Les bourreaux fatigués demandent que les tortures soient suspendues jusqu'au lendemain, et le patient est enseveli au fond d'un cachot humide.

Le satrape n'assista plus aux supplices qui recommencèrent par son ordre, en suspendant la victime, comme un autre Paul, la tête en bas, sur un feu de bois résineux, avec lequel on lui brûle lentement la

peau du crâne. On craint, par inhumanité, de laisser échapper sa vie, et on le retire du brasier pour le couvrir d'une table, sur laquelle les bourreaux montent et dansent, afin de briser ses os. Victorieux de cette dernière épreuve, Démétrius, éprouvé par les roseaux, par le feu et l'estrapade, est scellé dans un mur, en laissant sa tête libre au milieu de la maçonnerie; on l'y nourrit pour prolonger ses douleurs, et il n'expire que le dixième jour, en invoquant le nom du Tout-Puissant. Ses dernières paroles furent celles de st. Babylas évêque d'Antioche, mourant comme lui entre les mains des bourreaux: *retourne, mon ame, dans le sein du repos, le Seigneur t'a accordé le prix du combat* (1).

Ce triomphe du chrétien étonna l'Épire; on cita aussitôt Démétrius comme un saint. Un mahométan de Castoria, témoin de ses souffrances, demanda le baptême, qui lui mérita quelque temps après la palme du martyre (2). On parla de miracles opérés par le

---

(1) Ἐπίστρεψον, ψυχή μου, εἰς τὴν ἀνάπαυσίν σου ὅτι ὁ κύριος εὐήργησέ σε. Psalm. cit. a Chrysostom. orat. de st. Babyl. et Philostorg. histor, Eccles. lib VII, cap. 8.

(2) Suivant les lois mahométanes, *tout Turc qui embrasse une religion étrangère est puni de mort*. Hassan de Castoria, régénéré par le baptême, vivait oublié au fond de l'Acarnanie, sous le nom de Georges, cultivant un terrain qu'il avait loué. Comme il était remarquable par sa piété et la pureté de ses mœurs, il ne tarda pas à être découvert par Metché Bono, mousselim d'Ali pacha, qui le fit périr dans des supplices tels, que je ne peux qu'en citer une particularité, *qui fut de lui*

seul nom du confesseur de J. C.; et un de ceux qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que son sang apaisa la rage du tyran, et qu'il fut la victime expiatoire de la Thessalie, où les supplices et la persécution cessèrent.

Tandis que la paix renaissait aux bords du Pénée, où l'archevêque Gabriel, plus puissant que le divin Linus à la lyre harmonieuse, consolait les chrétiens, le sérail d'Ali était en proie aux inquiétudes. On l'accusait à Constantinople d'avoir suscité les derniers troubles de la Thessalie pour se dispenser de se rendre à l'armée, où il était appelé ainsi que ses fils. Halib pacha devenu l'oracle du divan ne lui laissait aucun repos. Il savait que la faction qui avait renversé Sélim III du trône, agitée par le souffle impur d'Ali, ne regardait ses desseins qu'à moitié accomplis, aussi long-temps que ce malheureux prince vivrait. Son ennemi faisait circuler en conséquence, que le monarque captif devait être enlevé de sa prison et remis à Moustapha Bayractar, généralissime de l'armée turque du Danube, qui s'entendait avec les Moscovites, pour le rétablir sur le trône d'Ottman. Il n'en fallait pas davantage pour exaspérer les janissaires, parmi lesquels ses capi-tchoadars répandaient un or sacrilége employé trop souvent de nos jours à frapper des têtes augustes. Le délit était flagrant, et si on ne prit pas des mesures énergiques pour sauver Sélim,

---

introduire dans les entrailles une sonde de fer rougie à blanc; je ne saurais consigner les autres détails.

c'est qu'*il est de la triste condition des rois, qu'on ne croie jamais à la possibilité de tramer contre eux, que lorsqu'ils ont péri sous les coups de quelque assassin*(1). On résolut de contreminer l'intrigue par l'intrigue, et pour manœuvrer politiquement le grand conspirateur, on lui retira le gouvernement de la Macédoine Cisaxienne. Kourchid pacha, homme d'une fidélité éprouvée, qui était un des lieutenants de l'ancien amiral Kutchuk Husseïn, fut en conséquence nommé Romili Vali-cy ou lieutenant-général de Romélie, et Moustapha Bayractar ayant arraché les sceaux de l'empire à son prédécesseur, dans le but de sauver un monarque qu'il chérissait, fut salué grand visir par l'armée.

Dès que ces dispositions furent connues à Janina, Ali tomba dans une profonde mélancolie, et les agents du cabinet britannique qui se trouvaient à sa cour, s'empressèrent de regagner les vaisseaux de leur croisière. Le tyran ne recevait plus que des courriers, pour le sommer de se rendre à l'armée. Il répondait qu'il était accablé d'années, il feignit de tomber malade; et un grand personnage envoyé de Constantinople pour constater le fait, disparut en route. Deux Capigi Bachi, parvenus jusqu'à Janina, qui se crurent mieux inspirés, signèrent un *Ilam*, reçurent de l'argent, et munis de cette déclaration, regagnèrent le camp de Moustapha Bayractar, où ils

(1) *Voyez* Sueton. Vit. Domit. cap. XXI, et Vit. Avid. Cæs. A. vulgat. Gallican.

furent pendus avec leur procès-verbal attaché au dos. L'inflexible Bulgare, inaccessible aux présents et aux supplications, avait pris son parti : *retourne vers Ali Tébélen*, dit-il à Hassan effendi son capi-tchoadar; *annonce-lui que je viens de prolonger la trève avec les Russes, et que tu m'as vu partir pour Constantinople, afin d'y rétablir l'ordre. Il n'y aura désormais entre le traître et moi, d'autre rapprochement que celui qu'il faudra exécuter, pour faire tomber sa tête et celle de sa race criminelle. Si je succombe dans l'entreprise que je médite, apprends-lui que j'ai légué le soin de ma vengeance à mon lieutenant Kourchid pacha. Je te fais grace de la vie, tu peux partir.*

La foudre qui éclaterait au milieu d'une foule de conjurés réunis pour consommer un attentat, ne produirait pas un effet plus terrible que cette déclaration transmise à Ali pacha par Hassan effendi, qui s'était prudemment retiré à Constantinople, au lieu d'en venir faire part à son maître. Mouctar déclara aussitôt qu'il renonçait à son sangiac de Lépante; son père voulait abdiquer et il parlait même de se retirer à Tébélen. Une proclamation qui défendait aux habitants de Janina de sortir après le coucher du soleil, lui permit de renvoyer secrètement sa sœur à Libovo, de la faire suivre de son propre harem, et à la faveur des nuits il commença à déménager ce qu'il avait de plus précieux. Cependant, avant de céder le terrain, le satrape s'avisa de recourir, en désespoir de cause, à l'ambassadeur de France près la Sublime-Porte,

afin de détourner, s'il était possible, le glaive de la justice levé sur sa tête.

Pour arriver à ce but, on crut qu'il fallait s'adresser d'abord au consul-général de France, auquel on fit des propositions par l'entremise des beys de la Thesprotie, Ibrahim Dem, et Mahmoud Delvino. Promesses, séductions, trésors, rien ne fut négligé. Ce n'étaient plus de vaines paroles, mais une tonne d'or, d'environ huit cent mille francs, qu'on mettait à ses pieds. Que de hauts personnages ont cédé pour moins! Mais au grand étonnement des embaucheurs turcs, celui qui avait bravé les poignards et le poison, auquel on ne demandait *qu'une lettre*, n'eut pas de peine à dédaigner les trésors du satrape. *Je ne suis pas venu à Janina pour m'enrichir*.... et il laissa Ali aux prises avec ses inquiétudes. Elles ne furent pas de longue durée, car à peine le fougueux Bayractar eut-il mis le pied à Constantinople, que ses plans tournèrent contre le monarque qu'il voulait sauver, et contre lui-même. On sait trop pour qu'il soit nécessaire de le rappeler, comment ce fidèle et imprudent serviteur ne pénétra dans le serail que pour pleurer sur le cadavre palpitant de sultan Sélim, dont il vengea la mort en précipitant ou faisant périr son assassin l'empereur Moustapha, et qu'une mine préparée pour engloutir ses ennemis, devint le terme de ses projets et le tombeau dans lequel il fut enseveli avec ses généreuses résolutions.

Ce fut ainsi, sur les débris fumants du trône de

son oncle et de son frère, que Mahmoud blessé dans la lutte qui précéda son intronisation ceignit le sabre d'Ottoman. Il fit aussitôt périr un fils de son frère Moustapha, âgé de trois mois, et coudre dans des sacs de cuir quatre sultanes enceintes, qu'il ordonna de précipiter dans les flots du Bosphore. Ainsi la terreur s'assit avec le nouveau prince au timon de l'état, et ses premiers édits furent des arrêts de mort, présages terribles d'un règne conçu au sein d'un double régicide, annoncé par des parricides, perpetué par le meurtre, et destiné à inonder de sang chrétien les plus belles contrées de l'ancien continent.

Encore étourdi de la commotion populaire qui l'élevait à l'empire, Mahmoud II, entouré de ruines et de monceaux de têtes, aperçut au milieu de la tourmente les dons qu'Ali pacha s'était empressé de lui offrir. Deux mille bourses en or (un million), reste des sommes que ses capi-tchoadars avaient touchées pour exciter le soulèvement dans lequel Sélim avait péri, frappèrent les regards du jeune sultan. Flatté de cet hommage, il daigna en témoigner sa satisfaction au visir de Janina *son esclave dévoué*, en lui envoyant un poignard enrichi de quelques diamants, et les *barats*, ou *lettres patentes*, qui le continuaient ainsi que ses fils dans leurs charges et dignités. La commission de Kourchid pacha fut en même temps révoquée, avec ordre de se rendre à Alep, où des séditions alarmantes s'étaient manifestées. Tant de changements imprévus portèrent subitement Ali de la crainte au dernier degré de l'orgueil

et de l'arrogance. Aussi incapable de supporter l'adversité que la bonne fortune, il osa se vanter hautement (et son impudence lui coûta cher dans la suite), que la révolte des janissaires et le régicide de Sélim étaient son ouvrage. Il ne craignit pas dans son délire de nommer ses complices, et il eut la témérité de reproduire la question de la guerre contre la France.

A ce signal, les émissaires du cabinet britannique, qui avaient fui pendant le choc des partis, comme les alcyons aux approches de la tempête, accostèrent de nouveau les rivages de la Grèce. Ils apportaient des dons magnifiques aux modernes Atrides, et depuis la capitale du Péloponèse, où siégeait le rejeton du crime Véli Ali-Zadé aux mœurs dissolues, jusqu'au fond de la Hellopie, on ne rencontrait que gens en uniformes de la Yeomanry, voyageant avec de larges parasols, qui venaient faire leur cour aux assassins de Sélim III. Ils leur devaient de la reconnaissance, car le chef de la dynastie Tébélenienne était depuis deux ans environ, un des instruments de leur politique. Son agent, Seïd Achmet, l'informait que lord Castlereagh s'était décidé à envoyer aux Dardanelles M. Adair, qui serait chargé de travailler au rétablissement de la paix, et des relations commerciales.

La Porte-Ottomane qui met son orgueil à être recherchée des souverains, sans jamais demander l'amitié d'aucun prince chrétien, avait exigé cette déférence : et le rapprochement avec l'Angleterre avait été sagement résolu dans le divan, depuis qu'on y

avait eu connaissance du résultat de l'entrevue des empereurs. On était révolté du partage qu'ils s'étaient fait, en adjugeant à la Russie les provinces ultra-Danubiennes, tandis que Bonaparte confisquait le trône d'Espagne au profit de sa famille. L'Angleterre, justement indignée de voir parquer les peuples comme des troupeaux, qu'on brocantait avec les terrains vagues sur lesquels ils habitent, avait crié au scandale et à l'immoralité. Malgré cette juste indignation, ses négociations furent conduites avec une indifférence si mystérieuse, qu'on n'y ajouta foi à Péra, qu'en voyant arriver M. Adair à Constantinople, où il déploya le caractère d'ambassadeur de S. M. B. Les vanités drogmaniques qui se targuaient de mener le divan, furent confondues. Les salons ministériels dominants se trouvèrent désappointés; et Ali, qui n'était jamais plus content que quand il croyait avoir compromis son gouvernement, tressaillit comme un tigre ravi d'entendre ouvrir les barrières du cirque, où il va s'enivrer de carnage et de sang. Il s'imaginait que Bonaparte allait lancer ses armées dans l'Orient; il ne voyait que le plaisir de dévaster en attendant Parga, sans se douter, l'insensé qu'il était, qu'une volonté pouvait l'anéantir.

Bonaparte n'avait pas songé à briser les fers des Grecs. Le divan ne prit jamais d'alarmes à cet égard sur le compte de l'*enfant du destin*, qui eût été caliphe dans Bysance, avec autant de philanthropie, qu'il était empereur à Paris. Mais il ne fut pas sans

quelques inquiétudes, lorsque le prince Prosoroffski, commandant en chef des armées russes du Danube, notifia aux plénipotentiaires Ottomans réunis à Bukarest, qu'en vertu d'une disposition spéciale du traité de Tilsit, l'empereur Alexandre ayant accédé au système de blocus continental, il n'entendrait à aucunes propositions avant que sir Adair ne fut éloigné des possessions Ottomanes. Cette déclaration apportée à Péra par le colonel Bock, aide-de-camp du généralissime russe, ayant été signifiée au divan par M. Florimont La Tour Maubourg, chargé d'affaires de France, fut reçue comme elle le méritait, auprès d'un ministère qui se rappelle encore parfois de son ancienne dignité. Le sultan rappela sur le champ ses envoyés qui se trouvaient à Bukarest, et on se prépara de part et d'autre à la guerre.

Mahmoud, en parvenant à l'empire, se trouvait sans conseil, sans finances et presque sans armées; car, quoique les journaux de Vienne, obséquieux serviteurs du sultan, qui ne les lit jamais et pour cause, lui entretinssent une armée formidable de janissaires et de cavalerie, il y avait à peine trente-cinq mille hommes au camp de Choumlé. On fit donc circuler des firmans d'un bout à l'autre de l'empire, pour appeler les vrais croyants à la défense de la religion et du trône. On lut ces diplômes dans les mosquées; on les publia à Janina, et le Calchas d'Ali pacha, qui n'était pas membre de la milice combattante, s'écria dans le divan de son maître, *qu'il fallait retrousser ses manches et marcher sabre en*

main aux infidèles, sans que les proclamations et ses cris donnassent de soldats.

Le fanatisme, qui n'a plus pour aliment le prosélytisme ou la persécution, ne pousse depuis longtemps les Turcs qu'aux séditions et aux désordres. On voulut cependant encore toucher la corde vermoulue de la superstition, en faisant entrer processionnellement à Janina un poil de la barbe de Mahomet, que des hadgis ou pèlerins rapportaient de Médine. Une nombreuse mascarade de derviches sortit à la rencontre de la relique en psalmodiant, et après des contorsions et des spasmes, on la déposa entre les mains d'un santon janiote, qui jouissait d'une haute réputation parmi les Schypetars mahométans.

Jousouf, c'était le nom de ce cheik, muni de la relique précieuse, ne tarda pas à lui faire rendre des oracles, non moins véridiques que ceux de Dodone. Du fond de son hiéron, établi dans une cabane voisine de la mosquée de Calo-pacha, qui a succédé à l'église de Saint-Michel-Archange, depuis l'année 1447 (1), il leva la main contre le sérail du tyran pour le maudire s'il ne consentait à laisser partir les Timariots et les Spahis, qu'il avait empêchés de marcher depuis le commencement de la guerre, contre les Russes. Il lui ordonna d'armer ses fils Mouctar et

(1) Ce fut en 1447, sept ans avant la prise de Constantinople, qu'Amurat II ordonna de transformer toutes les églises de l'Épire en mosquées, et de forcer les habitants à embrasser le mahométisme.

Véli, que le sultan appelait vainement sous le *Sân-giac-Chérif*, et celui au nom de qui tout tremblait, dut incliner sa tête devant un pauvre faquir, couchant sur une natte de paille, vivant de pain, d'olives, et n'ayant pour boisson que l'eau du lac. On lui offrit un palais pour acheter son silence, il le refusa; on lui présenta de l'or, il le repoussa; on voulut l'intimider, il tonna!.. et des centaines de Schypetars, accourus à sa voix, demandèrent à s'enrôler. Ses paroles rassuraient les soldats destinés à former les contingents des fils du satrape, car la renommée portait sa voix jusqu'au sein des montagnes du Péloponnèse. Le peuple, qui exagère tout, prétendait que le cheik Jousouf avait la faculté de se transporter sept fois par jour où bon lui semblait. Ainsi, il savait à point nommé, *qu'une jeune fille, traînée sur un char aérien par deux dragons ailés, descendrait du ciel, et que, suivie de quarante mille serpents, elle dévorerait les armées rebelles des Serviens*, qui avaient été soulevés et long-temps soutenus par le prince Constantin Hypsilantis, hospodar de Valachie.

Rassurés par cette prophétie, et munis d'une poudre propre à aveugler les Russes, que le cheik Jousouf leur distribuait, quand on en viendrait à l'arme blanche, les beys du Chamouri se mirent en route. Quant aux fils d'Ali, soit que la grace de l'Islamisme opérât en eux avec moins d'efficacité, ou qu'ils fussent plus avisés, ils temporisèrent et ne partirent que le plus tard qu'ils purent pour se tenir le plus loin possible des baïonnettes russes.

Tandis que la superstition prêtait ainsi son appui au sultan, contradictoirement aux vues d'Ali pacha, obligé de reculer devant l'autorité du cheïk Jousouf, que sa propre crédulité considérait comme un oracle; le capitaine Leack que j'avais entrevu à Prévésa, lorsqu'il y toucha pour communiquer au visir les premières espérances d'un rapprochement entre l'Angleterre et la Turquie, venait de reparaître dans ce port. Il y arrivait à bord d'un vaisseau de transport chargé d'artillerie et de munitions de guerre, que lord Castlereagh envoyait à son allié Ali pacha. Placé au voisinage de nos nouvelles possessions dans la mer Ionienne, on se flattait que sa turbulence occasionerait une rupture entre la France et la Porte Ottomane, et on le caressait. On faisait différentes versions à ce sujet; on parlait encore une fois de guerre, et le vieux satrape devait être l'Agamemnon d'une ligue mahométane qui amusait les Français plus qu'elle ne les inquiétait.

Cependant depuis six mois Ali n'avait pas cessé de harceler le faible Ibrahim pacha, et devenu plus formidable que jamais, par le rôle actif qu'il jouait dans les Albanies, il résolut de lui porter les derniers coups. Une attaque directe n'aurait pas manqué d'indisposer les esprits et le gouvernement turc lui-même; ainsi il fallait faire précéder les hostilités qu'il méditait par des calomnies adroitement concertées. Dans une entrevue à Missolonghi, avec quelques émissaires de la Grande-Bretagne, il avait été convenu que, tandis que les Anglais attaqueraient

les îles Ioniennes du sud, Ali se porterait contre Bérat, et que, maître de tout le littoral de l'Épire, il coopérerait ensuite au siège de Corfou, projet qu'on rangeait au nombre des évènements possibles, sans s'informer si la Porte Ottomane approuverait ces plans insensés. M. Adaïr, qui avait deviné et méprisé le caractère criminel d'Ali, venait d'être remplacé à Constantinople par M. Canning, ministre également instruit et honorable, que les émissaires de la basse diplomatie anglaise de Malte et de Sicile avaient intérêt à tromper; ainsi le satrape jugea sagement qu'il fallait se servir de l'influence du nouvel ambassadeur, avant d'être démasqué par les faits, qui ne répondaient jamais à ses promesses. Il écrivit en conséquence à Constantinople, et fit répandre le bruit, par ses capi tchoadars distributeurs officiels de ses mensonges, qu'Ibrahim pacha était vendu aux Français, auxquels il voulait livrer son pachalik, et un incident qu'il avait su adroitement provoquer, le mit en mesure de pouvoir justifier, jusqu'à un certain point, ses calomnies auprès de son gouvernement.

Les soldats de la république, devenus rois, princes, ducs, ne voyant dans le poste où leur chef était monté, qu'un trône dont-ils ne se croyaient pas moins dignes que lui, n'étaient à son exemple étrangers à aucune espèce d'ambition. Voulant tout régir, ils prétendaient négocier eux-mêmes, et bientôt après nommer des agents politiques. On vit en conséquence accréditer auprès d'Ibrahim pacha un affranchi né à Andrinople, qui fut bientôt après remplacé par un

Cephaloniote francisé, auquel succéda un Créole levantin, non moins intriguant et aussi inepte que ses deux devanciers.

Ibrahim ne pouvait recevoir un présent plus funeste que celui d'un pareil entourage, car dans sa position, son rôle devait être passif. J'ignore de quel artifice son perfide antagoniste se servit pour le porter à s'adresser au gouvernement français, qu'il priait *de le prendre sous sa protection, parce que le divan l'abandonnait à un ennemi qui était vendu au ministère britannique.* Il offrait de nous donner le commerce exclusif du port d'Avlone, de recevoir des canonniers dans cette forteresse, et ces propositions, qu'il n'avait ni le pouvoir, ni la volonté de tenir, car tout Turc hait l'étranger, furent regardées comme une bonne fortune par les autorités de Corfou, avec lesquelles les consuls militaires, que je viens de désigner, lièrent cette intrigue. Tous étaient sans le savoir les instruments d'Ali pacha, et celui qui aurait évité une grande faute à Ibrahim ne connut ce qui se tramait, que par les résultats malheureux de cette négociation, pour laquelle on avait expédié à Paris un médecin Corfiote, établi à Bérat depuis plusieurs années.

Accoutumé à ne regarder aucun retard comme trop long pour parvenir à son but, Ali, bien au courant de ce qui se machinait, avait dissimulé jusqu'à la fin de 1809, pour accuser Ibrahim de félonie, et exécuter son entreprise, qu'il commença, en employant un aventurier qu'il pouvait désavouer.

Cet individu était Omer bey Brionès (1), descendant des Paléologues, derniers princes du Musaché, qui apostasièrent au commencement du XVIᵉ siècle. Il avait été banni par Ibrahim pacha qui avait confisqué ses biens. Il s'était, pendant la durée de son exil en Égypte, signalé contre les Anglais au combat d'Abou-Menouf, et il rapportait en Épire, avec une fortune colossale, la réputation d'une valeur extraordinaire lorsqu'il parut à la cour d'Ali pacha. Dans tout autre temps ses richesses auraient causé sa perte, mais elle fut ajournée par celui qui avait intérêt à le faire servir d'instrument à ses desseins. Dans cette idée on convint avec les beys d'Avlone, que ce champion ferait la guerre à Ibrahim pacha, et qu'ils l'assisteraient sous prétexte de l'aider à rentrer en possession de ses propriétés. Jusque-là il n'y avait rien que de conforme aux usages des Schypetars, accoutumés à vider leurs querelles par la voie des armes. Mais Omer Brionès, au lieu d'entrer en campagne comme un chef qui court les chances d'une entreprise particulière, à la tête de quelques hommes enrôlés à son compte, marcha contre Bérat avec un corps de huit mille hommes, traînant à sa suite artillerie, ingénieurs, fontainiers (2), et, ainsi qu'aux temps an-

(1) C'est le même que les journaux nomment Omer Vrionis.

(2) Il y a toujours dans les armées turques un corps de sou-ioldgis ou fontainiers publics, pour entretenir les sources, creuser des puits, et pourvoir à l'eau nécessaire à la consommation publique.

ciens, des galfats pour pétrir des briques, destinées à la construction des batteries de siége (1). Tout le monde désapprouvait une pareille expédition. On était dans la consternation au palais, où je rencontrai ses conseillers, le calchas Mehemet chérif, qui ne craignit pas de laisser tomber le masque devant moi, en s'écriant : *quand le Ciel nous exaucera-t-il; quand Dieu coupera-t-il la vie du tyran!* Le kiaya qui était présent, ainsi que Tahir Abas, répondirent par un *amen* expressif, à la suite duquel ils me firent clairement connaître qu'ils s'entendraient à l'occasion pour perdre Ali, qui venait de partir pour Tébélen, afin d'y attendre l'issue des évènements et d'en appliquer les résultats à son profit.

Sur ces entrefaites on apprit que Mouctar et Véli, complètement battus par les Russes aux environs de Routchouk, n'étaient parvenus qu'avec peine à se réfugier à Tournovo en Bulgarie. Informés du dernier projet de leur père, ils lui écrivaient pour le supplier, en lui faisant part de leurs désastres, de ne pas donner le scandale d'une guerre civile, dans un moment où l'empire se trouvait en danger. Ils le conjuraient de jeter les yeux sur leur détresse; d'épargner leur

(1) Ces fabricateurs de briques crues, appelés *plithari* (πλίθαρφι), faisaient autrefois partie du corps des travailleurs employés dans les siéges, comme on le voit par le récit de Plutarque dans la vie d'Agésilas, qui appelle ces sortes de briques πλινθοὶ καὶ πλινθία, et les Grecs actuels πλιθάρια.

beau-père, de respecter ses vertus, les années que le Ciel lui avait accordées, et surtout de ne pas irriter la sublime Porte, qui pourrait se venger sur eux des coups qu'il porterait au vénérable visir du Musaché. Ils mandaient en même temps au kiaya, à Tahir et à Mehemet chérif, de s'unir à eux pour apaiser leur père; enfin, sur le refus prononcé par le cheik Jousouf, *de se mêler des intérêts d'une famille que le courroux du Ciel ne pouvait, à son gré, trop tôt anéantir*, il fut décidé que Mehemet chérif se rendrait aussitôt à Tébélen.

Plein d'anxiétés, il vole, arrive et tombe aux pieds du satrape. Il lui expose humblement le vœu de ses fils, le vœu unanime de tous les hommes de bien en faveur d'Ibrahim. Raisons d'état, considérations privées, intérêts de famille, il fait vainement tout valoir. Il hasarde de lui dire, qu'en accablant Ibrahim, il l'a rendu intéressant, et que, s'il succombe, les Schypetars en feront *un martyr! Qu'ils en fassent s'ils veulent*, s'écria-t-il, *un prophète, pourvu que mes volontés s'accomplissent. Je donne des ordres et ne reçois jamais de remontrances. Que je triomphe, et je te chargerai ensuite d'aller faire mon apologie à Constantinople; car, poursuivit-il ironiquement, je suis prophète moi.—Seigneur, Mahomet, l'envoyé de Dieu?— Mahomet n'est plus que poussière, et je suis prophète ici!.. Si je voulais, je t'en ferais convenir. Va te reposer, sois prêt à me suivre à Bérat, et surtout garde-toi de m'offenser*, tu me connais; Ἤξεύρεις τὸ κοτ μου!

Le propre de l'injustice est de ne pas souffrir qu'on lui montre ses torts. Ali pacha, irrité de l'idée d'entrevoir l'ombre d'une opposition dans son conseil, résolut de l'épouvanter, en punissant ses propres fils. Il expédia en conséquence au chef de la police Tahir l'ordre de saisir les femmes et les enfants de Mouctar et Véli, et de les renfermer comme ôtages dans le château du lac, en le rendant responsable, sur sa tête, de leur évasion et de toute correspondance qu'ils pourraient avoir sans sa permission. Il fit mettre en même-temps le séquestre sur leurs revenus particuliers, en leur assignant un *taïm*, ou traitement journalier; et la terreur reprit son empire accoutumé au sérail ainsi que parmi les *regiali*, ou conseillers du satrape.

Une loi des Thébains prescrivait à tout homme de ne bâtir une maison, qu'après avoir fait l'acquisition d'un terrain pour sa sépulture et celle des siens (1), et tout Turc en place devrait avoir cette sage précaution, car Ibrahim, naguère puissant et honoré, ne savait pas sur quel coin de terre reposerait sa dépouille mortelle. La catastrophe qui devait le précipiter du rang élevé, où sa naissance l'avait porté, autant que ses richesses, n'était pas douteuse. Il ne pouvait ni fuir, ni se défendre, ni mourir. Ses finances épuisées ne lui avaient pas permis de faire des recrutements parmi les Schypetars, qui ne servent que la fortune et ceux qui les payent largement, avec

(1) Platon in Minoe.

une fidélité si brutale, qu'on voit souvent des frères placés dans des rangs opposés, se fusiller sans pitié. Réduit à son domestique ordinaire, l'infortuné dut se renfermer dans son château avec ses serviteurs et *quatre canonniers*, parmi lesquels se trouvait un Français, pour servir sa nombreuse artillerie. Aussitôt Ali, qui n'avait pu croire à une pareille détresse, voyant qu'il n'y avait ni dangers à courir, ni combats à livrer, mais une victime à immoler, voulut avoir la gloire de vaincre sans péril. Il quitta en conséquence Tébélen, et arriva au camp d'Omer Brionès, *comme médiateur*, amenant des renforts, pour faire, disait-il, respecter son intervention. Comme elle était de nature à être infructueuse, on se disposa à attaquer la forteresse, dont les brèches, ouvrage du temps, étaient réparées avec des fagots d'épines et des caisses remplies de terre. On tira le canon contre ces ouvrages, on lança des bombes sur la place, en même temps qu'on pratiquait une mine, afin d'engloutir Ibrahim avec son palais. Cette dernière partie des travaux, conduite avec toute la maladresse possible, car elle coûta la vie à ceux qui mirent le feu aux poudres; ayant renversé un pan considérable de mur, sans endommager le sérail, amena une capitulation. Ce n'était pas ce que voulait Ali; mais il dut, par le respect qu'on portait à Ibrahim, même dans son armée, lui promettre quatre mille bourses, ce qui ne lui coûtait rien, et consentir que ce vieillard eût la faculté de se retirer dans la forteresse d'Avlone avec son épouse, en donnant en

ôtage son fils unique, qui fut transféré à Janina.

Ce fut un jour de deuil pour les Schypetars, de voir Ibrahim et la fille de Gourd pacha, son épouse, abandonner pour jamais le palais de leurs ancêtres. On n'entendait de toutes parts que plaintes et murmures entremêlés de regrets. En vain le tyran essaya de provoquer un mouvement, afin d'égorger les vaincus, au mépris du pacte qu'il venait de conclure; Omer bey Brionès, il faut le dire à sa décharge, couvrit avec un corps de cavalerie la retraite du visir déchu de son autorité, et ne cessa de veiller à sa sûreté qu'après l'avoir escorté jusqu'aux portes d'Avlone.

La nouvelle de l'occupation de Bérat, par Ali pacha, fut défavorablement reçue à Constantinople. On crut que le Grand-Seigneur aurait cherché à tirer vengeance de cet attentat; mais il avait alors la guerre contre les Russes, la révolte des Serviens à réprimer, et l'embarras toujours orageux d'un avènement au trône, au milieu du conflit des janissaires. Il fallut donc dissimuler; et, comme temporiser en pareil cas est l'annonce d'un pardon différé, les ministres ottomans, en attendant le jour de la réconciliation, acceptèrent les dépouilles d'Ibrahim, qui leur furent envoyées par son coupable vainqueur.

Les formes devant cependant être observées jusque dans les concessions dictées par la lâcheté, il fallait au moins feindre d'être indisposé contre Ali. L'argent qu'il donnait avait son éloquence; de belles armes, des chevaux du Musaché, avaient leur prix; néan-

moins on lui envoya l'ordre de se disposer à entrer en campagne, avec injonction de se rendre au camp du visir Azem (grand-visir) à Choumlé. Le satrape qui sut apprécier cette mesure comminatoire, reprit aussitôt la route de Janina, en se faisant porter en litière, comme un homme atteint d'une maladie grave. Il écrivit en même temps au divan, de la manière la plus soumise: « *qu'il souhaitait ardemment obéir à ses ordres, en employant au service du sultan les restes d'une vie consacrée à combattre ses ennemis; qu'il venait d'en donner les preuves les plus signalées, en punissant, hélas! à regret, le beau-père de ses fils, homme vendu aux Russes et aux Français.* Il ajoutait *que ses infirmités ne lui laissaient plus que la force d'adresser au Ciel de ferventes prières pour le succès des armes de son maître contre les Moscovites.* A ces lettres obséquieuses il joignait des cadeaux, qu'il ordonna à Mehemet chérif (celui qu'il avait menacé de composer son apologie), de porter à Constantinople, et d'assurer les ministres *sauveurs de l'état*, d'une reconnaissance sans bornes. Afin de continuer la comédie, on ne parla bientôt à Janina que des infirmités du pacha; on ne se présentait plus au sérail sans le trouver entouré d'une escouade de médecins rassemblés de toutes parts. Il ne se montrait qu'avec des lunettes vertes, *à cause de la cécité* dont il était menacé; et il entra dans un traitement destiné *à remédier aux désordres de sa jeunesse.* On n'était pas dupe de ces artifices; mais il fallait sauver les appa-

rences, et les raisons irrésistibles de ses capi tchoadars, assistés des intrigues de Mehemet chérif, firent que l'ordre qui le concernait fut commué, de façon que Véli et Mouctar furent acceptés pour remplacer leur père à l'armée, pour la campagne dont l'ouverture était indiquée au mois d'avril.

CHAPITRE V.

Prise de Leucade par les Anglais. — Politique double d'Ali à ce sujet. — Il dépouille l'agent qu'il avait envoyé à Londres. — Résolution irrévocable du sultan contre le satrape de Janina. — Départ de ses fils pour l'armée. — Leur lâcheté. — Projets des Anglais contre Corfou déjoués. — Excommunication lancée contre Napoléon, propagée jusqu'en Turquie. — Mort d'Aden bey; nouvelles fureurs de sa mère Chaïnitza. — Destitution de Véli pacha. — Prise et captivité d'Ibrahim pacha. — Attentat du satrape contre le pavillon français. — Suites de cette affaire. — Arrivée d'une foule d'émissaires anglais à Janina, — et de Hudson Love. — Mouctar nommé beglier-bey de Bérat. — Prise d'Argyro Castron; — de Cardiki. — Entretien d'Ali avec le consul de France. — Entrevue d'Ali avec sa sœur Chaïnitza. — Massacre des Cardikiotes. — Supplice des otages. — Apostrophe du cheïk Jousouf contre Ali, qu'il attaque en face. — Ses malédictions.

Tandis qu'Ali pacha expulsait de Bérat le beau-père de ses fils, ses alliés les Anglais, qu'il avait invités dès l'année 1807 à porter leurs armes contre les

sept îles, ayant fait insurger Cérigo, Zante, Céphalonie et Ithaque, s'en étaient emparés et les gouvernaient avec le titre spécieux d'*îles affranchies* (*isole liberate*), qu'elles ont depuis si cruellement expié sous leur joug de fer. Cette conquête, à laquelle Ali était digne d'avoir contribué, puisqu'elle était le résultat de la trahison, lui donnait une importance que le secrétaire d'état de S. M. B. chargea ses émissaires d'entretenir et de fomenter, parce qu'on avait besoin plus que jamais de l'assistance d'Ali pour *délivrer également Leucade* du pouvoir des Français, qui rendaient cette île heureuse. Le nom de Castlereagh prenait ainsi date dans les annales de l'Orient, où sa mémoire sera inséparable à jamais du souvenir des calamités de la Grèce.

On eut les premiers avis des projets de l'Angleterre contre Leucade, dès le mois de janvier 1810, au moment où un mécontentement sourd agitait la Sicile, à laquelle W. Bentinck voulait imposer une charte et des lois, au mépris de l'autorité souveraine de son roi légitime. Le gouvernement de Corfou, informé de ce qui se tramait, écrivit en France pour proposer de faire, du côté de Messine, une diversion capable de le dégager sur le point où il était directement menacé; on donna l'éveil partout où il convenait; mais on comprit qu'on ne pourrait sauver Sainte-Maure des efforts d'une puissance maîtresse de la mer. Persuadé qu'Ali se compromettrait entièrement dans cette circonstance, le consul français résolut de le suivre pied à pied, et de venger, s'il était possible, l'humanité du

plus cruel de ses ennemis. Le tyran avait perdu toute retenue, et son fils Mouctar, rentré à Janina sans congé, savait si peu dissimuler, que toute la ville était imbue par ses discours des desseins ambitieux de son père, qui n'allaient à rien moins depuis l'envahissement de Bérat, qu'à s'emparer de Scodra, et à donner pour frontière au sultan le cours de l'Hèbre. La fortune qui avait corrompu la famille de Tébélen, l'entraînait à sa perte; son existence était un long délire, parce que, oubliant non-seulement *que celui-là se trompe qui croit pouvoir faire quelque action ignorée de Dieu* (1), elle ne gardait pas même les convenances politiques attachées à son rang.

La gravité de l'histoire ne permet pas de rapporter les manœuvres honteuses employées pour corrompre la fidélité des Leucadiens; ce qu'on dirait n'ajouterait qu'une série de perfidies de plus au triste tableau des siéges entrepris depuis l'origine des guerres. Il suffit de présenter les Anglais abordant aux plages de Ste.-Maure; l'évêque, comblé de nos bienfaits, faisant insurger les paysans des montagnes en faveur de l'ennemi; les Armatolis abandonnant nos drapeaux; un bataillon italien, formant partie de la garnison du château, refusant de se battre, et la défense de cette place en mauvais état reposant sur soixante canonniers et trois cent soldats français : pour donner l'idée d'un évènement qui serait sans importance, s'il

---

(1) Ει δὲ θεὸν ἀνήρ τίς ἔλπεταί τι λασέμεν
Ἔρδων, ἁμαρτάνει.
Pindar. Olymp. 1.

ne servait à faire connaître de plus en plus Ali pacha.

Je me trouvais avec lui à Prévésa; nous assistions en quelque sorte aux combats, et l'allié prétendu du ministère anglais ne manqua pas, dans cette circonstance, de donner des preuves de sa loyauté aux nobles amis qu'il souhaitait avoir pour voisins. Par son entremise, je fis entrer M. le colonel du génie Baudrand, dans la place assiégée, tandis qu'il retenait à souper le général anglais, qui était venu lui faire une visite, avec M. Spiridion Foresti, ministre de S. M. B., auxquels il protestait de son dévouement inviolable. Il m'aida également, en les trompant, à procurer des approvisionnements, des signaux de reconnaissance aux assiégés, et il offrit même, si je voulais engager notre général à évacuer la citadelle, de l'occuper et de faire cause commune avec nous contre les Anglais. Mais on n'avait pas encore donné à l'Europe le coupable exemple d'une ville civilisée, livrée aux Turcs, comme cela a eu lieu depuis, par rapport à Parga. L'idée d'une action qui mettait une population chrétienne, quoique reprochable à notre égard, à la discrétion d'Ali pacha, me fit repousser ses propositions (quoique j'eusse carte-blanche pour agir sans responsabilité), et je laissai courir les évènements selon leur marche naturelle. Sainte-Maure, assiégée, bombardée, au moment de voir écrouler une façade entière de ses remparts, capitula, et le général Oswald, après en avoir pris possession, vint, de la meilleure foi du monde, recevoir les félicitations du visir et le

remercier publiquement d'avoir contribué au succès de son entreprise.

J'ignore si le canon de la Tour de Londres annonça la victoire du général Oswald, mais l'excursion imprudente qu'il fit à Prévésa, où il triompha au bruit des salves de mousquetterie des Albanais, fut pour leur visir Ali une visite fatale. Le souvenir des lauriers de Miltiade, ne fut jamais aussi sensible à la pensée de Thémistocle, que les égards témoignés par les Anglais au satrape de Janina, le devinrent au successeur des Caliphes, Mahmoud II; la renommée, qui grossit tout dans la bouche des orientaux, ne parlait pas seulement d'un parc assez ordinaire d'artillerie, que le ministère britannique lui avait envoyé; c'était un arsenal entier, et de plus, des trésors immenses qu'il avait fait verser dans son épargne. L'ame avide du sultan s'enflammait à l'idée de l'or donné à Ali, et il disait comme son aïeul Abdolhamid au baron de Tott, qui lui vantait les présents faits par la Russie à Krim Guęray, *et on ne me donne rien à moi;* sans penser que la gloire seule est l'apanage d'un roi. Ali plus heureux, et non moins rapace, n'avait pas manqué de faire rendre compte à son envoyé Seïd Achmet de Salone, non pas des détails diplomatiques de sa mission qui ne l'intéressaient qu'accidentellement, mais des cadeaux qu'il avait reçus, dont il le dépouilla, sans lui laisser la moindre des bagatelles que les ministres du roi Georges lui avaient données; prétendant qu'un esclave ne put exploiter une mine qu'au profit de son

maître. Le Grand-Seigneur aurait pu faire le même raisonnement, mais ses commandements n'étaient depuis long-temps reçus que pour la forme, à Janina; et, pour arracher de l'argent d'un Turc puissant, il faut lui arracher la vie. Ceux qui portaient envie au tyran, le nombre en était d'autant plus considérable qu'il avait de grandes richesses, profitèrent de la jalousie de Mahmoud pour remettre sur le tapis l'affaire de Bérat, non sous le rapport de l'intérêt qu'un monarque équitable devait aux vertus d'Ibrahim, chose plus qu'indifférente à l'ame d'un sultan qui ne voit dans ses serviteurs que des êtres nés et destinés à rentrer dans la poussière, mais en laissant entrevoir que son ennemi avait dû trouver des trésors considérables dans les coffres d'un visir du Musaché, province regardée comme la plus opulente de l'empire ottoman.

L'or de l'Angleterre, donné à Ali pacha, des plans d'indépendance et d'hérédité dans la famille de Tébélen, hautement publiés par ses imprudents amis, qui rêv. ient le projet de fonder, aux dépens de la Porte, une grande vassalité dans l'Épire, afin de contre-balancer l'influence russe dans les provinces ultra-danubiennes, dessillèrent les yeux de Sa Hautesse. Elle aperçut, au pied de son trône, le poignard qui avait frappé Sélim, et l'abîme où ce prince infortuné était tombé; mais n'ayant pas de données exactes pour parvenir à châtier le régicide satrape de Janina, elle s'adressa au chef de la légation de France, pour obtenir de celui qui observait le

grand criminel, depuis plusieurs années, un plan destiné à purger la terre du plus cruel de ses dévastateurs. Le secret fut promis à celui qui vivait sous le glaive de Damoclès, sans être assis à son banquet, car il dédaigna toujours les caresses du tyran avec plus de soin qu'il n'en mit à éviter ses embûches. Les moyens demandés furent agréés par le sultan, au mois de juillet 1810. Sans préciser le temps où il les mettrait à exécution, la perte d'Ali et de sa race sanguinaire fut érigée en maxime par le sultan, et elle devint, pour lui, un apophthegme pareil à l'anathème prononcé par l'inflexible Caton contre Carthage, dans le sénat romain.

L'impénétrable secret qui environne le divan, et la duplicité unie au parjure qu'on erige en principe dans ce conseil de haute tyrannie, ont fait dire à Machiavel que, *pour apprendre à faire de la politique, il faut aller l'étudier à Constantinople.* A peine Mahmoud II avait-il arrêté son plan de vengeance contre la famille de Tébélen, qu'il feignit de lui rendre ses bonnes graces. Il avait en tête les Russes qui venaient de recommencer les hostilités, des rebelles voisins de sa capitale à réprimer, et il voulait cerner de loin le satrape de Janina, afin de l'atteindre plus sûrement. Ses firmans lui furent donc expédiés suivant l'usage, et les antichambres des ministres devinrent accessibles à ses capi-tchoadars, qui y reparurent avec la puissance corruptrice des richesses. Cependant on évita de se laisser aller à une indulgence excessive, afin de ne pas éveiller le soupçon du condamné *in*

petto, qui vivait sous le poids d'un sursis. On resta avec lui sur le pied de ces réconciliations qui suivent toujours les dissensions civiles; amis sans intimité, et satisfaits sans contentement, de sorte qu'en connaissant l'humeur du sultan et celle de son visir, l'historien ne saurait dire lequel était le plus perfide et le plus faux, du maître ou de l'esclave. On tint la main à ce que Mouctar et Véli entrassent en campagne, et ils se rendirent pour la seconde fois à l'armée du Danube, aux frais, disait-on, de leur père, qui trouva moyen de s'indemniser de ce qu'il n'avait pas déboursé, en vendant aux Turcs de Janina la dispense de servir contre les Russes, dont le nom seul les effrayait au point de les faire consentir aux plus grands sacrifices pécuniaires. Mouctar versa des larmes en quittant son palais; son frère, plus adroit, ne manifesta que le regret de s'éloigner de ses plaisirs; et leur père, que je complimentai quelques jours après sur le courage de ses fils, me répondit ironiquement : *nos tchélebis* (petits maîtres) *sont partis; malheureux Ali! tu n'as élevé que des poules*, φεῦ, καϊμένε Ἀλῆ Πασᾶ, ἔθρεψες κῶτταις.

Pour compenser la contrariété secrète que le pacha éprouvait du départ de ses fils pour l'armée, malgré le peu de fond qu'il faisait sur leur appui, l'amitié fervente des Anglais vint le consoler. Non contents de lui vendre à vil prix et de lui donner parfois en présent les captures faites sur les Ioniens qui naviguaient alors avec nos couleurs, ils protégeaient ouvertement ses propres pirateries, en nous empêchant,

au moyen de leurs forces navales, de les réprimer. Ainsi, ce fut à la faveur du pavillon de S. M. B. que le satrape s'empara d'une corvette hydriote, sortie de Corfou avec des expéditions françaises. Elle était commandée par un capitaine hydriote nommé Sahini, et deux de ses fils, que je m'empressai de réclamer. La justice était en notre faveur, le crédit de notre légation, qui s'était relevé à Constantinople, me donnait lieu d'espérer que ce grief, ajouté à tant de griefs que nous avions contre Ali, déciderait le divan à nous accorder une satisfaction éclatante. Hélas! Sahini était Grec; son ennemi l'accusait d'avoir servi sur les vaisseaux de l'amiral Sinawin, au combat de Ténédos, en 1807, et la Porte, qui se complut toujours à verser le sang chrétien, ordonna de faire tomber sa tête... J'avais heureusement sauvé un de ses fils et l'équipage entier du vaisseau l'Orphée, sans me douter alors que dix ans après ces infortunés vengeraient, dans le sang des Turcs, le sang de leur capitaine versé par leurs tyrans, en faisant triompher l'étendart de la croix sur les flots de la mer Égée.

Je n'avais pas attendu après ce forfait du despotisme pour être persuadé que le gouvernement turc est sans foi, lorsqu'il peut impunément violer le droit public. Je ne vis donc, dans l'assassinat de Sahini et de son fils aîné, arrêtés sous un pavillon ami, qu'un accès insensé de fanatisme.

Cependant on pouvait concevoir de plus sérieuses alarmes. Une grande expédition qu'on croyait dirigée contre Corfou se préparait en Sicile; on recrutait

jusque dans les montagnes de la Grèce afin de l'alimenter : l'attentat contre la corvette l'Orphée pouvait être le prélude d'une attaque concertée de longue main avec la Porte-Ottomane, qui n'avait jamais voulu consentir à renoncer à ses droits de suzeraineté sur les Iles-Ioniennes; le pacha de Janina était peut-être destiné à servir de boute-feu à un vaste incendie. On m'invitait à surveiller et à me tenir sur mes gardes, en m'assurant toutefois que *s'il osait attenter à mes jours, je serais amplement vengé...* Comme ce qui pouvait se passer sur mon tombeau m'était plus qu'indifférent, je m'appliquai à détourner l'orage. On se souvint de la proposition faite l'année précédente, pour sauver Leucade, qui n'en valait pas la peine, en invitant cette fois le roi de Naples à menacer la Sicile, et ces raisons ayant été goûtées, Murat dut former un camp à Reggio, et mettre des barques canonnières en mouvement. Ainsi la saison se consuma en démonstrations, l'expédition annoncée par les Anglais s'en alla en fumée, Corfou resta tranquille, et Ali, accusé d'avoir compromis son gouvernement vis-à-vis de la France, se trouva, sans l'avoir prévu, livré à sa propre fortune; car *l'aveugle fatalité* guide seule et perd les usurpateurs.

Elle semblait aussi planer sur la France, cette *aveugle fatalité*, depuis l'envahissement de l'Espagne; et Bonaparte, parvenu à son apogée, au lieu de suivre la marche harmonieuse des astres qui s'abaissent vers l'occident dans l'éclat de leur gloire, était prêt à s'éteindre comme les météores, effroi de la

terre. Sa destruction était inhérente à la nature de son élévation. Au moment même où l'alliance de la fille des Césars d'Autriche sanctionnait l'usurpation du trône des Bourbons, un parti méditait sa ruine dans le cabinet de Vienne; et lorsque Paris saluait, au lieu de ces dauphins, enfants de la patrie, un roi de Rome, la Hongrie était inondée de prétendues excommunications du pape contre celui qu'il avait naguère sacré au pied des autels, et salué Auguste. Ces pièces, qui me furent envoyées par paquets (sans que j'aie jamais su quelle main me les adressait), fabriquées pour parler à l'esprit et aux yeux de la multitude, disaient *les saintes angoisses du souverain pontife dans les fers*, tandis que des estampes, jointes à ces relations, le représentaient extatiquement ravi sur les ailes des anges, dans les airs au milieu des nuages, et qui l'assistaient ensuite dans la célébration du plus redoutable de nos mystères.... Je ne pouvais en croire mes yeux : tant il est vrai, comme le dit un digne émule de Machiavel, *que tout le monde n'est pas né avec une assez robuste conscience pour s'élever jusqu'aux conceptions transcendantes de la politique*. Pouvais-je même comprendre ce qui se passait devant moi, en voyant lord Castlereagh nommer son ami, un régicide qui arrachait à main armée de l'autel une jeune grecque prête à recevoir la couronne nuptiale des mains du fils de Jean Logothète de Livadie; un monstre qui délivrait à prix d'argent (1) un permis à deux derviches in-

(1) Pour une somme de sept mille piastres turques.

fectés d'une maladie honteuse, pour se répandre dans les campagnes, afin d'y assouvir leur brutalité sur tous les sexes, dans l'idée d'y trouver la guérison qu'un pèlerinage fait au tombeau de Mahomet n'avait pu leur procurer? et un lord d'Angleterre chanter le nouveau Phalaris?

Au milieu de ces convulsions, la mort, qui prélève chaque jour son tribut sur la nature, frappa Aden bey, dernier fils de l'incestueuse Chaïnitza. Cette nouvelle fut connue, au moment où il venait de rendre le dernier soupir, par les hurlements de sa mère mêlés aux cris de ses femmes. Dans un instant les boutiques de Janina furent fermées, et l'alarme devint générale. Chaïnitza, l'écume à la bouche, demandait qu'on lui livrât les médecins qui n'avaient pas su conserver la vie à son fils; elle voulait s'abreuver de leur sang. Ne pouvant obtenir qu'ils lui fussent remis, elle parle de s'anéantir. Elle veut se précipiter dans le lac, et voyant qu'on suit ses pas, elle cherche à s'engloutir, le dirai-je, dans le cloaque du harem. Arrêtée dans ce dessein, elle apostrophe la divinité; elle jure de ne plus invoquer le nom du prophète pendant un an; elle défend à ses femmes d'observer le jeûne du Rhamazan; elle fait battre et chasser les derviches de son palais, et sans croire imiter l'usage antique des Thessaliens (1), elle ordonne de couper les crins des chevaux et des mulets d'Aden bey, *objet éternel* de ses larmes. Le chef de la police Tabir est obligé de pénétrer dans le sérail pour l'observer de près;

(1) Euripid. Alcest. v. 429.

car on devina qu'elle voulait mettre le feu au palais, qui, en embrâsant le magasin des poudres, aurait fait sauter la ville entière; et il s'empressa d'écrire au visir qui se trouvait alors à Krio-Vrisi (Gomphi), à une conférence, avec son fils Véli, pour lui demander ses ordres. — *Qu'elle parte sur-le-champ pour Liboővo*, fut sa réponse; *je te charge de l'accomplissement de ma volonté, et qu'elle soit exécutée de gré ou de force.* L'idée de la possibilité d'incendier sa demeure lui avait fait prendre cette résolution, que Tahir sut adoucir, en déterminant Chaïnitza à se retirer dans l'Argyrine, où il l'assurait que son frère ne tarderait pas à se rendre pour la consoler. Elle s'éloigna après avoir dévasté ses appartements et ceux de son fils, traînant à sa suite sa bru, fille d'Ibrahim pacha, tandis que le visir, informé régulièrement de l'état des choses, calculait son retour de manière à ne rentrer en ville qu'après son départ. C'était moins pour éviter ses clameurs, que pour ne pas partager avec elle les cadeaux qui accompagnent en pareil cas les compliments forcés de condoléance, exigés des Grecs et des mahométans. Ainsi, naissances, mariages, enterrements, tout est occasion ou prétexte d'exactions dans ces contrées, où les joyeux avènements, comme les douleurs, fournissent les moyens de s'enrichir, au prince, qui compte au nombre de ses bonnes fortunes la famine, parce qu'elle lui présente l'occasion d'exercer le monopole des grains, et les pestes, destinées à lui procurer de riches héritages.

Véli, qui aurait dû se trouver depuis long-temps à l'armée, où son frère Mouctar était arrivé à point nommé pour se faire battre par de misérables troupes telles que les Cosaques (1), faisait la guerre à la bourse des Thessaliens, et se réjouissait à Naoussa en Macédoine. Il y accablait les sujets du sultan de contributions, lorsqu'un courrier, expédié de Constantinople, lui annonça que Sa Hautesse avait révoqué sa commission de *Moreh-vali-cy*, ou visir de Morée. Il fondit en larmes, et rétrograda aussitôt vers la Magnésie, pour y vivre dans ses tchiftliks, au sein d'une condition privée; tel fut le premier échec porté à l'ambition de la famille Tébélénienne. La Porte, en châtiant le fils d'Ali de sa désobéissance, prétendait complaire à la France, à laquelle elle donnait, disait-elle, en même temps une marque *de sa haute estime*, en reconnaissant Joachim Murat pour roi de Naples. Elle accueillait, en professant ces sentiments, un ambassadeur des cortès d'Espagne, et elle notifiait au chef de notre légation son mécontentement contre le consul général de France à Janina, accusé par les Grecs Zagorites (qu'Ali avait incités

(1) Ce fut à ce sujet que, trouvant Mouctar pacha à se faire traduire le *Journal de l'empire*, où il était maltraité ainsi que sa famille, il éclata, à mon aspect, en injures contre l'invention de l'imprimerie, qu'il attribuait à Voltaire : *Il n'y a que nous autres pachas qui devrions savoir lire et écrire*, s'écria-t-il; *si j'avais un Voltaire dans mes états, je le ferais pendre; et si j'y connaissais quelqu'un plus instruit que moi, je l'immolerais à l'instant.*

à cette démarche) de porter un préjudice notable à leur commerce, en refusant des certificats d'origine. Il y avait, de cette façon, confusion en diplomatie à Constantinople, confusion en projets déçus dans la caverne du Cacus de Janina; et dès que Mouctar pacha fut parvenu à se repatrier sur les terres de son père, sous prétexte d'y lever des recrues, le satrape médita de nouveau plans de désordre, persuadé qu'il ne pouvait se soutenir qu'au milieu de l'anarchie de l'empire.

Il avait déja excité des soulèvements dans les environs de Philippopolis parmi les beys turcs, qui se battaient entre eux, au lieu de marcher contre les Russes, et on parlait d'insurrections partielles dans la Macédoine, quand le sultan nomma derechef Khourchid pacha Romili-vali-cy, avec ordre de résider à Monastir, dès qu'il pourrait s'y rendre. Afin de jeter les semences d'une rivalité qui eût des suites fâcheuses, on conféra à Véli le gouvernement de la Thessalie, qu'on retira à son père; et comme les firmans de la Porte, qu'on peut comparer aux oracles de la Sibylle, se croisent et se contredisent journellement, on adressa au satrape un firman accompagné d'une lettre autographe du grand-visir, qui lui ordonnaient de considérer le consul français et de le traiter *comme un des sujets les plus éclairés entre les agents des monarques nazaréens, et un ami sincère du sultan, ainsi que de son conseil resplendissant de science, de lumière et de gloire.*

Le tyran, peu inquiet de pareils ukases, qu'il jetait au feu sans les lire, mais irrité des revers qu'il ne devait attribuer qu'à son inconduite, ne tarda pas à faire retomber le poids de ses ressentiments sur Ibrahim pacha. Depuis le mois de septembre 1810, Omer Brionès s'était établi à Bérat, où il avait organisé une révolte complète des beys du Musaché contre leur ancien visir, auquel ils avaient enlevé ses revenus. Ali, informé de la détresse de celui qu'il voulait perdre, partit aussitôt pour la moyenne Albanie, déclarant publiquement qu'il fallait en finir, et qu'il pousserait ses envahissements au nord de l'Illyrie macédonienne, aussi loin qu'il le pourrait. Ainsi, non content d'avoir renfermé Ibrahim dans Avlone, il le força d'abandonner cette retraite, en faisant révolter les habitants de cette ville, et il le réduisit à fuir dans les montagnes de l'Acrocéraune, où, trahi par les siens, il fut livré avec son épouse aux satellites de son persécuteur (1). Celui-ci, loin d'en user avec les égards dus au beau-père de ses fils, après l'avoir d'abord relégué à Conitza, l'arracha quelques mois

(1) Tandis qu'il faisait attaquer par Omer Brionès Ibrahim dans son dernier asyle, le commodore anglais Taylor, qu'Ali avait trompé, coupait la retraite par mer à ce vieillard infortuné, qui aurait trouvé un refuge assuré dans l'hospitalité que lui offrait le général Donzelot. M. Taylor, homme juste et estimé, est le même qui a fini ses jours d'une manière déplorable en 1814 à Brindisi, où il se noya, en retournant à bord de sa frégate sur sa yole, que la mer engloutit.

après de cette prison,et des bras de son épouse, pour le renfermer dans un souterrain.

La ruine d'Ibrahim pacha avait coûté trente ans d'attentats et des sommes considérables à son ennemi. Mais la possession du Musaché et du territoire de Bérat couvrait ses frais, et lui donnait une telle importance, que le divan parut étourdi du coup porté à l'autorité souveraine. Un visir dans les fers d'un autre visir, était une chose inouie dans les fastes de la rébellion des grands vassaux de l'empire. Cependant ce crime, au lieu de révolter une population fière de son anarchique indépendance, amena la soumission des pachas d'Elbassan, de Croïe, et des vaivodes de la Taulantie. On vit ainsi à la cour du satrape de Janina, non plus des beys stipendiés, mais les pachas de la haute Albanie, et tout ce que la Grèce orientale avait de chefs illustres, prosternés devant lui. La ville de Bérat fut dépouillée; les principaux habitants perdirent leurs propriétés; un grec, appelé Papa Lazos, plus riche en troupeaux que Job n'en posséda au temps de son opulence, se vit condamné à en devenir le gardien, et réduit à coucher, ainsi que le patriarche, sur le fumier des animaux qui le rendaient naguère le prince des pasteurs du mont Ismaros.

Les beys d'Avlone, qui avaient secondé les projets du satrape, avaient été jusque là les plus chéris entre tous ses courtisans; les meilleurs logements leur étaient réservés; objets de ses préférences, ils se trouvaient sans cesse à ses côtés. Ils entrèrent en

formant son cortége à Janina; et lorsqu'il les eut réunis, il les précipita du sein des plaisirs au fond de ses prisons, tandis que des émissaires, expédiés en secret, chargeaient de fers leurs femmes et leurs enfants, qu'on transféra à Janina, avec leurs dépouilles. Ainsi furent punis ceux qui avaient trahi un maître débonnaire, sans pouvoir se dissimuler qu'ils méritaient le traitement qu'on leur infligeait. Leurs meubles, leurs trésors, leurs troupeaux, sans compter le prix de leurs biens-fonds, qu'Ali confisca, grossirent son trésor de trente-six mille bourses, ou dix-huit millions de notre monnaie (1).

Quelques cadeaux envoyés par Ali pacha à Constantinople, et l'influence qu'il continuait à exercer dans les intrigues de la basse diplomatie instituée à Malte, empêchèrent le ministère ottoman d'éclater. C'était sans doute une conduite impolitique; mais l'irrésolution est le propre des gouvernements faibles. Ils ne se déterminent que d'après les évènements; ils sont maîtrisés par les circonstances; et lorsqu'ils prennent un parti il n'est jamais dicté par la sagesse. Pour comble d'audace, le tyran chargea Méhémet chérif, d'aller, pour la seconde fois, composer et soutenir l'apologie de sa conduite auprès du divan.

Cependant, le succès et l'impunité achevant de cor-

(1) Il fit entrer mon frère dans une salle basse, remplie d'or monnayé et jeté en tas, qui était le produit des trésors des beys d'Avlone, et il lui dit qu'il devait y avoir plus de douze millions amoncelés dans ce gouffre.



rompre le jugement d'Ali pacha, ne lui laissaient plus garder de mesures. Tandis qu'il croyait acheter l'oubli de ses déportements à Constantinople, il bravait par de nouveaux attentats, le plus puissant alors des empires, en enlevant, sur un bâtiment de l'état, poussé par les vents contraires au port Panorme, le major Constantin Adruzzi, natif de Chimarra, ancien officier du roi Ferdinand de Naples, qui était récemment entré au service de France. A la nouvelle de cette hostilité, qui mettait entre les mains du satrape un officier, son fils et son neveu tous attachés à l'armée de Napoléon, le cabinet des Tuileries, voulant en finir avec Ali pacha, écrivit à son consul-général, que, vu l'inutilité des démarches faites jusqu'alors auprès du divan, il lui donnait plein pouvoir *de déclarer la guerre à Ali Tébélen; en laissant à la direction de son mandataire, le choix de la forme, du lieu et du temps à donner à son manifeste.* Les armées des provinces Illyriennes, de Naples, de Corfou, avaient, disait-on, des instructions pour se tenir prêtes à agir au premier signal qui partirait de la chancellerie du consulat de Janina. Cette dépêche fulminante portait la date du 21 mars 1811.

Le temps que la lettre ministérielle mit à parvenir au consul de France, car elle tarda près de deux mois, lui fit présumer que ses démarches ne devaient avoir rien de précipité. C'était aussi à son avis une chose inusitée, qu'un agent institué pour réclamer l'exécution des traités, et qui n'est pas *la parole du gouvernement*, fut investi du pouvoir de déclarer la

guerre à un visir, sujet du sultan. Il pensait que s'il devait y avoir manifestation d'une rupture, c'était une affaire de gouvernement à gouvernement; et, comme on lui laissait *le choix du temps*, il prit le parti de temporiser. Il rendit compte de tout à la légation de Constantinople, résolu fermement à attendre. Il n'ignorait pas que des nuages s'étaient élevés entre les cours de Paris et de Pétersbourg; car les Turcs, qui sont assez généralement bien informés, lui avaient donné l'éveil. Il savait que depuis l'avènement de Mahmoud II, la Porte négociait avec les Moscovites, à Bukarest, et il était convaincu que toute démarche intempestive ne pouvait que hâter un rapprochement qu'on avait intérêt à prévenir. D'ailleurs, en laissant percer seulement qu'on en voulait directement à Ali pacha, c'était augmenter la fausse idée d'influence qu'on lui attribuait. Déja le tyran recevait les visites de tous les personnages marquants de l'Angleterre, employés ou voyageants dans la Méditerranée. Ainsi on vit accourir à Janina le major Airet; le général Stuart, dont l'Angleterre *peut avouer toutes les actions;* le sombre Hudson Lowe, alors colonel du régiment Royal-Corse, et depuis gardien de Bonaparte, à Sainte-Hélène; avec une foule de curieux attirés par la célébrité de circonstance d'un homme agrandi par le crime. Mais telle était alors l'illusion, qu'on ne parlait que du satrape partout où la France comptait des ennemis; et Janina était le centre d'un foyer sans chaleur, de verbiages politiques vides de sens et non pas d'intérêt.

Il n'entre pas dans mon sujet de découvrir les ressorts qui faisaient mouvoir, à cette époque, les vastes intrigues dont la Méditerranée était le centre. L'homme le plus sévère ne serait peut-être pas assez impartial pour dire, même avec connaissance de cause, ce qui se passait à Cagliari ou la cour de Sardaigne était refugiée; à Malte, et surtout à Palerme, où l'auguste sœur de la reine de France, Marie-Antoinette, luttait avec un courage surnaturel contre l'imposture et l'oppression. Je pourrais parler.... mais les temps qui révéleront ces trames ne sont pas encore accomplis; que les méchants pâlissent, en attendant. La tombe fermée sur une des plus fortes têtes couronnées qui régnaient dans ces jours calamiteux, n'a pas effacé, avec les restes mortels de cette héroïque princesse, le secret de ses hautes pensées et de ses douleurs!.... Ce qui frappait alors les moins clairvoyants, c'était l'état de l'Europe, fatiguée du joug de l'homme du destin. La crise n'était l'ouvrage d'aucun particulier, quoiqu'il y eût de vastes machinations; elle se formait dans l'opinion publique, comme ces volcans lentement accumulés dans le sein de la terre, qui éclatent au jour marqué par la nature. Tout le monde conjurait contre le roi des rois, qui conjurait lui-même contre la fortune dont il était l'ouvrage; et il abusait de ses faveurs sans réfléchir sur son inconstance. Le visir de Janina n'était qu'un atome, et on lui attribuait à tort le rapprochement entre la Grande-Bretagne et la Turquie. Cette paix était le résultat du traité de Tilsit, révélé au divan

par une puissance plus attachée à ses préjugés qu'à ses intérêts, *puisqu'elle était admise au démembrement de la Turquie d'Europe*; et la suite de l'imprudente allocution du maître éphémère de l'Europe, à son assemblée des députés, dans la session de 1808. Ainsi la résolution de la Porte ottomane était fondée en droit; car elle ne devait rien à un allié qui l'avait dédaigneusement abandonnée et sacrifiée. Mais sa politique fut-elle alors dirigée par une raison éclairée, en se laissant conduire à traiter avec les Russes?..... L'expérience a prouvé, de tout temps, *que les Turcs ne surent jamais faire la guerre ni la paix à propos*. Nous verrons bientôt la confirmation de cet axiome politique.

Infatué de sa prépondérance, Ali, qui n'avait cessé d'insulter la France et son gouvernement, tomba dans une sorte de transport frénétique d'ambition et d'audace, quand la Porte, par une aberration inexplicable, conféra le titre de béglier-bey de Bérat, à Mouctar-pacha. C'était sanctionner l'attentat de son père contre Ibrahim, dont on attribua les malheurs à l'amitié prétendue qu'il portait aux Français; amitié qui lui avait attiré le ressentiment du divan. Cette calomnie adroitement répandue par le satrape de Janina, amena la soumission des villes de Philatès et de Conispolis; et il ne lui resta plus à réduire, dans l'Acrocéraune, que les places d'Argyro-Castron et de Cardiki.

Il n'y a ordinairement en guerre, dit Machiavel, rien de si facile que ce qui paraît impossible. Argyro-Castron jouissait d'une si grande renommée dans les

Albanies, qu'on regardait cette ville comme inexpugnable, à cause de sa position et de la bravoure de ses habitants. Cependant, à peine les troupes du visir en eurent-elles coupé les aquéducs, et détruit les moulins, que ses habitants demandèrent à capituler. La tactique nouvelle du visir les effrayait; il ne faisait plus la guerre de loin, à coups de fusil, et à la manière des Schypetars. Les Anglais lui avaient donné de l'artillerie de montagne, des obusiers, des fusées à la Congrève, perfectionnement nouveau dans l'art de la destruction, et le bruit, ainsi que les effets de ces moyens, dignes des incendiaires de Copenhague, suffisaient pour épouvanter des peuplades accoutumées à la stratégie des siècles héroïques.

Ali pacha, qui dirigeait la guerre du fond de son antre, n'eut pas plutôt appris la réduction d'Argyro-Castron, qu'il donna ordre à ses lieutenants de marcher contre Cardiki. Il n'avait point oublié le temps de son esclavage, avec sa sœur Chaïnitza, dans cette ville, ni l'engagement qu'il avait pris d'accomplir les volontés dernières de Khamco, sa mère. Il avait résolu de venger la vieille injure faite à la race tébélénienne. Dans d'autres temps son entreprise aurait été hasardeuse; et malgré son artillerie, une ville, située tout-à-fait en montagne, composée de maisons solidement construites en pierre, crénelées, bien approvisionnées, et défendues par des hommes déterminés, auraient pu le rebuter, car c'étaient autant de petites forteresses qu'il fallait successivement assiéger. Si les affaires traînaient en longueur, si on échouait momen-

tanément dans une seule attaque, les villages de la Chaonie pouvaient s'insurger; et les suites d'une révolte étaient à redouter. A ces considérations se joignaient celles de la résistance de Moustapha, pacha de Delvino, et des principaux beys ou barons du Chamouri réfugiés à Cardiki; et, ce que je puis dire maintenant, leur levée de bouclier était l'ouvrage du sultan, qui voulait tâter le côté faible d'Ali pacha, en suscitant une guerre civile, qu'on aurait alimentée en faisant soulever les Chamides de la Thesprotie. Déja un émissaire de Sa Hautesse se trouvait au milieu des mécontents; il parlait en son nom, et leur résistance devait être celle du désespoir. Cependant la terreur du nom d'Ali était telle, que les principaux habitants songeaient à mettre leurs familles et leurs richesses en dépôt à Corfou; on délibérait à ce sujet, lorsque les défilés furent envahis, et Cardiki se trouva inopinément cernée par les troupes du visir.

Les affaires d'avant-poste ne tardèrent pas à s'engager; on se battit avec des chances diverses pendant un mois entier; la défense s'annonçait pour être de longue durée, lorsqu'on aperçut des symptômes de découragement parmi la classe moyenne des habitants. Des Schypetars, accoutumés à vaquer aux travaux de l'agriculture, et à errer librement dans les montagnes avec leurs troupeaux, comme cela arrivait dans les guerres précédentes, se trouvaient trop à l'étroit entre des lignes qu'il fallait couvrir chaque jour de leurs corps; ils n'entrevoyaient plus qu'un horizon occupé par un ennemi altéré de sang : le cri

de capitulation se fit entendre. A cette voix d'alarme, fatale dans tous les siéges, les chefs s'étant aperçus de la disparition clandestine du lâche commissaire du sultan, qui s'était enfui à Corfou, perdirent contenance, et durent se résigner à accepter des conditions rassurantes et honorables. Ali pacha s'annonçait d'une manière si loyale et si généreuse, que les négociations n'éprouvèrent aucun des embarras ordinaires en pareille occurrence. Il fut convenu, en termes précis, *que Moustapha pacha, Démir Dost, autrefois compagnon d'armes d'Ali, qui avait favorisé la prise de Cormovo, au début de la carrière militaire du tyran; Sali bey Goka, issu de la première tribu des Goks ou Guèques établis dans l'Albanie; et soixante-douze beys, chefs des plus illustres pharès des Schypetars, tous mahometans et grands vassaux de la couronne, se rendraient librement à Janina, où ils seraient reçus et traités avec les égards dus à leur rang. On stipula en même temps qu'ils jouiraient de leurs biens, et que leurs familles seraient respectées; que les habitants de Cardiki, sans exception, seraient considérés comme les plus fidèles amis du visir Ali; que tous les ressentiments demeureraient éteints, et qu'Ali pacha serait reconnu seigneur d'une ville qu'il prenait sous sa protection spéciale, sans permettre que personne fût recherché ni molesté pour faits antérieurs à l'occupation.*

En vertu de cette transaction, jurée sur le Koran, on remit un quartier de la ville aux lieute-

tenants du satrape. Ce ne fut pas cependant avec une entière confiance, car Sali bey Goka, et son épouse, qui était une femme répudiée de Mouctar pacha, aimèrent mieux se donner la mort que de se soumettre au visir Ali. Mais les autres chefs moins résolus, au lieu de suivre un semblable exemple, prirent la route de Janina, soutenus par l'espérance, consolation pusillanime de ceux qui ne savent pas mourir, quand on a le malheur de survivre à la patrie. Leur route, comme celle des victimes qu'on traînait jadis aux autels des furies, était parée de fleurs. On leur avait préparé des relais, des logements partout où ils devaient séjourner; et en entrant dans la capitale de l'Épire, ils furent reçus au son des instruments de musique, avec *Alaï*, pompe réservée aux triomphateurs. Ali, qui les attendait, debout dans son *sélamlik* (1), s'avança à leur rencontre; et, en les relevant, lorsqu'ils eurent baisé ses pieds, il les accueillit, après quelques reproches, assez bien pour leur inspirer de la sécurité. Il leur dit *qu'il les regarderait désormais comme faisant partie de sa famille.* Il assigna à chacun d'eux un traitement de table, des logements dans l'enceinte de son château du lac, et il consentit qu'ils conservassent leurs armes, leur garde accoutumée, ainsi que leurs domestiques. Ces derniers devinrent l'objet particulier de ses caresses, afin d'en tirer des renseignements propres à satisfaire sa cupidité. Il les complimenta sur leur fidélité; et il

(1) Salle de réception.

s'attacha également à séduire les vassaux des beys qui avaient suivi leurs patrons jusqu'à Janina. Chaque jour les paysans des métairies des agas qui arrivaient à sa cour étaient reçus avec des égards distingués; et quand je montais au sérail, je ne trouvais le satrape entouré que de Cardikiotes, comblés de graces, qui bénissaient son nom.

Ces choses se passaient au mois de février 1812. Ali pacha venait de terminer la conquête de l'Acrocéraune d'une manière aussi honorable que peut l'être un crime de haute félonie. Si les beys qu'il tenait en son pouvoir étaient un objet de commisération, ceux-ci n'y attachaient d'importance que pour jouir d'une tranquille nullité en se faisant oublier. Ils croyaient y réussir, et ils se flattaient de ne pouvoir causer aucune inquiétude à leur ennemi, puisqu'il ne leur restait plus assez de ressources que pour mourir les armes à la main. Ils se repaissaient de ces illusions, lorsque, dans la nuit du 6 au 7 mars, on entendit au château une fusillade suivie d'un cri sinistre, qui apprit à la ville effrayée que les ôtages étaicnt attaqués. Le visir, accoutumé à ne rien respecter, avait essayé de les surprendre, afin de les égorger à bas bruit. Mais ceux-ci, qui étaient sur leurs gardes, et retranchés dans leurs appartements, faisaient feu contre les assassins, de manière que cette résistance leur procura l'avantage de gagner le jour pour obtenir quartier. Ils rendirent alors leurs armes; et comme on n'osa les massacrer en vue du peuple, on se contenta de les charger de chaînes, sous prétexte qu'ils

avaient tenté de s'évader; et pour leur en ôter tout moyen, ils furent transférés dans les prisons du monastère du Sotiras (Sauveur), situé au couronnement de l'île du lac de Janina.

Maître, par cette mesure inique, de Moustapha pacha, et des soixante-douze ôtages, le visir Ali annonça immédiatement la résolution de se rendre à Cardiki. Son but était, disait-il, de rétablir l'ordre dans cette ville, d'y instituer un tribunal, et d'y organiser une police protectrice des habitants. Comme on est accoutumé, sous un gouvernement absolu, à croire toujours le contraire des desseins que le despote manifeste, si ce n'est lorsqu'il se prononce pour faire le mal, on avait des raisons plausibles de penser qu'il méditait quelque nouveau coup d'état. L'attentat envers les ôtages suffisait pour permettre de croire que les autres articles de la capitulation qu'il venait d'enfreindre à leur égard, ne seraient pas mieux observés. On raisonnait de cette manière sur les projets du pacha, lorsque le 19 mars 1812, jour fixé pour son départ, je me rendis au palais, afin de terminer avec lui quelques affaires.

Les troupes défilaient depuis le matin; les bagages sortaient du sérail; les pages, armés de toutes pièces, attendaient l'ordre de monter à cheval, quand je traversai les cours encombrées de clients qui attendaient un regard du maître. Ce moment ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je venais de passer auprès de quelques têtes nouvellement coupées, qui étaient plantées sur des pieux; un tremblement involontaire m'agitait,

quoique j'eusse dû être accoutumé à ce spectacle (1). Parvenu dans les vastes appartements du palais, on annonçe le consul de France. Le rideau de brocard se lève; j'entre. Je vois Ali pacha dans une attitude pensive, couvert d'un manteau écarlate, chaussé avec des bottes de velours cramoisi, appuyé sur une hache d'armes, et assis les jambes pendantes au bord de son sopha. Je m'étais placé, suivant l'étiquette, à sa droite, lorsque, revenu de son assoupissement, après avoir long-temps attaché ses regards sur les miens, il fit signe de la main à ses conseillers de s'éloigner. *Te voilà*, me dit-il d'une voix étouffée! *c'est toi, mon fils!* Et prenant une de mes mains qu'il retint dans la sienne, il leva au ciel ses yeux humides de larmes : « *Le sort est accompli;* mes en-« nemis, malgré leur dernière tentative d'évasion, « n'ont pu pousser ma clémence à bout; je les tiens « en mon pouvoir, et je ne m'en servirai pas pour les « perdre. Crois-m'en, mon cher consul; oublie tes « préventions contre moi. Je ne te dirai plus de « m'aimer; je veux t'y forcer, en suivant un système « opposé à celui que j'ai mis jusqu'à présent en

(1) Quelques mois auparavant, en sortant d'une conférence de nuit avec le visir, je tombai, en traversant les cours mal éclairées du château, sur une pile de têtes nouvellement exposées. Depuis cet évènement, qui ne me fit pas, au premier abord, une grande impression, j'avais conservé une telle horreur pour ces tristes débris, que j'étais saisi de terreur, chaque fois qu'en entrant au sérail, j'apercevais ces sortes de trophées du despotisme.

« pratique. Ma carrière est remplie, et je vais termi« ner mes travaux en montrant que si j'ai été terrible « et sévère, je sais aussi respecter l'infortune et l'hu« manité. « Ce discours, nouveau dans la bouche du tyran, me surprit, au point que j'hésitais à le féliciter de ses bons sentiments. « Hélas! mon fils, pour« suivit-il, le passé n'est plus en mon pouvoir; j'ai « versé tant de sang, *que son flot me suit, et je n'ose « regarder derrière moi.* »

Le discours du visir fut interrompu dans cet endroit par un violent coup de tonnerre, qui fit trembler les voûtes du palais, et il reprit en soupirant (1) : « J'ai désiré la fortune, et je suis com« blé de ses dons; j'ai souhaité des sérails, une cour, « le faste, la puissance, et j'ai tout obtenu. Si je « compare la cabane de mon père à ce palais brillant « d'or, d'armes, de tapis précieux, je devrais être au « comble du bonheur. Ma grandeur éblouit le vulgaire; « tous ces Albanais, prosternés à mes pieds, envient « l'heureux Ali Tébélen; mais si on savait ce que me coû« tent ces pompes, je ferais pitié. Je me montre à nu « devant toi; plains-moi. Parents, amis, j'ai tout « sacrifié à mon ambition! J'ai étouffé.... j'ai étouffé jus« qu'à la voix de la nature!.... (Il fit une longue pause.) « Je souhaite que tu ne le saches jamais (2). Je ne

(1) J'avais oublié dans ma première édition de consigner cette particularité, et de dire qu'Ali pacha, superstitieux et pusillanime, comme tous les hommes cruels, avait une très-grande frayeur du tonnerre.

(2) Ce secret m'est connu, et c'est un de ceux qu'il faut

« suis entouré que de ceux dont j'ai égorgé les fa-« milles; je te l'ai dit autrefois; mais éloignons ces « tristes souvenirs. Mes ennemis sont en mon pouvoir, « je prétends les asservir par mes bienfaits. Je veux que « Cardiki devienne *la fleur de l'Albanie;* et je me « propose de passer mes vieux jours à Argyro-Castron. « Voilà les derniers projets que je forme; et si je pou-« vais obtenir Parga, que je te demande inutilement « depuis tant d'années; Parga que je paierais ce qu'on « voudrait, en te faisant une fortune brillante, tous « mes vœux seraient accomplis. Je ne te propose « pas, mon cher fils, d'être du voyage que j'entre-« prends. Le temps est mauvais; et comme je serai « bientôt de retour, nous descendrons ensemble à « Prévésa, pour y passer les premiers beaux jours « du printemps. Écris, je t'en prie, ce que je « viens de te dire à ton ambassadeur, car mes « ennemis ne manqueront pas de me calomnier à Con-« stantinople, et il est bon que la vérité y devance « leurs vociférations. » En achevant ces paroles, le

---

taire pour l'honneur de l'humanité, disais-je dans ma première édition; cependant plusieurs personnes ayant donné des interprétations à cette note, je vais m'expliquer. Ce crime, qu'Ali avait sur la conscience, était d'avoir fait jeter dans le lac toutes les filles nées de ses femmes, par un sentiment qui le portait à croire que, par leurs alliances, elles deviendraient les esclaves de quelques beys ou pachas indignes de la splendeur de son nom. Quel tyran joignit jamais tant d'orgueil à tant de cruauté?

visir donna à son grand écuyer (embrochor) l'ordre du départ, et nous nous séparâmes.

C'est une faiblesse commune aux tyrans de se persuader qu'on doit croire leurs paroles, parce qu'ayant une autorité absolue sur les hommes, ils s'imaginent maîtriser jusqu'aux éléments de leur pensée. J'avais observé une attitude calme pendant le discours d'Ali, et je le quittai avec les apparences de la conviction, en lui promettant de faire part de notre entrevue à la légation française. Mais combien j'étais éloigné d'ajouter foi à ce que j'avais entendu! Son langage affecté me faisait bien plutôt craindre quelque grande atrocité; car jamais, dans l'Orient, un homme en place n'est plus affectueux que lorsqu'il médite une perfidie. Le satrape avait en vain caché sa brûlante fureur sous le patelinage d'un tigre; ses crimes passés me disaient trop ceux qu'il pouvait encore commettre, pour me laisser dans la perplexité. Au reste, je n'y fus pas long-temps, car à peine était-il en route, qu'on me communiqua le sens d'une lettre qui lui était adressée par sa sœur Chaïnitza.

La cruelle maîtresse de l'Argyrine, retirée à Liboôvo, depuis la mort d'Aden bey, dernier rejeton de son hymen incestueux, s'était ranimée à la nouvelle de la prise de Cardiki. La vengeance avait réchauffé son cœur glacé par la douleur; elle écrivait à son frère : « *Je ne te donnerai plus le titre de visir,* « *ni le nom de frère, si tu ne gardes pas la foi ju*« *rée à notre mère, sur ses restes inanimés. Tu* « *dois, si tu es fils de Khamco, tu dois détruire*

« *Cardiki, exterminer ses habitants, et remettre* « *ses femmes et ses filles en mon pouvoir, afin* « *d'en disposer à ma fantaisie. Je ne veux plus* « *coucher que sur des matelas remplis de leurs* « *cheveux. Maître absolu des Cardikiotes, n'ou-* « *blie pas les outrages que nous reçûmes d'eux* « *aux jours de notre humiliante captivité. L'heure* « *de la vengeance est arrivée; qu'ils disparaissent* « *de la terre.* »

Cette lettre me révélait, dans sa noirceur, la cause de la dissimulation du visir; et malgré cela, je ne pouvais croire à l'étendue de la vengeance que sa sœur lui proposait de tirer des Cardikiotes. Je savais qu'il pouvait être entraîné par les cris de cette Tisiphone avide de meurtre. Il avait égorgé les habitants de Nivitza, de Saint-Basile et de Prévésa, sans effaroucher la politique du divan, parce qu'il n'avait immolé que des chrétiens; mais oserait-il assassiner une population mahométane entière?..... Je croyais qu'il serait retenu par cette considération religieuse. Je concluais donc qu'il y aurait du sang répandu, mais qu'il n'en viendrait pas à un massacre général, tel que le demandait Chaïnitza.

Le troisième jour après son départ de Janina, le visir Ali vint descendre au palais de sa sœur à Liboôvo. On remarqua, après l'entrevue qu'il eut avec elle, que les larmes de cette femme, qui n'avaient pas cessé de couler depuis la perte de son fils, s'arrêtèrent comme par enchantement (1). Sa demeure jus-

(1) A la mort d'Aden bey, Chaïnitza brisa à coups de

qu'alors ornée de lugubres tentures, fut couverte tout à coup de tapis et d'ameublements précieux; elle parut en public, et reçut des visites comme aux jours de ses prospérités maternelles, quand elle couronna ses enfants du bandeau nuptial. Elle célébra le retour de son frère auprès d'elle par des festins et des chants; ses femmes reprirent la parure de l'allégresse, et en quittant un banquet digne des Pélopides, auquel le vieux Ali avait présidé, il se sépara de sa sœur pour se rendre à Chendrya.

Ce château, construit au faîte d'un rocher peu éloigné de la rive droite du Célydnus, domine au loin la vallée de Drynopolis. On aperçoit de ses hauteurs la ville de Cardiki, l'entrée des défilés Antigoniens, les échelles de Moursina, et le territoire entier de l'Argyrine. Semblable au génie des ténèbres, ce fut de ce phare, où l'on avait dressé son tribunal, qu'Ali Tébélen convoqua les descendants des antiques Abantes, tribu des Cardouchiotes Caucasiens, éta-

---

marteau ses diamants et les siens, brûla ses cachemires, ses fourrures, et obligea sa bru à coucher à ses côtés, par terre, sur une natte de paille. Les glaces et les ornements de son sérail furent mis en pièces; les vitraux de ses appartements furent dépolis et peints en noir, et ceux qui se cassaient n'étaient raccommodés qu'avec du papier. Toute apparence de bonheur et de joie était bannie de son palais. Ainsi Catherine de Médicis, dans un deuil semblable, consacra le souvenir de ses peines sur les colonnes mêmes des Tuileries, où l'on voit sculptés des fragments de miroirs, des panaches déchirés et des lacs rompus, emblêmes de ses douleurs maternelles,

blís depuis plus de vingt-cinq siècles au milieu des rochers de l'Acrocéraune. Dès le matin, lés hérault ou cérycès, chargés de proclamer ses ordres, étaient montés à Cardiki. Ils avaient publié en son nom une amnistie générale, en annonçant que tous les individus mâles, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'extrême vieillesse, eussent à se rendre à Chendrya, afin d'entendre de la bouche même de son altesse le valicy des Albanies, *l'acte qui les rendait au bonheur*.

Malgré cette déclaration, garantie au nom du ciel et de la religion, il y eut une hésitation générale parmi les habitants. On tremblait, on se demandait comment un homme aussi vindicatif qu'Ali pacha pouvait être animé de sentiments de clémence. Les femmes et les enfants faisaient retentir les airs de leurs cris; les mosquées étaient remplies de vieillards et de jeunes gens qui invoquaient Allah et leur faux prophète Mahomet. Des femmes s'échappaient du harem, pour arrêter, pour voir, pour embrasser leurs époux, leurs enfants, ou des frères bien-aimés. On ne partait que pour entendre le prononcé d'une amnistie, et on partait cependant avec l'anxiété de condamnés qui auraient marché au supplice. On croyait ne s'éloigner que pour quelques heures; et par un pressentiment fatal, on se disait adieu, comme si on se fût quitté pour jamais!... Pourquoi ces moments douloureux, trop rapidement écoulés malgré leur amertume, et ces heures cruelles de l'agonie de tout un peuple, ne furent-ils pas marqués par une résolution généreuse? L'instant de vendre chè-

rement sa vie était arrivé; mais le malheur avait avili des hommes naguère libres et superbes. Mahométans dégénérés, les Schypetars acrocérauniens déposent les armes! Ils s'éloignent en versant des pleurs qu'ils pouvaient arracher des yeux de leurs ennemis, tandis que de nombreux détachements des soldats du satrape s'emparent des quartiers de la ville qu'ils évacuent..... Ils partent; ils se sont acheminés, la mort au fond de l'âme; ils ont descendu les coteaux de la montueuse Arborie, et arrivés dans la plaine, ils se retournent pour saluer leur ville natale, avant qu'elle disparaisse à leurs regards.

Que ne l'avaient-ils réduite en cendre avec leurs familles, leurs bourreaux et eux-mêmes, plutôt que de la pleurer! Hélas! il faut les plaindre; les malheureux! ils tombent à genoux, ils inclinent la tête vers la terre, ils mêlent le nom de Cardiki à leurs gémissements; et glacés de douleur, ils ne se relèvent qu'excités par la voix de leurs vieillards. Ils s'arrachent avec effort du lieu d'où ils apercevaient encore leurs foyers domestiques; ils se traînent, ils passent le Célydnus alors gonflé par les pluies; ils montent à Chendrya, et ils se prosternent aux pieds du satrape, qui les attendait, entouré de quatre mille satellites commandés par Omer, bey Brionès, coupable déstructeur du juste Ibrahim. Étendus sur la poussière, ils demandent grace (*aman éia rabbi*); ils appellent Ali leur maître, ils implorent sa pitié, au nom de ses fils, de ses affections paternelles, et de tous les sentiments capables d'émouvoir le cœur des hommes.

Le tyran semble attendri; des larmes mouillent ses paupières. Il relève les suppliants avec douceur, il les conforte, il les rassure, en les appelant ses frères, ses fils, les bien-aimés de son cœur. Il fait approcher ceux qu'il avait autrefois connus; il leur cite leurs guerres passées, le temps de leur jeunesse, et jusqu'aux jeux de leur enfance. Il s'attendrit et il pleure avec d'anciens camarades qu'il reconnaît; il demande avec intérêt les noms des jeunes gens qu'il ne connaissait pas, car une génération nouvelle était née depuis que Cardiki méconnaissait son autorité. Il interroge chacun avec la plus grande sollicitude; il promet des traitements aux uns, des emplois aux autres; et dans son inépuisable libéralité il désigne plusieurs enfants pour être admis dans les *medressés* ou colléges de Janina. Enfin il congédie les Cardikiotes à regret, en leur disant de se retirer dans l'enceinte d'un caravanserail voisin, où il va les suivre, afin d'aviser avec eux aux moyens de réaliser les promesses qu'il leur a faites.

Les tonnerres, ordinaires au temps des équinoxes, retentissaient dans les flancs du mont Pélage (1), quand Ali pacha descendit de Chendrya pour se rendre au caravanserail de Vouvali, porté dans un palanquin élevé sur les épaules des Valaques, fiers de leur avilissante condition. On applaudissait à sa générosité, et ses esclaves venaient de le faire passer

(1) Pelakos (Πέλαγκος), partie septentrionale du mont Mertchika.

du palanquin sur sa calèche, trône somptueux orné de matelas en brocard d'or et de cachemires précieux, lorsqu'il ordonna à ses tchoadars de le suivre, et de se tenir prêts à faire main-basse sur les Cardikiotes au signal qu'il leur donnera. Il commande en même temps à son cocher de fouetter les chevaux, et après avoir fait le tour de l'enceinte fatale, sûr que personne ne peut s'en échapper, il s'arrête la carabine à la main, en criant : *tue*, (*vras!*) Les gardes, saisis d'effroi, restent immobiles. Il répète d'une voix tonnante le signal de mort, auquel ils ne répondent qu'en jetant leurs armes par terre. Il veut haranguer, et une voix unanime se fait entendre en disant : *que des mahométans ne peuvent tremper leurs mains dans le sang d'autres mahométans.* Plus il s'emporte, plus il menace, et plus ils opposent de calme; le commandement d'Omer bey Brionès est méconnu, quelques soldats osent demander *grace*.

Il leur ordonne de s'éloigner, et il s'adresse aux chrétiens Mirdites qui servaient sous ses drapeaux : « C'est à vous, braves Latins, s'écria-t-il, que j'accorde l'honneur d'exterminer les ennemis de mon « nom ! Vengez-moi, et je reconnaîtrai ce service « par les plus grandes récompenses. » Un murmure confus se fait entendre dans le bataillon noir (1) des Schypetars, catholiques de la Matia, auxquels il ordonne de parler, croyant qu'ils demandaient à sti-

(1) Les Mirdites sont surnommés *noirs*, à cause de la couleur du camail qui leur couvre les épaules et la tête.

puler le prix du sang. « Nous ! répondit André Goz-« zolouri (1), massacrer des hommes sans défense ? « Avons-nous jamais fui devant l'ennemi ? avons-nous « commis quelque lâcheté pour nous avilir, en nous « proposant d'être des assassins ? Demande aux Goks « de Scodra, visir Ali ; demande-leur, ils sont ici ; « appelle les chefs du drapeau rouge (2), et qu'ils disent « si quelqu'un des Mirdites a jamais reculé devant la « mort. Rends aux Cardikiotes les armes qu'on leur « a enlevées ; qu'on les fasse sortir en rase cam-« pagne, qu'ils soient prévenus de se défendre : s'ils « acceptent le combat, commande, et tu verras comme « nous saurons te servir. »

Il dit, et ces paroles foudroyantes confondent le satrape. Il écume de rage, il tremble, il hésite, il se voit abandonné. L'incertitude régnait dans ses discours ; le mot de grace allait peut-être échapper de sa bouche ; le sang innocent n'aurait pas été répandu, et l'histoire aurait une page horrible de moins dans ses annales, lorsqu'un de ses sicaires, Athanase Vaïa, monstre d'une figure rebutante, s'écrie : *Seigneur, je t'offre mon bras ; que tes ennemis périssent.* Aussitôt la tourbe des valets du sérail,

(1) André Gozzolouri, neveu de Dom Primo, abbé mitré d'Orocher, était le premier capitaine aux ordres du prink Léchi (prince Alexis), commandant alors le corps auxiliaire des Latins qui se trouvaient à la solde d'Ali pacha.

(2) Gok, ou Guègues de la bande rouge, sont ainsi appelés, à cause de la couleur de leurs dolmans.

entraînés par l'exemple de leur chef, s'empressent de rivaliser de crime en se joignant à lui; et cent cinquante scélérats sans pudeur se préparent à consommer le plus insigne des forfaits.

Ali remet sa carabine, en signe de commandement, au conducteur des assassins, Athanase Vaïa. Les Mirdites s'éloignent en frémissant, et les tchoadars tombent à genoux, les mains levées au ciel, comme si la foudre était prête à éclater sur leurs têtes.

Qu'on se représente un enclos quarré et sans abri, destiné à héberger les buffles, dans lequel se trouvaient renfermés six cent soixante-dix individus partagés entre l'espérance et la crainte. Qu'on s'imagine leur frayeur en voyant subitement paraître, sur les murs, une nuée de brigands armés, et on aura une idée du lieu de la scène, des victimes et des bourreaux. Cependant les Cardikiotés étaient sous le glaive de la mort, sans savoir ce qui se tramait; ils se flattaient peut-être encore, lorsqu'au signal donné par le visir, en élevant sa hache d'armes, une décharge générale de mousqueterie, suivie d'un long hurlement, leur apprit que tout était fini pour eux. On se servait des armes abandonnées par les tchoadars, qu'on faisait passer aux meurtriers afin d'entretenir un feu roulant, à travers lequel on entendait des voix lamentables. Les malheureux qui essayaient d'escalader les murailles étaient poignardés; la fusillade renversait le fils sur le sein de son père; le frère dans les bras d'un frère, et le sang des vieillards se mêlait avec celui des adolescents; enfin, au bout d'une heure

et demie de carnage, les cris cessèrent et le bruit des armes finit avec eux.

Tandis que cette exécution se passait dans le khan de Chendrya, Cardiki retentissait des gémissements des enfants et des femmes qu'on arrachait des foyers paternels. Des mères de famille, accoutumées à l'opulence, des jeunes filles que l'hymen allait couronner de roses, étaient livrées à la violence et à la brutalité d'une soldatesque effrénée. C'était le résultat de la convention stipulée au banquet de la vengeance, entre le tyran et son implacable sœur. On les traînait, après les avoir déshonorées, devant Chaïnitza, n'ayant, pour défense et pour appui, que l'accent de la douleur et leurs larmes. Meurtries, déchirées de coups, ces femmes, qui ignoraient ce qui se passait à Chendrya, arrivent à Liboôvo, et tombent muettes de frayeur aux pieds de leur ennemie. Chaïnitza commande qu'on arrache leurs voiles, qu'elles soient dépouillées, que leurs chemises soient taillées au-dessus des genoux; et qu'on coupe leurs chevelures, dont on charge une estrade. Elle monte sur ce trophée, elle plane sur une population inanimée, elle triomphe, et, l'insulte à la bouche, elle prononce cet arrêt, aussitôt répété par les crieurs publics : *Malheur à quiconque donnera un asyle, des vêtements et du pain aux femmes, aux filles et aux enfants de Cardiki. Ma voix les condamne à errer dans les forêts, et ma volonté les dévoue aux bêtes féroces dont ils doivent être la pâture, quand ils seront anéantis par la faim.*

Frappées de cet anathème, les victimes passèrent le restant du jour et la nuit entière exposées aux injures de l'air, en faisant retentir les rochers de Libôvo de leurs plaintes. Quelques femmes expirèrent dans les douleurs de l'enfantement; des enfants périrent de froid et d'inanition. Tous auraient succombé, si le satrape, moins dénaturé que sa sœur, n'eût révoqué la sentence de cette créature impie, en décidant que les débris de la population de Cardiki seraient vendus pour être dispersés dans des lieux éloignés. Il ordonna, après avoir fait dépouiller les morts, qu'on formât plusieurs trains composés des cadavres des principaux agas de Cardiki, afin que, entraînés par le Celydnus dans le lit alors écumant de l'Aoüs, ce spectacle glaçât d'épouvante les peuplades de la Iapourie, depuis Tébélen jusqu'à Apollonie, où ce fleuve verse ses eaux dans l'Adriatique (1). Il décréta ensuite, qu'un marbre transmettrait à la postérité le souvenir de l'accomplissement des volontés suprêmes de sa mère! Ainsi, les voyageurs qui parcourent la vallée de Drynopolis ne manquent plus, depuis cette époque, de visiter le khan de Vouvali, voisin de Ghendrya. Ils lisent, au-dessus des ossements entassés des Cardikiotes, l'inscription

---

(1) C'est à présent qu'Ali pacha étant mieux connu dans l'Europe, je me suis hasardé à publier plusieurs particularités de sa vie, que j'avais omises dans sa biographie, en craignant alors d'être taxé de ressentiments personnels contre sa personne.

écrite en lettres d'or, dans les langues turque et grecque, qui indique le nombre de morts privés de funérailles, sacrifiés aux mânes de l'impudique Khamco, avec les dates de l'année et du mois où se passa le tragique évènement que je viens de raconter.

Ali pacha, après avoir assouvi sa vengeance, prit la route de Tébélen, où il arriva assez à temps pour faire saisir douze Cardikiotes, établis depuis longtemps dans cette ville, qu'il fit égorger sur le tombeau de sa mère. Après avoir assisté en personne à leur supplice et placé des gardes sur le bord du fleuve, afin qu'on l'avertît de l'arrivée des trains de cadavres, il se retira dans l'intérieur de son vaste palais. Il voulut qu'on y célébrât une fête, à laquelle il présida, en faisant chanter les ministres de ses plaisirs, et en prescrivant à ses saltimbanques d'exécuter des danses impures, dans lesquelles on insulta, par d'horribles bouffonneries, au souvenir de ceux dont le sang fumait encore. Le bruit, les acclamations d'une foule d'esclaves et de prostitués étaient un nouvel aliment pour ses fureurs; il se repaissait de ce honteux spectacle, qu'il savoura jusqu'à une heure fort avancée dans la nuit.... Quelle nuit, après quarante-huit heures passées dans l'ivresse du carnage, pouvait lui rendre le calme? Les vapeurs du sang avaient échauffé sa tête, et une sombre mélancolie succéda bientôt au délire de ses esprits. Il tomba dans une profonde tristesse; il révoqua la consigne donnée aux sentinelles placées au bord de l'Aoüs pour l'avertir quand on verrait approcher les trains de cadavres; il s'agitait,

il sanglottait, il n'avait plus personne à égorger, il lançait des imprécations étouffées, il ne pouvait dormir, lorsqu'une idée, à laquelle il s'arrête, le frappe. Il pense (je tiens cette révélation de ses secrétaires Colovo, Mantho et Costas, que je puis maintenant nommer), que les otages de Cardiki, détenus au monastère de Sotiras, dans l'île du lac de Janina, sont peut-être plus tranquilles que lui..... *Ils reposent*, s'écrie-t-il; *eh bien! qu'ils ne se réveillent que pour descendre dans la nuit éternelle*, ςὰ καταχθόνια! Il appelle aussitôt un de ses grammatistes, auquel il dicte leur arrêt de mort, et, par une sorte de débauche de sang, il comprend les beys d'Avlone dans l'ordre fatal qu'il lance. *Qu'ils périssent*, ajouta-t-il, *et que ne puis-je!*... Il s'arrêta, et on comprit qu'il voulait désigner le beau-père de ses fils.

Pendant cette nuit, que l'absence du sommeil lui permit de consacrer tout entière au crime, le visir Ali dépêcha un courrier à son fils Véli pacha, pour l'engager à faire exterminer les Cardikiotes attachés à son service (1), et il expédia des circulaires partout où il se trouvait des habitans de cette ville (2), afin de les faire périr. Il retrouva ainsi la gaîté en se re-

(1) Véli pacha refusa d'obtempérer aux ordres de son père, et pour pallier son refus, il se contenta de licencier les Cardikiotes qui étaient à son service.

(2) Il écrivit personnellement à Méhémet Ali, pacha d'Égypte, pour le prier de seconder ses fureurs; mais celui-ci refusa de tremper ses mains dans le sang des proscrits.



paissant de l'idée d'exterminer jusqu'au dernier des habitans de l'Abantide, et le jour naissant le vit occupé à dresser la liste de proscription de tous ceux qui avaient trahi Ibrahim pacha, contre lequel sa bouche n'avait osé articuler l'arrêt fatal resté suspendu au bord de ses lèvres.

Dès que l'ordre du tyran, adressé à Mouctar pacha, fut parvenu à ce stupide enfant du meurtre, les supplices des ôtages et des beys d'Avlone, qui avaient trompé le visir Ibrahim, commencèrent à Janina. Démir Dost, et soixante-dix beys ou barons, passèrent successivement par la main des bourreaux, qui épuisèrent sur eux tous les raffinements de la cruauté. Comme on employait, avant de les faire mourir, le moyen des tortures, pour leur faire révéler les trésors qu'ils possédaient et le nom de leurs débiteurs, la marche des supplices fut lente et sinistre. Chaque jour révélait au peuple effrayé les crimes de la nuit qui l'avait précédé. Le lac rejetait les cadavres de personnes inconnues; on trouvait sur les routes, des troncs (Πτώματα) sans tête, dévorés par les chiens; on voyait dans plusieurs endroits, des trous nouvellement recomblés, et la consternation était générale. On tremblait de se parler dans les rues; on évitait même de se saluer, craignant que de simples politesses ne fussent prises pour des signes d'intelligences secrètes; des marques de compassion ou des larmes auraient été un délit capital, et tous les yeux étaient secs. Les marchés publics étaient déserts; on ne se rendait plus aux églises, et les mosquées étaient

abandonnées. Des patrouilles nombreuses parcouraient les rues; des délateurs travestis épiaient les moindres discours; l'espionnage s'était établi dans les tavernes, et un funèbre soupçon planait sur toutes les têtes qui étaient aussitôt frappées qu'accusées. On n'osait tenir de feux allumés chez soi, dès que le soleil était couché, et on appréhendait, même en famille, de se livrer aux épanchements de la confiance, persuadé que, sous un gouvernement immoral, les pierres mêmes des prisons ont de l'écho.

Je m'étais rendu au sérail le matin qui suivit la dernière nuit des supplices, car les œuvres de mort du despotisme ne s'accomplissent jamais que dans les ténèbres. Mouctar pacha, qui gérait pendant l'absence de son père, me reçut d'un air égaré; et ceux dont il était entouré semblaient frappés d'épouvante. Après les saluts d'usage, je m'aperçus que le moment n'était pas propice pour parler d'affaires; le pacha ne me répondait que par monosyllabes; ma présence le gênait. Il était distrait, inquiet, lorsque deux Bohémiens, sales et hideux, se présentèrent en rampant, à la porte du conseil. Il sourit convulsivement en leur demandant si tout était fini? « Oui, « seigneur. — Ont-ils beaucoup pleuré? — Beau« coup.—Comme vous voilà faits!—Ils avaient tant « de sang...». Je m'esquivai pour ne pas entendre la fin de ce colloque.

Je vis, au retour de son expédition, le visir Ali qui, feignant d'ignorer ce qu'il m'avait dit au moment de son départ, débita une apologie pompeuse

de sa conduite devant ses conseillers, afin de m'ôter l'envie de confondre sa duplicité. Reprenant ensuite le cours de ses vengeances, il ne tarda pas à frapper Moustapha, pacha de Delvino, sur la nouvelle que la Porte venait, quoique prisonnier, de le réintégrer dans son emploi. Il le condamna à périr de faim dans sa prison, et le fils de Sélim, assassiné par Ali, eut le sort d'Ugolin, ou plutôt de Toussaint Louverture. Là, comme dans le château de Joux, où le chef des noirs de Saint-Domingue fut trouvé par son bourreau, adossé contre un mur, les mains appuyées sur ses genoux, et privé de vie, Moustapha pacha parut aux geoliers tel qu'un homme paisiblement plongé dans un sommeil profond. Le tyran n'osa cependant se porter à un pareil excès contre Ibrahim pacha, qu'un ordre du sultan lui ordonnait d'*élargir et de remettre en liberté*. Il se contenta de faire disparaître ce vieillard et son fils, qu'il renferma dans les cachots les plus inaccessibles de son palais.

Ce dernier attentat portait la désolation dans l'ame de ses deux filles, épouses de Mouctar et Véli pacha; mais leurs larmes ne purent engager les deux pachas à faire une démarche honorable, quoique probablement inutile, pour changer le sort de leur beau-père. La voix seule d'un derviche osa s'élever en faveur de la vertu, et annoncer les malheurs destinés à fondre sur la tête du satrape. Ce philosophe, le cheik Jousouf, vénéré des mahométans pour l'austérité de ses mœurs, aussi peu inquiet des menaces du tyran que de sa

puissance, et de la terreur de son nom, monte, sans se faire annoncer, au palais. Les gardes se lèvent à son aspect, les portes s'ouvrent; le satrape quitte son sopha pour s'avancer au-devant de celui que le respect précède et auquel il fait signe de s'asseoir, sans qu'il veuille prendre place à ses côtés.

Ali, tremblant, le conjure en vain de monter sur le divan; il est frappé du calme du derviche et comme ébloui de l'éclat qui semble jaillir de ses yeux. Le criminel est en présence de son juge, qui lui reproche le sang répandu, ses attentats contre l'humanité, et les malheurs du visir Ibrahim, regardé comme le *juste des justes* entre les Islamites. Il tonne contre les déprédations du tyran : « Les biens que le vulgaire envie prouvent bien, dit-il, le cas qu'on en « doit faire, puisque le sort les prodigue à un homme « tel que toi. Je ne foule pas un pan de tapis, je ne « vois pas un meuble qui ne soit arrosé des larmes des « malheureux. Ce sopha, où tu m'invites à m'asseoir, « est trempé de sang; il fume de celui de tes propres « frères, que ta mère assassina aux jours de leur en- « fance. Ces glaives suspendus aux parois de tes sa- « lons sont émoussés sur les cranes des Souliotes et « des Acrocérauniens, dont notre religion nous com- « mandait de plaindre les erreurs, tant qu'ils se te- « naient dans les bornes de la soumission. J'aperçois « d'ici le tombeau d'Éminé, épouse vertueuse dont « tu fus le meurtrier. Mes regards se reposent, au- « delà, sur ce lac, dans lequel tu fis précipiter dix- « sept mères de famille (plus chastes que la bouche

« qui prononça leur arrêt) (1), et qui dévore chaque « jour, comme les enfers destinés à t'engloutir, les « victimes de tes fureurs insensées. La fille de Bélial, « ta coupable sœur, t'encourageant au crime, a pro- « fané nos lois les plus sacrées, en arrachant le voile « aux mahométanes de Cardiki. Elle a déchiré; tu fré- « mis! elle a déchiré le sein d'une de ses femmes (2) « pour en arracher un fruit innocent, parce qu'il « avait pour père un proscrit. Malheureux, souffre « la vérité! Dans la ville, hors de la ville, au sein « des montagnes, tout parle de tes forfaits; tu ne « peux faire un pas sans marcher sur le tombeau « de quelque être créé à l'image de l'Éternel, qui « t'accuse de son trépas. Tu vis environné de pom- « pes, de luxe, de lubriques adulateurs, et le temps, « qui marque les enfants d'Adam du sceau ineffaçable « des années, ne t'a pas encore averti que tu étais « mortel, et que tu devais un jour..... — Arrête, « mon père, s'écrie le visir en sanglottant; tu viens « de prononcer le nom d'Éminé (3): ne m'accable

(1) Les paroles textuelles du cheïk Jousouf, en parlant de la noyade des femmes, furent les suivantes : *Castiora erant muliebria earum, quam os liguriens tuum.*

(2) Ce fut avec un rasoir, et de ses propres mains, que Chaïnitza ouvrit les flancs d'une des femmes attachées à son service, qu'elle croyait enceinte d'un Cardikiote auquel elle était mariée.

(3) C'était là sa véritable furie, comme l'ombre d'Agrippine était celle de Néron : *Sæpè confessus exagitari se maternâ*

« pas du poids de ta malédiction (1) ». Le cheik, sans lui répondre, sort de ses appartements; et, secouant la poussière de ses pieds contre le palais, retourne vers sa cellule, sans espérer d'avoir changé le cœur d'Ali, mais satisfait d'avoir rendu hommage à la justice divine, devant celui qu'elle doit un jour punir de ses forfaits.

---

specie, verberibus furiarum ac tædis ardentibus. Suet. in Nerone.

(1) Le cheïk Jousouf, natif de Janina, âgé de soixante-dix ans (en 1815), est un de ces ascétiques qui mêlent aux austérités, toujours agréables au vulgaire, une raison droite et sévère. Content d'une natte de paille, d'un morceau de pain et d'un vase rempli d'eau, il passe sa vie à prier et à faire des aumônes. Il se croirait souillé, s'il approchait d'un chrétien, s'il buvait de l'eau de son puits, s'il mangeait des aliments qu'il a préparés, et s'il lui donnait le salut de paix. Mais s'il est fanatique, il est également incapable de persécuter ceux qui ne partagent pas sa croyance. Informé que son père, mort depuis plus de quarante ans, avait fait tort de cinq cents francs à un Grec, il fit rechercher la famille de cet homme, à laquelle il rendit le capital et les interêts de la somme dont on l'avait privée, dans la personne de son chef. Aussi juste que charitable, il ne fait l'aumône que de ses deniers, et sans distinction de secte. Il a refusé dans tous les temps les dons que le visir voulait faire passer par ses mains, pour être distribués aux pauvres, en disant qu'avant de faire des aumônes, Ali pacha devait satisfaire à la justice divine et humaine, en rendant le bien d'autrui.

CHAPITRE VI.

Corruption de l'Épire. — Campagne de Russie. — Paix entre cette puissance et la Turquie. — Différends, survenus entre le satrape et le consul de France, terminés. — Assassinat du major Andruzzi. — Prise de Moscou. — Parti que le consul en tire pour sauver la famille du major. — Moustaï, pacha de Scodra, épouse la fille aînée de Véli. — Noces. — Saturnales. — Terreur subite d'Ali, causée par l'assassinat manqué de Pachô bey. — Inceste du satrape avec sa belle-fille Zobéide. — Demi-confidence de ce crime, faite dans son embarras. — Exil d'Ali. — Lettre du duc de Bassano. — Discussion plus que politique entre le tyran et le consul de France.

Le méchant qui persiste dans le crime à cause qu'il s'y plaît, ne peut regretter la vertu (1), parce qu'elle est sans charmes pour son cœur dépravé. Cependant un secret instinct lui crie que sa plus cruelle punition sera (ainsi qu'il est réservé aux tyrans qui avilissent les hommes pour les enchaîner) de déplorer le malheur de l'avoir abandonnée. Ali n'avait plus affaire

---

(1) Magne pater Divûm, sævos punire tyrannos
Haud alià ratione velis, cum dira libido
Moverit ingenium, ferventi tincta veneno;
Virtutem videant, intabescantque relictâ.
Pers., satyr. III.

à ces fiers mahométans qui juraient autrefois par l'unité de Dieu, ni à ces chrétiens vaincus, mais fermes dans la foi, qu'un parjure effrayait plus que la mort. Tout était perdu sous ce rapport, en Épire, comme dans les pays où la religion, ayant consumé sa force dans les petites choses, n'en a plus pour les grandes. Des cérémonies, des rits, en remplaçant les devoirs les plus essentiels de l'homme, avaient affaibli par là les remords et la conscience qui les donne. On peut tout oser avec un peuple superstitieux. Nous avons vu le satrape entouré de derviches, lorsqu'il était en proie aux maladies; se recommander alors aux prières des chrétiens; et parmi cette foule de lâches attachés au culte du Christ et de Mahomet, qui adressaient des vœux au ciel pour celui que la foudre aurait dû écraser, un seul homme austère osant se lever pour lui reprocher en face les crimes de sa vie.... mais à peine le cheïk Jousouf fut-il rentré dans sa cellule, que le tyran, qui avait redouté sa présence, passa de la consternation où il l'avait laissé dans l'habitude de ses occupations et de ses déréglements.

L'année 1812, qui vit éclater la dernière lutte entre la France et la Russie, avait accéléré les négociations entamées à Bukarest. Démétrius Morousi, qui etait investi de grands pouvoirs, séduit par l'espoir d'être nommé hospodar, tout en faisant largement la part de la Russie, dont il était la créature, en lui faisant céder la riche partie de la Moldavie, située entre le Dniester et le Pruth, conserva au

sultan, Jassi et la Valachie entière. (1) Dès lors la Porte-Ottomane ne songea plus qu'à observer une stricte neutralité entre les puissances chrétiennes, résolue d'attendre les évènements, pour voir, non le parti qu'elle prendrait, mais l'attitude qu'elle devait tenir au milieu des grands évènements qui s'annonçaient. Elle avait été informée des menaces de l'empereur Napoléon contre le visir de Janina; elle condescendit à lui donner quelques-unes de ces satisfactions évasives, en usage dans la diplomatie de Péra, où l'on crie victoire quand on n'est pas battu.

Au moment où le midi de l'Europe, conduit par Napoléon, s'ébranlait pour marcher contre la Russie, un Kodja-khian de la Porte-Ottomane, nommé Gélal Effendi, chargé de mettre un terme aux scandales d'Ali pacha, arriva à Janina. C'était l'espèce de

(1) La Russie conclut de cette façon un traité plus qu'avantageux, vu la position critique dans laquelle elle se trouvait. Il n'est pas douteux que si D. Morousi avait insisté sur la restitution intégrale des deux principautés, elle aurait été consentie par les plénipotentiaires russes. La complaisance du prince grec était si évidente, que ses reconnaissants amis lui conseillèrent de se réfugier en Russie. Il hésitait, lorsque rassuré par les promesses de Galeb effendi, son co-négociateur, il se détermina à rentrer sur le territoire ottoman. A peine arrivé à Choumlé, sur la rive droite du Danube, Morousi fut massacré à l'entrée de la tente du grand-visir, qui envoya sa tête à Constantinople, où on l'exposa à la porte du sérail avec celle de son frère Panagioti, injustement accusé de complicité dans sa trahison envers le sultan.

moyen terme qu'on avait cru devoir agréer, pour ne pas éprouver un déni complet de justice, depuis que la guerre contre les Moscovites était résolue. Ainsi le consul se félicita de n'avoir pas ouvert un foyer de calamités dans la Grèce, en rompant intempestivement l'état de paix existant entre la France et la Turquie. Le Kodja-khian était porteur de quarante-deux firmans énonçant une foule de griefs susceptibles de faire connaître aux moins clairvoyants la félonie du satrape; ses liaisons de tous les temps avec les ennemis de l'état, et le fond de sa politique. Des conférences s'ouvrirent; le consul obtint selon l'usage, satisfaction pour des affaires de peu d'importance, tandis qu'on remettait sans cesse à lui faire droit, relativement à la violation du pavillon sous lequel Ali avait enlevé le major Andruzzi, son fils et son neveu. On objectait que ces trois militaires étant nés dans l'Acrocéraune, la Porte, et par conséquent son visir, ne pouvaient jamais perdre à leur égard le droit de souveraineté. La question de naturalisation ni de violence ne pouvant prévaloir contre ce dogme, celui qui voulait à tout prix sauver trois chrétiens, consentit, afin de ménager la suprématie ottomane, qu'il était en droit de décliner, à ce qu'on laissât évader Andruzzi des prisons. Ce *biais politique* fut suggéré par le Kodja-khian de la Porte, homme rempli de l'idée imaginaire de son mérite, avec promesse qu'aussitôt après l'élargissement du major, on rendrait les deux autres captifs. Cette bizarre capitulation de l'orgueil laissait voir que le cabinet otto-

man, comme tous les gouvernements théocratiques, ne fait jamais de concession sur ce qu'il nomme ses droits; mais combien on était éloigné de prévoir la trame déloyale que le crime préparait à la faveur d'une vaine concession!

Toutes les négociations étaient terminées après six semaines de colloques fastidieux, lorsqu'on fut informé que le major Andruzzi avait été trouvé assassiné en dehors de sa prison, sous les fenêtres d'une chambre réservée aux détenus de distinction, c'est-à-dire à ceux qui paient largement les geoliers. Dix minutes après, on m'informe qu'on portait son cadavre au cimetière, et mon frère, courant aussitôt à une galerie qui donnait sur la rue, voit passer ces restes dégouttants de sang.... nous demeurons anéantis.... puis, en nous interrogeant mutuellement, nous nous demandons si ce crime est l'ouvrage du visir, et nous décidons de feindre d'ignorer un fait qui se passe sous nos yeux. Mille pensées se présentent à notre imagination : serions-nous à la veille d'une guerre avec la Turquie? Nos armées auraient-elles éprouvé quelques désastres en Russie? Nous nous perdions en conjectures, lorsqu'à midi un courrier du gouvernement nous apporta avec la nouvelle de la victoire de Borodino, celle de l'entrée de Napoléon dans Moscou. Ali pacha venait de recevoir les détails officiels des mêmes évènements; il m'invite à monter au sérail, et mon frère s'y rend à ma place. Le criminel le comble de caresses, il veut entendre de sa bouche *le récit des hauts faits de nos armées*,

qu'il écoutait d'un air préoccupé, en essayant de trouver moyen d'interrompre la narration.

« Voilà d'admirables choses... Tu ne sais rien de « plus? — Rien. — Et dans la ville, que dit-on? « — Je l'ignore. — C'est possible: cependant? Quoi! « rien? — Mais... — Dis. — Eh bien! on prétend « que le major Andruzzi est mort. — Oui; est-ce « tout? — Non; et qu'il a été assassiné. — Par qui « ton frère croit-il que ce coup a été fait? — Par votre « ordre, visir. — Hélàs! il n'a que trop raison de l'i- « maginer. Tout dépose contre ma fortune (*bakti*)! « Andruzzi était mon prisonnier, j'avais juré de le « relâcher, il se tue. — Vous ne l'auriez pas fait « périr? — Il est naturel, mon fils, de présumer « le contraire; mais Dieu seul que j'atteste, et mon « belouk-bachi Tahir savent que ce crime n'est pas « mon ouvrage. Ce que j'affirme n'est point une lâche « dénégation. Si j'étais coupable, je ne craindrais pas « de le confesser (ὁμολογεῖν); on ne me ferait pas, « tu le sais, pour cela mon procès à Constantinople; « mais je souhaite qu'on sache la vérité, car je tiens « à ton estime.... Je suffoque de colère, en pensant « qu'on m'a ravi l'occasion de remplir un engage- « ment auquel le consul avait consenti avec tant de « délicatesse, pour ménager les préjugés de ces *gros-* « *ses têtes* (χώνδρα κεφάλια) de Constantinople, qui « croient toujours à leurs *vieux us* (παλαιὰ ἄδαιτια) « de prééminence politique (1). »

(1) J'ai intercalé ici les propres paroles en Grec dont Ali

En achevant ces mots, des larmes mouillaient les yeux du satrape, qui, saisissant une des mains de mon frère, le conjura de lui prêter attention. Il lui raconta : « que deux Chimariotes, appostés à son insu, « afin de favoriser l'évasion du major Andruzzi, lui « avaient procuré une scie avec laquelle il avait coupé « les barreaux en bois de la fenêtre de sa prison ; « qu'après cette opération, le prisonnier ayant voulu « descendre au moyen d'une corde, elle s'était rom- « pue, et qu'il s'était fracassé la tête contre un tas « de pierres, sur lequel il était tombé. Au bruit de « sa chute, une patrouille, qui était accourue, avait « poursuivi les fauteurs de l'enlèvement du détenu, « sans réussir à les arrêter. » C'était là l'exacte vérité, et le visir termina son apologie, en chargeant mon frère de m'engager à me rendre auprès de lui pour entendre sa justification, afin qu'il ne restât aucun doute dans mon esprit à cet égard.

Mon frère m'ayant fait part de son entretien avec Ali pacha, me parut persuadé de son innocence. Jamais explication plus simple et plus franche ne lui avait été donnée : *le visir est désolé de la mort d'Andruzzi ; il fera pendre, si tu l'exiges, les geôliers ; il veut absolument te voir ; son effroi est extrême, tâche de le rassurer.* Dans une autre occasion,

pacha se servit dans son discours artificieux, pour montrer la tournure de son esprit, et le mépris constant qu'il eut toujours pour *la Sublime Porte*, qu'il surnommait par dérision Χαμηλὴ Πορτὰ, *la basse Porte*.

j'aurais refusé toute entrevue, en faisant observer à mon frère que la contrition et l'épouvante du satrape étaient pour moi la démonstration complète de sa culpabilité.

Il était trois heures de relevée lorsque je me rendis au sérail : le visir venait de faire sa *sieste* accoutumée. Je l'aborde avec hilarité. On sert les pipes ; les pages présentent le café, et il fait bientôt après signe à ses courtisans de se retirer. Je le remercie de la communication amicale qu'il avait faite à mon frère au sujet de la mort d'Andruzzi. — « Eh bien ! mon fils, « tu vois qu'il ne faut pas toujours juger un homme « sur sa réputation, et j'espère que dans la circon- « stance présente tu t'empresseras de me justifier au- « près de ton ambassadeur. — Une justification ! elle « ne peut venir que de votre part, et c'est à vous « qu'il appartient d'éloigner jusqu'à l'idée du soupçon, « d'un malheur que nous sommes réduits à déplorer. « — Comment cela ? — La chose est simple. Étranger « comme vous l'êtes à la mort du major Andruzzi, « élargissez son fils et son neveu qui sont encore en « prison ; remettez-les en mes mains, et alors chacun « croira à votre innocence, sans que vous ayez besoin « d'apologie. » A ces mots un nuage se répandit sur les traits du tyran.... — « Mais mon pouvoir sera « compromis, et on pensera dans le public que j'ai « peut-être cédé à.... — Ali pacha aurait cédé à quel- « que considération.... Ne me faites pas dire le mot ; « on le connaît trop bien pour avoir de son caractère « une opinion pareille. N'êtes-vous pas toujours le

« vieux lion qui disait : *C'est moi qui suis la Grèce?* Je « voudrais, afin de rehausser encore votre puissance, « que vous me remissiez les prisonniers, au milieu « de votre conseil et à la face des Janiotes tremblants « devant vous. » Il fit un sourire gracieux. — « *Langue « dorée* (χρυσὴ γλῶσσα), mes sujets me croient plus « qu'un homme, et je dois toujours craindre de « briser le talisman : pour toi, tu me connais. — Eh « bien ! évitons, si vous le désirez, jusqu'à l'ombre « d'une satisfaction apparente que vous auriez l'air « de m'accorder. Pour votre honneur, rendez-moi les « malheureux que je réclame, et que cela se fasse « aussi secrètement que vous le souhaitez. — Fort « bien : demain. — Non, aujourd'hui. — Mais il est « trop tard. — C'est précisément pour cela. Ordonnez « d'abord qu'on me donne des chevaux de poste. J'ai « un courrier chez moi, auquel vous adjoindrez un « soldat de votre police, et ils partiront cette nuit ; « est-ce cela ? — J'y consens. — A quelle heure ? — « A deux heures de nuit mon belouk-bachi conduira « chez toi le neveu d'Andruzzi, tandis qu'un de tes « janissaires (qu'il désigna) viendra recevoir son fils, « qui lui sera consigné à une des portes secrètes de mon « palais. Cet arrangement te convient-il ? » Je fis un signe de remercîment : le maître des postes fut appelé pour recevoir ses instructions, et je quittai le visir, qui se leva en même temps, pour se retirer dans les appartements de ses femmes, en disant à haute voix aux introducteurs de ses audiences : *A demain les affaires*.

Les muezzins annonçaient par leurs chants le coucher du soleil, quand je rentrai au consulat, et une heure et demie après, les Turcs, ayant vaqué à la dernière prière légale, tous les bruits de la ville cessèrent. Agité d'une vive inquiétude, je racontais à mon frère de quelle manière j'avais enlacé le tyran, sans me flatter de l'avoir trompé; car il appréciait aussi bien que moi la valeur des moyens que j'avais employés pour arriver à mon but. Déja le temps nous semblait plus long qu'à l'ordinaire; nous craignions qu'il ne trahît sa parole; car quel fonds faire sur l'engagement d'un homme sans foi? lorsque le marteau de la porte extérieure de notre avant-cour frappe. On ouvre; nous entendons des pas, et bientôt le belouk-bachi Tahir, suivi de deux soldats escortant un homme noir comme les cachots enfumés d'où l'on venait de l'exhumer, entra dans la chancellerie — *Voilà le prisonnier; payez-nous son écrou.* Je leur jette quelques pièces d'or, et ils se retirent.

« Où suis-je, s'écria le malheureux, en se précipi-« tant à nos pieds; le ciel m'aurait-il épargné! Oui, « je ne crains plus rien, voilà les deux défenseurs « des chrétiens. Ah! mes généreux libérateurs, je « vous dois la vie, mais par quelles angoisses ai-je « passé! » Nous l'engageâmes à nous raconter ce qui était arrivé.

« Au moment, dit-il, où la caverne se ferme sur « les prisonniers du château du lac, on m'a ap-« pelé, et j'ai pensé que c'était pour me faire subir « le sort de mon oncle. Je me suis recommandé à

« Dieu, j'ai demandé pardon à mes compagnons de « captivité, en les conjurant de prier la Ste.-Vierge-« Reine de m'assister au moment redoutable de l'a-« gonie. Un papas, enchaîné près de moi, m'a ouvert « les portes du Ciel, en m'accordant l'absolution de « mes fautes et en me recommandant aux anges « du Seigneur, prêts à me recueillir dans leur sein. « Les prisonniers m'ont donné le baiser de paix, en « me saluant du nom de martyr, j'ai suivi ceux que « je croyais être mes bourreaux. Je n'entendais plus « rien, je ne me suis pas même aperçu que j'entrais « au consulat de France, et je crorais presque que « ce qui se passe est un songe.

Rassure-toi, Natché, tu es libre, et ton cousin, le jeune Nestor, va nous être rendu : je l'attends. « Le « fils d'Andruzzi! Il vit; ô mon Dieu soyez béni, ce « cher enfant me reste. — Mais parle-nous de la fin « tragique de ton oncle?— Les geôliers sont-ils par-« tis? — Oui. — Je l'avais oublié; mais vos domes-« tiques pourraient m'entendre! — Non!— Terre de « malédiction, les murs de nos cachots avaient des « oreilles, ils révélaient nos plus secrètes paroles... « Mon oncle, sachez tout, a péri victime du plus « lâche des assassinats! Hier, on nous avait conduits « enchaînés aux travaux publics, lorsqu'un soldat de « Tahir vint ordonner au major de le suivre. On « lui ôta ses fers, et on le reconduisit à sa prison, « où je rentrai avec la chiourme, à la fin du jour. « J'appris des geôliers, qu'on avait fait monter mon « oncle dans un étage situé au-dessus des cachots.

« Je ne savais que penser de cette disposition, quand « vers le milieu de la nuit, nous fûmes réveillés par « les cris d'un homme qui semblait lutter contre des « assassins, en poussant de grands cris. Je prête l'o- « reille, et je reconnais la voix du major. Je me mis « en prière... le bruit cesse, et une secrète horreur fit « dresser mes cheveux!... Le lendemain au matin, je « n'ai que trop connu l'étendue de mon malheur. J'ai « su, qu'après avoir long-temps résisté, la victime avait « été abattue à coups de barre de fer; qu'on lui avait « brisé la tête, et qu'ensuite on avait précipité son « cadavre dans la rue. Voilà la vérité, et le meurtre « que je viens de vous raconter n'est plus un secret « pour aucun des prisonniers. — Qu'il en soit un ici. « Ton neveu va paraître; je lui dirai, et tu attesteras, « que son père, qu'il ne manquera pas de me de- « mander, est en liberté et parti pour Corfou. Retire- « toi, je te ferai appeler quand il sera temps; n'ou- « blie pas ton rôle, et prends garde de laisser soup- « çonner la révélation que tu viens de me faire. »

Nous tenions un des prisonniers, mais le fils d'Andruzzi, qu'Ali pacha avait placé au nombre de ses pages, ne paraissait pas. Le janissaire que j'avais envoyé pour le recevoir était en retard, et deux domestiques, expédiés pour savoir ce qui se passait au sérail, n'avaient pu y pénétrer; on n'y apercevait plus ni feux, ni lumières. Déjà l'horloge de la ville avait sonné la quatrième heure de la nuit; nous attendions... lorsqu'une lanterne sourde, éclairant tout à coup ma galerie, me montra le fils d'Andruzzi,

conduit par mon janissaire. — « *Silence, ainsi le* « *veut le visir; voilà Nestor: il faut partir.* Entre, « mon fils, ne crains rien, tu es libre. — Et mon « père est-il libre aussi? — Tu le rejoindras. — « Il n'est pas ici? — Non. — Il est donc mort. — « Rassure-toi, il t'a précédé, tu le reverras.—Le « monstre l'a assassiné? » Et en vociférant, l'enfant arrachait sa longue chevelure blonde; .... puis, arrêtant fixement ses regards sur mon frère : « Je vous ai vu, « monsieur, à Chimarra dans la maison de mon père; « il vous aimait tant!.... ne me trompez pas, l'a-t- « on égorgé. — Il faut partir, Nestor; les moments « sont comptés, ton cousin est ici.—Mon cousin! — « Tu vas le voir, c'est lui qui te reconduira à Corfou.

Il serait impossible de décrire la scène qui se passa entre le fils d'Andruzzi et son cousin, quand je les eus rapprochés. Le fatal secret fut découvert, malgré mes précautions. Le jeune homme resta immobile, car les grandes douleurs sont muettes, les larmes qui coulaient abondamment de ses yeux s'arrêtèrent, et après une longue pause, il dit tranquillement : *mon cœur ne m'avait pas trompé. Martyr du Seigneur, je vivrai pour consoler ma mère, partons au plutôt. Vierge couronnée ayez pitié de mon pauvre père! Partons, partons, la cause du malheur est celle de Dieu, il nous protégera!*

J'acheminai les prisonniers sous la conduite du courrier français, que je prévins de faire diligence en prenant les sentiers les moins fréquentés, et de s'embarquer à la douane de Cataïto, qui ne dépendait

pas alors d'Ali pacha. Ils partirent environnés du silence et des ombres d'une nuit pluvieuse ; j'écoutai aussi long-temps qu'il me fut possible les pas des chevaux, et après m'être assuré qu'ils avaient franchi les postes avancés qui veillaient alors jour et nuit autour de Janina, je levai les mains en répétant cette phrase sortie de la bouche de l'innocence : *la cause du malheur est celle de Dieu, puisse-t-il protéger l'innocence !*

Une fièvre brûlante qui s'était emparée de mon frère, m'obligea de veiller à ses côtés, et le tyran non moins agité, ainsi que je l'appris, eut une nuit affreuse. Transporté de rage de voir échapper sa proie, il n'avait pu s'endormir qu'aux premières clartés du jour, et il ne se réveilla qu'assez tard heureusement, pour ordonner de courir après ses prisonniers qui échappèrent de quatre heures à la rapidité de la marche de ses sicaires.

La ville de Janina venait d'apprendre ce dernier attentat de son visir avec une crainte tempérée par le plaisir de savoir le fils et le neveu d'Andruzzi arrachés à sa fureur, lorsqu'aux rugissements du tigre altéré de sang, succédèrent des chants d'allégresse et d'hymen. Ils annonçaient le mariage de Moustaï, visir de Scodra, avec la fille aînée de Véli pacha, qu'on avait surnommée, et que son oncle Mouctar aimait appeler, *la princesse d'Aulide*, à cause que sa dot se composait de plusieurs villages situés dans cette contrée féconde en souvenirs mythologiques. Les saturnales qu'on célèbre dans ces occasions, commen-

cèrent aussitôt, car les préparatifs en avaient été ordonnés avec autant de secret que ceux des conspirations que le satrape ourdissait pour se défaire de ses ennemis. L'enceinte de Janina fut soudainement remplie d'une population étrangère, et huit jours après la proclamation des fêtes nuptiales, on vit danser sur les tombeaux, encore teints du sang des beys de la Chaonie et du Musaché, les beys de la Macédoine et de la Thessalie.

Ces derniers, qui connaissaient l'état de mésintelligence existant entre le satrape et son fils Véli, leur visir, étaient venus à ces noces, comme on s'aventure dans un guet-à-pens, c'est-à-dire, armés en guerre, et accompagnés d'escortes nombreuses, au milieu desquelles ils se cantonnèrent, au sein même de la ville où ils étaient conviés au plaisir; cependant tout annonçait la joie bruyante d'un peuple esclave qui s'étourdit pour ne pas entendre le bruit de ses chaînes. Les rues, les bazars et les places publiques étaient encombrés de Bohémiens accourus par hordes du fond de la Romélie. On ne rencontrait sur les routes que des paysans, guidés par leurs papas, qui conduisaient à la cour du visir des béliers avec les cornes enlacées de feuilles de papier doré, et des troupeaux entiers dont on avait teint les toisons en rouge. Un étranger qui serait entré alors à Janina, aurait pensé que les siècles entrevus et chantés par les poëtes, commençaient dans la Grèce devenue libre et heureuse. Hélas! c'était la Grèce esclave qui délirait devant un barbare. Les évêques, les abbés,

le clergé et les notables, étaient contraints de s'enivrer, de danser et de prostituer leur caractère, pour complaire à celui qui ne croyait être honoré que lorsqu'il avilissait les hommes. On se relayait jour et nuit pour soutenir la durée des bacchanales. Les feux, les cris de joie, les bruits des instruments de musique, les sauts des funambules, les combats des bêtes féroces, les joûtes du dgèrird, se succédaient sans aucune interruption. Les broches auxquelles rôtissaient des moutons, des chèvres et des boucs entiers, étaient en permanence sur les places, pour satisfaire une tourbe affamée de Schypetars, et des flots de vin coulaient aux tables dressées dans les cours du palais. Des piquets de soldats arrachaient les artisans de leurs boutiques, et les forçaient, à coups de fouet, de se rendre au sérail, pour prendre part à l'allégresse publique, tandis que des bandes de Bohémiens et de Bohémiennes impudiques forçaient les portes des particuliers sous prétexte *qu'ils devaient les divertir par ordre du visir*, et volaient effrontément tout ce qui tombait sous leur main. Les demeures privilégiées des consuls ne furent pas même à l'abri du contact de ces harpies, qu'il fallut repousser par des moyens plus énergiques que des paroles. Le visir se réjouissait d'un spectacle qui offrait des scènes si révoltantes, que les anciens coryphées des Lupercales auraient rougi de l'état d'abrutissement où la licence porta la populace. Mais ce qui flattait surtout Ali, c'était de pouvóir satisfaire son avidité, car tout convié devait déposer un cadeau sur le seuil de la porte

vizirielle de Son Altesse. Y manquer, aurait été encourir sa disgrace, et quatre secrétaires, inquisiteurs de la tyrannie, étaient assis aux portes du sérail pour demander énigmatiquement des *peskès* (cadeaux), qu'ils enregistraient soigneusement. Enfin, le dix-neuvième jour des orgies fut consacré au grand *Ziaphet* ou festin, auquel Ali pacha parut dans toute sa pompe, entouré de ses *esclaves nobles*, titre aussi ancien que le despotisme dans l'Orient, pour désigner la haute domesticité qui environne ses souverains (1). Il prit place au-dessus de plus de quinze-cents conviés qui remplissaient les galeries et l'*atrium* de son château du lac. Il promenait ses regards sur cette foule asservie, lorsqu'une dépêche, non moins fatale que la main invisible qui apparut à Balthasar, au milieu de son banquet royal, vint troubler ses plaisirs. Il l'ouvre, il apprend que de six sicaires qu'il avait envoyés à Larisse pour assassiner Pachô bey, élevé par son fils Véli au rang de sélictar (2), cinq d'entre

(1) Cette locution se trouve dans tous les écrivains de l'antiquité. « Alexandre étant au lit de la mort, dit l'Écriture, appela ses *esclaves nobles* qui avaient été nourris avec lui dès « son enfance, et leur partagea son empire. » (Machab. lib. I. c. 1) Il ne les regardait que comme ses premiers esclaves, et ils ne différaient des véritables que par le privilége de manger quelquefois à sa table, et de n'être fustigés que de sa main royale. (V. Diod. Sicul. lib. XVII. §. 65. Quint.-Curt. l. VIII. c. 6.; l. X. c. 8.

(2) Sélictar, porte-glaive, Πρωτοσπαθάριος : cette dignité existait à la cour des empereurs chrétiens de Constantinople.

V. Codin. Off. c. V. v. 55.

eux, après avoir manqué leur coup, avaient été saisis et pendus en place publique. Un trouble involontaire l'agitait, et vainement il essayait de faire bonne contenance. Il souriait, mais ses yeux étaient rouges de colère, et un *pressentiment sinistre le tourmentait :* γόον δ'ὠΐετο θυμός (1). Il se retira en faisant annoncer, par un de ses hérauts *qu'on continuât à s'amuser*, et le retour de la vingtième aurore qui éclairait les débauches, vit arriver dans la plaine de Janina le parrain de la couronne, envoyé par Moustaï, visir des Scodriens, pour recevoir l'épouse destinée à régner dans son harem.

Jousouf, bey des Dibres, vieil ennemi d'Ali pacha, qui était ce *parrain de la couronne*, avait dressé ses tentes au pied du Tomoros de Dodone, où il s'était campé avec un escadron de huit cents cavaliers guégues, et, quelques instances qu'on lui fît, il ne voulut jamais consentir à entrer en ville. On refusa au vieil Ibrahim la consolation d'embrasser et de bénir sa petite-fille, qui était depuis long-temps ravie à sa tendresse. Les pleurs de Zobéide, sa mère, les instances de son oncle, Mouctar pacha, les prières de la jeune Aïsché, modèle de douceur et de beauté, ne purent obtenir cette grace de celui qui avait disposé de sa main, sans demander le consentement de son père et de sa mère, clause sacrée, même dans la religion mahométanne (2). Aussi, les noces

(1) Odyss. lib. xx. v. 349.

(2) Voy. Code civil des Turcs, chap. V, des mariages con-

qui se célébraient dans les appartements des femmes furent-elles plus tristes que celles du château n'étaient bruyantes, et le départ de la jeune épouse fut marqué par les larmes et les sanglots de Mouctar, qui prévoyait sans doute les malheurs dont elle était menacée. Zobéide tomba privée de sentiment en recevant les adieux, les derniers adieux, hélas! d'une fille chérie, mais bien moins infortunée que sa mère, à qui la nature venait de révéler un secret plus affreux que la mort.

Zobéide était enceinte des œuvres d'Ali pacha, son beau-père. Souillée, sans cesser d'être vertueuse, puisque le coupable avait engourdi ses sens au moyen d'un breuvage soporifique, la victime de sa lubricité ne connut le crime dont elle était innocente, que par les signes d'un état qui fit le bonheur de sa vie, quand elle possédait son époux. Des demi-confidences de la part des femmes que le tyran avait menacées de la mort si elles ne favorisaient pas ses désirs; quelques souvenirs confus, ne lui permirent plus de douter qu'elle portait dans son sein le fruit de l'inceste. Qu'on juge du désespoir d'une femme qui idolâtrait celui auquel elle avait donné plusieurs gages de son amour. Mais à qui s'adresser, à qui recourir dans son malheur? Ce ne pouvait être qu'à l'auteur de son opprobre. Elle lui écrivit, en l'invitant à se rendre au harem, lieu impénétrable à tout autre qu'à

---

tractés au nom d'un tiers par abus ou par fraude, *nikiali ul fousouly*. Dhosson. P. BB. edit. in-folio, t. III.

celui qui l'avait pollué; car Ali seul, en qualité de chef de la famille, avait le droit de voir et de surveiller les femmes de ses fils; le législateur n'ayant pas supposé qu'il pût jamais exister rien de criminel entre un père et ses enfants. Le satrape ayant déféré aux instances de sa bru, elle tombe ses genoux, qu'elle embrasse; il mêle ses larmes aux siennes, il confesse son forfait, l'engage au silence, en promettant d'effacer les suites de son attentat, sans que la plus innocente et la plus infortunée des créatures puisse le faire renoncer à l'idée d'étouffer un inceste par un attentat non moins affreux.

Il n'y a point de secret chez un despote, parce que ceux qui l'entourent épient ses mouvements et sont sans cesse en état de conspiration contre son autorité. Pachô bey, toujours aux aguets, ne tarda pas à être informé de ce qui s'était passé entre le visir Ali et Zobéide. Ne calculant que ses ressentiments, il dépassa les bornes sacrés de l'honneur, en informant Véli pacha d'un évènement qui devait faire le tourment de son existence. Celui-ci dans sa fureur remercia son indiscret ami; ils jurèrent ensemble de se venger de l'auteur commun de leurs infortunes, et dès lors commença une lutte qui ne pouvait finir que par les crimes les plus révoltants.

On a vu, par ce que j'ai dit précédemment, qu'Ali pacha n'était pas homme à se laisser devancer dans la carrière des forfaits. Les noces venaient de finir aussi brusquement qu'elles avaient commencé; il était près de minuit, et je me trouvais au sérail, quand

l'émissaire d'Ali, qui s'était échappé sain et sauf de Larisse, se présenta. Tout le monde s'enfuit à son aspect, et le satrape m'ayant prié de rester, j'entendis sortir de sa bouche, agitée par un mouvement convulsif, ce rugissement : *il ne m'échappera pas*. Je savais de quoi il s'agissait, sans connaître le fonds de l'intrigue, et jamais il n'avait été plus essentiel de paraître tout ignorer. Il était dangereux de rester, il y avait de l'inconséquence à sortir dans un moment pareil, car on a toujours remarqué qu'à la cour d'un despote, il faut attendre la fin d'une explication avant de s'éloigner. Il ne comprit point mon embarras, et quelques faux-fuyants qu'il prit pour masquer son trouble, en me parlant en termes généraux de l'ingratitude de ses enfants, lui laissèrent juger, par mes réponses, que j'étais loin de pénétrer son secret. Ce qui acheva probablement de le convaincre fut de lui témoigner : *que je gémissais d'une division qui semblait ne plus permettre de rapprochement entre lui et son fils Véli pacha. — Cela se passera*, dit-il; et nous nous ajournâmes au lendemain pour une des entrevue les plus orageuses de ma carrière diplomatique.

On était alors dans les nuits d'hiver de l'année 1812, et les ombres, toujours favorables aux méchants, couvrirent de leurs voiles la noyade des odalisques qui avaient été complices de l'inceste du visir. J'ai su depuis qu'il n'avait attendu que mon départ du palais, pour présider à cette exécution. Elles furent cousues dans des sacs et jetées dans le lac

par des Bohémiens, auxquels le tyran fit aussitôt trancher la tête dans les souterrains du château, en employant des nègres muets pour les égorger, et cette combinaison le rendit, à ce qu'il crut, maître du secret d'un crime qu'il voulait faire tourner à son profit. Quelque temps après, l'attentat tout entier fut consommé par le ministère d'une de ces infames Thessaliennes, qui possèdent un secret que l'enfer seul pouvait inventer, pour attaquer la génération humaine jusque dans sa source. Il écrivit ensuite à son fils, qu'il l'autorisait à envoyer chercher Zobéide, ainsi que deux de ses enfants retenus jusqu'alors en ôtage, et que l'innocence de celle qu'il chérissait, confondrait le délateur qui avait osé faire planer sur sa tête le plus injurieux et le plus inoui des soupçons. Pachô bey, élevé à l'école d'Ali pacha, n'avait pas attendu cette explication pour demander à son cauteleux ami la permission de résilier sa charge, et il partit sans différer pour se rendre dans l'île de Négrepont.

Des lettres de Vilna, qui m'étaient adressées par le duc de Bassano, m'avaient prévenu dès l'ouverture de la campagne, que j'allais être spécialement en but à de nouveaux assauts, et que les intrigues, dont Janina était le foyer, prendraient une intensité extraordinaire. On m'avertissait d'être en garde, que le salut de l'armée de Corfou reposait en grande partie sur ma sollicitude. On me tenait le même langage de Constantinople, où la fatale nouvelle de l'assassinat d'Andruzzi ne fut pas plutôt connue, que notre ambassadeur fulmina contre son meurtrier, en

remettant une note officielle à la Porte Ottomane. A la suite de cette démarche, des reproches menaçants, accompagnés de l'ordre de se rendre en exil à Tébélen, avaient été adressés à Ali pacha, et c'était à ce sujet que nous devions avoir notre conférence du lendemain. Resté seul sur la brèche, éloigné de mon frère, que j'avais envoyé auprès du général Donzelot, pour savoir ce qui se passait dans le nord de l'Europe, je me tins prêt au combat avec plus de calme que le tyran auquel je devais résister en face.

Dès le point du jour les cahouas du visir étaient à ma porte pour m'inviter à monter au palais de Litharitza, où le visir, qui n'avait pas dormi de la nuit, me donnait rendez-vous, et je ne me fis pas attendre. « (1) Tu fus toujours mon ennemi, me dit « Ali, sans préambule, dès que tout son monde se fut « éloigné; écoute, et sois enfin satisfait. De toutes les « promesses qui m'ont été faites au nom de ton em- « pereur, aucune n'a été remplie. Corfou, les Iles « Ioniennes, Parga, point insignifiant pour la France, « m'avaient été montrées en espérance, et rien ne « m'a été accordé. Comme tu as toujours prétendu « que ces sortes d'engagements n'étaient pas venus à « ta connaissance, j'ai lieu de penser que tu as été

(1) J'abrège ce long entretien, en le réduisant aux termes les plus simples. Il n'y a rien que de vrai; et ceux qui m'ont vu sur le terrain, ainsi que les ministres et ambassadeurs qui ont suivi ma carrière, savent que je n'ai pas dit la moitié des dangers que j'ai courus, et que je n'ai jamais supposé de ces vains discours qui sont des moyens surannés en histoire.

« le principal obstacle à l'accomplissement de mes « désirs. Je n'en veux citer qu'une preuve. N'est-ce « pas toi qui as fait arrêter à Trieste des présents « considérables que la France m'envoyait, en écri- « vant *que c'était du bien perdu, si on me donnait* « *quelque chose?* Ce n'est pas tout; non content d'a- « voir fait repousser mes agents à Tilsit, à Venise et à « Paris, tu me poursuis maintenant devant le divan, où « ton ministre m'accuse hautement du meurtre d'An- « druzzi, lorsque je t'ai si loyalement rendu son fils « et son neveu. Eh bien! apprends tout; pour prix « des services rendus à ton pays, on m'ordonne, d'a- « près tes plaintes réitérées, de quitter Janina et de « me rendre à Tébélen pour y finir mes jours. Com- « mande maintenant ici: es-tu content? »

« S'il m'était permis de répondre au visir Ali pa- « cha, repartis-je avec calme, — parle — je lui « dirais qu'il a raison de penser que je n'ai jamais eu « connaissance qu'on lui eût promis les Iles Ionien- « nes, parce que, n'étant pas souverain, il ne peut « posséder ni acquérir à titre de rétrocession spéciale, « un pays quelconque, sans s'élever au rang de ses « maîtres, et encourir le reproche de félonie, même « par une adjonction au territoire ottoman, faite en « son nom privé. Quant à Parga, que ton altesse ne « cesse de réclamer, en considérant de quelle manière « tu en uses avec les chrétiens de Prévésa, je lui dirai « que, si une pareille concession était en mon pou- « voir, j'aimerais mieux mourir que d'y donner mon « assentiment; que cela soit dit pour toujours.

« Quant aux présents que ton altesse regrette, je « conviens, qu'en voyant les Anglais aborder à Pré- « vésa avec des vaisseaux chargés d'artillerie et de « munitions de guerre, j'ai eu une trop haute idée « de ton importance, pour avoir l'air de la disputer « à nos ennemis par une sorte d'enchère mercan- « tile indigne de la France et de toi. » Il sourit. « J'espère donc que tu apprécieras ma délicatesse. « — Tu me pardonneras sans doute également d'a- « voir éloigné, des antichambres de nos ministres, des « gens tirés de la fange, que tu transformais en am- « bassadeurs. Ce n'est plus qu'à ton sublime empereur « qu'il appartient d'opérer de pareilles métamorpho- « ses, en faisant d'un *baltadgi* ou d'un *caracou-* « *loudgi* (1) un ministre plénipotentiaire, pour re- « présenter ce *distributeur des couronnes*. Permets- « moi maintenant...—Dis, dis, s'écria le visir en riant « aux éclats.—Permets-moi, sans t'irriter, de t'adres- « ser quelques reproches. En quoi t'ai-je jamais manqué « pour me croire assez stupide, que d'avoir ajouté foi « au récit fabuleux de la mort d'Andruzzi, que tu com- « posas avec tant d'adresse. Penses-tu que j'en ignore « les tristes détails, quand toute la ville gémit sur

(1) Baltadgi, fendeur de bois. Ce fut un homme de cette classe, attaché au service du sérail, qu'on envoya comme ambassadeur à la cour de Louis XV. Les *Caracouloudgis*, ou *marmitons*, sont des bas officiers du corps des janissaires. En général l'orgueil mahométan ne députe guère auprès des puissances chrétiennes que des gens qu'il dédaigne, et encore croit-il compromettre sa suprématie.

« les excès auxquels un génie ennemi de ta prospé-
« rité te pousse? Je l'ai plus à cœur que toi cette
« prospérité, en t'arrachant des malheureux qui n'ont
« pas plutôt cessé de vivre, que tu regrettes de les
« avoir immolés. Remercie-moi donc d'avoir sauvé
« le fils et le neveu de celui que tu avais fait périr,
« et n'oublie jamais que ta puissance a ses bornes,
« car si tu peux tuer, il est au-dessus dé tous tes
« moyens de rendre la vie même à un oiseau; enfin,
« souviens-toi que nous vivons dans un temps où les
« hommes ont assez de discernement pour savoir être
« mécontents, et qu'un pouvoir absolu, quel qu'il
« soit, ayant pour terme la durée de la force, son
« action ne peut être que passagère. Voilà ce que
« j'avais à répliquer au visir Ali pacha; qu'il me soit
« maintenant permis de traiter d'homme à homme
« avec Ali Tébélen. »

Je déplorai la fausse position dans laquelle nous nous trouvions respectivement, en protestant du regret que j'avais de le voir réduit à quitter un poste conquis par son courage. Je l'engageai à se résigner aux ordres du sultan; « *ma Porte Ottomane sera toujours ici; reviens bientôt, et puisses-tu, mieux éclairé sur tes véritables intérêts et ceux de tes enfants, ne jamais oublier que le prince le plus puissant est celui qui sait le mieux tempérer son autorité par la modération.* » Nous nous quittâmes, et, dans la nuit, le visir prit la route d'Argyro-Castron, d'où il ne serait jamais sorti sans les évènements qui ne tardèrent pas à changer la face de l'Europe.

CHAPITRE VII.

Nouveaux dangers du consul de France. — Ali revient de son exil; — fait assassiner Jousouf bey des Dibres. — Empoisonnement d'Aïsché, épouse de Moustaï pacha. — Réduction des serviens par Khourchid pacha. — Lettre de Khalet effendi au visir Ali. — Se projets nouveaux contre Parga. — Discussion violente à ce sujet. — Expédient employé pour déjouer cette entreprise. — Les troupes du satrape attaquent Parga; — sont mises en déroute. — Fuite de son escadrille. — Mort de six grenadiers français et de deux religieuses. — Allégresse du tyran changée en fureur. — Conduite honorable de M. G. Foresti, résident de S. M. B. — Stratagème employé pour rendre le colonel Nicole suspect aux Parguinotes. — Intelligences de ceux-ci avec les Anglais; — se livrent à eux; — en reçoivent le pavillon de S. M. B. qu'ils arborent. — Retour d'Ali à Janina. — Discours remarquable qu'il tient au consul de France. — Réponse.

L'ANGLETERRE avait à cette époque pour résident à la cour du visir Ali pacha M. Georges Foresti, qui aurait paru une exception parmi les diplomates de S. M. B., si depuis quinze ans, ils n'avaient pas reçu dans l'Orient une régénération morale, par les noms de quelques ministres tels que MM. Adair, Canning, et l'honorable Robert Liston. M. Foresti, aussi zélé pour le service de son prince, qu'homme de bien, ne vit pas plutôt Ali pacha dans la disgrace, qu'il se rendit à Argyro-Castron. Ce n'était pas pour

consoler celui qu'il n'avait jamais estimé, mais afin de l'éclairer de ses conseils, et surtout de surveiller la perfidie de ses desseins.

La mésaventure du tyran n'avait pu être longtemps secrète. On se demandait comment il avait cédé, lorsque le tragique vingt-neuvième bulletin de la grande armée, répandit dans la Grèce la nouvelle des désastres de Napoléon. On ne mit plus en doute à Janina, que le consul français allait périr victime des ressentiments d'Ali pacha, et un de ses secrétaires, Colovos, lui conseilla de s'éloigner. *Je l'ai entendu*, lui dit-il, *et vous ne pouvez imaginer quel sort épouvantable il vous réserve; fuyez, il en est temps encore, fuyez au nom de Dieu! — Il est trop tard*, repartit le consul, *il a intérêt à me ménager*, et il ne voulut pas s'expliquer plus positivement. Un billet écrit en italien, l'*avertissait qu'un assassin était attaché à ses pas.* Il n'en connaissait point l'écriture; mais céder au danger! cette idée était loin de sa pensée. Il attendit donc les évènements avec autant de tranquillité qu'on peut en conserver dans un grand danger, convaincu qu'Ali, qui commit rarement un crime contraire à ses intérêts, ne se perdrait que par l'abus de ses prospérités; il devait tomber de plus haut.

Pareil au Léviathan, le rebelle, frappé de l'anathême civil, réfugié à Argyro-Castron, ne fut pas plutôt informé de nos revers, qu'il revint à Janina. A son attitude, on aurait imaginé qu'il avait aussi triomphé de ces armées vaincues par le climat, qui pouvait

seul renverser tant de héros; et il insulta lâchement aux manes de nos légions sacrifiées par Varus à l'inclémence des saisons; car l'honneur français était intact au milieu de nos désastres. Je m'abstins d'aller visiter le tyran, et mon frère, qui venait de me rejoindre, tempéra son arrogance, en lui apprenant que loin de le redouter, le général Donzelot se glorifiait de donner asyle aux familles patriciennes de l'Épire, qu'il avait proscrites. Cette réponse énergique à une extradition que le tyran sollicitait, le détermina à envahir la partie occidentale de la basse Albanie. Ainsi, dès l'ouverture du printemps, il acheva la conquête de la Thesprotie, en s'emparant de la ville de Margariti; et, à l'exception de Parga, il fut maître absolu de l'Épire, qu'il avait désolée.

Des ruines, tels sont les monuments de la tyrannie; et le satrape guidé par une furie vengeresse, allait bientôt ajouter aux tombeaux élevés autour de lui, celui de la jeune Aïsché sa petite-fille, qu'il venait à peine de couronner du bandeau nuptial. Désespéré de n'avoir pu attirer dans ses filets Jousouf bey des Dibres, que son influence plus encore que son courage lui rendaient redoutable, il résolut de le faire assassiner. La chose était difficile, car tout homme puissant était sans cesse alors en réserve contre ses embuches, et il fallait des moyens nouveaux pour parvenir à ses fins. Mais que ne peut pas le génie du crime? Janina était remplie d'aventuriers; et un de ces scélérats repoussés de la société, qui trouvent toujours accès chez les princes auxquels ils ressem-

blent, avait offert de lui vendre le secret de la poudre fulminante. Ce brulot portatif, plus meurtrier que le poignard, et surtout plus commode pour commettre des assassinats, fut reçu avec avidité par Ali pacha. On en fit l'essai en sa présence, sur un pauvre religieux de l'ordre de St. Basile, qu'il tenait depuis long-temps en prison pour le forcer à une simonie sacrilége, et l'expérience ayant répondu à ses désirs, il résolut d'en faire l'application. Il se hâta en conséquence d'expédier par un Grec qui ne s'en doutait nullement, un prétendu firman renfermé et scellé suivant l'usage dans un étui cylindrique, à Jousouf bey, qui en l'ouvrant, eut le bras emporté par l'explosion de la poudre fulminante, et mourut de sa blessure après avoir fait écrire à Moustaï pacha de Scodra, de se tenir sur ses gardes.

Sa lettre arriva à Moustaï pacha, au moment où une pareille machine infernale venait de lui être adressée sous le couvert de sa jeune épouse, que son grand-père chargeait de lui remettre. Le paquet fut saisi, et la belle-mère d'Aïsché, femme jalouse et cruelle, dénonçant aussitôt la plus innocente des créatures, qu'elle accusait d'un crime que ses vertus auraient seules démenti, un poison secret coula aussitôt dans les veines de celle qu'on ne daigna ni interroger, ni mettre devant son juge. Ainsi la fille de Véli et de Zobéide, enceinte de six mois, mourut pour expier l'attentat de son aïeul, qui éprouva plus de chagrin d'avoir échoué dans son entreprise, que du sacrifice de la jeune et douce Aïsché.

Les régions sauvages de la *Guégaria*, épouvantées du meurtre de leur chef Jousouf bey, tremblaient devant le génie d'Ali pacha; et la Thesprotie, réunie à ses domaines, ne lui montrait plus dans le lointain que l'acropole de Parga, restée étrangère à sa domination. Ce promontoire, sur lequel s'élevaient les autels du vrai Dieu, entourés d'une population de quatre mille chrétiens paisibles, était pour le tyran le rocher de Sisyphe. Son aspect faisait le tourment de son existence, lorsque la révolte d'Agia, bourgade limitrophe, qui demanda à faire cause commune avec les Parguinotes, en se réunissant spontanément à leur confédération, porta sa colère au plus haut degré d'exaspération. Aussitôt le cri de guerre retentit au serail, et sans les victoires de Lutzen et de Bautzen, il est probable que la guerre allait éclater dans un pays où l'on s'était appliqué à maintenir une neutralité, qui ne pouvait être rompue dans des circonstances plus facheuses. Le consul de France eut le bonheur inespéré de faire évoquer à Constantinople, la connaissance d'une affaire que l'épée seule pouvait plus tard terminer, et l'année 1813 se termina sous ces auspices.

La Porte, accoutumée à dissimuler, crut devoir garder le silence, en se référant à une plus ample information, parce que les affaires de la Servie appelaient alors toute son attention.

Le traité de Bukarest avait promis l'oubli du passé aux Serviens, qu'une puissance étrangère avait soutenus pendant douze ans contre ce qu'elle appelait

alors *l'autorité illégitime* du sultan, tant la morale des cabinets est flexible, et qu'elle abandonnait au moment où ils n'étaient plus utiles à sa politique, en leur recommandant de se soumettre au sultan. Des cœurs ulcérés ne se calment pas avec des manifestes. Comme on vit qu'il fallait plus que des firmans pour faire rentrer les descendants des Daces dans le giron de l'obéissance, le divan jugea convenable d'appuyer ses raisons, du concours de la force armée. Le soin de réduire Czerni Georges et ses bandes fut en conséquence confié à Khourchid pacha, qu'on faisait reparaître en scène toutes les fois qu'on avait quelque entreprise difficile à terminer. Son ennemi Khalet effendi, qui avait été long-temps stipendié par Ali, avait cru se venger de Khourchid, en lui procurant une pareille commission; mais les évènements ne répondirent pas à ses vœux.

Le vieil ennemi de la race Tébélénienne, Khourchid, bien convaincu qu'il ne tirerait de Constantinople que des embarras, songea à se créer des ressources particulières. Il appela en conséquence autour de lui les Timariots et les Spaïs de la Turquie d'Europe. Content de ces milices, qu'il sut plier à une discipline sévère, et des secours de la Bosnie qui se leva en masse à ses ordres, il ne voulut pas qu'Ali pacha, ni aucun de ses fils, fussent conviés à l'honneur d'une expédition qu'il eut ~~la gloire~~ de terminer, sans égorger des populations entières; chose inouie jusqu'alors dans les fastes militaires de l'empire ottoman (1).

(1) Belgrade, Schabatz, et toutes les principales forteresses

C'est pour la première fois que j'ai nommé Khalet effendi, courtisan délié du sultan, qu'on verra figurer dans la suite de cette histoire, au milieu de la commotion qui ébranla l'empire Ottoman. Il mandait à Ali de surveiller les desseins des Français, et de profiter des évènements, pour tenter un coup de main contre Parga, en le prévenant d'agir de manière à pouvoir être désavoué sans se compromettre, s'il échouait dans son entreprise.

Dès ce moment les vociférations, signe ordinaire de l'impuissance, cessèrent, et on distingua bientôt les préparatifs d'une expédition extraordinaire. Pendant les mois de janvier et de février, les routes furent couvertes de troupes qui arrivaient à Janina, et on dut à l'indiscrétion de Mouctar pacha d'être prévenu des desseins de son père. On entrait dans le mois de mars, quand le visir levant le masque, appela le consul de France au serail, pour lui notifier, qu'il allait porter du côté de Parga, un corps d'armée de cinq à six mille Albanais, commandés par ses lieutenants Hago Muhardar et Omer Brionès, qui seraient subordonnés à son fils Mouctar. A cette déclaration, le consul demanda au visir, ce qu'il prétendait en dirigeant des troupes vers cette frontière? *M'emparer d'Agia, combattre ses habitants rebelles, et les poursuivre jusque dans Parga, s'ils s'y refugient!* « Le choses

de la Servie se rendirent sans coup férir à Khourchid pacha, qui eut la sagesse d'empêcher ses troupes de porter la dévastation dans les campagnes, et de pousser les chrétiens au désespoir.

« étant ainsi, repartit celui-ci, mon rôle de négocia-« teur finit, et je vous prie de me donner des passe-« ports pour sortir à l'instant de l'Épire. » Déja le consul se levait pour sortir, lorsqu'Ali le retint, en le saisissant avec force par le bras : « Suis-je votre « prisonnier? — Non, écoute.... Je suis informé que « les Parguinotes traitent dans ce moment, pour « livrer leur ville aux Anglais, tandis qu'ils négocient « auprès du général Donzelot, pour en obtenir de « l'argent et des munitions. Juge, et prononce, si je « peux me laisser prévenir dans l'occupation d'une « place cédée à la Porte par un traité, et qui doit « faire partie de mes domaines. Mes troupes partent « cette nuit; elles s'abstiendront de toute hostilité; « mais si l'œuvre de la trahison s'accomplit, je les pla-« cerai de manière à gagner les Anglais de vitesse. »

Dans toute autre circonstance, le consul aurait répliqué au visir, que son stratagème serait considéré comme un acte d'hostilité; mais il feignit de se payer de ses raisons. Fronçant alors le sourcil, Ali lui demanda une lettre pour le commandant de Parga Hadgi Nicole, colonel des chasseurs d'Orient (1), afin de l'engager à remettre la place; et lui ayant

(1) Nicole, surnommé Hadgi, à cause qu'il avait fait le pèlerinage de Jérusalem, natif de Kyssos ou Tchesmé, dans l'Asie Mineure, s'était illustré au service des beys d'Égypte, et depuis sous les drapeaux français. La vie de cet homme, mort à Marseille en 1816, fournirait une histoire très-intéressante, si on parvenait à retrouver les mémoires qu'il avait dictés à un officier-général de notre armée d'Orient.

répondu qu'il ne pouvait le faire, il changea brusquement de batterie. Il proposa d'envoyer à Corfou un négociateur, chargé de porter au général Donzelot des propositions, tendantes à lui demander la remise immédiate de Parga aux conditions les plus avantageuses dans sa position, et les plus honorables pour nos armes. Le consul saisit avec empressement cette idée, qui lui parut offrir le seul moyen de sauver une population chrétienne, qu'il avait protégée et défendue depuis tant d'années au péril de sa vie. Le commissaire du visir qui devait se rendre à Corfou fut laissé à son choix, et on présume qu'il désigna un homme digne de sa confiance. On regrette que la sûreté personnelle de cet individu ne permette pas de faire connaître son nom, pour reposer l'attention du lecteur sur une des créatures les plus vertueuses de l'Épire. Il fut convenu qu'on lui donnerait une lettre d'introduction auprès du général, et que Colovos, drogman du visir, se rendrait à l'instant chez le consul, pour se concerter sur sa rédaction. Ali parut enchanté de cette déférence, promit de ne rien entreprendre avant d'avoir reçu une réponse de Corfou, et on se quitta dans les meilleurs termes.

Colovos resté un moment auprès du pacha, pour recevoir ses dernières instructions, n'eut pas plutôt rejoint le consul avec le commissaire, qu'il lui confia que l'intention positive de son maître était d'attaquer Parga, et de risquer par l'entremise de ses lieutenants, un coup de main contre cette ville, sauf à les désavouer s'ils ne réussissaient pas; et il finit en

conjurant le consul d'aviser aux moyens de déjouer ses projets. Le commissaire pénétré du même désir, prit Dieu à témoin qu'il avertirait avant tout le général Donzelot des desseins perfides du satrape, et qu'il emploierait tout pour faire échouer la négociation dont il le chargeait. Cela posé, on convint qu'il fallait d'abord prévenir le colonel Hadgi Nicole de la marche de l'ennemi. Mais quels moyens employer? Le consul était cerné dans sa maison par les agents de la police du pacha, et personne n'osait en sortir ni y pénétrer sans se rendre suspect. Une lettre pouvait être interceptée, et alors elle compromettait le succès du plan salutaire. On était réduit aux expédients, quand le commissaire se souvint d'un vieillard qui l'avait servi autrefois dans des moments difficiles, et il se chargea de l'expédier du lieu de son domicile. On lui remit en conséquence un très-petit morceau de papier empreint du sceau du consulat, sur lequel était écrit le simple avis du danger; et il fut convenu que cette dépêche laconique serait cachée dans les vêtements du messager, auquel on sut donner un zèle intéressé.

Colovos et le commissaire assurèrent au consul la vérité de ce que lui avait dit le pacha, au sujet des négociations des Parguinotes avec les Anglais. *C'est nous autres Grecs,* dit le premier en riant, *qui leur avons suggéré cette idée!* Pour se justifier, il me raconta, que la marche des évènements permettant de croire que Corfou allait échapper aux Français, les Grecs avaient dû songer aux intérêts de la der-

nière peuplade chrétienne libre de l'Épire. On avait la parole de M. Georges Foresti, résident de S. M. B., qui était parti depuis deux jours, pour se rendre auprès du général Campbell à Zante, pour négocier cette affaire; et si le visir ne réussissait pas dans son attaque, les Anglais occuperaient indubitablement Parga, aussitôt après sa défaite!... *Mais* ajouta Colovos, *tremblez pour vos jours s'il triomphe; car c'est dans la victoire que les lâches sont à craindre.*

Le consul apprit à son réveil le départ du visir pour Prévésa, et celui de son fils Mouctar qui avait pris la direction de Paramythia, en même temps que l'arrestation de cinq jeunes Parguinotes, auxquels il avait fait obtenir des demi-pensions au collége de Janina. Croyant alors qu'on allait peut-être commettre contre lui quelques violences, il mit ses chiffres ainsi que ses papiers les plus precieux en lieu de sûreté; paya les gages à ses domestiques, le salaire aux janissaires; et pour savoir s'il était encore libre, il envoya demander des chevaux de poste à Tahir Belouk Bachi. Celui-ci répondit qu'il n'en avait pas de disponibles, ce qui était croyable, et qu'il conseillait en ami au consul de rester tranquillement chez lui, *sans sortir.* Cet avis ne lui en disait que trop, et sa situation aurait été accablante, s'il n'avait eu alors la compagnie MM. Smart Hughes (1), et Townley Parker.

---

(1) Auteur d'un excellent voyage dans la Grèce, publié à Londres en 1820.

Quoique en guerre avec la Grande-Bretagne, le consul-général de France avait toujours accueilli avec cordialité les voyageurs anglais. Il jouissait de l'avantage de rencontrer dans ceux qui se trouvaient alors à Janina, deux étrangers auxquels il put confier son cruel embarras. Ils l'entendirent.....; et pour la première fois de sa vie, il souhaita de voir le pavillon britannique remplacer celui de la France, sur une place menacée par la férocité d'Ali pacha, qui ne pouvait long-temps résister à ses armes. Sans doute que la perte de ce poste, jointe à l'occupation récente de Paxos par les Anglais, allait gêner les approvisionnements de Corfou; mais cette considération cédait devant l'intérêt plus puissant de l'humanité. Il semblait démontré qu'une fois Parga occupé par les Anglais, jamais la croix ne ferait place au croissant, et que les destinées d'Albion aussi durables que son empire maritime, seraient désormais celles des Parguinotes.

Tandis qu'on se repaissait de ces espérances, les hordes d'Ali pacha commandées par des chefs obscurs, qu'il aurait volontiers sacrifiés, si la France s'était trouvée en mesure d'exiger un jour des réparations, franchissaient les sommets des monts Vigla et Alecci qui commandent l'entrée du défilé septentrional de Parga. Mouctar pacha n'avait pas dépassé Paramythia (1); Omer Brionès et Hago Muhardar, auxquels ils avait remis le commande-

(1) Dix-huit milles de Parga.

ment des troupes, avec l'injonction de s'arrêter en deçà de la frontière, avaient lancé ces bandes qui dénoncèrent les hostilités en poussant des hurlements, et en faisant retentir les échos d'une bruyante fusillade. Elles venaient de s'emparer d'Agia, où elles n'avaient trouvé que quelques vieillards à égorger. Elles étaient altérées de carnage; l'aspect du territoire chrétien redoublait la soif du sang qu'elles éprouvaient.... Elles dépassent la limite sur laquelle était bâtie une humble chapelle consacrée à la reine des anges, sous l'invocation de la Vierge de Zaglianitza. Elles arrivent, ayant en tête deux cent cinquante cavaliers au poste de St. Triphon, où trente soldats français les arrêtent court, en jetant par terre autant de barbares qu'ils tirent de coups dans deux décharges répétées. Les cavaliers qui se poussent dans une descente rapide, roulent bientôt sur les cadavres amoncelés au fond de l'étroit sentier où ils débouchaient au galop; l'infanterie se mêle avec les chevaux, le commandement n'est plus entendu, et la déroute commence. Nos braves, qui n'avaient à regretter que deux camarades, élèvent leur chakos sur la pointe de leurs baïonnettes. Les cris long-temps inséparables, de *France* et de *victoire* se faisaient entendre, lorsqu'un signal parti de l'Acropole de Parga, les avertit de se replier sous le canon de ses remparts. On avait aperçu une nuée de Schypetars turcs descendant des hauteurs de Rapéza, qui manœuvraient pour les envelopper.

A cette vue, la bande Schype qui fuyait reprend

courage. Le cris de Allah, de Mahomet et de mort aux infidèles retentissent, et transportés de fureur, les barbares se poussant avec la rapidité tumultueuse des vagues soulevées par la tempête, pénètrent dans les rues de Parga. Soudain le canon du château tonne, les soldats et les habitants se retranchent dans les maisons, et une colonne de huit cents Parguinotes embusquée vers le défilé du mont Pézovolos qui conduit à Moûri, rétrogradant brusquement contre l'ennemi, se répand en tirailleurs sur son flanc gauche, et engage un combat meurtrier. Français, Grecs, vieillards, femmes, enfants, rivalisent de courage et d'audace. Du fond des bosquets d'orangers, où l'œil des Turcs ne peut les découvrir, et des jardins ombragés de cédrats enlacés de guirlandes de roses et de jasmins, partent mille et mille coups de fusil, qui portent la destruction. Une fumée épaisse, d'où jaillit la mort, enveloppe les voûtes de verdure naguère asyle de la paix, lorsque les Francais, descendus de l'Acropole, attaquent l'ennemi en front. Le bruit des tambours, le roulement du canon et de la mousqueterie achèvent la défaite des barbares. Ils se débandent; ils abandonnent sur le terrain quatre bim-bachis(1), avec un grand nombre de morts et de blessés. Ils sortent du territoire chrétien, teint de leur sang. Ils fuient, emportant pour trophées les têtes de quatre filles du Seigneur, et de six grenadiers français, chargés de la garde du monastère

(1) Bim bachi, commandant de mille hommes.

de Notre-Dame des Blaquernes, où ces religieuses, immolées au pied de l'autel de leur céleste époux, mêlèrent leur sang à celui de leurs défenseurs.

Palmes du martyre et de la gloire, croissez sur le cap Chéladi; ombragez le tombeau des pieuses colombes de la sainte Sion, et de six guerriers, enfants de l'opulente Normandie, que leurs familles ne reverront jamais (1). Jamais! Étrangers qui visiterez ces plages, donnez une larme à leur mémoire; ils sont morts loin de leur patrie.

Les mahométans, consternés de leur défaite, fuyaient à travers les vallées de la Thesprotie, tandis qu'un autre combat s'engageait à l'orient de Parga. L'escadrille d'Ali pacha, sortie du golphe Ambracique, venait de s'approcher pour prendre part au carnage; car l'ordre du tyran voulait que les habitants au-dessus de douze ans, ainsi que la garnison, fussent passés au fil de l'épée. Quelques volées, tirées des batteries de la Madona Analipsis, îlot qui défend les approches de la place et de son principal mouillage, suffirent pour l'éloigner. Une barque montée par des Paxinotes, peuplade la plus timide de l'archipel Ionien, s'étant mise à la poursuite des fuyards, l'amiral du visir, Athanase Macrys, Grec de Galaxidi, dont elle accosta le bâtiment, fut tué d'un coup de fusil sur son banc de quart. D'autres embarcations mettaient à la voile, encouragées par cet exemple; mais la frégate anglaise la Savanah, qui croisait au large, ne permit pas aux

(1) Ils étaient tous natifs du département de l'Eure.

chrétiens, alors rangés sous nos couleurs, de s'aventurer en pleine mer pour donner la chasse aux Turcs: les cris de victoire retentirent dans Parga.

Ils retentissaient presque en même temps à Prévésa, où le visir Ali pacha tenait sa cour. Un courrier, expédié au commencement de l'action, lui avait apporté des oranges cueillies dans les vergers de Parga; et il lui donna sa bourse remplie d'or pour prix de cette bonne nouvelle, en faisant annoncer par des crieurs publics la gloire de ses armes. Les cris d'allégresse redoublèrent à l'arrivée d'un second messager, lorsqu'avec le bulletin du mouvement rétrograde d'une de ses bandes, on lui présenta les têtes des deux soldats français tués au poste de St.-Triphon, en lui annonçant que ses troupes avaient penétré dans les rues de la ville basse de Parga. Sans attendre d'autre avis, Ali commande à ses gardes de monter à cheval, et il se jette dans sa calèche, en prenant la voie romaine qui conduit à Nicopolis. Jamais Auguste ne fut aussi superbe après la bataille d'Actium, qui mit en ses mains le sceptre du monde, qu'Ali Tébélen dans sa marche rapide vers la cité de la victoire. Il détachait courriers sur courriers à ses généraux pour leur mander d'épargner les femmes et les filles de Parga, qu'il destinait aux délices de son harem, et surtout de ne rien laisser distraire des armes et du butin, lorsqu'arrivé aux arènes de Nicopolis, un troisième Tatar lui apprend la déroute de son armée. Un voile de douleur se répand sur ses traits, et ses lèvres tremblantes ont peine à articuler l'ordre

de rebrousser chemin vers Prévésa. Les chevaux se précipitent aussitôt sous le fouet du cocher, et rentré dans son palais, le tyran, déçu de son espoir, éclate en sanglots. Il se roule sur son sopha, en mugissant comme un taureau, sans qu'aucun des siens ose prendre la parole pour lui adresser des consolations. Parga, nom fatal, est le premier qu'il prononce, en le mêlant à ses imprécations. Il demande par fois s'il est bien vrai que ses troupes ont été battues. *Que votre malheur*, répètent ses pages en s'inclinant, *retombe sur nous*, Νὰ πάρωμεν τὸ κακό σου! On essayait de le tenir dans l'incertitude, lorsque, levant les yeux du côté de la mer, il aperçoit de sa fenêtre sa flottille doublant la pointe du Pantocrator, pour rentrer dans le golfe Ambracique. Elle mouille au pied du sérail; on hêle la barque commandante et le son du porte-voix lui annonce la mort de son *navarque* Athanase Macrys.... Et Parga? *Vivez: que Dieu vous accorde de longues années, seigneur; les Parguinotes ont échappé aux coups de votre altesse*. Sa tête retombe sur sa poitrine: *Kismet idgel gueldy, le destin le veut,* dit-il en soupirant.

Cette réflexion ayant rendu le calme à ses esprits, il fait inviter à une conférence M. Georges Foresti, résident de S. M. B., qui l'avait devancé de quelques jours à Prévésa. Il lui raconte sans feinte ce qui vient de se passer; il le conjure d'intervenir dans le danger imminent où il se trouve; il le prie en fondant en larmes d'engager les Anglais à *daigner assister leur vieux ami, le bon serviteur de leur roi*, dans une

seconde entreprise contre Parga, qu'il veut recevoir de leurs mains, et tenir à hommage du souverain de la Grande-Bretagne. Il sera à jamais le plus humble de ses esclaves, et le plus reconnaissant de tous les hommes envers celui qui, aidant à le venger, le mettra à l'abri du courroux des Français, qu'il vient d'encourir en leur déclarant la guerre. Il se confond en protestations, parle de sa barbe blanchie au milieu des dangers; il n'aspire et n'aspirera désormais qu'à vivre en paix, s'il obtient un coin de rocher insignifiant, mais qui fut toujours la pierre de scandale de l'Épire et le refuge de ses ennemis. M. Foresti feint de céder à ses instances; il ne demande qu'un vent propice pour se rendre à la croisière anglaise, pour s'y aboucher avec le commodore; et le satrape renaît à de nouvelles espérances.

Dès que M. Foresti l'eut quitté, Ali songea qu'en attaquant Parga aussi loyalement que le comportait une agression condamnée par le droit public, il avait négligé d'user de stratagème, moyen qui a réduit plus de villes, depuis la prise de Corinthe par Philippe jusqu'à nos jours, que tous les efforts de la balistique ancienne et moderne. J'ai acheté le gain de la bataille, disait naïvement le grand Frédéric; mais Ali n'aurait trouvé que peu d'ames vénales pour se résigner à passer à prix d'or sous un gouvernement tel que le sien, et il ne pouvait rien acheter. Il sentait cette difficulté, et il comprit qu'il fallait diviser les Parguinotes, afin de susciter entre eux des mésintelligences fatales à leur cause.

Le colonel Nicole, qui venait de s'illustrer en défendant Parga, avait séjourné pendant près de six mois à Janina, où il avait conduit un détachement de canonniers français, mis sous ses ordres par le général Marmont, qui servirent Ali pacha en qualité d'auxiliaires jusqu'à la paix de Tilsit. Le pacha avait fait un accueil tout amical au colonel, dans lequel il voyait un homme dont il avait entendu parler depuis long-temps, et il s'établit entre eux, tant par les souvenirs que par les rapports journaliers du service, une sorte d'intimité, qui les portait naturellement à se complaire. Les vieux soldats sont conteurs, et c'était une jouissance particulière pour le pacha d'entendre Nicole, qui parlait la plupart des langues orientales, lui faire le récit de ses aventures auprès du cheïk Daher, prince rebelle de la Palestine, et du fameux Ali, bey-el-kébir d'Égypte, qu'il avait long-temps servi avec bravoure et fidélité. Il passait des heures entières à l'écouter. Son attention semblait suspendue aux lèvres du narrateur, lorsqu'il lui disait de quelle manière il avait sauvé les beys égyptiens que la Porte tenait en ôtage à Lemnos, et ses rapports avec l'amiral Hassan pacha, qui ne dormait qu'à côté d'un lion énorme, dont il était sans cesse suivi, comme on le serait par un chien (1). Il se transpor-

(1) Ce fait est connu depuis long-temps. *Voy.* le tome II de mon Voyage en Morée et à Constantinople, publié en 1805. C'est par une licence permise aux peintres et aux poètes, qu'un de nos plus célèbres artistes donne un lion à Méhémet

tait avec son narrateur dans toutes les régions qu'il avait visitées, depuis les camps des Bedouins jusque dans les palais somptueux des princes des mamelouks, qui régnaient alors en despotes sur les rives fertiles du Nil. Nicole, estimé par Ali plus que ne l'est ordinairement un chrétien, et surtout un homme dont il redoutait le crédit parmi les Grecs, avait la réputation d'être resté son ami.

L'amitié d'un tyran est une punition du ciel. Le visir, accoutumé à fouler aux pieds toute espèce de considération, conçut l'idée d'adresser au colonel Nicole une lettre qui supposait la continuation d'une correspondance intime, établie depuis long-temps entre eux. Ainsi il le remerciait *de lui conserver son affection, en acceptant l'excuse* (qu'il lui prêtait, fondée sur le devoir de sa place) *qui l'avait obligé de faire feu sur ses troupes, qu'un mal-entendu avait entraînées au-delà de la frontière du territoire ottoman. Il ne conservait aucun ressentiment au sujet de cette catastrophe. Loin de là, il voulait le servir comme un ancien ami et un frère.* Il lui représentait donc *que les désastres multipliés de la France ne lui laissant plus l'espoir de conserver Corfou, il l'invitait à profiter de la position dans laquelle il se trouvait pour lui livrer Parga. Indépendamment d'une fortune considérable qu'il lui promettait, il*

Ali, pacha d'Égypte, sur lequel il s'appuie en guise d'oreiller, ce fait étant particulier à Hassan qui était capitan-pacha en 1789 et 1790.

s'engageait à lui laisser le commandement de cette place, sa vie durant, et à profiter d'un service aussi signalé pour le faire rentrer en grace auprès du sultan. La conséquence de son pardon devait être la levée immédiate du séquestre mis depuis près de dix-sept ans sur ses propriétés foncières de Tchesmé dans l'Asie-Mineure, qui formaient un capital considérable.

Indépendamment de la perfidie de cette lettre, l'intention du visir était de la faire intercepter par les primats de Parga, entre les mains de qui il eut soin de la faire tomber. Ils donnèrent dans le piége, et en rapprochant du ton de cette dépêche les différentes circonstances qui avaient obligé leur gouverneur à correspondre autrefois avec Ali pacha, se souvenant qu'il était né sujet ottoman, ils ne doutèrent plus qu'il était en marché pour les livrer à leur ennemi. Les têtes grecques sont en général irréfléchies; on résolut de reprendre les négociations qu'on avait entamées avec les Anglais, au moment où l'on avait vu l'orage se former autour de Parga. On envoya, en conséquence, sous le plus grand secret, une députation au capitaine Garland, commandant des troupes britanniques, qui s'étaient récemment emparées de l'île de Paxos. Celui-ci en fit aussitôt son rapport au lieutenant-général Campbell, commandant des armées de S. M. britannique dans les îles Ioniennes, auprès duquel M. Georges Foresti venait d'arriver pour le supplier de faire occuper Parga. Le général, qui se déterminait dans ce moment à ex-

pédier un détachement de troupes pour renforcer la garnison de Paxos, et resserrer ainsi le blocus de Corfou, consentit à ce qu'on lui proposait; mais à la condition que les Parguinotes le seconderaient pour se rendre maître de leur ville.

Le détachement destiné à cette opération était commandé par Charles Gordon, auquel on adjoignit MM. Foresti et le capitaine Angelo, aide-de-camp du général Campbell. Deux frégates anglaises, la Bacchante, capitaine Hoste, et la Havannah, capitaine Blak, entraient à Paxos en même temps que le détachement commandé par sir Gordon, qui trouvant le commodore disposé à seconder les vues du général Campbell, proposa d'expédier sur-le-champ l'aide-de-camp Angelo à Parga, pour sommer le colonel Nicole de rendre cette place à des conditions honorables pour son courage et celui des braves qu'il commandait. La réponse du colonel fut telle qu'on devait l'attendre d'un homme de cœur, un refus formel, et la menace de mettre le feu aux poudres, si les habitants, dont il avait pénétré les intentions, osaient faire le moindre mouvement hostile.

Angelo étant revenu avec cette déclaration, le capitaine Hoste, qui ne se croyait pas suffisamment autorisé pour entreprendre une attaque, déclara aux Parguinotes assemblés sur son bord, qu'à moins qu'ils ne voulussent hasarder eux-mêmes de substituer le pavillon britannique au drapeau français sur leur acropole, il leur conseillait de patienter, ne doutant nullement qu'ils partageraient le sort de Corfou. L'in-

certitude à cet égard ne pouvait être de longue durée. Mais les députés parguinotes, jugeant qu'ils n'avaient pas de temps à perdre, laissèrent, par un écrit signé de onze d'entre eux (1), leur acte de soumission à S. M. britannique; et firent voile pour Parga, avec l'intention d'exécuter la proposition du capitaine Hoste, qui s'engagea à les seconder par les moyens militaires qu'il avait à sa disposition. Il rendit en même temps compte de ce qui se tramait à sir John Gore, amiral de la division bleue, sous les ordres duquel il se trouvait placé (2).

Une entreprise de la nature de celle que les Parguinotes s'engageaient à exécuter, n'était pas sans dangers. La citadelle qu'ils devaient surprendre avait en batterie sur ses remparts trente-quatre bouches à feu de différents calibres, et une garnison de cent cinquante soldats bien éloignés d'être disposés à capituler. Au milieu de tant d'éléments de résistance, comment substituer l'étendard britannique, qu'ils avaient reçu du capitaine de la Bacchante, au pavillon français? On ne pouvait se risquer à rien entre-

---

(1) Les signataires de cet acte, daté du 17 mars 1814, étaient : Panagioti Dessila; Nicolo Dessila Zuco; Georgio Vassila; Gianuzo Mavrogiani; Constantin Dessila Mastraca; Panagioti Sulla; Athanasio Pezzali; Marco Maniachi, Spiridion Mavrogiani. *Voy*. Parga and Ionian Islands. By lieut. col. C. P. de Bosset. Appendix N° XVIII. p. 231. London, 1822.

(2) Voy. Letter from. capt. Wm. Hoste, n° XVIII, ibid.

prendre qu'à la faveur de la nuit, lorsque le détachement de troupes anglaises, commandés par sir Gordon, aurait pris position dans la ville basse, et serait à portée de prêter main forte; enfin, il fallait trouver un expédient pour se faire ouvrir, à une heure indue, la porte de la citadelle. Après avoir calculé toutes ces chances, on s'adressa à la veuve d'un nommé Tourco-Iani, qui avait coutume de rentrer tard dans la forteresse où sa famille habitait, pour qu'elle favorisât l'entrée du détachement destiné à s'en emparer. Ainsi les défenseurs de Parga allaient être livrés par ceux qu'ils avaient si généreusement défendus. Au moment où ils reposaient dans une profonde sécurité, la porte s'ouvre à la voix d'une femme qu'on connaissait, la sentinelle est enlevée, le poste du corps-de-garde est saisi par les Parguinotes, la garnison ainsi que le colonel ne se réveillent qu'en sentant la pointe des baïonnettes appuyées sur leurs poitrines. Les guerriers des deux nations rivales restent confondus, les uns d'un succès immérité, et les autres d'une surprise à laquelle ils ne pouvaient croire. Les jours des Français furent respectés, et, comme on n'avait plus d'intérêt à les retenir pour les faire mourir en détail dans les pontons de Portsmouth, on les renvoya libres et sans échange à Corfou.

Le 22 mars, au lever du soleil, quinze jours après l'attaque sanglante des troupes d'Ali pacha contre Parga, on vit le pavillon anglais flotter au faîte de son acropole; et ses nobles défenseurs, après avoir déposé les armes sur ses glacis encore fumants du

sang de leurs camarades, quitter son rivage funeste. M. Foresti mettait alors à la voile pour se rendre à Prévésa, où il débarqua au même instant que M. Hugues Pouqueville, parti de Corfou, y entrait par terre. Les deux consuls font aussitôt demander audience au visir Ali pacha, auquel celui d'Angleterre notifie l'occupation de la ville, objet de ses désirs, par les troupes de S. M. britannique. Le frère du consul français lui signifie en même temps une protestation du général Donzelot, contre la violation du territoire confié à sa défense. On ne décrit point une pareille scène, les expressions manquent, pour donner une idée de la confusion du satrape, menacé de représailles, et déçu dans ses plus chères espérances...... Pour moi, je me trouvais à une conférence plus paisible avec Mouctar pacha, qui avait fait la veille sa rentrée honteuse à Janina. Comme il s'était vanté de m'envoyer *des têtes*, je lui demandai *des oranges de Parga*. Il se mordit les lèvres, dit qu'il y avait des *heures malheureuses* dans la vie, et m'annonça le retour prochain de son père.

Il marchait sur les pas de mon frère, que j'eus le plaisir d'embrasser en rentrant au consulat. On m'avait cru englouti dans la bourrasque; le bruit de ma mort avait été publié à Corfou, et les circonstances en avaient été décrites dans les rapports du commissaire-général de police. Mon frère, qui me raconta ces particularités, me prévint que le visir, qu'il avait quitté au caravansérail des Cinq-Puits, désirait nous voir tous deux le lendemain en *amis*.

Il était, disait-il, exaspéré contre M. Foresti, qui était retourné à bord de la croisière anglaise, et animé de dispositions d'autant plus favorables à nos intérêts politiques, qu'il se flattait d'engager le général Donzelot à châtier la perfidie des Parguinotes, qui nous avaient trahis. Je prévins le révérend Smart Hughes et M. Townley Parker d'être sur leurs gardes; de regarder, en cas de danger, le consulat de France comme leur asyle, et de disposer à leur gré de tous mes services.

Le lendemain, sur les deux heures après midi, je descendis au château du lac, où le visir Ali pacha nous avait donné rendez-vous. La cohorte ordinaire des braves commandés par le jeune Odyssée, fils d'Andriscos, de Prévésa, assise sur les escaliers, nous invita à entrer, en nous saluant affectueusement. Les pages, plus polis que de coutume, se levèrent à notre approche, en nous disant que leur maître nous attendait au fond de ses appartements. Nous traversons lentement le *sélamlik* ou salle de réception, appartement somptueux, couvert des plus riches tapis de l'Orient, éclatant de dorures, enrichi d'arabesques et d'armes précieuses suspendues aux murailles. Les stores baissés n'y laissaient répandre qu'une lumière vague, qui trompant des rossignols renfermés dans leurs cages entourées d'une gaze verte, chantaient comme s'ils eussent été au milieu des forêts éclairées par le reflet de la lune. Nous marchions avec précaution, sans oser presque respirer, afin de ne pas interrompre leurs concerts, lorsque dans une autre chambre où nous

entrâmes, nous fûmes salués par d'autres rossignols qui semblaient se complaire à soupirer leurs mélodies amoureuses, sous ces dômes si souvent retentissants des plaintes des malheureux. Nous avancions vers une chambre donnant sur le lac, quand nous aperçûmes Ali pacha étendu sur une peau de léopard, jetée dans l'angle d'un sopha formé des tissus précieux de Cachemire, qui nous tendait la main avec le sourire sur les lèvres, en nous faisant signe d'avancer.

Σὰν μακάριος, *comme un bienheureux*, lui dit « mon frère en l'abordant. — Je le suis en effet. Avec « quels délices j'écoute le gazouillement de ces char« mants oiseaux. Approchez, mes chers enfants. » Et il poursuivit en se relevant sur son coude. « Je le serais « peut-être toujours si je ne suivais que mes penchants. « Oh! si vous saviez ce qu'il faut par fois pour me satis« faire? Tenez, j'ai parmi les femmes de mon harem « une paysanne qui chante, mais de ces airs admi« rables, que je n'entends jamais sans me reporter aux « jours de ma jeunesse; je me crois alors transporté « dans mes montagnes de la Iapygie. Ma vie était bien « tranquille alors. Quelle fête pour moi quand nous « mangions entre camarades quelque chevreau dérobé « aux pâtres du mont Argenik!.... et quand j'allais aux « noces de mes amis, j'étais le premier joueur de lyre « de cent lieues à la ronde; j'aurais défié les plus ha« biles à la danse, à la lutte; mais ce temps ne revien« dra plus, et je n'aperçois *à l'autre bout de la vie*, « que des chagrins de famille, des orages, et qui « sait..... je n'aurai peut-être pas le bonheur de mou-

« rir sur *la natte* de mes aïeux. Je la garde ici tou-« jours, pour me rappeler que je suis né pauvre; que « j'ai souffert. » Puis se levant brusquement sur son séant : « Et, s'il le faut, je saurai braver jusqu'à la « misère. »

Puis retombant dans ses éternelles redites, relativement aux services qu'il avait rendus aux Français et notamment aux Anglais, qui ne l'avaient jamais payé que d'ingratitude, sa conclusion fut qu'il mourrait désespéré s'il n'obtenait pas Parga. Tout en le calmant, j'essayai de lui prouver que ses désirs à cet égard étaient contraires à sa véritable politique; qu'une fois devenu maître absolu de l'Épire, sa tête effervescente, loin de se calmer, le pousserait à quelques entreprises téméraires; et que son ambition d'autant plus active qu'elle aurait été toujours satisfaite, serait la véritable cause des tourments qui l'attendaient *à l'autre bout de la vie*. Je me permis encore de lui dire, sans penser alors que ma voix était prophétique, que *de la possession de Parga, dateraient peut-être pour lui et les siens les plus affreux malheurs*. « J'en défie l'augure, repartit-il. Au « reste, pourvu que je puisse bâtir un palais sur ce « pan de rocher, je serai consolé de tout. Chaque « homme porte empreint sur son front le sceau irré-« vocable de son destin, et ce qui est écrit doit né-« cessairement arriver. Je veux Parga. Θέλω τὴν « Πάργαν. — Craignez d'être maître de Parga! — Je « veux Parga. Θέλω τὴν Παργαν ! »

Il leva les yeux au ciel, en soupirant.

CHAPITRE VIII.

Nouvelle de la restauration de la dynastie des Bourbons. — Sainte Alliance. — Hétéristes. — État de la Grèce en 1814. — Colléges. — Écoles. — Imprimeries. — Commerce. — Marine. — Jalousie des Anglais. — Calomnies de leurs agents. — Indifférence de la Porte Ottomane. — Arrivée de sir Thomas Maitland aux îles Ioniennes. — Humble requête que lui adressent les Parguinotes. — Vente de leur territoire. — Incertitudes. — Alarmes. — Désespoir. — Le croissant remplace la croix. — Imprécations contre le ministère britannique. — Émigration des chrétiens. — Leur dernier soupir chanté par Xénoclès.

NAPOLÉON tombé de son char de victoire; les fils de saint Louis et de Henri IV rendus au trône de leurs aïeux; les évènements de plusieurs siècles pressés dans le cours d'un mois, depuis que les Français célébrèrent sur le cap Chimærium la dernière victoire d'une guerre éternellement mémorable, étant connus dans la Grèce, on se demanda pendant long-temps encore, comment celui qui avait présidé aux destinées de l'Europe, n'était plus? les Turcs pleurèrent l'enfant de la fortune; et les Grecs, charmés de sa perte, parce qu'ils le regardaient comme un obstacle à leur affranchissement, poussèrent un cri de joie qui retentit jusqu'aux bords de la Néva.

Dans cette circonstance, où l'on avait crut le consul-général de France perdu, le général Andréossy, alors ambassadeur à Constantinople, ne pouvant présumer que si le tyran avait respecté ses jours, il n'eût pas attenté à sa liberté, exigea et obtint de la Porte Ottomane qu'un capigi-bachi fût envoyé à Janina, pour constater son existence, avec injonction de rapporter un écrit signé de sa main, pour en prouver la réalité. S'il était ainsi l'objet de la sollicitude de ses chefs, il ne l'était pas moins de celle des ennemis même de la France. Il jouissait depuis longtemps de cet avantage, même auprès des Anglais, depuis que le vaincu de Capri, qui contribua au malheur de l'auguste Caroline (1), s'était éloigné des rivages de Leucade, avec ses espions, en remettant le commandement du régiment Royal-Corse à un officier que sa probité ne rendait guère propre à commander un ramassis d'aventuriers, tels que ceux qui composaient cette bande hétérogène. Mais cessons de parler en tiers. Je devais tarir la coupe des douleurs, lorsque je vis s'éloigner de Corfou mes plus chers amis, avec cette vieille garnison dont les drapeaux ployaient sous le poids des lauriers, car on comptait dans ses rangs au-delà de cinq mille soldats, illustrés par par plus de quinze campagnes.

A peine nos pavillons avaient disparu des îles de la mer Ionienne, que de nouvelles pensées semblèrent s'éveiller dans la Grèce. Les Turcs alarmés deman-

(1) Hudson Lowe. *Indè mali labes*.

daient ce que signifiait *la Sainte-Alliance*, sans qu'il fût possible de leur persuader qu'elle n'était pas dirigée contre leur barbarie, tant leur instinct les porte à ne voir que des ennemis dans tout ce qui est chrétien. Les Grecs, à leur tour, portaient leurs regards vers le congrès réuni à Vienne; ils tenaient un langage si extraordinaire, qu'on aurait cru le *labarum* déja arboré sur les minarets de Sainte-Sophie...... Et, pour la première fois, on entendit articuler dans l'Épire le nom de société des *Hétéristes* ou *amis*.

Ses statuts, si l'on en croit les Grecs, avaient été rédigés à Vienne, sous les auspices d'un grand monarque; plusieurs rois de la Sainte-Alliance y avaient adhéré en fournissant des sommes considérables; sa caisse était à Munich. Elle avait pour but de répandre parmi les chrétiens de l'Orient, les bienfaits de la société biblique, réprouvés par le *théologisme* de l'ignorance, et avoués par les philanthropes, qui voient dans la propagation de l'évangile, le plus puissant moyen de réunir tous les enfants de la rédemption sous le signe auguste de la croix. Ce regard porté par des princes paternels sur un peuple jusqu'alors frappé d'une sorte de réprobation politique, ranima les espérances de régénération toujours présentes à son souvenir, parce qu'il est écrit que : *Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'église de J.-C.* La tyrannie des Turcs lui semblait frappée de vétusté. Leurs revers en Égypte; leurs revers plus récents, lorque huit mille Russes avaient triomphé de trente mille Mahométans sur les bords du Danube; la torpeur dévorante

de leur gouvernement; son iniquité désespérante; l'éloignement d'un maître endormi, comme les dieux d'Épicure, au sein de la mollesse; la stupidité arrogante de la plupart de ses visirs, ou leur action sanguinaire; la vénalité de ses tribunaux; l'état de pauvreté de la basse classe des Musulmans, avaient inspiré aux chrétiens le sentiment le plus dangereux aux tyrannies, *le mépris*, principe ordinaire de toutes les révoltes contre une autorité arbitraire. En se mesurant avec leurs maîtres, qu'ils regardèrent long-temps avec les yeux de l'épouvante, ils comprirent qu'ils les avaient jugés trop supérieurs, parce qu'ils ne les avaient jamais observés qu'en les examinant *de bas en haut;* ils comprirent alors qu'ils leur étaient égaux; et en réfléchissant à l'état des choses, ils s'aperçurent que les superbes Osmanlis ne pouvaient même exister sans le secours des chrétiens. Mêlés aux conseils suprêmes de l'empire, que les princes grecs du Phanal dirigeaient; associés aux armements maritimes du sultan, dont les Hydriotes conduisaient les escadres; maîtres du commerce, de l'industrie, de l'agriculture; numériquement plus forts dans la Grèce, où l'on comptait au-delà de dix chrétiens contre un Turc, ils se demandèrent pourquoi ils étaient esclaves depuis tant de siècles?

L'étonnement était encore plus prononcé dans l'Archipel. La mer Égée, couverte de vaisseaux grecs, semblait séparée de l'empire ottoman par l'activité de ses insulaires. Non contents de naviguer dans le bassin de la Méditerranée, plusieurs vaisseaux grecs s'é-

taient élancés au-delà de l'Atlantique; quelques-uns de leurs capitaines, embarqués sur des navires étrangers, avaient fait la circum-navigation du globe; d'autres s'étaient trouvés aux marchés des Grandes Indes, en qualité de subrécargues; tous avaient, ainsi qu'Ulysse (1), vu *les villes, l'opulence et les mœurs d'un grand nombre de peuples*; leur ame s'était fortifiée par d'innombrables dangers; mais un trait empoisonné, le souvenir de leur servitude, les suivait partout. Au retour de leurs expéditions, lorsqu'ils saluaient, à travers les nuages, les montagnes du sol natal, leur joie n'était point celle des marins qui entrevoient, au terme d'un long voyage, le calme et le bonheur des foyers domestiques. La patrie leur apparaissait brillante de l'éclat des grands hommes de la Grèce, mais esclave et avilie par d'infames oppresseurs; et leurs chants d'allégresse étaient des hymnes à la vengeance. Souvent ils reconnaissaient à la même place et dans les attitudes où ils les avaient laissés, les mêmes Turcs qui les avaient humiliés au départ, qui les attendaient au retour pour les humilier encore; et rois sur leurs vaisseaux aussi rapides que les vents, ils se retrouvaient esclaves en rentrant au port.

L'indignation n'était pas moins profonde sur le continent, lorsque les chrétiens comparaient leur condi-

---

(1) Πολλῶν δ'ἀνθρώπων ἴδεν ἄςεα, καὶ νόον ἔγνω,
Πολλὰ δ'ὅγ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα ὃν κατὰ θυμόν.
Odys. lib. I. v. 4 et 5.

tion avec celle de plus de vingt mille enfants de la Grèce employés en Russie. On racontait dans les villes, dans les hameaux, au milieu des tribus belliqueuses des montagnes, comment les enfants de telle ou telle bourgade siégeaient aux conseils de l'empereur orthodoxe; l'honneur que quelques autres avaient de parler en son nom comme ambassadeurs; l'avantage qu'un grand nombre retiraient d'être élevés dans ses colléges et dans ses écoles militaires, et le bonheur d'une multitude qui servaient sous ses drapeaux depuis les grades supérieurs de l'armée, jusqu'à celui de sous-lieutenant. On avait des rapprochements plus directs et par conséquent plus douloureux à faire, en voyant la légation russe de Constantinople remplie en partie par des raïas émancipés, ainsi que la presque totalité des consulats de l'empire ottoman, exploités par des Grecs.

Ce fut pis encore, lorsque des régiments entiers de Croates, tirés en grande partie de l'Herzégovine et de la Bosnie, des phalanges grecques enrolées sous les drapeaux de la France, de la Russie et de l'Angleterre, rentrèrent dans leurs provinces, où des hommes, accoutumés au joug de la discipline, mais aussi fiers que braves, se retrouvèrent en contact avec une soldatesque barbare qu'ils méprisaient. Ils durent cependant, pour ne pas compromettre le salut de leurs familles, courber leurs têtes devant les Turcs, revêtir de nouveau le costume de la servitude, déposer leurs insignes militaires, et reprendre la charrue nourricière de maîtres ignobles, qui se complai-

saient d'autant plus à les humilier qu'ils étaient loin de leur pardonner leur gloire. Mais un esprit plus redoutable pour les Mahométans, que celui des militaires accoutumés à exhaler hautement leurs plaintes, et qui sont par cela seul peu propres à conspirer, agitait sourdement la Grèce. On peut le dire maintenant, sans crainte de compromettre ses destinées : c'était celui d'une foule de jeunes gens élevés dans les universités d'Allemagne, d'Italie et de France.

Tous étaient des hommes de bien, éclairés, mais enthousiastes de leur patrie, sans être de l'école de ceux qui prétendaient y introduire les maximes antisociales de l'anarchie. Ils sentaient que la Grèce ne pouvait être régénérée que par l'union de la morale avec la religion. Ils connaissaient la puissance de la croix sur un peuple toujours prêt à se dévouer pour elle ; et plusieurs d'entre eux s'astreignirent à la règle austère des religieux Basilidiens, afin d'imprimer une autorité sacrée à leurs préceptes, et de diriger d'une manière efficace l'instruction publique vers un but d'enseignement politique et religieux. Ainsi, l'Esprit saint descendit au milieu des écoles nationales de Janina, de Chios, de Cydonie ; et, à l'exception d'Athènes, où quelques cerveaux délirants prétendirent ramener les jours du Portique, le feu sacré de la liberté brûla sur les autels du vrai Dieu. Le patriarche, le synode et les chefs de l'église, répandirent leurs bénédictions sur les saintes entreprises des nouvelles écoles grecques. On poursuivit les projets de Grégoire, qui s'était occupé de propager les livres de

piété, en se faisant imprimeur, lorsque descendu pour la seconde fois du trône œcuménique, il avait été exilé au mont Athos. Des presses furent apportées à Cydonie et dans le mont Liban; d'habiles ouvriers, formés dans la typographie de l'Elzevir moderne, M. Firmin Didot (1), imprimèrent des livres de religion à l'usage des fidèles, et les lumières se propageaient, tandis que les Turcs se dégradaient et annonçaient ainsi une ère de régénération aux belles contrées de la Grèce et de l'Ionie. Ceux des jeunes Hellènes qui n'avaient pas été admis dans les grands colléges, s'étaient disséminés au loin pour fonder de petites écoles. D'autres exerçaient la médecine, qu'ils avaient étudiée à Paris, à Padoue et à Vienne; ou de laborieux traducteurs reproduisaient en langue roméique nos classiques, pour les répandre parmi leurs compatriotes. Enfin, quelques jeunes gens instruits se livraient au commerce, et tout était organisé de façon qu'il n'y eut bientôt plus de village, de factorerie, de caravane, ni de vaisseaux en commission, où il ne se trouvât, ainsi qu'aux siècles de l'église primitive, quelque disciple qui ne répandît les doctrines de l'évangile et de la liberté promise aux nations par son divin auteur, lorsque la société des Hétéristes vint

(1) Son fils Ambroise Firmin Didot, élève du respectable Coray, ramena du collége de Cydonie le jeune Dobra, à qui il enseigna la gravure et tous les procédés de la fonderie des caractères et de l'imprimerie.

enflammer des hommes prédisposés à de grands changements politiques.

Tel était l'état de l'esprit public, dans la Grèce, vers la fin de l'année 1814. Les personnes sages, qui forment partout la minorité, prétendaient qu'il fallait vaincre les Turcs par la supériorité des lumières et des richesses. Les Hydriotes, devenus une puissance maritime, partageaient cette opinion, qui était celle des principaux négociants grecs des échelles du Levant; mais malheureusement le peuple, écrasé sous le poids des charges publiques, animé du sentiment exagéré de sa force, ne répondait pas à ces vues de temporisation. Les hétéristes, qui n'avaient rien à perdre et beaucoup à gagner dans une insurrection, disséminés dans les villes et dans les hameaux, en s'adressant aux passions, flattaient tellement la multitude que le nombre des opposants diminuait de jour en jour. On conspirait ouvertement; et à la cour même d'Ali pacha, on ne craignait pas d'avouer les projets d'un grand changement politique dans la Turquie. On devait se servir du satrape pour allumer l'incendie, en le mettant aux prises avec le sultan; et quoiqu'on ne crût pas les Grecs mûrs pour la liberté, on les jugeait assez forts pour terrasser les Mahométans. On comptait sur la coopération des Russes. Si elle n'était pas immédiate, il suffisait que l'empereur Alexandre permît aux Grecs attachés à son service de se rapatrier. Alors on avait au moins quinze mille officiers et sous-officiers de toute arme, capables de former le noyau d'une armée nationale, qui pouvait

lutter avec succès contre toutes les forces de l'empire ottoman. A entendre les Grecs, accoutumés à se déterminer par enthousiasme, tout était prévu pour la réussite de leur entreprise. Les défilés des montagnes, les gués des fleuves avaient été sondés et reconnus; ils avaient à leur disposition des armes, des munitions, des trésors, et il est indubitable que le printemps de l'année 1815 aurait été l'époque d'une insurrection générale, si l'évasion de Bonaparte de l'île d'Elbe, en leur ôtant l'espérance, sans doute illusoire, d'être assistés par les Moscovites, n'eût déconcerté des projets qui étaient en grande partie aventurés.

La Porte ne pouvait ignorer les trames de ses sujets chrétiens, ni l'emprunt de deux millions, voté par eux pour aider la Russie contre Bonaparte (1), car trop d'indigènes et d'étrangers avaient intérêt à leur nuire, pour ne pas s'opposer à leur affranchissement, en révélant leurs desseins. Une vieille haine, entretenue par le zèle inconsidéré de quelques personnages, dont le ministère est restreint, suivant le texte de nos capitulations, aux établissements protégés par les rois de France, ne s'est pas toujours renfermé dans ces limites. Les deux églises d'Occident et d'Orient se sont plus d'une fois trouvées en conflit de juridiction, et les ressentiments exas-

(1) Cet emprunt spontané fut ouvert à Janina, à Castoria, à Serrès, a Andrinople et à Constantinople, en 1815. S'il ne fut pas rempli, c'est que la campagne des Russes n'eut lieu que pour accourir au secours du vainqueur.



pérés par un égarement mutuel, ont fait des orthodoxes et des catholiques les surveillants les plus actifs de l'autorité mahométane. Syros, Naxos, Santorin, Ténos, étaient aux aguets de ce qui se passait à Psara, à Hydra et à Spezzia, pour en aviser le divan. Les Francs établis dans l'Orient ne s'irritaient pas moins de la prospérité des Grecs fondée aux dépens de leur commerce, et rêvant toujours les temps où quelques puissances occidentales trafiquaient exclusivement au Levant, ils se montraient les implacables ennemis d'un peuple qui tendait à s'émanciper. Mais les plus dangereux adversaires des chrétiens orthodoxes, étaient ce peuple commerçant qui aspire à ce qu'aucune autre nation ne puisse vendre un ballot de marchandises dans le monde entier, sans sa permission. Cette nation antisociale sous le rapport de ses intérêts mercantiles avait arrêté, dans le secret de ses conseils ambitieux, la destruction de la marine des insulaires de l'Archipel et des Cyclades. Ses agents diplomatiques recrutés nouvellement dans la police de Sicile, restée inactive depuis la paix, tenaient leur ministère au courant des mouvements de la Grèce, qu'ils attribuaient à un concert d'intrigues, existant entre les Grecs et le cabinet de St.-Pétersbourg, sans réfléchir que tout peuple agrandi par les lumières et les richesses, cherche naturellement à se créer un sort convenable à ses intérêts nouveaux. Ils ne réfléchissaient pas que la Suisse, la Hollande et l'Amérique se seraient émancipées tôt ou tard, quand elles n'auraient pas eu leurs Guil-

laume Tell, leurs Barnevelt et Washington, et ils conçurent le projet de replonger les Grecs dans un état de subjection et de misère, plus grand qu'il n'était avant les jours funestes de notre révolution, qui furent l'aurore de la splendeur commerciale des habitants de l'Archipel.

La Porte Ottomane a une si haute opinion de sa supériorité sur un peuple qu'elle foule aux pieds depuis plus de douze générations d'hommes, qu'elle a toujours regardé comme un insulte faite à sa puissance de représenter les Grecs sous d'autres couleurs que celles d'esclaves tremblants à l'expression de ses volontés souveraines. *Elle a constamment triomphé des infidèles;* elle n'a point quitté, tant l'erreur de ses vanités est décevante, l'attitude de Soliman le Magnifique, et elle n'a oublié que ses défaites. L'insurrection de la Morée en 1770, et toutes celles qui l'ont suivie, ne lui rappelaient que le plaisir d'avoir égorgé des milliers de chrétiens. Ces sortes d'évènements, convenables à sa politique, comme la destruction des Hilotes, devenus trop nombreux, l'était à celle des Spartiates, la rendaient trop présomptueuse pour qu'elle se crût sérieusement menacée. Vainement les Francs donnaient donc de charitables avis; l'orgueil d'un sultan qui se croit au-dessus de tous les monarques de sa dynastie rejetait les avis les plus sages; et ses ministres, dépravés ou corrompus par l'or des Grecs, ne laissèrent plus arriver la vérité jusqu'au pied de son trône.

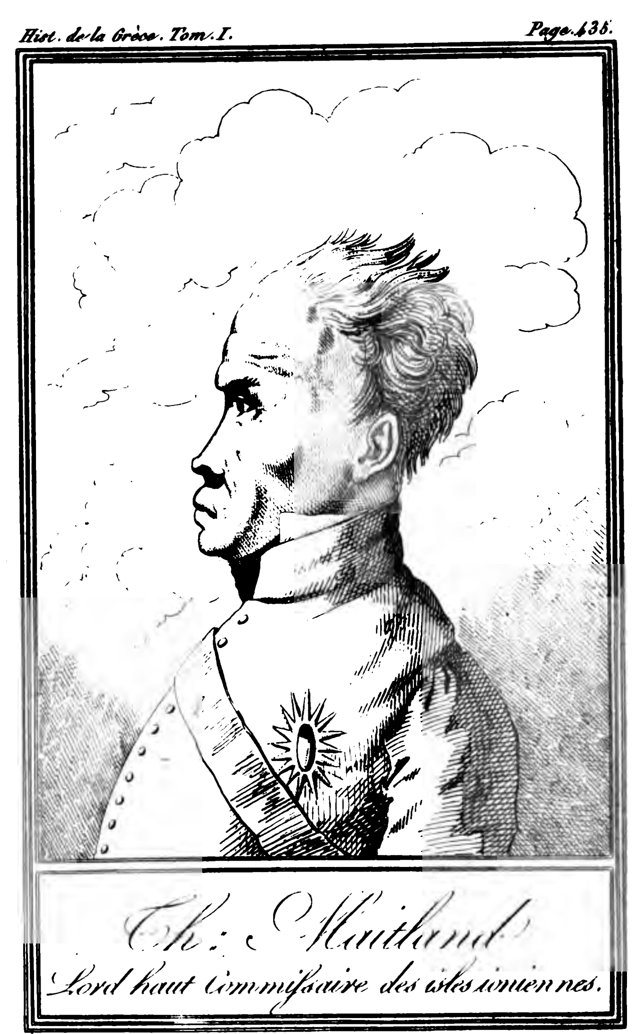
Changeant de tactique pour opérer la ruine de la

marine grecque et la répression des projets ambitieux qu'ils supposaient à la Russie, les agents du ministère britannique essayèrent alors de se rapprocher du visir Ali pacha. Ils lui avaient rendu de grands services, ce qui n'était pas un titre pour exciter sa bienveillance; mais on pouvait gagner son ame avide, et puiser, dans ses conceptions, quelques-uns de ces moyens que certaine diplomatie sait exploiter d'une manière qui n'est pas toujours conforme à la morale. L'appât de la négociation fut présenté sous ces couleurs spécieuses aux agents chargés de traiter avec le successeur d'Echectus (1), dont Homère a immortalisé la perfidie et la déloyauté restées sans exemple jusqu'au siècle d'Ali pacha, qui n'obtint jamais le titre d'*estimable* que de son digne ami Hudson Lowe (2). On n'ignorait pas que le consul-général de France s'était servi d'Ali pacha, en 1806, pour entraîner la Porte dans une guerre contre la Russie et l'Angleterre, et on résolut de s'adresser à lui, afin de causer la ruine des Grecs, qu'un agent britannique avait, dix ans auparavant, conseillé de désarmer et de soumettre à une condition pire que la mort. On savait que le tyran voulait Parga; et on crut se l'attacher en lui cédant cette place.

Les Bourbons venaient d'être rendus pour la seconde fois à l'amour des Français, quand les Parguinotes conçurent les premiers doutes au sujet de

(1) Odys.

(2) Écho de Sainte-Hélène par O Meara.



Ch: Maitland
Lord haut Commissaire des isles ioniennes.

Normand fils sc

leur existence politique. Ils auraient été plus qu'inquiets depuis long-temps, s'ils n'avaient appris qu'à toutes les communications des émissaires anglais, Ali pacha n'avait répondu que par la demande de Parga, et qu'ils s'étaient retirés avec cette réponse, sans pouvoir y donner aucune solution positive. Mais quand ils eurent connaissance du trop funeste traité de Paris, et qu'ils virent qu'on n'y parlait en aucune manière de Parga, ils éprouvèrent des craintes réelles, quoiqu'en se livrant aux Anglais, le général Campbell eût formellement assuré ses habitants *qu'ils partageraient le sort des Sept-Iles.* Pour surcroît d'alarmes, le général, dont ils n'avaient pour garantie que la bonne foi, venait d'être remplacé par un homme tel, que les Grecs, accoutumés à de tout autres physionomies, n'en parlaient qu'avec épouvante. Cet *être incréé*, pour me servir de l'antiphrase des Corfiotes qui lui accordaient de l'esprit, était le lord haut commissaire de S. M. B., espèce de phénomène politique pour eux. Il fallait recourir à son autorité, et les Parguinotes, humbles comme le malheur, lui adressèrent, le 25 décembre 1816, la plus suppliante des requêtes.

Pour ménager l'orgueil d'un chef qui se regardait sans doute, en sa qualité d'Anglais, comme un des *premiers enfants du premier peuple du monde*, ils ne lui parlèrent pas des souvenirs de la Grèce; ils se gardèrent bien de lui raconter que, malgré l'esclavage de ses habitants, les ombres des demi-dieux et des héros habitaient encore les montagnes

de la *Hellade!* que ses fontaines, ses ruisseaux, ses fleuves, ses riantes napées, rappelaient la mémoire de quelque fait historique; qu'ils étaient les descendants des soldats de Pyrrhus et d'Alexandre, la postérité des Doriens, et que l'homme qui veut illustrer son nom par un noble exploit, se tourne vers la Grèce pour y chercher ses modèles : ils se contentèrent de lui demander à genoux de daigner les couvrir de la protection puissante de S. M. B. (1). Ils prièrent en même temps le lieutenant-colonel de Bosset d'intercéder auprès de l'honorable lord, afin qu'il condescendît au désir qu'ils avaient de le posséder dans leur ville. Des lettres furent adressées, pour obtenir cette faveur, au secrétaire militaire, Frédéric Hankey.

Trois mois s'écoulèrent dans ces sortes de négociations, et chez tout autre peuple que des Grecs accoutumés aux transitions brusques de l'espérance à la crainte, les Parguinotes se seraient portés à quelque résolution extraordinaire. Mais protégés par le pavillon britannique, n'aspirant qu'à manger en paix, à l'ombre de leurs orangers, le pain acquis au prix de leurs sueurs; quoique peu enthousiastes de la protection qu'ils invoquaient, ils s'abandonnaient de nouveau, et avec reconnaissance, au calme qu'on goûte si délicieusement après la tempête. Ils s'imaginaient même, ainsi qu'on l'a su depuis, qu'ils

(1) Voy. Parga and the Ionian Islands, by lieut. col. C. P. de Bosset. Appendix N° XXII. XXIII. XXIV. a pag. 236. ad. 239.

étaient à jamais hors de tout danger, et qu'un puissant souverain était intervenu en leur faveur, lorsqu'une lettre du lord haut commissaire, adressée au lieutenant-colonel de Bosset, sous la date du 24 mars 1817, lui révéla les malheurs de Parga. Le principe de la cession de cette place et de son territoire à la Porte Ottomane, avait été conclu et signé par le ministre de la Grande-Bretagne à Constantinople (1).

---

(1) Voici textuellement les articles extraits de cette lettre :

1st. I entertain not doubt of any kind that his majesty, connected with the treaty that took place at Paris the 5th of november 1815, and possibly on grounds of which I am not apprized, has come in to an agreement the city and district of Parga is, within a limited period, to be ceded to the Porte.

2d. I think I am fully authorised to state (indeed I have no doubt upon the occasion), that antecedent to such cession, all the inhabitants of the district of Parga, who may wish to emigrate, shall receive an equivalent for their houses and property, and be transported to the Ionian states without any expense to them.

3d. You may assure all the persons in Parga from me, that till these objects are obtained, no cession of the place shall take place.

4th. I think it can hardly occur, but you must impress upon the minds of the inhabitants of Parga in the deepest manner, that if, whilst we are stretching a point to obtain for them, not only the release of such persons as may wish to emigrate, but also the value of their property, they should presume by violence and bloodshed, to take the smallest relief into their own hands, their fate must then be left to themselves; and that I shall consider his majesty's govern-

Cet acte perfide, d'après les promesses faites aux Parguinotes, au nom de l'Angleterre, pouvait cependant s'expliquer par sa conformité au traité du 21 mars 1800; et, comme on espérait voir remettre en vigueur ses dispositions, les hommes sensés portèrent la résignation jusqu'à se féliciter d'une pareille disposition (1). Ils se flattaient en conséquence que Pré-

---

ment as perfectly relieved from that necessity, which at present exist, of interfering in their favour, not more for their advantage, than for the honour and character of the British government.

(1) Les îles Ioniennes, cédées à la France, en vertu du traité de Campo-Formio, avec leurs dépendances qui étaient Prévésa, Vonizza, Parga et Buthrotum, perdues par elle successivement en 1798 et 1799, furent constituées en république par le traité du 21 mars 1800, conclu entre la Russie et la Turquie. Suivant cet acte, la Russie, afin de tempérer le sacrifice qu'une aveugle politique lui dictait, stipula, pour les cantons de terre-ferme cédés au grand-seigneur, que leurs habitants, qui étaient chrétiens, *ne ressortiraient jamais que de leurs tribunaux particuliers; que les droits de propriété et d'héritage seraient conservés et le commerce libre; que les Turcs ne pourraient jamais bâtir de mosquées dans aucun des quatre cantons; que nul mahométan ne serait reçu à s'y établir, à l'exception d'un commissaire de cette nation, chargé de lever le tribut fixé par le sénat de Corfou, qu'il appartenait à la Porte d'encaisser; que la résidence de cet officier serait consentie par le sénat ionien, et sa révocation, en cas de malversation, serait ordonnée sur la demande dudit sénat.*

Les choses étaient sur ce pied, lorsqu'à la fin de 1806, Ali pacha, informé de ce qui se passait à Constantinople, devança la déclaration de guerre entre la Porte et la Russie, en commençant les hostilités par l'occupation de Prévésa, d'où il

vésa, Vonizza et Buthrotum, arrachés au joug cruel d'Ali pacha, renaîtraient du sein de leurs ruines, et que les chrétiens, rétablis dans leurs propriétés, obtiendraient le libre exercice de leur culte, ainsi que les avantages stipulés par le traité qu'on allait remettre en vigueur. Mais, quand on sut qu'il s'agissait d'une cession absolue en toute souveraineté, on fut plongé dans la douleur. On venait d'envoyer à Janina M. John Cartwright, consul de S. M. B. à Patras, en qualité de commissaire, pour régler la vente des propriétés des Parguinotes, et traiter des conditions de leur émigration! Jamais acte pareil n'avait encore entaché la diplomatie européenne, accoutumée jusqu'alors à regarder chaque empiètement des Turcs sur les chrétiens comme autant de sacriléges. On se demanda à quel titre l'Angleterre, simple protectrice de l'heptarchie ionienne, était intervenue dans

---

chassa le vaivode du sultan. Il se préparait à envahir Parga, qui fut encore une fois redevable de son salut au comte Mocenigo et à M. Bénaki, l'un ministre et l'autre consul-général de Russie. Enfin, en 1807, la France ayant succédé aux droits de l'empereur Alexandre pour la protection des îles Ioniennes et de leurs dépendances, Ali pacha redemanda Parga. On lui répondit qu'on était prêt à remplir la teneur du traité du 21 mars 1800, pourvu que le vaivode fût rétabli sur le pied où il était avant la guerre. Rien n'était plus conforme aux intérêts de la Porte; mais son visir Ali, qui avait fait bâtir une mosquée à Prévésa, dont il avait spolié, déporté ou assassiné les habitants, voulant une cession *à discrétion*, qui aurait compromis la responsabilité de la France envers la Russie, on ne dut ni on ne put lui remettre Parga.

une pareille transaction? Quels étaient ses motifs pour contrevenir à la teneur du traité du 21 mars 1800? Quel droit elle avait de stipuler l'aliénation d'un territoire qui, s'il appartenait au gouvernement ionien, en était inséparable, et, dans le cas contraire, quel était son mandat pour agir au nom de ceux qui ne relevaient pas de son autorité? En agitant ces questions, on n'était pas moins surpris qu'indigné de l'empressement des agents de la Grande-Bretagne à complaire en tout aux volontés du visir Ali. A peine M. Cartwright avec son collègue Parish étaient-ils arrivés à Janina pour y conférer avec Hamed bey, délégué de la Porte, que le satrape s'était occupé à intercepter leur correspondance. Ils étaient sans s'en douter environnés d'espions, tandis que d'une main non moins criminelle il essayait de soulever les Parguinotes contre le gouvernement anglais. On ne tarda pas à recueillir les preuves de ces trames. Le lieutenant-colonel de Bosset en saisit tous les fils (1), et, sans sa surveillance, c'en était fait peut-être de la garnison anglaise et des habitants de Parga. Il découvrit, et il en a produit les preuves à la face de l'Europe, qu'Ali avait cherché à empoisonner l'eau de la fontaine Saint-Triphon et le pain destiné aux troupes. Ces faits étaient avoués et connus des commissaires anglais ainsi que du gouverneur Maitland:

(1) Voyez, pour tous ces faits, les pièces de l'ouvrage du colonel de Bosset, depuis le N° XXVI, jusqu'au N° LXII dans l'appendix de son ouvrage déja cité.

en fallait-il d'autres pour rompre une négociation? Malgré tant de forfaits, les affaires continuèrent à se traiter sans récrimination; le lieutenant-colonel de Bosset, auquel on aurait dû des couronnes civiques, fut destitué et remplacé par le colonel Stuart: Ali l'avait demandé; que pouvait-on lui refuser?

A voir les déférences des commissaires britanniques, on aurait pu imaginer qu'Albion avait perdu les *mille vaisseaux* qui lui donnent l'empire des mers. Ses agents, ses négociateurs, ses généraux, le superbe haut commissaire, se portaient aux différents rendez-vous que le satrape leur indiquait. Ils y couraient entourés de femmes, de mousses déguisés en pages, tantôt avec le luxe des nababs, tantôt avec la simplicité des colporteurs qui se présentent pour obtenir la permission d'ouvrir quelques boutiques. Dans le zèle qui les animait, tous semblaient être aux ordres du tyran pour voler à Janina, à Prévésa, à Buthrotum et partout où il les conviait à des fêtes ou à des conférences. On marchandait au milieu des festins, tour à tour pour de l'argent ou pour des bois de construction, la liberté d'un peuple, comme on traite en Afrique de la vente d'un troupeau d'esclaves, pour de la verroterie et des breloques, ou en échangeant le sang des hommes contre de l'eau-de-vie, que les Maures nomment de l'esprit de feu. Le contrat était passé *inter scyphos et pocula*; et on en parlait néanmoins comme d'une chimère, tant il paraissait contraire aux principes de la *vieille* Angleterre.

Cette illusion était le résultat de la bonne opinion

qu'on avait de la nation anglaise; et un évènement pareil à la vente de Parga, quoique en apparence peu important, était une chose si inconcevable dans les rapports où l'Europe chrétienne se trouve placée vis-à-vis des mahométans, qu'on ne pouvait y croire. Lorsque abusant du droit de la force, disait-on, les rois des nations civilisées s'arrachent des villes ou des provinces; le déchirement porte avec soi des compensations qui consolent de la douleur inséparable d'une domination étrangère. La fortune trompe parfois le courage des braves, qui trouvent des consolations dans le suffrage du vainqueur. Les Romains, qui passèrent sous le joug des Samnites, reprirent de nouvelles forces dans leur humiliation, et ne se relevèrent que plus puissants de cet échec. Les états, comme les individus, ont leurs époques marquées de gloire et de malheur. De nos jours, ces grands résultats ne sont guère sensibles que sur la carte ou dans l'histoire; car, tout considéré, les princes de l'amphictyonie chrétienne sont presque également paternels et humains pour les peuples. Ici, au contraire, les Parguinotes, sans avoir combattu et sans être par conséquent vaincus, se trouvaient condamnés à subir des conditions contraires à la morale et à la religion. Rien, dans le passage de leur condition présente à celle qui leur était imposée, n'était égal pour eux, d'homme à homme et de société à société; les institutions qui les régissaient, le droit de propriété et le culte, premier bien des mortels, qu'on leur avait garantis, n'existaient plus; et le sol

même, dont ils étaient expropriés, allait être flétri par le dominateur auquel on l'abandonnait. Cédés à une puissance chrétienne, ils n'éprouvaient qu'un changement de pavillon; mais, livrés aux Turcs, on les plaçait entre l'apostasie et l'esclavage. Ils se seraient cependant résignés à devenir raïas; mais comme ils n'avaient à attendre d'Ali pacha que l'opprobre de leurs familles et des supplices ignominieux, on les condamnait par le fait à un bannissement forcé.

En vain dira-t-on que la sagesse des négociateurs anglais avait paré à ces inconvénients, en réglant une indemnité pour la perte des propriétés de ceux qu'on contraignait à s'expatrier. L'action de disposer des biens d'hommes qu'on privait du droit incontestable qu'ils avaient seuls de les vendre, était une injustice ajouté à un outrage. Ces dispositions ne dispensaient pas des engagements contractés au nom d'un prince qui se glorifie, comme de son plus bel attribut, du titre de *défenseur de la foi*. Les Parguinotes invoquaient leurs droits; ils en réclamaient la garantie, en s'écriant qu'on ne pouvait leur rendre par des équivalents pécuniaires, même égaux à la valeur de leurs biens, leur patrie, ni les tombeaux de leurs ancêtres.

Ils protestaient ainsi au nom de leurs aïeux, à la face du monde sourd à leurs plaintes, tandis qu'Ali pacha invitait Thomas Maitland à une conférence à Prévésa, pour se plaindre du prix exorbitant de cinq cent mille livres sterling, auquel les commissaires avaient estimé Parga et son territoire, avec

les réserves du mobilier des églises et des particuliers. Ils s'étaient flattés, par cette évaluation, de rebuter l'avidité du satrape, et cette considération les absoudra au tribunal de la postérité d'avoir participé à une œuvre d'iniquité, en signant le traité de Janina du 30 juin 1817. Mais le tyran devait trouver plus de complaisance dans le lord haut commissaire. Ainsi, dans un banquet fraternel, Ali et Th. Maitland convinrent qu'on ferait sur les lieux mêmes, à dire d'experts, choisis par les Anglais et les Turcs, une nouvelle estimation du territoire sacré, où le vrai Dieu devait bientôt cesser d'être adoré. L'enfer s'émut sans doute à cet accord, car les pages du visir et les bayadères britanniques, qui se trouvaient présentes, unissant leurs voix et leurs acclamations, osèrent, en signe d'allégresse de cette résolution, porter la santé du vénérable et auguste monarque de la Grande-Bretagne, auquel jamais aucune puissance n'aurait arraché une pareille concession.

Le nom d'un Stuart, quoique privé de la splendeur royale, ne pouvait figurer à la tête d'un acte pareil à celui qui devait consommer le malheur de Parga. Le lieutenant-colonel James Maitland fut nommé à sa place commandant de Parga, pour présider à la nouvelle estimation des propriétés privées, car on ne parla plus de celles de l'état, qui devait avoir lieu contradictoirement, quoique tacitement d'intelligence avec les commissaires-priseurs d'Ali pacha. On accorda dix jours (depuis le 7 jusqu'au 17 avril 1818) aux appréciateurs anglais, pour re-

mettre au commissaire James Maitland, d'une part, les évaluations des Parguinotes, et le même temps fut donné aux agents turcs pour rendre leur compte à l'envoyé de la Porte Ottomane. Il résulta de cette épreuve qu'au lieu de cinq cent mille livres sterling, qui était le taux porté par les premiers appréciateurs, on déclara que les chrétiens n'avaient droit qu'à une indemnité de deux cent soixante-seize mille soixante-quinze livres sterling, que l'estimation des agents d'Ali réduisit, par son rapport contradictoire, à cinquante-six mille sept cent cinquante-six livres sterling. Jamais ironie plus cruelle ne pouvait se mêler aux douleurs d'un peuple auquel il y aurait eu plus d'humanité d'arracher la vie, que de le soumettre à des épreuves aussi humiliantes. Enfin, pour régler le sort de tant d'infortunés, dans une dernière conférence qui eut lieu à Buthrotum, entre le visir Ali pacha et l'honorable lord haut commissaire, une déclaration de ce chef apprit aux Parguinotes que les indemnités qu'on daignait leur accorder étaient fixées irrévocablement à cent cinquante mille livres sterling.

Les Parguinotes, anéantis par cette déclaration, s'obstinant à douter de sa réalité, réclamèrent, présentèrent des mémoires, et comme il s'était écoulé bien du temps depuis qu'on négociait, ils étaient encore persuadés qu'une haute protection veillait sur leurs destinées, lorsqu'ils apprirent la marche des troupes d'Ali pacha, qui s'avançaient pour occuper Parga.

Une proclamation du haut commissaire leur annonce, en même temps, que le 10 mai est le jour

fatal où les chrétiens doivent quitter pour jamais l'Épire. Ils jettent des regards douloureux sur leurs campagnes qui étaient en plein rapport, et sur ces vastes rideaux de verdure où l'on comptait quatre-vingt-un mille pieds d'oliviers, estimés à eux seuls deux cent mille guinées. Ils lèvent les mains au ciel, en contemplant ces beaux vergers remplis de cédrats, d'orangers et de citronniers. Leurs fronts s'inclinent dans la poussière pour saluer les monastères et les humbles chapelles épars sur les coteaux. Il leur est interdit d'enlever, ni un fruit, ni une fleur; il est défendu aux ministres de l'Éternel d'emporter les reliques, ni les images des élus du Seigneur; les ornements sacrés, les flambeaux, les cierges, le ciboire du viatique, sont devenus, par le traité, la propriété des Mahométans. Quelques meubles, et leurs personnes, voilà ce qui reste aux Parguinotes, maîtres naguère de tant de trésors de leur industrieuse économie, et de huit cent trente-neuf maisons, qui seront bientôt la demeure de leurs ennemis.... C'est après demain, dans deux jours, au lever du soleil, qu'il faut partir; chacun s'empresse de marquer d'une croix la porte de sa demeure!..... Un cri s'élève, l'air en est ébranlé; on vient d'apercevoir les Turcs, sur les hauteurs du mont Pezovolos. Un sombre désespoir s'empare des esprits; on court aux armes, et on jure unanimement de mourir avec la patrie, si les ennemis s'avancent, avant l'heure marquée, pour s'emparer des lieux qu'on doit abandonner pour jamais. Puis, se rappelant leurs misères, tous fondant en larmes, se

portent vers l'image de la Vierge de Parga, palladium antique de leur acropole, lorsqu'une voix, sortie du fond du sanctuaire, les avertit que les Anglais qui les ont sacrifiés, ont oublié dans le traité de vendre les mânes de ceux qui ont vécu. On se précipite à l'instant vers les cimetières; les tombeaux sont ouverts; on en arrache les ossements, et les cadavres à demi consumés des aïeux et des familles éteintes, qu'on place sur un vaste bûcher construit avec les oliviers, enfants de la terre paternelle. Les esprits s'échauffent; les ordres du chef anglais sont méconnus, et par une résolution unanime, on arrête d'égorger les femmes ainsi que les enfants, si les mahométans souillent de leur présence une ville qu'ils ne doivent occuper que déserte. On charge ensuite un Anglais de porter cette résolution à la connaissance de Th. Maitland, en lui annonçant que si la marche des hordes du visir Ali pacha n'est pas suspendue, le sacrifice, dont Sagonte offrit autrefois le spectacle au monde, va se renouveler à la face de l'Europe chrétienne.

Le messager, chargé de cet avis, traverse la mer, secondé par les vents, et reparaît bientôt avec le général Frédéric Adam, qu'on croyait favorable aux Parguinotes, parce qu'il avait épousé une Corcyréenne divorcée, et mêlé ainsi son sang avec celui des Grecs. Il revenait plein d'anxiété, dit-on, lorsqu'en entrant au port il aperçut la flamme du bûcher qui consumait les ossements, les cadavres et les cercueils des Parguinotes, trop heureux d'avoir vécu avant l'ère de l'esclavage. Il prend terre, à la vue

des archontes, précédés de leur protopapas et des archimandrites, qui le reçoivent avec un respect mêlé d'indignation, en lui déclarant que le projet médité va s'exécuter sur l'heure, s'il ne parvient à suspendre l'entrée des troupes d'Ali pacha. Il donne des paroles d'espérance. Il monte à l'acropole, non plus comme autrefois, lorsque les couleurs britanniques y furent arborées aux acclamations des descendants des Pélasges guerriers, mais sous les auspices du silence, précurseur du carnage. Il trouve les hommes armés aux portes de leurs maisons, qui n'attendaient qu'un signal pour *égorger leurs familles*, *avant de tourner leurs armes contre les Anglais, et de combattre jusqu'à ce qu'il ne restât pas même un seul individu d'entr'eux pour raconter leur catastrophe.* Il les conjure d'attendre; il se rend aux postes avancés, il négocie; et les mahométans, non moins inquiets que la garnison britannique, ayant consenti à accorder le délai convenu pour l'évacuation, le dernier des malheurs réservés aux Parguinotes fut ainsi conjuré. Le 9 mai, au coucher du soleil, le pavillon d'Angleterre disparut des donjons de Parga, pareil à ces phares qui n'ont brillé un moment, que pour tromper les espérances du navigateur; et les chrétiens, après une nuit consacrée aux larmes et à la prière, demandèrent le signal du départ.

Dès les premières clartés du jour ils avaient quitté leurs demeures, et, répandus sur la plage, ils s'occupaient à recueillir quelques débris de la patrie. Les uns remplissaient des sachets des cendres de leurs

pères, qu'ils arrachaient aux flammes allumées par leur religieuse piété; d'autres emportaient des poignées de la terre nourricière de leurs familles, tandis que les femmes et les enfants ramassaient des cailloux et des coquillages épars sur la grève, qu'ils cachaient dans leurs vêtements, avec la sollicitude d'un amant qui a fait à sa bien-aimée un larcin secret qu'il veut lui dérober. *Adieu terre paternelle*, disaient les vieillards; *adieu temples vénérables, autels sacrés du vrai Dieu!* s'écriaient les prêtres, *ô mer moins redoutable que nos protecteurs*, répétaient les femmes en pleurant; *belle mer de l'Ionie, protège nos tendres enfants, et si tu nous engloutis dans tes ondes, ne porte pas nos cadavres vers les rives où commande l'Anglais, ils les vendraient à nos tyrans.*

Ce fut à la lueur funèbre du bûcher qui finissait de dévorer les restes de leurs ancêtres, que les Parguinotes appareillèrent avec les brises matinales pour s'éloigner du cap Chimærium, et que les Turcs, accueillis en frères par les Anglais, occupèrent la ville chrétienne, abandonnée le 10 mai 1819, époque destinée à tenir rang dans l'histoire. C'est à cet évènement qu'on pourra fixer désormais l'asservissement complet des Grecs. Le ministère anglais, qui proclama l'extinction de la traite des nègres, inventée par le pieux Las Casas pour arracher les Indiens aux travaux des mines et les enfants du Niger à la mort; le ministère anglais qui poursuit l'exécution de cette entreprise décevante dans ses traités, comme

le peuple-roi stipulait dans les siens (1) l'abolition des sacrifices humains, a marqué de son sceau particulier l'ère de ses conceptions philanthropiques, en sanctionnant le malheur de quatre mille individus paisibles et industrieux. Il a livré aux Ismaëlites (2) la dernière terre indépendante occupée, dans la Grèce, par les descendants de ceux qui l'illustrèrent. Des chrétiens sont immolés aux infidèles par les mêmes chrétiens qui se glorifient d'avoir brisé les fers des esclaves d'Alger. L'église fait place à la mosquée; le pavillon anglais cède au *bairac* des sul-

---

(1) J'emploie ce rapprochement traditionnel, quoiqu'il soit aussi équivoque que celui du négrophilisme des anglais. Justin, liv. IX. c. 1., attribue ce prétendu traité à Darius. Porphyre de Abstinent. lib. II. §. 26, en fait honneur à Iphicrate. Denys d'Halicarnasse, ant. Rom. lib. I. p. 30. edit. de Sylb., va plus loin, en prétendant que les sacrifices humains continuèrent jusqu'à la ruine de Carthage, et plusieurs auteurs affirment qu'ils furent renouvelés après sa restauration. V. Minut. Felix c. 30. Lactant. de falsâ relig. c. 21. S. August. de civit. Dei lib. 7. c. 19., qui attribuent ce bienfait à la régénération produite par le christianisme; et il est probable qu'il en sera de même de la traite des Noirs, destinée à cesser quand les lumières de la civilisation évangélique pénétreront dans l'Afrique; car les traités des princes de l'Océan sont toujours exécutés au profit de leur politique commerciale.

(2) Ismaëlites, surnom donné aux Turcs par les Byzantins, d'après l'Aséer, livre qui contient la vie de Mahomet, fils de Motalib et d'Éminé, dans lequel on fait descendre ce sectaire d'Abraham par Ismaël, fils d'Agar.

tans, et la croix victorieuse s'abaisse devant l'astre pâlissant du croissant. O honte à jamais mémorable! le ministère anglais à l'apogée de sa puissance, a consenti une cession qu'un général et un consul de France, l'un au comble des inquiétudes (1) les plus affreuses, et l'autre placé sous le couteau, repoussèrent avec indignation. Généreux Anglais, écrivains de tous les pays, accusez les auteurs d'une action qui flétrit le nom européen aux yeux même des mahométans, étonnés d'un succès qu'on n'aurait jamais obtenu d'eux contre d'autres mahométans. Demandez qu'une prompte justice venge l'innocence, la morale et la religion outragées. Enfin, si ces nobles efforts étaient inutiles, que la cause des vieux chrétiens de la Grèce, quoique perdue devant le tribunal de la politique, soit du moins sanctifiée par la protestation unanime de tous les amis de l'humanité; et

---

(1) Tandis qu'Ali pacha demandait Parga, en 1814, le feu fut mis à l'arsenal de la *fortezza nuova* de Corfou. Un magasin de bombes, d'obus chargés, etc., sautait de toutes parts; l'énorme dépôt des poudres, qui n'en était séparé que par une ruelle, allait s'embrâser; déja sa porte en bois de sapin commençait à brûler. C'en était fait de Corfou, lorsque nos soldats, se précipitant au milieu des obus et des bombes qui éclataient, les saisissant entre leurs bras, les jetèrent à la mer, et sauvèrent ainsi une ville entière de la destruction. On n'a jamais su par qui un pareil crime fut conseillé et exécuté : nous eûmes à regretter quelques braves; la garnison entière se couvrit de gloire.

qu'en parlant des Parguinotes, ou dise à l'avenir :

. . Extrema per illos
Religio excedens Epiro vestigia fecit.

Après mille injustices nouvelles (1), campés sous les oliviers de Corfou, où ils ont été visités par un enfant des Grecs ministre d'un grand roi, les Parguinotes, comme les enfants d'Israël assis autrefois sur les rives des fleuves de Babylone, pleins des sou-

(1) A leur arrivée, à Corfou, le parlement ionien donna le titre des citoyens de sept îles aux Parguinotes, qui en jouissaient depuis le commencement du quinzième siècle, au lieu de s'occuper à leur fournir les logements et le pain de l'hospitalité. Le lord haut-commissaire leur signifia ensuite que la la somme de cent cinquante mille livres sterling ou 666,666 gourdes était réduite à 633,000, parce que S. E. s'était arrangée avec Ali pacha pour être payée en monnaie espagnole plutôt qu'en monnaie turque; qu'ensuite il serait opéré une retenue de 1 p. o/o pour le nolis de la frégate la Ganymède, qui avait transporté les espèces à Corfou, ainsi que pour les négociations, sauf à statuer contre les émigrés parguinotes sur les dommages et prétentions élevés contre eux par Ali pacha. De nouvelles difficultés s'étant ouvertes à ce sujet, les Parguinotes refusèrent toute espèce d'indemnité. Enfin le 19 décembre 1819, le haut-commissaire ayant annoncé que S. M. B. faisait remise aux émigrés parguinotes du droit de 1 p. 100 exigé pour le fret de la Ganymède, ils rejetèrent unanimement cette grace mercantile, et contraints par la misère, ils acceptèrent depuis ce qu'on voulut leur donner du prix d'une vente faite contre toute justice et tout droit. (Voy. l'ouvrage du l. col. de Bosset déja cité.)

venirs et des regrets qui remplissent leurs pensées, redisent leurs malheurs à l'étranger qui les interroge. La lyre de Xénoclés accompagne la plaintive élégie des nouveaux Messéniens; élégie destinée à perpétuer, avec l'amour qu'ils conservent à leur douce patrie, la honte ineffaçable attachée à leurs cruels oppresseurs.

DERNIER CHANT DES PARGUINOTES.

I.

Adieu vallons, adieu montagnes,
Côteaux fleuris, bosquets ombreux,
Verts orangers, fraîches campagnes,
Adieu pour jamais, bords heureux.

II.

Parga, terre illustre et chérie,
Trop voisine des Musulmans,
L'Anglais te vend, ô ma patrie,
Au plus farouche des tyrans.
Adieu, etc.

III.

« Partez, vieux colons de l'Épire,
« Reste impur des derniers chrétiens,
A dit Aman dans son délire;
« Cédez vos temples et vos biens.
Adieu, etc.

IV.

« Que la croix, ailleurs triomphante,
« S'abaisse devant Ismaël!
« Enfants des Grecs, race impuissante,
« Errez sans trône et sans autel. »
Adieu, etc.

ΥΣΤΕΡΙΝΟΝ ΑΣΜΑ ΤΗΣ ΠΑΡΓΑΣ.

Βουνὰ, λαγκάδια δροσερὰ, καὶ τρυφερὰ λιβάδια,
Δένδρα καλὰ καὶ φουντωτὰ, χωράφια 'ξακουσμένα!
Μὲ δάκρυα γιὰ πάντοτε σᾶς ἀποχαιρετάω.

Ὦ Πάργα, χώρα 'ξακουστὴ, γειτόνισσα τοῦ Τούρκου,
Πάργα, πατρίδα μου καλὴ, πολὺ ἀγαπημένη,
Στὸν τύραννον τὸν πλιὸ σκληρὸν Ἐγγλέζοι σὲ πουλοῦνε!
« Φύγετ' ἐσεῖς οἱ ἄποικοι τῆς παλαιᾶς Ἠπείρου,
« Ὑστερινοὶ χριστιανοὶ, ἄπιστοι Παργανιῶτες,
Εἶπεν ὁ ἄνομος Ἀμὰν μὲ λύσσαν καὶ φαρμάκι.
« Ἀφήσατέ μου τοὺς ναοὺς καὶ ὅλα τ' ἀγαθά σας!
« Ἂς πέσουν κάτω οἱ σταυροὶ ποῦ πάντα θριαμβεύουν,
« Καὶ ἂς νικήσῃ παρευθὺς τὸ ἅγιο Κοράνι.
« Κ' ἐσεῖς Γραικοὶ ἀδύνατοι, πάντοτε νὰ πλανᾶσθε,
« Καὶ νὰ μὴν ἔχετε ποτὲ ναοὺς καὶ βασιλέα. »
Αὐτὰ ἐφώναξ' ὁ σκληρὸς ὁ τύραννος ὁ γέρος
Ὁποῦ ὑβρίζει Χριστιανοὺς καὶ τοὺς ἁγίους νόμους.
Ἄμποτ' αὐτὸ τὸ ᾆσμά μου στ' αὐτία του νὰ βροντήσῃ,
Σὰν κεραυνὸς τοῦ οὐρανοῦ, ποῦ πάραυτα 'ξυπνίζει
Κάθε ἀχρεῖον τύραννον ποῦ ἥσυχα οιμᾶται!

V.

Ainsi, trop superbe Angleterre,
Profanant ton nom et tes droits,
Parlait un tyran sanguinaire,
Ennemi de nos saintes lois.
Adieu, etc.

VI.

Puissent mes chants à son oreille
Gronder, portés par les échos,
Comme la foudre qui réveille
Le lâche au sein de son repos.
Adieu, etc.

VII.

Dieu vengeur, saisis le tonnerre,
Sur Aman lance tes carreaux!
Son aspect a souillé la terre;
Écrase l'auteur de nos maux.
Adieu, etc.

VIII.

Toi qui révélas nos misères,
Qui vis arracher du tombeau
Les mânes sacrés de nos pères,
Soleil, éclipse ton flambeau.
Adieu, etc.

ΚΑΤΑΡΑ.

Ὦ κεραυνοὶ τοῦ οὐρανοῦ
Καὶ τῆς δικαιοσύνης,
Κάψετε τὸν Ἀλῆ Πασᾶ
Καὶ τοὺς κακοὺς Ἐγγλέζους.
Γιὰ νὰ ἰδοῦν οἱ τύραννοι
Πῶς ὁ Θεὸς παιδεύει.

Καὶ σὺ, φωστῆρα Ἥλιε, ποῦ 'δες τὴν συμφορά μας,
Κ' ἐτήραξες νὰ ἁρπάζωμε, πὸ μέσ' ἀπὸ τοὺς τάφους,
Τὰ λείψανα τὰ ἱερὰ ὅλων τῶν συγγενῶν μας,
Σβύσαι τὸ φῶς σου παρευθὺς, δεῖξαι πῶς μᾶς λυπᾶσαι.
Καὶ σεῖς παιδιὰ τοῦ οὐρανοῦ, Σελήνη καὶ Ἀστέρες,
Ποῦ φέγγετε ὁλόνυκτα 'ς ἀνατολὴ καὶ δύσι,
Κρύψετε μὲ καλύμματα τώρα τὰ πρόσωπά σας,
Καλύμματα κατάμαυρα τῆς λύπης τῆς μεγάλης.
Καὶ κλάψετε τοὺς Παργινοὺς τοὺς κακομοιριασμένους,
Καὶ κλάψετε πολλαῖς φοραῖς, καὶ 'σεῖς κ' ὁ κόσμος ὅλος.

IX.

Filles du ciel, pâles étoiles,
Phœbé, témoin de nos ennuis,
Couvrez vos fronts de sombres voiles,
Que tout retombe au sein des nuits!

ANTISTROPHE.

Rends-nous nos vallons, nos montagnes,
Nos côteaux, nos bosquets ombreux;
Dieu protecteur de nos campagnes,
Exauce un peuple malheureux.

CHAPITRE IX.

Vieillesse d'Ali. — Sa rapacité. — Incendie du palais de Tébélen ; — lui est annoncé par le cheïk Jousouf. — Son désespoir. — Quête qu'il fait à ce sujet. — Dons. — Héritage des pestiférés d'Arta. — Albanais plongé dans l'huile bouillante. — Cruautés diverses. — Ismaël pachô bey se réfugie auprès du nazir de Drama. — Danger auquel il échappe. — Ses aventures. — Son portrait. — Lettre qu'il reçoit de son épouse ; — s'associe avec l'Étolien Paleopoulo. — Leurs plans contre Ali. — Mort de Paleopoulo. — Famille d'Ali pacha.

Si la vieillesse des bons princes est un temps de langueur pour leurs états, celle des tyrans devrait être, dans l'ordre de la nature, une époque de calme propice au pays agité par les caprices orageux de leur jeunesse. L'Épire aurait éprouvé, dans cette dernière hypothèse, un repos pareil à la langueur qui suit les crises des maladies violentes ; mais la providence semblait l'avoir livrée sans retour au génie du mal. Irrité de voir échapper la vie, son satrape, chaque jour plus intraitable, croyait en renouer le cours en envahissant toutes les propriétés, comme s'il avait voulu dévorer la terre prête à l'engloutir. Indifférent à l'estime des hommes, il dédaignait également de les tromper par des serments, et de leur dé-

guiser ses plus coupables excès. Bravant la satyre (1), le mépris, l'injustice, les remords, la renommée, l'impie Salmonée défiait le ciel et la foudre de l'opinion publique (2). Ses volontés, ses passions, ses emportements ne connaissaient plus ni frein ni mesure. *La multitude du peuple, qui est la gloire du roi* (3), l'importunait; et il souhaitait, comme Caligula, que les hommes qu'il haïssait, dans la pensée qu'ils se réjouiraient de sa mort, *n'eussent qu'une tête pour l'abattre*. Malheureux des jouissances d'autrui, malheureux par le désir violent d'envahir, il s'agitait tel qu'un être menacé des besoins de la vie. Il voulait de l'or avec l'ardeur impatiente d'un hydropique qui désire de l'eau pour étancher sa soif; et succombant, sans être satisfait, sous le poids des richesses, plus il en accumulait et plus il prétendait en entasser encore. Un dieu vengeur l'avait condamné

---

(1) Ali ne manquait jamais de faire venir les aveugles qui chantaient les couplets satyriques que les Grecs composaient contre lui, et de les leur faire répéter en sa présence. Il lui est même arrivé de leur révéler de nouveaux traits de sa cruauté, en disant : *Chantez encore cela, afin qu'on sache bien de quoi je suis capable, et que rien ne me coûte pour écraser mes ennemis : je ne me reproche que le mal que je ne peux pas leur faire.*

(2) Contemptâ famâ contemni virtutem. Tacit. annal. lib. IV. c. 23.

(3) *La multitude du peuple*, dit le sage, *fait la gloire du roi, et le petit nombre des sujets est la honte du prince.*

Proverb. XIV. 18.

aux plus cruels des supplices, l'*envie* et *la crainte de l'avenir*.

N'osant croire à la religion mahométane, qui punit le crime, ni la rejeter, parce qu'il en puisa les principes avec son éducation, il ne voyait aucun port assuré au-delà du terme de sa vie. L'éternité lui apparaissait sous des formes terribles; il frémissait au nom de l'Alsirat (1), pont jeté sur une mer de feu; les remords ne lui montraient, sous le voile du tombeau, que le Tartare réservé à ses semblables, et les fouets éternels des furies, filles de la Nuit et de l'Achéron. Il craignait ce qu'il ne connaissait pas; Éblis (2) avait cessé d'être le sujet de ses plaisanteries. Vainement, pour conjurer la marche du temps, il avait eu recours aux secrets de l'Alchimie, afin de trouver un breuvage qui devait le rendre immortel (3), et lui procurer les moyens de convertir les métaux en or. Déçu, sans être détrompé de

(1) Alsirat, pont de la largeur du fil d'une toile d'araignée, suspendu au-dessus des brasiers de l'enfer, sur lequel les Musulmans doivent passer pour arriver au Paradis.

(2) Éblis, le Diable.

(3) Ce fut en 1812 que ses alchimistes commencèrent les travaux qui avaient pour but de lui procurer l'eau immortelle, au moyen de laquelle il devait s'envoler dans les planètes, et trouver la pierre philosophale. Il avait fait venir un laboratoire complet de Venise; et après qu'un nommé Sergius, qui était associé à un derviche, eut brûlé du charbon pendant cinq ans, le visir, ne voyant aucun résultat, le fit pendre, et noyer son compagnon en sorcellerie.

ses prestiges, il s'abandonna à la superstition, dernier refuge des ames lâches et criminelles. Entouré d'illuminés, il consultait les sorts; il demandait aux derviches des devises cabalistiques, qu'il faisait coudre dans ses vêtements, ou qu'il suspendait dans les endroits les plus secrets de son palais, afin de détourner les génies malfaisants dont il se croyait obsédé; un Koran était attaché à son col, pour écarter le mauvais œil; il vivait dans le spasme des déceptions; il se plongeait dans la région des fantômes;.... mais les divinités de Paleste le réveillaient dans la douleur.

Enivré des faveurs trompeuses de la Fortune, il s'était cru invulnérable, et il ne connut les progrès de l'âge que par ses infirmités. Il avait usé la vie sans perdre le goût des plaisirs, et il passa brusquement de l'erreur des sens dans l'impuissance de satisfaire ses désirs. La beauté fit son tourment; il osa profaner ses roses; il blasphêma contre la jeunesse; il aurait voulu effacer le printemps, et ravir à l'année les fleurs dont il ne pouvait plus savourer les parfums. Les écoles publiques de l'Épire et de la Thessalie furent dépouillées des enfants des premières familles, qu'il flétrit en les plaçant au nombre de ses éphèbes..... Si parfois le mot de vieillesse échappait de sa bouche, c'était pour tâcher de surprendre des consolations dans le déni de cette vérité qui l'accablait; il souriait alors à ses flatteurs qui lui *souhaitaient de longues années;* mais la séduction ne parvenait plus à l'enivrer. *Le temps a mis la coignée dans la racine*

de l'arbre, disait-il en soupirant! Et ceux qui l'abhorraient murmuraient tout bas : *Encore quelques jours et Ali pacha ne sera plus.*

Il avait dépassé sa soixante-dix-huitième année, lorsqu'on le jugeait ainsi, sans prévoir que le malheur allait lui rendre des forces nouvelles pour lui faire sentir le châtiment réservé à ses forfaits. Usé de débauche, flétri par les passions, sa poitrine, qui s'embarrassait aux moindres contrariétés, devait se ranimer plus brûlante que dans sa jeunesse; ses yeux fatigués, sa voix glapissante, étaient réservés à voir de nouvelles scènes de carnage, et à donner le signal de combats plus meurtriers qu'il n'en avait jamais soutenus; et, courbé sous le poids d'une vieillesse criminelle, il était destiné à se retremper dans l'adversité pour ébranler l'empire Ottoman jusque sur ses bases, qu'une fausse politique voulut et veut vainement encore étayer.

Ali était loin de prévoir les évènements qui devaient se rattacher à son sort; son attention semblait ne se porter alors que sur le repos de ses enfants qu'il desirait assurer; heureux s'il n'eût pas prétendu y associer ses projets de vengeance contre Ismaël pachô bey, qu'il ne feignait d'oublier que pour lui porter des coups plus certains et plus meurtriers.

Mouctar pacha était pourvu du sangiac de Bérat, au titre de beglier-bey, et son fils aîné, Husseïn, jouissait de celui de Delvino; Salik, troisième fils du satrape, avait obtenu Lépante; Mehemet, fils de Véli, était décoré du titre de vali-cy de Paramythia, tandis que

son père Véli, retiré à Déchani, près d'Agia, y vivait, ainsi que Tibère à Caprée, au milieu des plaisirs et de la débauche, sans s'inquiéter de la disgrace du sultan, qu'il avait encourue. Le vertueux Ibrahim pacha et son fils étaient dans les fers. Ils vivaient dans un cachot pratiqué à dessein sous le grand escalier du chateau du lac, pour que leur implacable ennemi jouît du *plaisir de marcher sur leurs têtes*, chaque fois qu'il montait à son palais, ou qu'il en descendait. Mais tout s'use, excepté le désir de la vengeance; et Ali, qui ne put accorder ses fils sur le partage éventuel de son héritage, attribua la cause des refus apportés par Véli, aux conseils et à l'influence secrète de Pachô bey.

Les actes du despotisme ne s'annoncent guères que par la violence. Depuis quelque temps, l'épouse du procrit Ismaël avait été arrachée de son palais pour vivre renfermée dans une cabane, où elle était réduite à filer afin de se procurer quelques moyens d'existence. On se demandait quelle pouvait être la cause de cette rigueur, lorsqu'on apprit que son époux, qui était passé de Nègrepont dans l'île de Skiatos, sur la nouvelle que son ennemi se proposait de l'y faire enlever, s'était dérobé à de nouvelles embûches. Un vaisseau parti secrètement de Prévésa avec des expéditions masquées, s'était porté vers sa nouvelle retraite. On avait invité Ismaël à se rendre à bord pour y choisir des marchandises; mais, sur certains indices, prenant aussitôt ses précautions, il avait pris la fuite, sans qu'on connût de quel côté il s'était dirigé. Le non-

succès de cette machination était la cause du traitement exercé contre la plus innocente et la meilleure des filles issues des beys de Janina, qui craignaient de compatir à sa misère.

Le tyran avait aussitôt expédié de toutes parts des émissaires, lorsqu'un incident lui fit perdre de vue le proscrit, et suspendre le cours de ses ressentiments. La demeure de ses pères, le séjour de sa jeunesse, le garde-meuble et le dépôt de ses brigandages, son brillant palais de Tébélen, venait d'être la proie des flammes. Une imprudence du plus jeune de ses fils, Salik pacha, qu'il aimait d'une tendresse sans égale, avait causé ce désastre. Qui oserait se charger de lui annoncer un tel malheur? Son fils, ce fils chéri, lui-même, que la frayeur avait porté à se sauver jusqu'au-delà des monts Candaviens, n'aurait peut-être pas été à l'abri de sa fureur, s'il lui eût apporté un pareil message. On fut long-temps dans les anxiétés, et on ne trouva moyen de lui révéler ce fatal évènement qu'en lui faisant remettre une lettre par l'entremise du cheïk Jousouf, qui ne cessait d'annoncer *la chûte de Ninive*. — *Tiens*, dit-il au tyran, qu'il aborda au moment où celui-ci sortait de son palais, *Allah, qui punit les méchants, a permis que ton sérail de Tébélen soit brûlé. Le monde est périssable; Alim féna* (1)*!* A cette nouvelle, Ali pousse

(1) *Alim féna*. C'est le cri d'alarme que les muezzins jettent du haut des mosquées, quand les incendies dévorent Constantinople.

son cheval, en criant à ses gardes de le suivre. Il s'élance, il se précipite, il traverse la Molosside, il arrive à Tébélen, et il ne respire qu'en retrouvant cent cinquante millions en espèces monnayées. Telle fut la somme incroyable qu'on exhuma des caveaux de son palais, et la cause qui mit, pour la première fois, au grand jour la fortune colossale du satrape, dont l'importance, encore exagérée par la voix publique, parvint, malheureusement pour son coupable possesseur, jusqu'aux oreilles du grand-seigneur, sultan Mahmoud, prince de haute et insatiable avidité.

Les sarafs ou intendants des finances d'Ali, les israélites Minahet et Mosè, passèrent plusieurs jours à vérifier tant de richesses, pendant que leur maître déplorait la perte de son palais. Des milliers de cachemires précieux, les fourrures les plus rares, un magasin entier de montres, de pendules, de bijoux, d'étoffes, des meubles, des armes de luxe, des harnais de chevaux, devenus la proie du feu, étaient l'objet de ses regrets. Assis par terre, sur une natte de paille, tel qu'un ministre disgracié des rois de l'Orient, il s'arrachait la barbe, il se frappait la poitrine, il gémissait, et il déplorait sa misère en se recommandant à la charité publique. Se rappelant par fois qu'il était visir, il demandait d'un ton menaçant; et après avoir arraché par ses larmes feintes ce qu'on craignait de lui refuser, une ordonnance, qu'il lança dans la Grèce, apprit aux habitants qu'ils devaient relever et meubler à leurs frais le *sérail redoutable*

(τὸ φοβερὸν Σεράγλιον) de Tébélen. Puis reprenant bientôt après le chemin de Janina, il y rentra suivi de ses trésors, et d'un petit nombre de femmes échappées à l'incendie, qu'il vendit à ses familiers, en disant qu'il n'était plus assez riche pour nourrir autant d'esclaves.

Cependant d'amples indemnités l'attendaient. La peste, auxiliaire généreuse de sa tyrannie, venait de lui léguer l'héritage de la population entière d'Arta, ville opulente, habitée par plus de huit mille chrétiens. Près de sept mille étaient descendus dans la tombe; et dès que l'épidémie eut cessé de frapper, Ali pacha avait envoyé des commissaires chargés de dresser l'état des meubles et des biens-fonds, qu'il s'adjugeait en sa qualité d'héritier universel de ses vassaux. Afin de procéder à l'inventaire le plus minutieux, les malheureux, respectés par la mort, au risque de réveiller la contagion, furent contraints, malgré les prières du consul de France, M. Hugues Pouqueville, de laver, dans les eaux de l'Inachus, les laines des matelas, les draps et les langes encore imprégnés de la sanie des bubons, tandis que des exacteurs ramassaient et enregistraient le peu d'or et d'argent qui n'avait pas été enfoui. Le creux des arbres, les moindres caches furent visités; et comme on trouva autour d'un squelette une ceinture remplie de sequins de Venise, on tint un état détaillé des ossements. On les aurait sans doute mis eux-mêmes en réserve, si on avait pu présumer que ces tristes restes seraient bientôt un objet de spéculation, pour les

vendre aux économistes anglais, dont la sacrilége avidité vient de troubler les mânes des braves morts aux champs de Lutzen, pour les faire servir d'engrais aux landes de la sablonneuse Ecosse (1). Tous les archontes de la ville avaient été arrêtés, et bientôt après appliqués à la torture, pour dire où se trouvaient des trésors, dont les traces, dérobées par la mort de ceux qui les avaient enfouis, ne pouvaient être éventées que par l'effet du hasard. Un d'entre eux, accusé d'avoir soustrait quelques objets, fut plongé dans une chaudière d'huile bouillante, en présence du tyran qui l'avait fait amener devant son tribunal. Vieillards, femmes, enfants, riches et pauvres, tous furent interrogés, *mis sous le bâton*, et condamnés, pour se rédimer, à faire l'abandon des débris qu'ils avaient sauvés du naufrage public. Et, comme si tant de crimes ne suffisaient pas, on recruta, par ordre d'Ali, dans les villages de la Cassiopie, une population égale à celle dont Arta pleurait la perte, qu'on força de venir s'établir au sein de cette ville désolée, et à payer au visir les maisons que chacun devait habiter (2).

---

(1) Ce fait est extrait des journaux anglais du mois de novembre 1822.

(2) *Machalla!* disait le kiaya d'Ali à mon frère, en lui montrant la ville d'Arta repeuplée par cette colonie, *vous voyez que c'est comme si la peste n'y eût pas passé.* — *Oui*, répliqua celui-ci, *mais on a dépeuplé vingt ou trente villages pour opérer cette merveille.* — Τί κανεὶ, *Qu'est-ce que cela y fait?*

Ceux qu'il avait attachés sur les traces d'Ismaël Pacho bey, lui apprirent que le fugitif était rentré dans la Romélie. Après avoir erré de contrées en contrées, sous la sauve-garde de la Providence consolatrice des malheureux, les uns l'avaient perdu de vue au Caire, et croyaient qu'il s'était rendu à la Mecque avec les hadgis ou pèlerins de la grande caravane de l'émir; d'autres prétendaient l'avoir reconnu à Smyrne. En effet, il avait parcouru les principales échelles commerciales de l'Asie Mineure et de l'Égypte, couchant quelquefois à l'abri des portiques des mosquées, ou, parmi les pauvres, sur les cendres chaudes des bains publics. Souvent il avait été réduit à languir dans les palais des grands, confondu avec leurs clients et leurs esclaves, dont il partageait l'existence sans laisser paraître les chagrins qui le dévoraient, lorsque, fatigué de traîner une vie misérable, il résolut de se rendre auprès du nazir de Drâma, qui était un des seigneurs les plus magnifiques de la Thrace.

Se présenter à la cour de Mouhamet-Drâma-Ali, et lui plaire, fut, pour Pachô bey, l'unique nécessité de décliner son nom; et ce fut là que son implacable ennemi, qui venait d'apprendre son arrivée dans cette cour, résolut de lui porter un coup auquel le proscrit était loin d'être préparé. Il y avait quelques mois qu'il se trouvait à Drâma, lorsqu'au milieu d'une de ces parties de chasse que les seigneurs aiment pas-

---

répondit stupidement le barbare. Voilà la mesure du raisonnement d'un Turc : quel jugement porter de leurs apologistes?

sionnément, on vit arriver un capigi-bachi, qui, s'adressant à Ismaël, s'informa où était le nazir, auquel il avait une affaire importante à communiquer. Tout capigi-bachi est assez souvent porteur de fâcheuses nouvelles; et Drâma-Ali se trouvant éloigné, Pacho bey, se donnant pour être le nazir, répliqua à l'envoyé de la Porte qu'il pouvait s'expliquer. Ils se retirèrent dans un khan voisin, où le confiant envoyé du sultan lui apprit qu'il était porteur d'un firman obtenu à la requête d'Ali, pacha de Janina. « De Tébé-« len! Sois le bien-venu; c'est mon ami. En quoi puis-je « lui être agréable? — En faisant exécuter le com-« mandement dont je suis porteur, par lequel le su-« prême divan vous enjoint, seigneur, de faire trancher « la tête à un mauvais sujet (haïdout) nommé Pachô « bey, qui s'est glissé depuis quelque temps à votre « service. — A cela ne tienne; mais je te préviens que « c'est un homme difficile à saisir, brave, violent, « aimé de mes serviteurs, et il faut l'attirer adroitement « dans nos filets. Il peut paraître d'un moment à autre, « il est essentiel qu'il ne te voie pas, et que mes « gens même ne soupçonnent pas qui tu peux être. Il « n'y a que deux heures de chemin d'ici à Drâma; va « m'y attendre; ce soir j'y serai de retour, et tu peux « regarder ta mission comme remplie. »

Le capigi-bachi, tournant aussitôt du côté de Drâma, pique des deux, tandis que Pachô bey prenait la fuite en sens contraire, craignant que le nazir, qui ne le connaissait que de fraîche date, ne sacrifiât, avec cette froide indifférence naturelle aux Turcs, un mal-

heureux injustement condamné à mort. Au bout d'une nuit de marche, pendant laquelle le proscrit évita les chemins battus, il prit les vêtements d'un moine bulgare, auquel il paya sa dépouille, et se présenta, après avoir traversé la haute Macédoine, à la porte du grand couvent des Caloyers serviens, situé dans les montagnes qui donnent naissance à l'Axius. Il y fut recu, sous son costume religieux, comme un frère venant du saint Tombeau. Il composa son roman; et on se félicite de trouver dans le nouveau venu un homme aimable, parlant de la Palestine, de ses monastères, en pèlerin consommé, et qui de plus avait une bourse d'autant mieux arrondie, qu'il s'était défait, chemin faisant, de son cheval et de ses armes, dont un juif de Samacova lui avait donné un prix raisonnable.

Deux hommes féconds en expédients, égaux en ruses; disputant, l'un des moyens de satisfaire sa vengeance, et l'autre du soin de défendre sa vie, sont un de ces spectacles ordinaires aux arènes politiques de l'Orient, où l'on voit l'injure au front d'airain opprimer l'innocence et le mérite. On déteste le tyran, et on respire en voyant Pachô bey, par son déguisement, dormir en paix sous le toit hospitalier des moines serviens, auxquels il ne cacha sa qualité de musulman que le temps nécessaire pour s'assurer de leur discrétion, et cette révélation fut la cause de son salut.

Ali pacha, ardent à poursuivre son ennemi, avait aussitôt accusé Mouhamet-Drâma-Ali d'avoir favorisé

l'évasion de Pachô bey; mais il ne fut pas difficile au nazir de se justifier auprès du divan, auquel il donna des renseignements précis sur ce qui s'était passé. C'était ce que voulait le satrape, qui partit de ce document pour faire suivre les brisées du fugitif par ses espions, et sa retraite fut éventée. Comme dans les explications qui avaient été données à la Porte, l'innocence de Pachô bey avait été prouvée, on ne pouvait plus solliciter de firman de mort contre lui, son ennemi sembla l'abandonner à son sort, afin de cacher le coup qu'il voulait lui porter. Il s'agissait de l'assassiner; et Athanase Vaïa, le chef des meurtriers des Cardikiotes, auquel il fit part de son projet, le supplia de lui accorder l'honneur d'une pareille entreprise, en jurant qu'il n'échapperait pas à son poignard.

Après cet accord, le plan du maître et du sicaire fut voilé sous l'apparence d'une disgrace, qui étonna la ville entière de Janina. A la suite d'une scène terrible qu'il lui fit en public, Ali chassa du sérail le confident intime de ses iniquités, en l'accablant d'injures, et en disant que s'il n'était le fils de la mère nourricière de ses enfants, il le ferait pendre. Vaïa, frappé de terreur, et feignant une profonde affliction, courut vainement chez tous les grands de la ville, en les suppliant d'intercéder en sa faveur, et la seule grace que Mouctar pacha put obtenir en sa faveur, fut un boïourdi d'exil qui lui permettait de se rendre en Macédoine.

Muni de cet ordre, Vaïa quitta Janina avec les

démonstrations du plus grand désespoir; et, arrivé à Vodèna, il feignit de ne trouver de sûreté qu'en prenant le froc des caloyers, pour se rendre en pèlerinage au mont Athos. Chemin faisant, il rencontra un des frères quêteurs du grand couvent des Serviens, dont il fit son ami. Il lui peignit sa disgrace sous les couleurs les plus vives, en le priant de le faire recevoir au nombre des frères laïcs de son monastère.

Le zétète, ou quêteur, s'étant hâté de faire part de cette proposition à l'hegouménos ou supérieur, celui-ci s'empressa à son tour d'annoncer à Pachô le compatriote et compagnon d'infortune Athanase, qu'on allait recevoir au nombre des servants. A ce récit, et au portrait que lui en fit l'abbé, Pachô bey reconnut Vaïa; et ne pouvant se dissimuler qu'il était envoyé pour l'assassiner, il lui fit part de ses soupçons; et l'arrivée du sicaire ayant été retardée, Ismaël se décida, pendant ce temps, à se rendre à Constantinople. Ce fut là qu'il courut affronter l'orage et combattre ouvertement son ennemi.

Une haute stature, une physionomie pleine de noblesse, une assurance mâle, le don précieux de presque toutes les langues usitées dans l'empire ottoman, que Pachô bey parlait avec facilité, ne pouvaient manquer de le faire distinguer. Parvenu à s'établir dans la capitale, il se trouvait à portée de déployer le genre de talents qui convenait au pays, et sa conduite mesurée promettait de lui acquérir des amis puissants. Malgré cette légitime ambition, son penchant

le porta d'abord à rechercher les bannis de l'Épire, qui étaient ses anciens compagnons d'armes, ses amis ou ses parents, car il tenait aux principales familles, et il appartenait même au visir Ali par les liens du sang, puisqu'il avait épousé une de ses parentes.

Cette alliance, qui avait fait le bonheur de Pachô bey dans sa jeunesse, était devenue pour lui une source d'amertumes depuis qu'il avait été éloigné de Janina, où son épouse et ses enfants avaient été retenus en ôtage. L'idée des dangers auxquels ils étaient exposés depuis le fatal secret qu'il avait révélé à Véli pacha, le tourmentait. Il hésitait à attaquer de front le criminel, lorsqu'il apprit que la bonne Aïsché avait été arrachée de sa demeure, sur le refus qu'elle avait fait de consentir à un divorce, qui devait la faire passer entre les bras d'un des agents du tyran, qu'on disait être Omer Brionès. Une lettre que cette femme infortunée fit parvenir à Pachô bey, en lui racontant les peines qu'elle endurait, lui traçait les devoirs qu'il avait à remplir. « Tes enfants sont dans « les fers, lui écrivait-elle, et ton épouse, reléguée « dans une cabane, est réduite à filer pour gagner « son pain. Les religieuses chrétiennes la soutiennent « des deniers de l'aumône, quand les infirmités qui « l'accablent ne lui permettent pas de subvenir à ses « besoins. Son lit, autrefois couvert d'étoffes d'or, ne « se compose plus que d'une natte de paille et d'une « triste vélendja (1). Elle t'envoie le dernier ornement

(1) *Velendja*, couverture de cheval.

« qui lui reste, sa chevelure. Ne songe plus à moi que « pour venger ta famille et ton épouse. »

AÏSCHÉ.

Peu de temps après, l'épouse d'Ismaël Pachô bey ayant disparu, le ciel, pour le consoler, ou plutôt pour châtier Ali, lui envoya un ami qui était destiné à relever ses espérances. Un Turc, quel qu'il soit, semble conduit par une sorte de nécessité à être dirigé par quelque Grec. La science des affaires, malgré la profonde humiliation des Hellènes, s'est conservée parmi les descendants d'Aristote et d'Euclide, admis dans tous les conseils des Tartares mahométans qui pèsent sur les plus belles parties du monde. Rien ne marche dans le divan sans les princes grecs du drogmanat, et il n'y a pas de satrape, de bey, ni de grand dans l'empire, qui n'ait un Grec pour conseiller. L'étolien Paléopoulo, qui vivait depuis plusieurs années à Constantinople sous la protection de France, était au moment d'aller former un établissement dans la Bessarabie russe, lorsqu'il rencontra Pachô bey, et que se forma entre eux la singulière coalition qui devait changer les destinées de la race Tébélénienne.

Paléopoulo communiqua à son compagnon d'infortune un mémoire présenté au divan en 1812, qui avait été le signal d'une disgrace à laquelle Ali pacha n'échappa, comme je l'ai dit ailleurs, que par les évènements d'une plus haute importance qui occupaient alors le cabinet ottoman. Comme le Grand Seigneur avait juré par les tombeaux de ses glorieux ancêtres de donner suite à ce projet, dès qu'il le pourrait,

Ismaël Pachô bey et son ami avisèrent aux moyens de le reproduire, afin d'y donner suite. On y rappelait qu'indépendamment des trésors sauvés dernièrement de l'incendie de Tébélen, le pacha en avait d'autres plus considérables déposés à Argyro Castron et à Janina, ce qui était probablement exagéré. Mais ce qu'on ne pouvait contester, c'était le budget détaillé de ses revenus, montant à douze millions de francs, en y comprenant les bénéfices qu'il faisait sur les fermes de la couronne. Ce qu'on pouvait déduire, au milieu du chaos de l'administration d'Ali, c'est qu'il ne payait au trésor du sultan que deux millions; qu'une somme égale était employée en dépenses secrètes, et qu'il lui restait huit millions sur lesquels il en prélevait deux environ pour la solde de cinq mille hommes (1) qu'il tenait habituellement à son service. Passant aux revenus de ses trois fils (2), on

(1) Ali pacha pouvait porter ses troupes jusqu'à quatorze mille hommes, en ramassant les Albanais chrétiens et mahométans. Quant à ses dépenses intérieures, telles que celles de sa table, de ses harems, et le pain de munition de ses troupes, cela se prenait sur le produit en nature de ses terres, et il payait par des bons *à vue* sur les marchands qui ne lui devaient rien, les Grecs employés à son service.

(2) Famille d'Ali pacha en 1819.

Ali Tébélen Véli Zadé, âgé de 78 ans.

Ses fils issus d'Éminé : Mouctar, beglier bey de Bérat, 50 ans. Véli, visir de Thessalie, 46 ans.

Fils issu d'une esclave : Salik, pacha de Lépante, 18 ans.

les évaluait à dix millons. A ces considérations, les plus séduisantes pour un prince tel que le sultan Mahmoud, Pachô bey, s'énonçant en homme au fait des localités, affirmait et répondait sur sa tête, malgré les troupes et les places fortes du visir Ali, *d'arriver avec vingt mille hommes, en face de Janina, sans brûler une amorce.*

Les plans des ennemis d'Ali pacha, tout sages qu'ils paraissaient, et peut-être parce qu'ils l'étaient effectivement, ne se trouvaient pas du goût des ministres de Sa Hautesse, parce qu'ils recevaient de fortes pensions du moderne Jugurtha, qui se vantait, comme le Numide, *que, si Constantinople trouvait un acheteur, elle se vendrait* (1), sans penser que cet or sur lequel il comptait devait causer sa perte. Il était aussi plus commode à un cabinet accoutumé à temporiser, d'attendre l'héritage des trésors de Tébélen, que d'en brusquer l'acquisition par une guerre ouverte; car il est d'usage en Turquie que les grandes fortunes des employés du gouvernement se fondent dans le trésor impérial. L'*usage* (adèt) dans les cabinets de l'Orient est la grande maxime d'état; et si l'on pouvait arrêter la marche du temps,

Famille de Mouctar pacha.

Deux fils : { Hussein pacha, marié. Mahmoud bey.

Famille de Véli pacha.

Méhémet pacha, Sélim bey, Ismaël bey, et six filles.

(1) Voy. Salluste, c. XXXVI.

qui mine les institutions humaines, les Orientaux auraient trouvé le secret de la *stabilité*, qu'on dit être la source du bonheur social. Tout en applaudissant au zèle de Pachô bey, on ne lui donnait que des réponses dilatoires : *Bacalum, on verra; inschalla, plaise à Dieu.* Puis, des équivoques on en vint aux refus; et Paléopoulo, qui ne respirait que pour la liberté de son pays, revenait à ses idées premières d'aller coloniser dans la Bessarabie, lorsque la mort vint interrompre ses projets et mettre fin à ses malheurs.

Le ciel semble accorder aux hommes arrivés à leur heure suprême, et qui n'ont plus d'intérêt à feindre, une sorte de prévision, qui rend leurs dernières paroles prophétiques. Le vieil Étolien annonça à ses amis l'insurrection prochaine de la Grèce; et ayant demandé à voir Pachô bey, il l'engagea à persévérer dans ses projets, en l'assurant que bientôt la famille d'Ali tomberait sous ses coups. *Je meurs avec le regret*, ajouta-t-il, *de ne pas me trouver avec vous sur le mont Dryscos; Ali pacha reconnaîtrait encore Paléopoulo au bruit de son gros fusil* (1).

Le vieux guerrier du mont Oeta mourut peu de jours après cette entrevue, et Pachô bey se consola bientôt de sa perte; car un chrétien n'est jamais pour la caste tartare qu'une de *ces espèces subalternes*,

(1) Le fusil de Paléopoulo, qui était d'un calibre énorme, avait une réputation aussi grande chez les Épirotes, que l'épée de Roland parmi nos anciens preux.

qu'on dédaigne dès qu'on n'en peut plus retirer d'utilité; mais il n'oublia pas les sages conseils qu'il en avait reçus pendant leur liaison.

Avant de les mettre en pratique, Pachô bey crut devoir se jeter dans les pratiques les plus minutieuses du mahométisme. Alors Ali, qui le faisait observer de loin par ses capi tchoadars, apprenant qu'il fréquentait les derviches et les oulémas, crut qu'il était désormais sans importance politique, et il ajourna les projets de vengeance qu'il nourrissait contre le fugitif.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME, ET DU TOME PREMIER.



TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE Ier. Exposition. — Aperçu sur l'état général de la Grèce en 1740.—Coup d'œil sur la situation de l'empire ottoman. — Ali Tébélen. — Son extraction. — Anarchie des Épirotes. — Khamco, mère d'Ali. — Son caractère. — Guerre qu'elle entreprend contre Cardiki. — Est faite esclave avec ses enfants. — Premiers exploits de son fils. — Arrêté comme brigand. — Son portrait. — Émissaires russes envoyés dans la Grèce. — Faux Pierre III. — Insurrection dans la haute Albanie. — Capelan pacha. — Dénoncé par son gendre Ali. — Mis à mort. — Chaïnitza, sœur d'Ali, mariée. — Assassinat de son époux. — Agitations et stratagème d'Ali. — Il tue Sélim, pacha de Delvino. — Est nommé pacha de Thessalie. .... *page* 1

CHAPITRE II. Alexis et Théodore Orloff. — Leurs intelligences avec les Grecs. — Arrivée de la flotte russe en Morée. — Débarquement opéré à OEtylos. — Insurrection de 1770. — Dissensions entre les Grecs et les Russes — qui abandonnent les insurgés. — Désolation du Péloponèse. — Ravages des Schypetars; —

leur révolte; — sont exterminés par Hassan pacha. — Arrivée d'Ali pacha dans la Thessalie, racontée par lui-même. — Manière de se faire une réputation; — s'attache Paleopoulo. — Chefs des armatolis; — nombre de leurs capitaineries. — Mort de Khamco; — son testament. — Ali nommé au sangiac de Janina; — sa conduite artificieuse; — attaque et détruit Cormovo. — Première campagne d'Ismaël pachô bey. — Inquiétudes d'Ibrahim, pacha de Bérat; — marie une de ses filles à Mouctar, fils d'Ali. — Empoisonnement de Sepher bey, frère du visir Ibrahim. .... *page* 40

CHAPITRE III. Patriotisme déguisé des Grecs. — Coup d'œil sur la politique de la Russie par rapport à la Grèce. — Projets de Catherine II et de Potemkin, pour son affranchissement. — Guerre des Souliotes en 1790 et 1791 contre Ali pacha. — Mort de Potemkin. — Ibrahim marie sa seconde fille à Véli, fils d'Ali. — Ses noces. — Assassinat des beys de Cleïsoura. — Licence introduite à Janina. — Débauches. — Ali prend les armatolis à son service; — attaque les Souliotes — qui le battent. — Sa politique envers les Épirotes. — Essaie de surprendre Souli. — Lettre de Tzavellas. — Ali accusé de félonie — se justifie; — fait pendre un homme à sa place 68

CHAPITRE IV. Ali extermine les Turcs de Bossigrad. — Révolte du visir de Scodra. — Parti qu'Ali tire de cet évènement. — Massacre des Osmanlis par les Guègues. — Corfou occupé par les Français. — Mission de l'adjudant-général Rose à Janina: — s'y marie. — Fêtes. — Carmagnole dansée. — Destruction des peuplades chrétiennes de S.-Basile. — Révolte de Passevend Oglou. — Ali marche vers le Danube. — Expédition des Français en Égypte. — Ali revient en Épire à cette nouvelle. — Arrestation de l'adjudant-général Rose. — Combat de Nicopolis. — Défaite des

Français. — Traits de bravoure de Gabauri et de Richemont. — Assassinat des Prévésans à Salagora. — Dévouement d'un Ithacien.—Prisonniers français conduits à Constantinople.—Parga sauvée par les Russes. — Nelson envoie complimenter le satrape Ali...*page* 106

CHAPITRE V. Circulaire adressée par Ali pacha aux agas de l'Épire. — Conférence de Buthrotum. — Il trompe les Russes et les Anglais. — Vicissitudes des Souliotes. — Plaintes des Russes. — Paléopoulo soulève les armatolis contre le satrape. — Souliotes abandonnés à eux-mêmes. — Noyade d'Euphrosine et de dix-sept femmes. — Ses suites. — Arrivée de Samuel à Souli. — Il prend le nom de *Jugement dernier*. — Encourage les chrétiens. — Dévouement, embarras, chagrins de Photos Tzavellas. — Est banni, mis aux fers, n'est occupé que du salut de ses compatriotes. — Attitude formidable de Samuel. — Véli et Mouctar devant Souli. — Mort tragique d'Éminé, femme d'Ali. — Capitulation de Souli. — Holocauste de Samuel. —Femmes souliotes qui se précipitent dans les gouffres avec leurs enfants. — Despo, veuve d'un capitaine, avec plusieurs autres, se brûle dans le château de Regniassa. — Combat du pont de Corakos : valeur malheureuse de Kitzos et Nothi Botzaris. — Jeunes martyrs de Souli.................................... 142

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE I.er Campagne d'Ali Tébélen dans la Romélie. — Rentre en Épire. — Assassinat du primat d'Étolie, Sousmane, mis a mort par Véli pacha.—Disgrace du satrape. — Son neveu Elmas nommé à sa place au sangiac de Thessalie. — Meurt bientôt après. — Douleur et rage de Chaïnitza à ce sujet. — Faux monnayeurs de Plichivitzas, recherchés et punis. —

Origine de la fortune de Vasiliki, jeune fille que le visir fait esclave .... *page* 215

CHAPITRE II. Arrivée de l'historien dans l'Épire. — Portrait d'Ali. — Idée de son entourage. — De son palais. — Capi tchoadars, ou agents des visirs près de la Porte-Ottomane. — Influence de cette secte d'intrigants. — Condition des Souliotes après leur bannissement de l'Épire. — Envahissements d'Ali. — Son lieutenant Jousouf Arab. — Désolation de l'Étolie. — Coup-d'œil sur l'état militaire de la Turquie, par Tchélébi effendi. — Soins de Napoléon pour propager sa renommée. — Guerre de 1807, entre la Russie, l'Angleterre et la Turquie. — Ali occupe Prévésa. — Véli nommé visir de Morée. — Ismaël Pachô bey expulsé de Janina. — Grecs indifférents aux évènements de l'Orient. — Déposition et mort des sultans Sélim III et de Moustapha. — Intrigues d'Ali en faveur des Anglais. — Envoi des agents d'Ali à Tilsit et à Venise. — Inutilité de leurs démarches 237

CHAPITRE III. Idée générale des voyages du satrape dans ses États. — Sa police. — Son avidité. — Ses exactions. — Espions. — Délateurs. — Audiences. — Opérations fiscales et usuraires. — Intérieur du sérail. — Serviteurs, gardes, pages. — Terreurs du tyran. — Superstitions. — Plaisirs. — Clients. — Tolérance. — Son amour pour Vasiliki, devenue son épouse...... 263

CHAPITRE IV. Troubles du Musaché, suscités par Ali. — Mécontentement des Moraïtes contre Véli pacha et Ismaël pachô bey. — Révolte de Blachavas; son supplice. — Martyre du religieux Démétrius. — Khourchid pacha nommé Romili váli-cy. — Paix conclue entre l'Angleterre et la Turquie. — Avènement du sultan Mahmoud au trône. — Khourchid est révoqué. — Cheïk-Jouf, regardé comme un oracle, tonne contre le visir Ali; — prête son appui au sultan; — détermine les Schy-

petars à marcher contre les Russes. — Enthousiasme aveugle des soldats pour Ali. — Faux errements de la politique de Napoléon. — Ali fait attaquer le visir Ibrahim par Omer Brionès. — Prise de Bérat. — Ibrahim, échappé aux poignards d'Ali, se retire à Avlone. — Mauvaise impression que cet évènement cause à Constantinople; — est apaisée à prix d'argent. . . . . *page* 288

CHAPITRE V. Prise de Leucade par les Anglais. — Politique double d'Ali à ce sujet. — Il dépouille l'agent qu'il avait envoyé à Londres. — Résolution irrévocable du sultan contre le satrape de Janina. — Départ de ses fils pour l'armée. — Leur lâcheté. — Projets des Anglais contre Corfou déjoués. — Excommunication lancée contre Napoléon, propagée jusqu'en Turquie. — Mort d'Aden bey; nouvelles fureurs de sa mère Chaïnitza. — Destitution de Véli pacha. — Prise et captivité d'Ibrahim pacha. — Attentat du satrape contre le pavillon français. — Suites de cette affaire. — Arrivée d'une foule d'émissaires anglais à Janina, — et de Hudson Lôwe. — Mouctar nommé beglier-bey de Bérat. — Prise d'Argyro Castron; — de Cardiki. — Entretien d'Ali avec le consul de France. — Entrevue d'Ali avec sa sœur Chaïnitza. — Massacre des Cardikiotes. — Supplices des otages. — Apostrophe du cheik Jousouf contre Ali; qu'il attaque en face. — Ses malédictions. 318

CHAPITRE VI. Corruption de l'Épire. — Campagne de Russie. — Paix entre cette puissance et la Turquie. — Différends, survenus entre le satrape et le consul de France, terminés. — Assassinat du major Andrlozzi. — Prise de Moscou. — Parti que le consul en tire pour sauver la famille du major. — Moustaï, pacha de Scodra, épouse la fille aînée de Véli. — Noces. — Saturnales. — Terreur subite d'Ali, causée par l'assassinat manqué de Pachô bey. — Inceste du satrape avec sa belle-fille Zobéide. — Demi-confidence de ce crime, faite dans

son embarras. — Exil d'Ali. — Lettre du duc de Bassano. — Discussion plus que politique entre le tyran et le consul de France........................... *page* 368

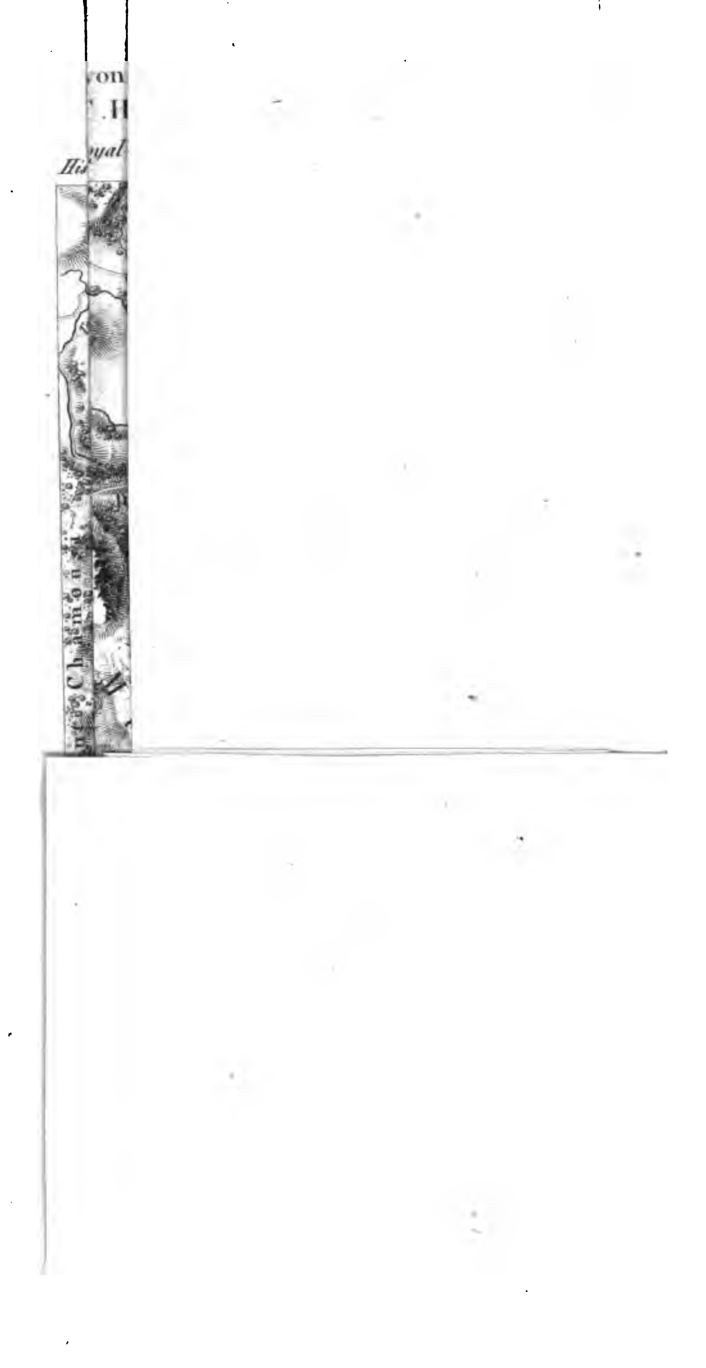
CHAPITRE VII. Nouveaux dangers du consul de France. — Ali revient de son exil; — fait assassiner Jousouf bey des Dibres. — Empoisonnement d'Aïsché, épouse de Moustaï pacha. — Réduction des Serviens par Khourchid pacha. — Lettre de Khalet effendi au visir Ali. — Se projets nouveaux contre Parga. — Discussion violente à ce sujet. — Expédient employé pour déjouer cette entreprise. — Les troupes du satrape attaquent Parga; — sont mises en déroute. — Fuite de son escadrille. — Mort de six grenadiers français et de deux religieuses. — Allégresse du tyran changée en fureur. — Conduite honorable de M. G. Foresti, résident de S. M. B. — Stratagème employé pour rendre le colonel Nicole suspect aux Parguinotes. — Intelligences de ceux-ci avec les Anglais; — se livrent à eux; — en reçoivent le pavillon de S. M. B. qu'ils arborent. — Retour d'Ali à Janina. — Discours remarquable qu'il tient au consul de France. — Réponse.................................... 394

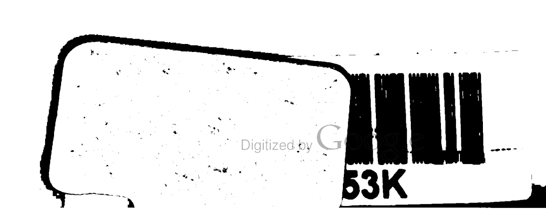
CHAPITRE VIII. Nouvelle de la restauration de la dynastie des Bourbons. — Sainte Alliance. — Hétéristes. — État de la Grèce en 1814. — Colléges. — Écoles. — Imprimeries. — Commerce. — Marine. — Jalousie des Anglais. — Calomnies de leurs agents. — Indifférence de la Porte Ottomane. — Arrivée de sir Thomas Maitland aux îles Ioniennes. — Humble requête que lui adressent les Parguinotes. — Vente de leur territoire. — Incertitudes. — Alarmes. — Désespoir. — Le croissant remplace la croix. — Imprécations contre le ministère britannique. — Émigration des chrétiens. — Leur dernier soupir chanté par Xénoclès.......... 422

CHAPITRE IX. Vieillesse d'Ali. — Sa rapacité. — In-

cendie du palais de Tébélen ; —lui est annoncé par le cheïk Jousouf. — Son désespoir. — Quête qu'il fait à ce sujet. — Dons. — Héritage des pestiférés d'Arta. — Albanais plongé dans l'huile bouillante. — Cruautés diverses. — Ismaël pachô bey se réfugie auprès du nazir de Drama. — Danger auquel il échappe. —Ses aventures. — Son portrait. — Lettre qu'il reçoit de son épouse; — s'associe avec l'Étolien Paleopoulo. — Leurs plans contre Ali. — Mort de Paleopoulo. — Famille d'Ali pacha........................... *page* 459

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.




Digitized by
53K

